
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



LES DEGRÉS

DE LA

VIE SPIRITUELLE

—

TOME PREMIER

DU MÊME AUTEUR

La Voie qui mène à Dieu, *Conseils pratiques pour tous ceux qui aspirent à une solide piété.* — Un vol. in-12. — Prix 3 francs.

Ce livre sera un trésor pour les âmes qui veulent vivre chrétiennement... il traite de tout l'ensemble de la vie chrétienne... C'est une petite somme ascétique, très pratique sans jamais cesser d'être très élevée. — *Ami du Clergé*, 20 octobre 1904. — Ce livre sera utilement placé sur le bureau de travail de tout prêtre, prédicateur et confesseur, et entre les mains de toute personne qui travaille à sa perfection. — *Etudes eccl.*, octobre 1904.

La vie d'Union à Dieu *et les moyens d'y arriver, d'après les grands Maîtres de la spiritualité.* — Un vol. in-12. — Prix 3 fr. 50.

L'État mystique. *Sa nature, ses phases.* — Un vol. in-12. — Prix 2 francs.

Le cardinal Gennari, le savant directeur de la Revue *Il Monitore ecclesiastico*, si appréciée dans toute l'Italie, a daigné écrire à l'auteur la lettre suivante :

« *Rome, 21 août 1903.* »

« Très Révérend Monsieur,

« Je vous suis fort reconnaissant des deux livres que vous avez bien voulu m'envoyer : *L'état mystique* et *La vie d'Union à Dieu.* Les ayant rapidement parcourus, je me suis convaincu que ce sont des ouvrages de grande valeur et fort utiles. Vous y expliquez la nature de l'état mystique, non d'après l'opinion de certains auteurs modernes qui l'ont en partie faussée, mais suivant la solide doctrine des grands Maîtres de la spiritualité. Selon cet enseignement, l'état mystique n'est pas aussi inabordable que l'ont donné à entendre ces auteurs modernes, il est au contraire à la portée de tous. J'applaudis à vos doctes et utiles travaux, et je souhaite que, se répandant largement parmi les âmes pieuses et leurs directeurs, ils recueillent des fruits très abondants.

« Priant le Seigneur de vous accorder en récompense de vos excellents travaux une grande abondance de grâces et de consolations, j'aime à me dire avec des sentiments de grande estime.

« Votre très dévoué serviteur,

« Casimir Card. Gennari. »

ABBÉ A. SAUDREAU

PREMIER AUMONIER DE LA MAISON-MÈRE
DU BON-PASTEUR D'ANGERS

LES DEGRÉS
DE LA
VIE SPIRITUELLE

Méthode pour diriger les âmes
suivant leurs progrès dans la vertu

Troisième édition revue et augmentée

TOME PREMIER

PARIS (6e arrt)
LIBRAIRIE VIC & AMAT — CHARLES AMAT, ÉDITEUR
11, rue Cassette

ANGERS
GERMAIN & G. GRASSIN
ÉDITEURS
40, rue du Cornet

BRUXELLES
OSCAR SCHEPENS & Cie
ÉDITEURS
16, rue Treurenberg

1905



Permis d'imprimer :

Angers, le 18 octobre 1904.

✝ JOSEPH, Évêque d'Angers.

PROTESTATION

Humblement soumis aux décrets du Saint-Siège Apostolique, nous protestons qu'aux miracles, révélations, grâces et autres faits rapportés dans cet ouvrage, ainsi qu'aux épithètes de Bienheureux ou de Saint, s'il nous arrive de les attribuer à des serviteurs de Dieu non canonisés, nous n'entendons reconnaître qu'une autorité purement humaine; nous protestons en outre que tout cet ouvrage, nous le soumettons sans restriction aucune, et dans les sentiments de la plus respectueuse et filiale obéissance, au jugement de la Sainte Église.

APPROBATION

DE

S. G. Mgr MATHIEU

ÉVÊQUE D'ANGERS

(Aujourd'hui Cardinal de la Sainte Église)

Avant de donner notre approbation à l'ouvrage intitulé Les degrés de la Vie spirituelle, *composé par M. l'abbé Saudreau, premier aumônier du Bon-Pasteur d'Angers, nous avons tenu à le faire examiner par plusieurs prêtres compétents en matière de spiritualité. Il a été reconnu que cet ouvrage rendra de sérieux services à toutes les personnes qui tendent à la perfection et à ceux qui les dirigent. M. Saudreau a exposé avec clarté et avec amour la doctrine des grands Mystiques sur les divers états de la perfection chrétienne. Il a eu le mérite de rappeler et d'approfondir des thèses essentielles et consacrées par*

*la tradition, que négligent trop souvent les auteurs ascétiques de notre époque, et qui sont cependant nécessaires pour la conduite des âmes. Nous croyons que beaucoup de confesseurs trouveront dans cet ouvrage des lumières et des avis qui leur seront du plus grand secours. Aussi accordons-nous très volontiers à l'auteur l'*Imprimatur, *en souhaitant à son livre tout le succès qu'il mérite.*

† *FRANÇOIS-DÉSIRÉ*,

Évêque d'Angers.

Angers, le 28 février 1896.

LETTRE

DE

S. G. Mgr GILBERT

ÉVÊQUE DU MANS

Le Mans, le 7 décembre 1896.

Monsieur l'Aumônier,

J'ai terminé votre traité des Degrés de la Vie spirituelle, *que vous avez bien voulu me communiquer. Tout y est de très bonne note, de doctrine saine et exacte. Ces deux volumes sont une exposition complète de la vie spirituelle; ils peuvent rendre de grands services et suffisent largement à tous les besoins généraux du saint ministère.*

J'ai lu avec une attention particulière les chapitres qui concernent les formes supérieures de l'oraison en deçà des voies exceptionnelles et

extraordinaires. Ce point fort bien traité est important, car les divers états d'oraison sont moins rares qu'on le croit communément. Beaucoup d'âmes qui s'y sentent inclinées ou appelées végètent et s'attardent faute d'une direction plus éclairée. Cependant aucune illusion n'est à redouter sous le secours d'une main suffisante, et votre livre rend parfaitement accessibles les principes et moyens qui doivent inspirer la direction de ces âmes.

Le rapide examen que vous faites des voies extraordinaires a aussi son utilité pour bien délimiter les divers états de la vie spirituelle, et vous en traitez avec clarté et précision.

Permettez-moi de vous féliciter de ce bon et grave travail. Je souhaite qu'il soit connu, étudié et par suite profitable à de nombreux lecteurs.

Agréez, Monsieur l'Aumônier, mes sentiments dévoués en N.-S.

† ABEL,
Évêque du Mans.

PRÉFACE

Ce n'est pas une nouveauté d'établir parmi les âmes chrétiennes une classification fondée sur leur degré plus ou moins élevé de perfection. Déjà, dans l'antiquité, l'auteur des œuvres qui portent le nom de Denys l'Aréopagite posait en principe qu'il fallait reconnaître, dans le travail de formation d'une âme par la grâce, trois phases successives : l'état de purification, l'état d'illumination et l'état de perfection.

Longtemps avant, au deuxième siècle, Clément d'Alexandrie avait décrit, dans les *Stromates*, l'ascension du fidèle vers la gnose, c'est-à-dire vers la science parfaite; il distinguait également trois degrés : dans le premier domine la crainte, par laquelle on s'abstient de l'injustice; dans le second l'espérance qui fait désirer le souverain

Bien ; dans le troisième la charité qui donne la connaissance parfaite (*Strom.*, IV, 7)[1].

Saint Basile reproduit la même doctrine (*Prœm. in Reg. fus. tract.*, n° 3).

« Saint Grégoire de Nazianze, dit Fénelon, a « suivi, comme presque tous les Pères, la divi- « sion des esclaves, des mercenaires et des « enfants, les premiers guidés par la crainte, les « seconds par l'intérêt, les troisièmes par l'a- « mour. »

Au moyen âge, la même distinction devient classique parmi les théologiens. Reprenant les termes de Denys, ils distinguèrent la voie purgative ou des commençants, la voie illuminative ou des avancés et la voie unitive ou des parfaits, et l'Église a confirmé cette doctrine en condamnant une proposition de Molinos qui la rejetait.

Les auteurs mystiques se sont plu, eux aussi, à diviser en des catégories distinctes les justes qui vivent sur la terre.

[1] V. Mgr Freppel, *Clément d'Alexandrie*, 18e leçon.

Sainte Catherine de Sienne indique, dans son *Dialogue*, les étapes que l'on rencontre au chemin de la perfection. Dans cette sorte d'ascension de l'âme vers Dieu, elle compte trois degrés et elle y ajoute plus tard un degré supérieur, qui n'est autre que l'union parfaite et consommée, ou le mariage mystique.

Saint François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu* (L. X., ch. IV), divise les serviteurs de Dieu en quatre classes. Richard de Saint-Victor distingue trois degrés de la charité. Sainte Thérèse, dans son livre du *Château intérieur*, traite plus longuement et plus explicitement cette question, et son génie naturel, sa grande expérience, les lumières surabondantes que Dieu lui communiquait, nous ont valu un vrai chef-d'œuvre.

Si ce n'est point une nouveauté de classifier de la sorte les états d'âme par où passent ceux qui travaillent à leur perfection, ce n'est point non plus une chose vaine et superflue. S'il en était ainsi, les Pères, les théologiens, les auteurs mys-

tiques n'auraient pas insisté sur ce point comme ils l'ont fait. D'ailleurs cette description des phases successives de la vie ascétique forme toute une psychologie spirituelle, dont l'étude est aussi instructive qu'intéressante. Et puis n'est-il pas « certain que les commençants et les parfaits « doivent être conduits par des règles diffé- « rentes[1] »? Pour sagement diriger les âmes, il importe beaucoup de tenir compte du degré de perfection qu'elles ont acquis. « La grâce des com- « mençants, dit le Père Grou (*Manuel des âmes* « *intérieures*, p. 71), n'est pas la même que celle « des personnes avancées, ni celle des personnes « avancées la même que celle des personnes con- « sommées en perfection. Telle disposition, qui « est bonne dans un commençant, ne le serait « pas dans quelqu'un de plus avancé; telle pra- « tique convient dans un état, qui ne convient « plus dans un autre. » Sainte Thérèse faillit s'arrêter dans la voie de la perfection parce qu'un

[1] Articles d'Issy rédigés par Bossuet, Fénelon et Tronson, nº 34.

prêtre, du reste bon et zélé, Gaspar Daza, voulait l'y pousser trop vite; beaucoup d'autres, au contraire, sont demeurées dans une regrettable médiocrité, qui se seraient élevées très haut si on leur avait appliqué les règles qui conviennent aux âmes généreuses et déjà avancées.

Comment faut-il établir cette classification?

Il y a d'abord la distinction classique des trois voies qu'il serait téméraire de rejeter. Nous l'adopterons comme base. Mais cette classification est bien large et les auteurs spirituels ont imaginé d'autres distinctions plus détaillées; pour ces subdivisions nous croyons ne pas pouvoir prendre de meilleur guide que sainte Thérèse, non seulement parce que son autorité en matière spirituelle est de premier ordre, mais aussi parce qu'elle a traité longuement et explicitement cette question dans ses *Demeures* ou *Château intérieur*. La doctrine des autres maîtres de la vie spirituelle viendra, du reste, souvent confirmer et compléter l'enseignement de cette grande Sainte.

Est-il besoin d'en faire la remarque? dans cette sorte de graduation morale les divers degrés ne sont pas séparés par des limites nettes et précises. Prenons pour exemple les pécheurs : l'ignorance, la faiblesse, l'insouciance et la malice — c'est sur ces différents défauts que nous appuyons notre distinction — se trouvent mélangés, suivant les sujets, dans des proportions bien différentes. Ainsi en est-il des âmes fidèles; des sentiments bien divers, les uns plus proches, les autres plus distants de la perfection, se croisent et se mêlent dans la même âme. C'est le cas d'appliquer l'adage des théologiens : « *Judicium fertur ex communiter contingentibus.* » Le classement se fait donc d'après les dispositions prédominantes, qu'un observateur attentif saura bien découvrir.

Comment avons-nous pu être amené à traiter un aussi grave sujet; nous devons peut-être l'expliquer, afin de n'être pas taxé de témérité.

Nous étions loin, en commençant, de vouloir donner à notre étude d'aussi complets dévelop-

pements. Un simple article de revue sur une question qui paraissait utile à élucider, voilà ce qui nous avait été d'abord demandé; et l'idée ne nous serait pas venue de porter plus haut nos visées si, le premier travail achevé, les encouragements qui nous furent donnés et qui venaient de juges fort compétents n'avaient stimulé notre ardeur. Il ne nous parut pas impossible de compléter notre œuvre; nous pouvions en effet mettre à profit des notes que nous avions prises pour nous guider nous-même dans la pratique de la direction des âmes. Peu à peu ces notes devinrent un livre. Tous ceux qui ont étudié sérieusement une question savent ce qui arrive : la carrière semble d'abord courte et facile; à mesure que l'on avance, de nouvelles perspectives se déroulent et la route s'allonge. Ainsi s'est fait notre travail. Quel accueil recevra-t-il? Dieu le sait[1]. Si

[1] Quand ces lignes parurent, il y a quelques années, nous étions loin de compter sur une aussi grande diffusion. Les deux éditions françaises, maintenant épuisées, comprenaient 4.000 exemplaires. Des traductions ont été faites en langue étrangère; d'autres se préparent. Dieu a visiblement

l'on juge l'entreprise trop haute et l'auteur inférieur à sa tâche, qu'on lui pardonne du moins en faveur de ses intentions. Certaines choses nous paraissaient vraies et utiles à dire : nous les avons dites ; nous croyons n'avoir été que l'écho des grands maîtres ; s'il en résulte quelque bien, c'est à eux qu'il sera dû. N'eussions-nous fait que mettre en relief certains textes de leurs ouvrages et qu'inspirer par là le désir de les mieux connaître, nous estimerions n'avoir pas perdu notre temps et n'avoir pas fait perdre celui de nos lecteurs.

béni notre travail. Qu'Il daigne le bénir encore et le faire servir à l'instruction et à l'édification des âmes chrétiennes ! (*Note de la 3e édition.*)

LES DEGRÉS
DE LA
VIE SPIRITUELLE

Méthode pour diriger les âmes suivant leurs progrès dans la vertu

---

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Les Pécheurs

§ 1. *L'endurcissement*

1. Avant d'étudier les ascensions de l'âme dans la vie spirituelle, essayons d'établir en quelques pages les degrés du péché. Si l'âme constamment fidèle s'élève de sommet en sommet jusqu'à la sublime perfection, l'âme rebelle, au contraire, peut descendre de précipice en précipice et s'enfoncer dans les abîmes du mal jusqu'à d'insondables profondeurs.

Il n'est pas question, pour le moment, de ceux qui tombent accidentellement dans les fautes

graves et savent ensuite se relever; mais de ceux qui demeurent dans le péché et n'ont pas le courage d'en sortir.

2 Chez les uns, la foi reste entière; ils ne cherchent point à en secouer le joug. Est-ce grâce particulière de Dieu, est-ce attachement naturel à leur religion, ou bien influence salutaire d'un milieu chrétien? Toujours est-il que leur foi a été préservée de tout assaut; ils ne connaissent pas le doute, et la vérité n'a pour eux rien perdu de son évidence.

Dans ce premier cas, les remords sont vifs, le pécheur voudrait quitter son péché, mais il n'en a pas le courage; il souffre de la tyrannie de ses passions, cependant il en demeure l'esclave; si c'est la difficulté de l'aveu qui retient dans l'éloignement des sacrements ou peut-être dans le sacrilège, grand encore est son tourment et grand le désir qu'il éprouve de sortir de cet état; souvent même il y est résolu, mais au dernier moment il recule et remet à plus tard. Ce n'est pas encore l'endurcissement, l'obstination dans le péché. Aussi, de toutes les âmes pécheresses, celles-ci qui ont conservé une foi plus vive sont les plus faciles à convertir, surtout si elles ont gardé quelque habitude de la prière.

3. Mais rarement on en demeure là; la résistance au bien, l'infidélité continuelle finit par rendre les grâces moins abondantes et moins efficaces, la voix de Dieu toujours repoussée devient moins pressante, les remords diminuent, la foi, si elle ne s'éteint pas, est obscurcie; d'un autre côté, les passions toujours caressées deviennent de plus en plus exigeantes et tyranniques; alors le pécheur tombe dans l'endurcissement.

Cet état est déplorable, il est très injurieux à Dieu et dangereux pour l'âme. Celle-ci se montre insensible aux meilleurs raisonnements, elle ne se laisse pas ébranler même par les considérations les plus graves; tout glisse sur elle comme l'eau sur le marbre, sans pénétrer, sans amollir sa dureté. C'est que le mal n'est pas dans le jugement, il est dans la volonté; c'est la volonté qui est rebelle, qui se raidit avec obstination, repousse à l'avance tous les arguments et dédaigne de s'y arrêter.

§ 2. *Causes de l'endurcissement*

4. Nous avons dit que l'endurcissement venait de la résistance à la grâce; cette résistance produira des effets d'autant plus pernicieux qu'elle sera plus coupable. Ainsi elle est moins dangereuse

si elle vient de l'*ignorance*, comme il arrive pour nombre d'âmes peu instruites, à l'intelligence peu ouverte, ou dont l'éducation chrétienne a été fort incomplète. On pourrait ranger dans la même catégorie certains caractères très étourdis et inconsidérés, peu capables de réfléchir à la grièveté de leurs fautes. Ayant moins reçu de Dieu et appelés par Lui à une moindre perfection, ils sont plus excusables et le Juge pour eux sera moins sévère.

5. Si c'est par *lâcheté* qu'on est infidèle à la voix de la conscience, par exemple par crainte de se faire violence ou par lassitude et découragement, les effets de cette infidélité seront beaucoup plus funestes.

6. Ils le seront bien davantage encore si la résistance à la grâce va jusqu'à la *malice,* le pécheur préférant de choix délibéré, de gaieté de cœur, les penchants mauvais, que le démon excite, aux bons désirs qui viennent de Dieu[1]. Bien que plus rares, les péchés de malice se rencontrent trop souvent encore. Certains chrétiens s'irritent de voir leurs entreprises échouer, les malheurs fondre sur eux, la mort leur ravir des êtres aimés;

[1] Cf. Vénérable Libermann, *Écrits spirituels,* p. 260.

ils s'en prennent à la Providence : qu'ai-je fait à Dieu, disent ces pauvres insensés, pour qu'Il me traite si durement? Et par une sorte de vengeance, ils s'éloignent de plus en plus de leurs devoirs et s'enfoncent volontairement dans le péché.

D'autres se dépitent de ne pouvoir se livrer en paix à toutes leurs passions, ils se livrent à une sorte de colère contre eux-mêmes et contre Dieu ; n'ayant pu rejeter la foi, sentant vivement l'horreur de leurs fautes et l'aiguillon de leur conscience, ils entrent alors en lutte avec Dieu et, comme Mathan, ils voudraient

A force d'attentats perdre tous leurs remords.

Toutefois ce n'est point encore là le point extrême de l'endurcissement, car il y a dans cette frénésie un aveuglement, une sorte de démence qui en atténue quelque peu la culpabilité.

Mais, si c'est une malice froide et maîtresse d'elle-même, la faute est encore plus grave et l'endurcissement qui en résulte plus terrible. Luther et Calvin ne furent-ils pas plus coupables que les malheureux fanatisés par eux, Voltaire plus responsable que Marat?

§ 3. *Obstacles aux progrès du mal*

7. Une fois partis dans la voie de l'iniquité, les pécheurs peuvent donc aller et vont, en effet, jusqu'au dernier degré du crime, s'il ne se rencontre des obstacles qui les arrêtent et leur font garder une certaine mesure dans leurs déplorables égarements[1].

On peut ranger en trois classes les influences heureuses qui contrebalancent l'impulsion des mauvaises passions : d'autres passions contraires au vice dominant, une certaine droiture naturelle, enfin un reste de foi.

8. D'abord d'autres passions humaines. Comme l'arbre isolé prend des proportions gigantesques,

[1] « Le vice du tempérament fait de très grands ravages en ceux où il ne rencontre aucun obstacle, ni dans la nature, ni dans la grâce, c'est-à-dire dans les gens qui rejettent toutes les sollicitations de la grâce divine. C'est là ce qui fait et ce qui a toujours fait les grands scélérats qui ont existé sur la terre, le plus grand nombre d'entre eux n'ont rien fait que de se laisser entraîner à leur mauvais tempérament, auquel ils auraient pu résister, s'ils avaient voulu. La colère, la vengeance, la cruauté, la haine, l'envie, l'avarice, les immondices de la chair et une multitude de crimes énormes viennent très souvent d'un vice de tempérament, et alors, ordinairement, on se porte à un grand excès, à moins qu'on n'éprouve de la résistance. » (Vénérable Libermann, *Écrits spirituels*, p. 242).

tandis que, resserré dans la forêt, il ne s'étend pas, de même certains vices sont gênés et arrêtés dans leur développement par d'autres vices contraires ; ainsi l'avarice peut retenir dans la voie de la débauche ; ainsi encore, et plus souvent, la passion de l'honneur, le souci de la réputation fera éviter bien des écarts. Que d'âmes résistent de la sorte, sans grand mérite, à leurs penchants mauvais et ne les laissent pas prendre tout l'empire qu'ils devraient acquérir ! Il est clair que ceux qui ne rencontrent pas d'autre obstacle dans la voie du mal vont loin dans le vice ; tout en conservant certains dehors honnêtes, ils sont au fond bien mauvais. Ces gens-là éprouvent pour les bons une vive antipathie qui se traduit par des moqueries, des attaques contre la religion et ses ministres, etc., la bouche parle de l'abondance du cœur, et le cœur de ces pauvres dévoyés est plein de corruption et de haine.

9. La raison humaine, l'honnêteté naturelle, l'horreur instinctive que le vice inspire font aussi que beaucoup se contraignent, et évitent les derniers excès. Ces pécheurs ont souvent des qualités, des vertus naturelles assez développées ; mais ils n'ont qu'une instruction religieuse très imparfaite, et cette ignorance les excuse en partie (*non a*

toto sed a tanto, disent les théologiens); ils sont moins coupables qu'on ne pourrait le supposer. Quand des hommes de cette sorte vivent en dehors des influences chrétiennes dans des pays où règne l'indifférence religieuse, ils en viennent à se faire de leurs devoirs envers Dieu des idées très incomplètes et parfois fort bizarres : ainsi, parce qu'ils aiment la religion et qu'ils ont en horreur les impies, ils se croient bons chrétiens tout en négligeant les pratiques religieuses les plus essentielles, comme l'accomplissement du devoir pascal, l'assistance à la messe ; il est même difficile de leur faire comprendre l'importance et la gravité de ces préceptes, il s'en faut donc que tout soit mauvais chez eux ; ils sont plus ignorants ou plus sots que méchants, et si, parfois, ils prennent part à des discours contraires à la religion, ce sera par faiblesse et respect humain, mais non par impiété.

10. Enfin, et surtout, ce qui retient beaucoup de pécheurs sur la pente du mal, c'est la foi qui demeure, affaiblie sans doute, diminuée, mais non éteinte. Cette lueur obscurcie de la foi continue de briller dans leur âme grâce à une protection particulière de Dieu, ou au reste d'une éducation première qui aura laissé des traces profondes, ou

encore grâce à l'influence salutaire d'un milieu chrétien; ainsi les pécheurs qui vivent dans les pays où la foi règne encore, dans des famille vraiment chrétiennes, surtout s'ils ne subissent pas en même temps l'influence contraire d'amis irréligieux, pensent bien tout en agissant mal. Il est vrai que, souvent, ils cherchent à étouffer ces convictions gênantes — *noluit intelligere ut bene ageret :* il a refusé de comprendre pour agir à sa guise —; mais qu'ils les acceptent de bonne grâce ou de force, dans l'intime de leur conscience, ils rendent hommage à la vérité. Il y a ordinairement chez ces âmes un mélange étonnant de bons et de mauvais sentiments; il ne faudrait donc pas prendre trop à la lettre leurs protestations d'incrédulité, comme aussi on se tromperait fort en taxant d'hypocrisie les sentiments de foi qu'ils font paraître parfois au milieu de leurs désordres.

Mais s'il ne faut pas les croire pires qu'ils ne sont, il ne faudrait pas non plus les juger trop favorablement comme souvent ils se jugent eux-mêmes. Ils sont fort exposés à se faire illusion. L'habitude du mal a émoussé leur conscience et leur fait paraître moins coupables les fautes les plus graves; en même temps l'amour-propre, qui n'aime pas à avouer ses torts, les bons sentiments

qui restent en eux et qui ne sont que des velléités, c'est-à-dire des approbations que porte le jugement plutôt que des actes de vraie volonté, tout cela les trompe sur leur propre compte. Comme Pilate, ils se lavent les mains, parce qu'ils sentent en eux un certain désir de ne point crucifier leur Dieu, mais cela ne les empêche pas de l'immoler à leurs intérêts et à leurs plaisirs.

§ 4. *Les divers degrés de l'endurcissement*

11. Nous avons dit les causes qui amènent l'endurcissement du cœur et, d'un autre côté, les obstacles qui s'opposent aux progrès du mal; maintenant, si l'on examine les effets qui résultent de ces influences contraires, il nous semble qu'en fin de compte il y a quatre sortes de pécheurs fixés dans le mal.

12. Les premiers sont les pécheurs d'ignorance. Nous supposons, en établissant cette première catégorie, le cas assez fréquent, croyons-nous, où l'ignorance, le peu d'intelligence des choses de la foi n'est guère imputable. Dans ce cas, s'ils ne se sont pas rendus coupables par ailleurs, Dieu jugera avec beaucoup de miséricorde ces pauvres gens. S'Il a dit : *Cui multum datum est, multum*

quæretur ab eo : il sera beaucoup demandé à qui il a été beaucoup donné, il est clair qu'il demandera peu à celui qui aura peu reçu. Or, il en est qui ont vraiment très peu reçu. Lorsque l'éducation chrétienne a été nulle ou très négligée, que l'on a vécu dans un milieu indifférent où l'on n'entendait jamais parler de Dieu, où l'on a rencontré à l'accomplissement de ses devoirs religieux des obstacles presque insurmontables — ce qui habitue à les violer sans scrupule — est-il étonnant que la conscience soit restée ou soit devenue peu clairvoyante? Beaucoup des péchés que commettent ces malheureux, et qui seraient fort graves pour des chrétiens éclairés, le sont beaucoup moins pour eux. Aussi, s'ils ont évité les fautes qui leur faisaient plus horreur; si, en outre, ils ont conservé le respect de la religion et des sentiments vraiment chrétiens, ils ne sont pas loin du royaume de Dieu.

Il suffira souvent d'une simple occasion pour les ramener à leur devoir, par exemple : l'entrée dans un cercle catholique, dans une corporation chrétienne. Ce qui les retenait dans l'infidélité, c'était le manque d'habitude, le respect humain; dès que ces obstacles, qui sont plutôt extérieurs et n'atteignent pas le fond de l'âme, se trouvent

contrebalancés par les secours qu'on leur offre, ils reviennent à Dieu sans grand effort.

Malheureusement, après leur conversion, la plupart demeurent tièdes, ou plutôt ils restent fort ignorants. Ainsi s'en trouve-t-il par exemple avec lesquels il faudra revenir souvent à la charge, pour leur faire comprendre que l'on pèche non pas légèrement, comme ils se le figureraient volontiers, mais gravement, en négligeant d'assister à la messe, en s'enivrant, etc. Leur foi est si peu éclairée, les idées fausses qu'ils se sont faites sont si profondément ancrées dans leur esprit que, sans grande faute de leur part, ils retiendront longtemps quelque chose de leurs anciennes erreurs. Il est donc bien à désirer qu'après leur conversion on ne les laisse pas à eux-mêmes, mais que l'on prenne tous les moyens pour compléter leur instruction religieuse et les former à des idées plus chrétiennes.

13. Il y a, en second lieu, les pécheurs qui se livrent au vice par faiblesse. Ceux-ci gardent un certain désir du bien, ils regrettent le mal qu'ils font, ils aiment et estiment les gens vertueux, mais, au moment funeste, l'ivresse de la passion les met hors d'eux-mêmes et, fascinés, étourdis, ils succombent. Ils pèchent encore par entraînement, ou

bien ils n'ont pas le courage nécessaire pour accomplir un devoir pénible. Ce ne sont là sans doute que des chutes accidentelles, dont ils pourraient se relever; mais il y a de plus, chez ces pécheurs, une disposition de découragement qui les maintient dans le mal : se sentant faibles et irrésolus, n'ayant, à cause de cela, guère d'espoir de rompre leurs liens ou de faire acte d'énergie, ils se laissent aller par mollesse et lâcheté et ne font rien pour sortir de leur triste état.

Ceux-là encore ne sont pas très mauvais, ni fort avancés dans le péché. Aussi, quand bien même ils mettraient dans leurs désordres quelque légère fanfaronnade, car ils sont souvent vaniteux et esclaves du respect humain, il ne faudrait pas trop les en croire, ni désespérer de leur amendement.

14. La troisième classe est celle des indifférents. Ceux-ci font le mal par insouciance ; ils ne se préoccupent guère de savoir si leurs actes sont permis ou défendus ; leur unique pensée, c'est de se repaître de toutes les jouissances possibles. Ces malheureux n'ont plus qu'une conscience bien voilée. C'est l'état d'aveuglement, état fort dangereux et injurieux à Dieu, de qui ils font si peu de cas. Dans cet état d'insouciance complète, la foi est très amoindrie, souvent entièrement éteinte,

et il y a beaucoup moins d'espoir de conversion ; on voit de ces gens qui meurent tranquillement dans l'impénitence et s'en vont dans l'éternité sans crainte ni souci. S'il y a dans ces âmes une grande part d'ignorance, Dieu les jugera sans doute moins sévèrement ; mais si c'est le résultat d'un aveuglement volontaire, d'une affectation à rejeter les remords de conscience, leur sort est déplorable.

15. Enfin, il y a les pécheurs qui font le mal de gaieté de cœur, sachant et comprenant très bien la grièveté de leurs désordres, de leur irréligion ou de leurs vices, et en prenant joyeusement leur parti. On peut ranger dans la même classe ceux qui font le mal par dépit, par orgueil révolté ; ils ont commencé par être trop faibles, puis, leurs désordres leur ayant attiré des humiliations méritées, l'amour-propre a été froissé et ils se sont vengés en s'enfonçant davantage dans l'abîme. Les uns et les autres ne sont pas seulement indifférents, comme ceux dont nous parlions précédemment, ils sont haineux ; ils ont de la répugnance pour la vertu et de l'aversion pour les gens de bien. S'ils entretiennent volontairement cette haine du bien, elle prend à la longue des proportions épouvantables, et ils finissent par

avoir la rage furieuse des démons et des damnés. Tels sont, dans les sociétés secrètes, les initiés des hauts grades, ces énergumènes dont on ne peut lire sans frémir les saturnales effroyables, les blasphèmes et tous les actes sataniques. Ils ont laissé l'ange maudit prendre sur eux une telle puissance, ils suivent si facilement et si promptement ses impulsions qu'on peut dire d'eux en retournant la parole de saint Paul : ce n'est plus eux qui vivent, c'est Satan qui vit en eux[1].

§ 5. *Conduite à tenir envers les pécheurs*

16. Quelle est la conduite à tenir envers ces malheureux enfoncés dans le péché, comment

[1] Sans aller aussi loin, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre. appellent le démon à leur aide, donnent à cet infernal ennemi une puissance très redoutable sur eux ; il leur faudra un grand effort pour secouer le joug qu'ils ont mis sur leurs épaules ; le premier usage que fait le démon du pouvoir qui lui est ainsi laissé est de les empêcher d'avouer leurs fautes. Pour la même raison, certaines pratiques superstitieuses ou plutôt diaboliques, comme les tables tournantes, sont fort dangereuses, parce que tout recours, même implicite, au tentateur augmente ses forces et peut entraîner des conséquences déplorables. L'Église se montre une mère attentive aux besoins de ses enfants en demandant à Dieu, dans une de ses collectes, de les préserver de tout contact avec l'esprit malin.

chasser Satan qui a fait de leur cœur sa demeure permanente? L'Évangile nous dit qu'un jour les apôtres, auxquels Notre-Seigneur avait donné le pouvoir de chasser les démons, se virent tenus en échec par un de ces esprits infernaux, qui résistait à tous leurs exorcismes; il fallut l'intervention de Jésus Lui-même pour faire lâcher à Satan sa proie. Les apôtres, étonnés, interrogèrent alors le Sauveur : *Quare nos non potuimus ejicere illum?* Pourquoi n'avons-nous pu le chasser? — *Hoc genus*, répond le divin Maître — *non ejicitur nisi per orationem et jejunium :* cette sorte de démon ne peut se chasser que par la prière et le jeûne (Marc, IX, 27)[1]. — La prière et la mortification, tels sont, en effet, les moyens souvent indispensables et seuls capables de procurer la conversion des pécheurs invétérés; il faut à tout prix obtenir de Dieu des grâces plus qu'ordinaires pour toucher ces cœurs endurcis. On connaît le mot du curé d'Ars à un curé qui se plaignait de ne pou-

[1] Le démon muet exerce encore ses ravages sur les âmes; n'est-ce pas lui qui arrête sur les lèvres de certains pénitents l'aveu de leurs fautes? Aussi tout confesseur devrait se rappeler les paroles de Notre-Seigneur, prier et offrir de bon cœur ses jeûnes et pénitences pour chasser Satan des cœurs qu'il possède et qu'il retient dans le sacrilège.

voir convertir ses paroissiens : « Avez-vous jeûné, avez-vous veillé, vous êtes-vous donné la discipline ? tant que vous n'aurez pas pris de pareils moyens, ne croyez pas avoir tout fait. »

17. Le prêtre est sur la terre le continuateur de l'œuvre de Jésus ; quelle illusion serait la sienne s'il pensait sauver les âmes sans recourir aux moyens employés par le Sauveur. Jésus s'est offert pour nous aux coups de la divine justice : Père, disait-Il, frappez sur moi ; je consens à payer la dette de tant d'iniquités, mais aux pécheurs, pardonnez, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Le prêtre, qui est un autre Christ — *sacerdos alter Christus* — doit, lui aussi, faire pénitence pour ses frères.

Il se rencontre des âmes qui, au milieu même de leurs désordres, semblent l'objet d'une attention très délicate de la Providence ; elles sont beaucoup plus que d'autres poursuivies par les remords, la foi chez elles reste très vive ; ou bien elles sont préservées d'une manière humainement inexplicable des dangers où tant d'autres se perdent : d'où vient ce privilège ? C'est que Dieu se laisse toucher par les prières d'une âme fidèle ; les sacrifices qui Lui sont offerts apaisent sa justice et tiennent le châtiment suspendu ; ils

finissent par obtenir de sa miséricorde des grâces en quelque sorte irrésistibles.

Or qui donc plus que le prêtre peut et doit rendre aux pauvres pécheurs cet immense service ; il n'a pas été appelé à l'honneur du sacerdoce pour son avantage personnel, mais pour le bien de ses frères ; — on est chrétien pour soi, on est prêtre pour les autres, *christianus propter se, sacerdos propter alios*. Jésus, le bon Pasteur, lui a confié des âmes, Il lui demandera compte de son administration — *redde rationem villicationis tuæ*. Oh ! qu'heureux seront, au jour du jugement, les prêtres qui se seront faits victimes pour les pécheurs, qui auront tout sacrifié et se seront sacrifiés eux-mêmes pour le salut de leurs frères !

18. Mettons donc toujours en première ligne les moyens surnaturels. Il paraît superflu d'énoncer une vérité si évidente : est-elle pourtant généralement admise, et ne sont-ils pas au contraire trop nombreux, ceux dont toute l'activité, tout le zèle se dépensent dans la recherche de procédés adroits, dans la mise en œuvre d'industries purement humaines ?

L'habileté et la finesse sont d'un très petit secours, quand il s'agit de rompre les liens du

péché et de ramener la charité dans un cœur. Les moyens humains serviront à rendre possible l'emploi des moyens surnaturels, ils seront dans la main des pêcheurs d'hommes comme l'appât qui recouvre l'hameçon ; mais qu'on se garde de leur donner l'importance qu'il n'ont pas, de leur attribuer le rôle principal. Une méthode tout humaine n'obtiendrait que des résultats humains. La conversion des âmes est une œuvre divine : l'Ouvrier divin, seul, la peut mener à bonne fin.

19. Après la prière et la pénitence — *Bona est oratio cum jejunio* : la prière est excellente quand elle est jointe au jeûne (Tobie, XII, 6), — qui touchent le cœur de Dieu et obtiennent son invincible concours, l'un des moyens surnaturels les plus efficaces, c'est la formation à l'apostolat d'auxiliaires dévoués, plus à même d'approcher des pécheurs et de travailler à leur conversion que les ministres de Dieu eux-mêmes. Le général qui forme de bons capitaines augmente beaucoup ses chances de victoire ; celui qui voudrait tout faire par lui-même, quelles que soient ses qualités, sentirait bien vite son impuissance. Dans les pays infidèles, les missionnaires se font aider dans leurs travaux apostoliques par des catéchistes, véritables précurseurs qui préparent les voies et

disposent les païens à recevoir la bonne nouvelle ; cette méthode est en usage dans tous les pays de mission, aussi bien chez les peuples civilisés de l'Extrême-Orient que chez les nègres de l'Afrique.

Dans les paroisses peu ferventes, où le nombre des pécheurs est souvent considérable, l'un des premiers soins d'un bon pasteur doit être de travailler tout particulièrement à former des chrétiens d'élite, qui seront pour lui des lieutenants précieux dans la lutte contre le mal.

Ils l'aideront d'abord par leurs prières. Dix justes auraient sauvé Sodome; combien de Sodomes modernes ont été sauvées par les justes ignorés qu'elles renfermaient dans leur sein ! Combien de paroisses, malgré la rage de l'enfer, malgré tous les moyens d'action employés de nos jours par les ennemis de l'Église, restent solidement chrétiennes, grâce aux bénédictions qu'attirent sur elles les âmes saintes qu'elles contiennent !

Pour ramener les pécheurs, ces âmes ferventes sont d'un grand secours. Il est relativement rare qu'une âme pécheresse soit atteinte directement par le prêtre. Le premier travail de conversion se fait le plus souvent par un chrétien, une chrétienne zélée, dont la salutaire influence s'exerce douce-

ment et prudemment sur le pécheur et le rapproche insensiblement de Dieu. Or, ce sont surtout les âmes foncièrement pieuses qui réussissent dans cet apostolat.

20. S'il ne peut placer de vrais amis de Dieu près de ces vétérans du péché, le prêtre doit travailler lui-même à s'insinuer dans leur esprit, nouer avec eux des relations amicales, compatir à leurs peines, leur prodiguer son dévouement et gagner ainsi leur cœur. Mais, en même temps, qu'il ne cache pas son désir de les gagner à Dieu, qu'il n'omette aucune occasion de leur adresser de bonnes paroles ; en un mot qu'il soit toujours prêtre et se montre en toute circonstance le vrai représentant et le continuateur de Jésus-Christ.

Qu'il prêche surtout d'exemple : le spectacle d'une vie sainte dans le prêtre produit sur les pécheurs eux-mêmes plus d'impression qu'on ne se le figure. Qu'il ne cherche pas à éblouir par l'étalage de ses connaissances, par l'éclat d'une éloquence toute humaine ou de qualités purement naturelles : les préoccupations de la vanité, outre qu'elles déplaisent fort à Dieu et éloignent les grâces, n'échappent point aux yeux des hommes ; elles diminuent, loin de l'augmenter, le prestige du prêtre de Jésus-Christ. Évidemment il ne

s'agit point pour lui de viser à passer pour un ange exempt d'imperfections. Que l'on reconnaisse en lui un homme, sujet comme ses frères à bien des faiblesses, mais que l'on constate aussi que, les reconnaissant humblement, il s'applique à se mettre en garde contre elles et qu'il sait par sa générosité dans la lutte, par sa fidélité à la prière, obtenir de Dieu des grâces puissantes qui peu à peu le transforment. Alors ses vertus prêcheront mieux que ses paroles : les bons se sentiront encouragés à les imiter ; des pécheurs eux-mêmes verront leur foi se raviver et le désir d'une vie plus chrétienne renaître en eux.

21. Quant aux moyens extérieurs à employer vis-à-vis des âmes pécheresses, on peut les diviser en deux classes : les moyens lents et continus et les moyens rapides et extraordinaires.

Les premiers demandent plus de constance, mais sont plus féconds en résultats ; le cœur endurci s'amollit peu à peu, la foi pénètre doucement, elle s'étend d'une manière insensible et finit par envahir l'âme toute entière. Ainsi fait-on beaucoup de bien à de vieux pécheurs, si on peut les amener à faire habituellement de bonnes lectures, comme celle d'un journal sincèrement

religieux, à entendre souvent des prédications, à fréquenter assidûment des chrétiens instruits et éclairés. Leurs idées se modifient à leur insu, les bons exemples et les bonnes paroles tombent sur leur cœur comme une pluie bienfaisante sur une plante altérée mais encore vivante. Sous cette influence, le fruit germera, se développera et, quand il sera mûr, il se détachera de lui-même ; il suffira alors d'une occasion pour achever l'œuvre de conversion.

22. Quant aux moyens extraordinaires, l'action de Dieu s'y montre souvent aussi soudaine que puissante ; tels sont les pèlerinages[1], retraites, missions. Les résultats en sont plus grands qu'on ne peut croire : les bons sont raffermis et stimulés, les tièdes sont réchauffés, des pécheurs secrets reviennent à la vertu, des sacrilèges au respect et au saint usage des sacrements. Quant aux pécheurs manifestes, tous ne sont pas convertis, et parmi les convertis, tous ne persévèrent pas; mais une bonne semence est déposée dans leur âme et, si Dieu le permet, un temps viendra

[1] Par pèlerinages, nous voulons désigner les vrais pèlerinages, ceux où l'on sent un souffle chrétien, ceux de Lourdes, par exemple, qui sont des manifestations de foi si admirables et si émouvantes.

où les effets cachés de ces grâces passées se manifesteront au grand jour.

23. Les gens dont nous parlons ne viennent pas se présenter au confessionnal, sauf à la veille de leur mariage; alors si, dans ces pécheurs endurcis, il reste encore quelque fibre chrétienne, quelque souvenir d'une vie autrefois meilleure, d'une première communion bien faite, il sera possible de toucher momentanément leur cœur et, au souvenir des grandes vérités, de leur faire prendre quelque bonne résolution. Dans tous les cas et quelle que soit leur impiété, il est à propos de rappeler l'importance des devoirs religieux, de montrer combien est injurieuse à Dieu une vie passée tout entière en dehors de Lui, sans Le prier, sans même penser à ce Maître redoutable, ne tenant pas plus compte de Celui à qui nous devons tout que s'il n'existait pas. On ne saurait mieux faire en cette occasion que de recommander aux futurs époux, surtout si l'un d'entre eux est resté fidèle à ses devoirs religieux, l'excellente pratique de la prière en commun, et de les engager à y être fidèles dès les premiers jours de leur mariage.

CHAPITRE II

Les âmes dissipées et sensuelles, leur vie purement naturelle

§ 1. *Dispositions de ces âmes*

24. « Il y a, dit sainte Thérèse (*Château intérieur*, chap. I.) un grand nombre d'âmes qui « n'habitent que dans l'enceinte extérieure du « château, elles ne se mettent nullement en peine « de pénétrer dans l'intérieur », c'est-à-dire, selon l'explication de la Sainte, elles ne rentrent jamais en elles-mêmes[1]. « Ces âmes qui ne « s'exercent en aucune manière à l'oraison » (la Sainte entend par là — elle le déclare elle-même — toutes sortes de considérations et réflexions sur les choses de la foi) « ressemblent à un corps « paralysé, qui a des pieds et des mains mais ne « peut plus les remuer. Elles sont si malades, si « habituées à vivre dans les choses extérieures, « qu'elles sont inguérissables; il semble qu'elles « ne peuvent plus rentrer en elles-mêmes. Elles « se sont si bien habituées à vivre avec les rep- « tiles et les animaux qui sont autour du château,

[1] V. infra, n° 31.

« qu'elles sont devenues comme l'un d'eux. Elles « qui ont reçu en partage une si noble nature et « le pouvoir de s'entretenir avec leur Dieu, elles « ont par leur faute perdu ce pouvoir. »

Il y a donc des âmes qui ne vivent que de la vie animale, de la vie des sens, chez qui l'esprit chrétien est fort peu développé, et qui, comme le déclare encore la Sainte, sont fort exposées à se perdre.

25. Ils sont nombreux les chrétiens de cette catégorie, même dans les bonnes paroisses. A première vue ils ne se distinguent guère des vrais fidèles : le même couvert de religion enveloppe les uns et les autres, comme le même uniforme les braves et les lâches. Mais si les mauvais soldats n'ont du soldat que l'habit, pour les personnes dont nous parlons, la religion semble aussi se réduire aux rites purement extérieurs, elle ne pénètre pas jusque dans le fond de l'âme, dans l'intime des sentiments et des idées, elle exerce très peu d'influence sur la conduite de la vie.

Il peut se faire que, grâce à une bonne éducation, à un heureux tempérament, ou à d'autres circonstances favorables, ces personnes se trouvent préservées des vices et des défauts trop sen-

sibles, et qu'elles soient relativement bonnes; le monde peut les juger favorablement, et l'on en rencontre, en effet, qui ne méritent pas de très grands reproches.

Cependant il en va rarement de la sorte, la plupart commettent de temps à autre, publiquement ou en secret, des fautes graves. Quand vient le moment de se confesser pour communier, par exemple à l'approche de Pâques, elles ont encore assez de foi pour exciter en elles une contrition rigoureusement suffisante et se relever momentanément; mais leur bonne volonté est si faible, les grandes vérités, à la pensée desquelles elles ne s'arrêtent presque jamais, font sur elles si peu d'impression, que l'on a souvent lieu de douter de leur repentir et que les rechutes sont pour ainsi dire inévitables.

En fait de pratiques chrétiennes, ces personnes ne gardent que l'essentiel : l'assistance à la messe du dimanche, de rares prières, faites avec bien peu de recueillement. Les lectures pieuses, les exercices de dévotion ne leur inspirent que du dégoût; du reste, absorbées par des préoccupations toutes matérielles, elles n'y songent pas. Ce n'est point dans cette sphère que s'agite leur esprit, et si une influence extérieure vient à les amener dans la

région des choses spirituelles, elles s'y trouvent comme dépaysées et n'y font pas longue demeure.

Les pensées ordinaires de ces âmes, les désirs qu'elles forment le plus habituellement, leurs préoccupations, les rêveries qui hantent leur imagination, tout cela est purement naturel : jamais ou presque jamais de réflexions plus sérieuses inspirées par la foi; point de désir de s'amender. Si elles ont quelque vertu, si elles savent parfois faire abnégation d'elles-mêmes, se dévouer pour leurs proches ou leurs amis, ce n'est point qu'elles suivent les inspirations de la grâce; elles obéissent à l'instinct de la nature ou à des considérations tout humaines. Si elles combattent leurs défauts, c'est bien plus pour des motifs humains que dans des vues chrétiennes; bien plus pour s'épargner les accidents fâcheux, suite ordinaire du péché, que pour éviter d'offenser Dieu.

De loin en loin, la grâce leur inspire quelques bons mouvements, leur foi se réveille; une cérémonie brillante, une occasion extraordinaire fera naître en elles de bons sentiments. De même, après leurs fautes, surtout si elles sont tombées dans quelque faute nouvelle ou plus grave, elles sentiront des remords; mais en dehors de ces circonstances, dans l'ordinaire de la vie, elles n'en-

tendent guère cette voix intime de Dieu, dont le doux murmure exige le calme et le recueillement — *non in commotione Dominus* (3 Reg. XIV, 11). Le Seigneur ne parle guère au milieu du trouble et du bruit, et ces âmes, toutes livrées à la dissipation, ne sont guère capables de l'écouter.

C'est donc à peine une vie chrétienne que celle de ces malheureuses âmes; la foi reste bien au fond de leur cœur, mais elle y demeure comme engourdie, leurs jours sont vides devant Dieu et leur salut est en grand péril. Elles peuvent être maintenues dans cet état par les circonstances extérieures; si elles sont entourées de personnes chrétiennes, préservées du contact des compagnies mauvaises, éloignées des occasions dangereuses, elles ne donneront pas dans de grands écarts. Mais que ces secours extérieurs viennent à leur manquer, qu'elles soient par exemple transplantées dans un milieu indifférent ou impie, vite elles perdront leurs bonnes habitudes, délaisseront leurs pratiques religieuses, et seront bientôt semblables à ceux qui les entourent.

26. L'état que nous venons de décrire est celui de beaucoup d'enfants qui appartiennent à des familles peu chrétiennes, et dont l'éducation religieuse n'est pas encore faite. N'entendant parler

que très rarement des choses de la foi, comment ne vivraient-ils pas de cette vie de dissipation et de sensualité? D'autres enfants, après avoir fait quelques pas dans la vie chrétienne, retombent dans cet état après leur première communion. Pendant la période de préparation, on avait obtenu d'eux quelques efforts; la perspective de cette grande action, des instructions et exhortations nombreuses avaient touché leurs âmes et développé leur foi; mais, ces bonnes influences ayant cessé, ils retombent dans leur première disposition de langueur et de dissipation, et ils sont bien exposés à glisser sur la pente du mal et à tomber dans l'abîme.

§ 2. *Comment on peut inspirer à ces âmes de meilleures dispositions.*

27. Comment faut-il s'y prendre pour tirer ces âmes de leur dissipation et leur inspirer quelques désirs de vie chrétienne?

Disons, une fois pour toutes, que les deux grands moyens signalés plus haut comme indispensables quand il s'agit de la conversion de pécheurs invétérés, la prière et la pénitence, sont toujours les plus puissants pour faire du bien aux âmes, à quelque degré de la vie spirituelle qu'elles

soient parvenues, et donneront à tous les autres moyens qu'on pourra employer une bien plus grande efficacité.

Pour ces personnes plongées dans la vie des sens, le directeur ne devra jamais oublier qu'elles ne voient pas la vérité aussi clairement que lui, aveuglées qu'elles sont par les passions; il faut donc éviter de leur présenter certaines considérations excellentes en soi et de nature à produire une bonne impression sur des âmes plus avancées, mais au-dessus de la portée de celles-ci. Avant tout, on doit chercher à les éclairer; pour cela leur rappeler souvent les grandes vérités : le ciel, l'enfer, la bonté de Dieu et sa providence si paternelle, l'amour qui éclate dans l'Incarnation, l'Eucharistie, la Passion; insister sur l'importance du salut, le néant de la vie qui est si peu de chose en face de l'éternité. C'est ainsi que saint Ignace convertit saint François Xavier, en lui répétant prudemment et aimablement, mais avec insistance, ces paroles de Notre-Seigneur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

28. En même temps qu'on cherche de la sorte à éclairer leur intelligence, il faut agir sur leur volonté, la porter vers Dieu et lui faire produire

les actes dont elle est capable. Sur ce point, ce qu'il y a de plus pratique à exiger de ces âmes, ce sont des prières régulières et attentives. En même temps qu'elles les habitueront à agir surnaturellement, ces prières toucheront le cœur de Dieu et obtiendront pour ces pauvres aveugles des lumières plus abondantes.

Le but à atteindre étant de tirer ces âmes de leur insouciance et de leur inspirer quelque désir de progrès, il faut qu'elles s'aperçoivent combien l'on a à cœur de les initier à la vie chrétienne ; cela les frappera davantage que les meilleurs arguments.

Si elles tombent fréquemment dans le péché mortel, l'action de l'Esprit-Saint sur elles ne se manifeste guère qu'après leurs fautes, il excite en leur conscience le trouble et le remords[1]. Le dégoût du mal, la crainte, la honte, le désir de sortir du vice, tels sont les sentiments que l'Esprit divin leur inspire. Le directeur devra seconder cette action de l'Esprit-Saint, plaignant les âmes et prenant part avec douceur et compassion à leurs regrets, aux craintes qu'elles doivent éprouver de tomber à l'improviste entre les mains

[1] Cf. Saint Ignace, *Exerc. spir.* Discernement des esprits.

du souverain Juge. Puis il leur rappellera que, si la nature est faible, la grâce est puissante, et que des pécheurs plus coupables sont, avec l'aide de Dieu, revenus à la vertu.

29. Quant aux enfants qui en sont là, moins coupables que les grandes personnes, ayant moins abusé de la grâce, ils sont plus susceptibles de recevoir une heureuse formation; mais aussi l'étourderie de leur âge rend plus fugitives les bonnes impressions qu'on leur communique.

Pour leur faire un vrai bien, il faudrait, même avant leur première communion, les confesser au moins tous les mois, en leur recommandant bien de ne pas attendre ce terme, s'ils avaient le malheur de commettre quelque faute grave. Il faudrait aussi, dans les catéchismes, insister beaucoup sur la nécessité de servir Dieu, sur les motifs pressants que nous avons de travailler à notre salut. En règle générale, il ne sera pas très difficile de leur inspirer de bons désirs et de bons sentiments.

Le danger le plus fréquent pour ces âmes encore faibles vient des mauvaises compagnies : combien d'enfants sont par là entraînés au mal, combien de jeunes gens et de jeunes personnes entendent ainsi à l'insu de leurs parents et de

leurs maîtres des réflexions méchantes et impies, qui ébranlent leur foi, ou des propos vicieux, qui éveillent en eux les mauvaises passions. Un directeur prudent les met en garde contre ce péril ; il n'attend pas que le mal soit fait pour y remédier, il s'efforce de le prévenir, soit par ses avertissements paternels, soit même en se faisant rendre compte, quand il soupçonne quelque danger, des fréquentations et de l'emploi du temps. Faute de vigilance, ne s'expose-t-on pas à voir les suppôts de l'enfer renverser en peu de temps l'édifice qu'on aura construit à grand'peine ?

VIE PURGATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE

30. Quand une âme commence à être quelque peu travaillée d'un sincère désir de vie chrétienne, elle entre dans la voie purgative ou premier degré de la charité.

D'après Suarez[1] : *Charitas incipiens vocabitur illa quæ a concupiscentiis et aliis passionibus* NONDUM MORTIFICATIS *non solum impeditur ne facile et delectabiliter virtutem operetur, sed*

[1] La charité des commençants est celle qui, contrariée par les vices et les passions que la mortification n'a pas encore réduits, ne trouve ni facilité ni douceur dans l'exercice des vertus et demeure même en danger d'être détruite par le péché mortel. C'est là ce qu'on nomme l'état de lutte ou la voie purgative, car le principal devoir des âmes qui sont dans ces dispositions, c'est de résister à leurs convoitises et de mortifier leurs passions en nourrissant et en développant la charité. *De statu religioso*, l. I, ch. XIII.

etiam in periculo peccati mortalis versatur. Et hic status dicitur pugnæ et viæ purgativæ, quia in illo præcipua cura debet esse resistendi concupiscentiis et mortificandi passiones, nutriendo simul et fovendo charitatem ipsam.

Suarez ne fait ici qu'exposer et développer l'enseignement de saint Thomas[1] : *Primo quidem incumbit homini studium principale ad recedendum a peccato et resistendum concupiscentiis ejus quæ in contrarium charitatis movent; et hoc pertinet ad incipientes in quibus charitas est nutrienda vel fovenda, ne corrumpatur.*

La vie purgative ou des commençants est donc celle où l'âme se débat contre le péché, lutte plus ou moins victorieusement contre ses défauts et ses vices, et, si elle retombe encore de temps à autre, se relève de ses chutes et sait réparer ses fautes.

Sainte Thérèse partage en deux parties la vie purgative : voyons d'abord ce qu'elle dit de la première.

[1] Le premier devoir qui incombe à l'homme, c'est de s'éloigner du péché et de résister aux passions dont les tendances sont opposées à la charité, et ceci regarde les commençants chez lesquels la charité demande à être entretenue et fortifiée pour n'être pas détruite (2. 2., q. 24, a. 9, c.).

LIVRE PREMIER

PREMIER DEGRÉ

LES AMES CROYANTES

CHAPITRE PREMIER

Portrait des âmes croyantes

§ 1. *Doctrine de sainte Thérèse et du B. Suzo*

31. « Autant que je le puis comprendre, dit la « Sainte, la porte par où l'on entre dans le châ- « teau[1] est l'oraison et la considération », prière mentale, ou même vocale, pourvu que cette dernière soit accompagnée de considération, et qu'en priant on songe à ce que l'on est, et quel est Celui

[1] Pour sainte Thérèse, le château c'est le lieu où Dieu habite, c'est l'âme du juste, paradis où Dieu, comme Lui-même le déclare, prend ses délices (*1re Demeure*, ch. 1er). Quand l'âme *rentre en elle-même* par l'oraison et la considération, elle entre donc dans ce château, et elle y trouve son Dieu. La Sainte distingue dans ce château sept demeures de plus en plus belles, à mesure que l'âme, devenant plus fidèle, s'unit plus intimement à Dieu, qui lui communique une splendeur toujours croissante.

à qui l'on parle. Telle est l'explication de sainte Thérèse.

Ces âmes qui font ainsi ce premier pas, « quoique bien engagées encore dans le monde, ont cependant de bons désirs; de loin en loin elles se recommandent encore instamment à Notre-Seigneur; elles font réflexion sur l'état où elles sont, mais non, il est vrai, avec beaucoup d'attention; plusieurs fois dans le courant de chaque mois elles s'appliquent spécialement à la prière, mais avec mille distractions causées par les affaires qui sont l'objet ordinaire de leurs préoccupations et auxquelles elles sont encore fort attachées; leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant, elles s'arrachent de temps à autre à tous ces tracas, et certes c'est une grande chose pour elles de connaître qu'elles ne prenaient pas la bonne route pour arriver à la porte du château (*Première Demeure*, ch. 1er).

« Bien que ce ne soit encore que la première demeure, elle est déjà très précieuse et remplie de grandes richesses et l'on ne manquera pas de passer plus avant, si l'on sait échapper aux reptiles qui s'y rencontrent, » c'est-à-dire aux inclinations vicieuses, à l'amour des plaisirs, des richesses et des honneurs, dont les âmes de cette demeure

sont loin d'être détachées. C'est donc là pour elles un grand danger. « Elles sont bien exposées, dit en effet la Sainte, parce qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions; les sens et les puissances, qui sont les vassaux que Dieu donne à nos âmes, sont trop faibles pour les défendre. » Voilà pourquoi « elles sont facilement vaincues » (*Première Demeure*, chap. II).

Ces âmes ne sont encore que peu éclairées; sans être dans les ténèbres comme les pécheurs, elles sont dans une demi-obscurité; la pleine lumière du jour n'a pas lui à leurs yeux.

« Bien que les personnes qui sont dans cet état aient le desir de ne point offenser Dieu et s'exercent aux bonnes œuvres, ce n'est point assez. Elles doivent encore recourir fréquemment au Seigneur, prendre sa Mère bénie pour avocate, demander aux Saints de combattre pour elles, puisque leurs vassaux (les puissances de l'âme, l'intelligence et la volonté) ont si peu la force de les défendre... Il faudra encore, pour passer dans la seconde demeure, que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires. »

32. De cette doctrine de la réformatrice du

Carmel rapprochons ce qui est dit dans le *Dialogue des neuf rochers*[1] des habitants du premier rocher :

« Ces habitants sont les tièdes et les lâches qui ne travaillent pas à leur perfection; il leur suffit de vivre avec la volonté de ne pas commettre de péchés mortels; ils se contentent de cela jusqu'à leur mort et ne pensent pas, pendant toute leur vie, qu'on puisse faire davantage... S'ils meurent sans péché mortel ils seront sauvés, mais ils sont plus exposés qu'ils ne le croient, parce qu'ils s'imaginent pouvoir également obéir à Dieu et à la nature; il est bien difficile et, pour ainsi dire, impossible de persévérer ainsi dans la grâce. S'ils persévèrent cependant ils seront sauvés, mais un purgatoire horrible les attend, pour leur faire expier dans de longues et cruelles souffrances la satisfaction qu'ils ont accordée à toutes leurs fantaisies grandes et petites; et, lorsqu'ils seront purifiés, ils iront au ciel recevoir leur récompense et leur

[1] Opuscule allemand du xive siècle où est racontée une vision du B. Suzo. On a cru longtemps qu'il était l'œuvre du Bienheureux lui-même. Le P. Denifle l'attribue à Rulmann Merswin, qui vivait à la même époque. Quoi qu'il en soit, l'opuscule à une vraie valeur et par son antiquité et par la doctrine qu'il renferme.

couronne, qui sera petite et pauvre en comparaison des couronnes destinées aux hommes d'un grand courage; car ils ont vécu sans fatigue et combattu sans énergie, sans un amour généreux de Dieu... Le démon n'a le pouvoir de vaincre les habitants de ce premier rocher qu'autant qu'ils y consentent. Il est vrai qu'il a grande chance de les entraîner, parce qu'ils vivent absorbés dans les pensées et les affaires du siècle, qu'ils aiment les honneurs, les plaisirs de la nature, du corps, des sens... Ils ne s'appliquent pas à avancer dans la vie spirituelle... Ils connaissent bien peu la paix et la joie de l'âme, car pour cela il faut avant tout combattre la nature et la vaincre... »

§ 2. *Pratiques pieuses, dispositions intimes conduite extérieure des âmes du premier degré*

33. *Pratiques pieuses.* — Les âmes de ce premier degré sont celles qui s'adonnent quelque peu aux pratiques religieuses; elles font de temps à autre de salutaires réflexions, elles ne sont pas sans comprendre la grandeur de Dieu et la gravité de nos devoirs envers Lui. Aussi savent-elles prier; parfois même, quand elles ont à obtenir quelque grâce temporelle, elles mettent dans leurs prières une certaine ardeur.

Leur piété ne va pas plus loin, le recueillement leur est chose inconnue, les exercices de dévotion n'ont pas pour elles un grand charme; si elles y sont poussées par les circonstances, elles s'en acquittent à contre-cœur et sans profit.

34. *Dispositions intimes.* — Les pensées de la foi ne sont donc pas absolument étrangères à ces chrétiens; elles ne naissent pas spontanément; mais il ne faut pas non plus des occasions bien extraordinaires pour les susciter. Qu'une épreuve les menace, qu'un malheur s'apprête à fondre sur eux, Dieu leur apparaît aussitôt comme le meilleur des protecteurs : vite il faut recourir à Lui et faire appel à sa bonté. Les sermons, les cérémonies, les fêtes et solennités religieuses leur feront ordinairement une heureuse et salutaire impression; ils se prépareront, non avec ferveur, mais convenablement, à la réception des sacrements.

Nous disons que chez ces personnes les pensées de la foi ne naissent pas spontanément; en effet, en dehors des occasions que nous venons de mentionner et dans le courant de la vie elles pensent peu à Dieu; leurs préoccupations, leurs pensées ordinaires sont toutes naturelles, et qui lirait au fond de leur cœur y verrait que leurs désirs, l'objet habituel de leurs rêves, de leurs

espérances, de leurs soucis, ce sont des avantages temporels et fort rarement des biens de l'ordre spirituel. Leurs manières de considérer les choses, leurs jugements sont purement humains, elles ne conçoivent guère bien les choses divines. Leur résolution de rester fidèles à Dieu est cependant sincère, mais sans ardeur et sans grande fermeté.

Cependant on trouve assez souvent chez ceux dont nous parlons, et même chez des chrétiens moins bons encore, des sentiments de fidélité à la cause de Dieu, d'éloignement pour les impies, si ardents et si fermes qu'ils sembleraient supposer un état plus parfait, une charité plus développée. D'où vient une foi si vive, là où il y a si peu d'amour? Il est bien vrai que la foi est un don merveilleux où se manifeste avec éclat l'action toute miséricordieuse de Dieu. Cette vertu surnaturelle, si profondément plantée dans le cœur humain qu'elle semble indéracinable, cette disposition à accepter sans hésiter les plus profonds mystères, cette fermeté qui fait que le croyant n'est ébranlé ni par les scandales les plus déplorables, ni par les objections les plus spécieuses, ni par les tentations les plus terribles, tout cela montre bien la main de Dieu. Le péché lui-même, à moins qu'il ne soit directement opposé à la foi, ne la détruit pas, et

si le pécheur n'en veut pas rejeter le joug, s'il continue à en faire des actes, sa foi reste profonde et vivace. Il n'est donc pas étonnant que cette vertu puisse acquérir de grands développements, là même où l'amour divin est tiède et languissant.

Nous croyons cependant que tout n'est pas surnaturel dans les bonnes dispositions que nous signalions plus haut. Il y a, à côté des sentiments que la grâce inspire, d'autres sentiments analogues, mais purement naturels, d'attachement à la cause religieuse, certaine fierté humaine, et du reste légitime, d'un esprit qui se sent dans le vrai, qui tient à son opinion et qui regarde en pitié et traite en adversaires les gens du parti de l'erreur. Saint François de Sales, dans son traité de l'*Amour de Dieu* (l. IV., ch. IX et X.), parle d'un amour divin, imparfait et naturel, qui accompagne la véritable charité et peut subsister même quand celle-ci est détruite par le péché ; et il montre comment, dans ce dernier cas, c'est-à-dire quand il survit à la charité, cet amour imparfait est dangereux, pouvant donner le change, et amener les gens à se croire meilleurs qu'ils ne le sont. Ainsi en est-il des sentiments naturels dont nous parlons ; ils sont bons et utiles quand ils sont joints à une foi éclairée ; mais ils peuvent

nuire à ceux qui ne mettent pas leur conduite d'accord avec leurs principes, parce qu'ils les trompent sur leur état et leur en dissimulent les dangers.

35. *Conduite extérieure.* — Dans leur conduite extérieure, on remarque à première vue que ces âmes ne connaissent pas l'abnégation chrétienne; elles font bien, de loin en loin, quelques efforts, mais elles ont peu de constance, et la dissipation emporte vite des résolutions trop faibles. Elles ont des vertus naturelles plutôt que des vertus surnaturelles.

Si elles ont été préservées des fautes graves, et si elles ont reçu une éducation chrétienne, elles pourront continuer d'éviter le péché mortel et garder l'horreur du mal, demeurant ainsi toute leur vie sans grande faute et sans grande vertu; telles un grand nombre d'âmes qui ont été peu éclairées des lumières de la grâce, soit que leur intelligence soit peu ouverte, soit qu'elles aient été peu cultivées sous le rapport de la piété. N'ayant point à subir de rudes assauts, elles mènent une vie tranquille et correcte, mais elles ne paraissent pas appelées à une haute récompense. On est parfois étonné du peu de délicatesse de conscience de ces âmes qui, de la meilleure foi

du monde, s'imaginent être à peu près sans reproche. Cela vient de ce qu'elles ne tiennent guère compte que des actes extérieurs du péché, attachant bien peu d'importance aux mouvements mauvais de l'âme, aux convoitises mal réprimées, aux sentiments intérieurs plus ou moins contraires à la loi chrétienne. Ces âmes sont bien fragiles, et une occasion funeste serait pour elles extrêmement redoutable.

Si, au contraire, elles ont connu le mal, elles succombent facilement aux moindres tentations et peuvent ainsi retomber dans l'indifférence et l'état habituel du péché. Pour le péché véniel, ces dernières, comme les précédentes, s'en préoccupent peu ; elles ne se mettent guère en peine de combattre leurs défauts de caractère, vivacité, paresse, vanité, gourmandise, avarice ; souvent elles ont affection à quelques-uns de ces défauts et, partant, ne s'en repentent point ; parfois elles reconnaissent leurs torts et, l'occasion passée, regrettent leur faiblesse ; mais à l'égard de ces fautes vénielles leur ferme propos n'est guère solide, et leur amendement est bien peu probable.

36. Tels sont les traits généraux des chrétiens de cette première demeure. Il y a dans cette demeure, dit sainte Thérèse, beaucoup d'apparte-

ments. On peut, en effet, distinguer en plusieurs classes ceux qui sont dans ce premier degré.

1° Les débutants, c'est-à-dire les enfants qui ne font qu'entrer dans la vie chrétienne, et certains convertis récemment revenus à Dieu, et dont les bonnes dispositions ne font que de naître ;

2° Les habitués, c'est-à-dire les chrétiens qui sont depuis longtemps dans les dispositions tout à l'heure décrites ;

3° Les déchus, c'est-à-dire ceux qui étaient d'abord montés plus haut et qui sont retombés dans la tiédeur ; ainsi le B. Suzo voyait-il nombre de personnages redescendre des rochers supérieurs sur le premier rocher.

CHAPITRE II

Direction des âmes de la première demeure

Comment convient-il de travailler à la formation plus complète de ces âmes si novices dans la voie de la vertu ?

Donnons d'abord les règles générales s'appliquant également à tous ceux qui habitent la première demeure.

Article Premier. — Règles Générales

§ 1. *Comment on doit éclairer ces âmes?*

37. *Désir d'une plus haute perfection.* — Les âmes de cette première demeure ont, avons-nous dit, quelque désir de vie chrétienne, quelque estime pour la piété et les vertus surnaturelles. Plus ce désir sera ardent, plus rapides seront les progrès. On cherchera donc, par de solides instructions et par des exhortations particulières pressantes, à leur faire saisir toute la beauté de la piété chrétienne et les avantages immensément précieux qu'elles peuvent y trouver. Dieu ne nous commande-t-il pas de travailler à notre perfection — *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* : c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints. — C'est à tous, remarque saint Jean Chrysostome, que s'adressent la parole de Notre-Seigneur : *Estote perfecti*, soyez parfaits ; — *ut sitis perfecti et integri in nullo deficientes*, « soyez parfaits et accomplis, n'ayez à vous reprocher aucune défaillance », — disait aux fidèles l'apôtre saint Jacques (Jac. I, 4). « Prenez les armes de Dieu, écrivait saint Paul aux chrétiens d'Ephèse, afin de pouvoir résister au jour du danger et de tout point combattants parfaits, restez fermes et

debout. » (Eph. vi, 13). « Bienheureux, a dit Jésus, ceux qui ont faim et soif de la perfection [1], car ils seront rassasiés. »

On n'aura pas de peine à faire comprendre aux commençants que, tant qu'ils resteront dans cette tiédeur, Dieu ne trouvera en eux que de chétifs serviteurs, des cœurs très peu aimants, très peu reconnaissants ; veulent-ils donc toujours demeurer dans cette médiocrité, qui laisse place à tant de défauts, à tant de péchés? ne désirent-ils pas, au lieu de rester au rang de serviteurs, et encore de serviteurs peu dévoués, devenir les *amis* de leur Dieu? Le Cœur de Jésus, qui brûle d'amour pour eux, les y appelle, Il a tout fait pour gagner leur affection ; le seul souvenir de ses bienfaits, de ses sacrifices, de sa tendresse devrait suffire à provoquer chez eux une réciprocité d'amour et de dévouement.

38. A ces motifs tirés de ce que nous devons à Dieu et de ce que Dieu désire de nous viennent s'ajouter nos plus pressants intérêts. Nous avons tant à craindre si nous négligeons le travail de notre formation intérieure, tant à gagner si nous

[1] *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* Chacun sait que dans le langage de l'Écriture justice est synonyme de perfection morale.

nous y adonnons avec ardeur. Il est facile de montrer comment la tiédeur, de nos jours surtout, met le salut en grand péril. Et il n'est ni moins facile ni moins important de faire ressortir tous les avantages de la piété — *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ,* la piété est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.

39. *Espoir d'atteindre la perfection.* — Mais, quelque enviable que paraisse la perfection, les chrétiens auxquels on la propose n'en sentiront pas le désir, s'ils la croient au-dessus de leurs forces; il faut donc les bien persuader qu'avec l'aide de Dieu, c'est chose facile. — *Omnia possum in eo qui me confortat :* je puis tout en celui qui me fortifie. — Tant d'autres, dont la vertu aujourd'hui nous étonne, avaient la même nature que nous, ont éprouvé les mêmes difficultés, subi les mêmes combats : *Non potero quod isti et istæ?* (S. Augustin.)

40. *Inconstance de ces âmes.* — Le désir de la piété doit être entretenu avec soin dans ces âmes peu avancées; elles sont, en effet, inconstantes; d'autres soucis, d'autres préoccupations viennent parfois si rapidement emporter leur ferveur naissante. Pour entretenir en elles ce désir du bien

on insistera souvent sur les considérations par lesquelles on l'avait fait naître. On gagnerait aussi beaucoup, si on pouvait les amener à faire de bonnes lectures; mais que l'on choisisse des livres qui piquent l'intérêt, comme le sont certaines vies de saints personnages, aussi attrayantes qu'édifiantes; sans cela leur bonne volonté se lasserait bien vite.

Une autre cause de l'inconstance de ces âmes, c'est que souvent des échecs dans leurs luttes contre elles-mêmes, des chutes trop fréquentes leur font croire à l'inanité de leurs efforts. Un directeur zélé saura soutenir leur courage et entretenir en elles l'espoir d'atteindre la vertu. Il se réjouira de leurs petits succès, il les félicitera de leurs efforts, quelque faibles qu'ils soient; il prendra occasion des sacrifices qu'il aura obtenus, des victoires qui auront été remportées, pour faire envisager comme assuré le succès final. Cette grande affaire de la sanctification d'une âme n'est pas l'œuvre d'un jour, elle exige parfois de longues années de travail, mais une persévérance invincible est toujours récompensée.

§ 2. *Il faut habituer ces âmes à vivre chrétiennement*

41. En même temps qu'on travaille de la sorte à éclairer ces habitants de la première demeure, on doit les initier à la vie chrétienne. La vraie vie chrétienne suppose : 1° un commerce fréquent avec Dieu par la prière ; 2° une grande fidélité à rapporter à Dieu toutes ses actions ; 3° une grande constance à écarter tous les obstacles qui empêcheraient de Le servir ; 4° enfin une union intime avec Dieu par les sacrements. Il faudra donc habituer ces âmes, qui ne font qu'entrevoir cette vie chrétienne, à bien prier, à agir surnaturellement, à pratiquer le renoncement, surtout dans la lutte contre leurs défauts, enfin, à bien recevoir les sacrements.

42. I. *La Prière.* — Il y a deux choses à exiger de ces débutants : la régularité et une attention respectueuse ; qu'ils prient, et qu'ils prient bien. Ils ne comprennent suffisamment ni l'importance ni la puissance extrême de la prière ; on ne saurait donc trop insister sur cette vérité. Puis, pour mieux les habituer à prier avec piété, de temps en temps on leur rappellera qu'avant de prier ils doivent songer à ce qu'ils vont faire, se représenter et la grandeur et la bonté de Celui à qui ils

s'adressent, et le besoin extrême qu'ils ont de son secours. D'autres fois on leur indiquera, comme pratique, de faire avec respect et attention leur signe de croix, ou bien de se proposer dans chacune de leurs prières une intention bien déterminée.

43. II. *Agir pour Dieu.* — Pour habituer ces âmes à vivre constamment de la vie surnaturelle, il est bon, de temps à autre, de leur faire rendre compte de la manière dont elles auront offert à Dieu, au commencement de la journée, et leurs actions et leurs souffrances et ennuis, du soin qu'elles mettent à renouveler dans le courant du jour cette intention d'agir en tout pour Dieu; on les obligera à s'examiner sur ce point. Si leurs différentes œuvres étaient toujours rehaussées par ces vues chrétiennes, n'y gagneraient-elles pas, en effet, des avantages éternels[1] ?

[1] Pour les chrétiens en état de grâce, unis par conséquent à Dieu par la charité, comme à leur fin dernière, saint Thomas enseigne que toutes leurs actions délibérées sont des actes méritoires dans l'ordre surnaturel, pourvu qu'ils les accomplissent en se proposant une fin honnête, parce qu'elles tendent nécessairement à leur fin dernière, qui est surnaturelle. *Cum caritas imperet omnibus virtutibus..... et cum omnis actus bonus ordinetur in finem alicujus virtutis, in finem caritatis ordinatus remanebit, et ita*

44. III. *Écarter les obstacles.* « *Que celui qui veut marcher sur mes traces se renonce lui-même.* » — C'est là une des maximes fondamentales de la vie chrétienne. Qui s'oppose à moi quand je veux faire le bien ? — Moi-même ; et les ennemis de mon âme, le monde et le démon, ne peuvent rien contre moi, s'ils ne trouvent en moi-même un complice.

« Le moi humain, dit le P. Grou (*Manuel des âmes intérieures*, p. 154), est le principe de l'orgueil et par conséquent de tout péché. Il est l'ennemi de Dieu, qu'il attaque dans son domaine universel et absolu. Il est l'ennemi des hommes, qu'il tourne les uns contre les autres à cause de l'opposition de leurs intérêts. Il est l'ennemi de tout homme, parce qu'il l'éloigne de son vrai bien,

meritorius erit, et sic comedere et bibere, servato modo temperantiæ, meritorium erit in eo qui caritatem habet, quia Deum ultimum finem vitæ suæ constituit (In 2 lib. Sent. Dist. XL a. 5). D'autres théologiens enseignent qu'un motif honnête ne suffit pas, et qu'il faut que chaque action, pour être méritoire, soit inspirée par un motif d'ordre surnaturel. Quoi qu'il en soit de cette controverse, il est évident que l'intention *explicite* d'agir pour la gloire de Dieu augmente beaucoup le mérite, et qu'elle préserve du danger de sortir des limites de la vertu en agissant sans motif raisonnable et pour le seul plaisir de la nature.

parce qu'il le porte au mal et qu'il lui ôte la paix et le repos.

« Anéantissez le moi humain, tous les crimes disparaissent de dessus la terre, tous les hommes vivent entre eux comme frères, partagent sans envie les biens d'ici-bas, se soulagent mutuellement dans leurs maux et chacun d'eux regarde dans autrui un autre soi-même. Anéantissez le moi humain, et toutes les pensées de l'homme, tous ses désirs, toutes ses actions se porteront vers Dieu sans aucun retour sur soi; Dieu sera aimé, adoré, servi pour Lui-même à cause de ses infinies perfections, à cause de ses bienfaits; Il sera aimé soit qu'Il console l'homme, soit qu'Il l'afflige; soit qu'Il le caresse, soit qu'Il l'éprouve; soit qu'Il l'attire avec douceur, soit qu'Il paraisse le rejeter et le rebuter. Anéantissez le moi humain et l'homme toujours innocent coulera ses jours dans une paix inaltérable, parce que ni au dedans ni au dehors rien ne pourra le troubler. »

L'anéantissement du moi humain doit être le travail constant de tout vrai chrétien, de quiconque désire marcher sur les traces de Jésus-Christ. Et il est de toute nécessité de commencer cette lutte contre soi-même dès le début de la vie spirituelle;

même dans l'âge le plus tendre, on ne fait rien de solide ni de durable sans le renoncement.

45. *Lutte contre les mauvaises passions.* — L'abnégation chrétienne doit porter avant tout sur les défauts que l'on constate en soi. Si les débutants ont à lutter contre quelque tendance vicieuse, qu'on les soutienne et qu'on les encourage dans ce pénible combat; pour obtenir de Dieu la victoire, on leur fera faire parfois des neuvaines auxquelles on s'unira; on leur proposera cette intention comme le but de leurs communions; s'il se rencontre quelque occasion extraordinaire, comme certaines fêtes, une retraite, un pèlerinage, on leur rappellera qu'ils doivent avant tout faire de cette grâce le sujet de leurs demandes. Pour empêcher que leurs fautes ne les conduisent à l'endurcissement, il faut les habituer à s'en repentir *sans délai* et, quand ils s'accuseront d'avoir succombé, s'informer s'ils ont eu soin, immédiatement après leur péché, d'en demander pardon, leur imposant par exemple de se jeter *aussitôt* aux pieds de leurs crucifix et d'implorer miséricorde.

46. *Défauts plus légers.* — Quant aux fautes vénielles, ces âmes s'en préoccupent trop peu ; il est donc important de leur en inspirer l'horreur

et de les obliger à veiller sur ce point. On leur proposera de prendre l'un après l'autre leurs défauts et de faire successivement à chacun une guerre impitoyable. Ceci est particulièrement nécessaire pour ceux qui vivent à l'abri des tentations graves et ne tombent pas dans le péché mortel.

47. *Esprit de mortification.* — Ces âmes ont donc déjà l'occasion d'exercer l'abnégation chrétienne sans rien faire autre chose que de travailler à ne plus pécher. Mais c'est là se tenir sur la défensive et, en bonne stratégie, pour remporter la victoire, ne vaut-il pas mieux prendre l'offensive? Ici, prendre l'offensive, c'est pratiquer la mortification et le sacrifice. Sainte Thérèse, nous l'avons vu, signale, comme une des conditions d'avancement pour les âmes de la première demeure, le retranchement des occupations non nécessaires : tant que des soins superflus, des soucis profanes occuperont entièrement le cœur de ces chrétiens, comment pourraient-ils faire quelque progrès? Il faut donc les amener à se détacher quelque peu des inutilités qui les captivent. Sans doute ces sacrifices ne seront pas d'abord très nombreux ni très difficiles; ils le deviendront peu à peu, surtout si l'on a soin de

faire comprendre de bonne heure aux âmes chrétiennes — et il n'est jamais trop tôt — que l'esprit évangélique est essentiellement un esprit de pénitence. Il y a mille circonstances où l'on pourrait obtenir de ces âmes quelques légers sacrifices : dans le saint temps du carême, on leur demandera de s'imposer chaque jour quelques mortifications; dans le mois de Marie, on leur montrera que le meilleur bouquet à offrir à la Sainte Vierge, c'est une série de petits sacrifices; si elles sollicitent quelque grâce même temporelle, si par exemple elles font, dans ce but, une neuvaine, on leur insinuera que la mortification jointe à la prière la rend beaucoup plus puissante; surtout on leur dira que la meilleure manière de se préparer à la communion, c'est de pratiquer, dans les jours qui précèdent ce grand acte, quelque pénitence à cette intention.

48. IV. *Sacrements, Communion.* — Nous venons de parler de la communion; c'est là, en effet, le grand moyen, celui qui donne à tous les autres leur puissance et leur efficacité. « Si vous ne mangez la chair du Fils de Dieu, vous n'aurez pas la vie en vous. » Amener ces âmes à communier plus souvent, leur apprendre en même temps à bien préparer leurs communions, tel est le

double but à poursuivre. Combien d'âmes dont la conversion était sincère, mais n'a pas persisté, parce que, ne communiant que de loin en loin, elles sont demeurées trop faibles pour résister aux assauts qui ont suivi leur retour à Dieu. Combien d'autres ne font guère que sauver les apparences, car si leur conduite extérieure est correcte, elles n'en restent pas moins dans le péché mortel presque toute leur vie, sauf les courts moments qui précèdent et suivent leurs trop rares communions. Si l'on peut obtenir de ces débutants, outre les dispositions de contrition rigoureusement requises, qu'ils s'approchent de la sainte Table avec une foi vive et qu'ils fassent pour s'y préparer quelques efforts sur eux-mêmes, on ne doit plus craindre de les pousser à recevoir souvent Notre-Seigneur. Dès lors que l'on constate cette bonne volonté, même jointe à beaucoup de faiblesse, il y a tout à espérer de leurs communions. Si Jésus-Christ entre souvent dans leur cœur, peu à peu ils deviendront plus éclairés, l'horreur du péché croîtra en eux, les progrès, lents d'abord, finiront par devenir sensibles, et l'action de la grâce sera manifeste. C'était la pratique ordinaire de la plupart des chrétiens, pendant les neuf premiers siècles de l'Église, de

communier chaque dimanche[1]; peut-être y reviendra-t-on. Pour les âmes encore fragiles mais croyantes dont nous parlons, cette communion hebdomadaire serait l'idéal, la communion mensuelle serait le minimum, minimum que l'on demandera si l'on désespère d'obtenir davantage. L'expérience prouve, en effet, que si par la communion de chaque mois et même de tous les quinze jours on peut maintenir dans de bonnes dispositions ceux qui sont bons par ailleurs et n'ont pas de grandes luttes à soutenir, il est rare qu'elle suffise pour combattre efficacement un défaut quelque peu enraciné, rare que l'on obtienne, par elle, des progrès bien sensibles dans la piété.

49. Nous avons dit qu'il faut leur apprendre à communier, c'est-à-dire les habituer à se préparer sérieusement; la préparation éloignée, dont on leur montrera la nécessité, consistera surtout dans l'application aux prières et dans la pratique du renoncement tel que nous l'avons expliqué tout à l'heure. La préparation prochaine, pour ces débutants, se fera surtout à l'aide de ces prières

[1] Voir le travail si consciencieux et si justement estimé du P. Dalgairns, supérieur de l'Oratoire de Londres, *La Sainte Communion*. Paris, Retaux.

si répandues, qu'on appelle les actes avant et après la communion ; ceux de saint Alphonse de Liguori sont les plus connus et les meilleurs.

Le livre quatrième de l'*Imitation* peut être aussi d'un grand secours. Lu la veille de la communion, il inspire des sentiments de piété et met le cœur dans les meilleures dispositions ; après la communion, les actes pieusement récités, il aide à prolonger avec fruit l'exercice si important de l'action de grâces.

Les chrétiens peu avancés mettent souvent une grande négligence à s'acquitter de ce devoir de l'action de grâces. Qu'ils s'efforcent de prier, qu'ils recommandent à Dieu les personnes chères, qu'ils Lui exposent leurs propres besoins, en un mot qu'ils adressent de vives supplications à l'Hôte divin de leur âme. C'est le désir ardent de Jésus de répandre à pleines mains ses bienfaits ; trop souvent l'indifférence des communiants oblige ce doux Sauveur à mesurer ses dons.

Art. 2. — Remarques sur les différentes classes de commençants

Nous avons divisé en trois classes les habitants de la première demeure : les débutants, c'est-à-

dire les enfants et les nouveaux convertis, les habitués, les tièdes.

§ 1. *Les âmes attiédies*

50. S'il s'agit de ces derniers, c'est-à-dire de ces âmes attiédies, qui ont autrefois servi Dieu avec plus de fidélité, puis sont retombées dans un état voisin de l'indifférence, elles sont fort à plaindre, car elles sont bien coupables. Si ces âmes, surtout, ont connu les douceurs de la piété, on peut, sans jugement téméraire, affirmer qu'elles ont fait, depuis, un grand abus des grâces.

On assigne communément comme cause de la tiédeur le mépris des petites choses, ou encore le refus obstiné d'accorder à Dieu les sacrifices qu'Il demande. Ainsi, certaines âmes, qui se sentent appelées à un état plus parfait, font la sourde oreille à la voix de Dieu ; d'autres, pressées intérieurement de mieux correspondre à la haute vocation qu'elles ont embrassée, reculent devant les violences qu'elles devraient s'imposer et restent de parti pris dans une sorte de rébellion continuelle. C'est ce qui explique les sentiments d'insouciance envers Dieu qu'elles manifestent et le peu de soin qu'elles ont de leurs intérêts spirituels.

Certains auteurs donnent encore comme cause de la tiédeur l'affection au péché véniel ; mais, à notre avis, l'affection au péché véniel constitue la tiédeur, plutôt qu'elle ne la cause.

L'affection à un péché véniel n'est pas le goût que l'on a de ce péché véniel ; c'est une disposition de la volonté acceptant, de propos délibéré et d'une manière permanente, la responsabilité d'une faute qui lui plaît ; c'est le parti pris de demeurer dans ce péché, de le commettre quand l'occasion se présentera. Nous disons de *propos délibéré*, c'est-à-dire en connaissance de cause, sachant et comprenant combien on a tort ; d'une *façon permanente,* ou au moins habituelle, car on peut momentanément, sous l'influence de certaines causes, par exemple dans des moments d'ennui, d'aigreur, de surexcitation, etc., se montrer prêt à commettre le péché : ce sont là des dispositions mauvaises *passagères* ; ce n'est pas ce qu'on appelle communément l'affection au péché.

51. Nous ferons mieux compendre cette doctrine en montrant comment et pourquoi on peut en arriver à tomber habituellement dans le péché véniel sans chercher à l'éviter.

1° Ce peut être par *ignorance* ou étourde-

rie[1] ; on y pense à peine, on ne remarque guère que l'on tient à certains défauts, ou bien on n'y attache pas d'importance. Ainsi les mensonges joyeux ou officieux n'inspirent guère de répulsion à la plupart des chrétiens ; il faut avoir déjà reçu certaines lumières, avoir été travaillé par la grâce, pour bien comprendre que ces fautes elles-mêmes, dès là qu'elles sont fautes, doivent être évitées avec le plus grand soin. Il y a donc là plutôt manque de lumières qu'affection bien coupable au péché véniel.

2° D'autres fois, on n'a pas ces mêmes excuses d'ignorance ou de légèreté : ou bien l'on est plus éclairé, ou il s'agit de péché véniel plus notable ; on comprend donc très bien qu'on devrait se corriger, on en a le désir ; malheureusement on est trop *lâche*. On hésite, on tergiverse et finalement on abandonne le combat. Cette disposition est pire que la précédente ; si elle est passagère, elle pourra n'être pas trop dangereuse, mais, si elle persiste, elle conduira à celle qui nous reste à décrire.

[1] Nous supposons évidemment une ignorance involontaire. Si l'on avait perdu cette clairvoyance de la conscience par sa faute, par une longue suite de résistances à la grâce, le cas ne serait pas le même, cet aveuglement coupable étant la suite de la tiédeur.

3° Cette dernière disposition, la pire de toutes, c'est l'*insouciance* vis-à-vis de ces fautes vénielles : on voit très bien qu'on s'y laisse aller, on en connaît toute la culpabilité parce qu'on a reçu des lumières assez abondantes, et on demeure indifférent. C'est là l'affection au péché telle que nous la décrivions tout à l'heure, c'est là l'état de tiédeur.

52. Ceux-là semblent plus exposés à y tomber, qui ont l'esprit sceptique et railleur. Le démon met grandement à profit cette tendance de certaines âmes à dénigrer le bien, à jeter le ridicule sur la vertu, à se moquer de ceux qui se montrent zélés pour leur propre avancement et pour la sanctification de leurs frères, à ne regarder chez les gens de bien que les petits côtés en dépréciant leurs qualités et en exagérant leurs défauts. Ce travers de jugement vient de l'amour-propre : ces railleurs sentent qu'ils ont peu de vertu ; ils en conçoivent du dépit, et ne voulant pas s'avouer à eux-mêmes ni aux autres leur infériorité, ils s'efforcent de rabaisser la vertu et ceux qui la pratiquent, dissimulant leur dépit sous des ricanements moqueurs. Ces persifleurs nuisent grandement aux âmes faibles qui, par crainte de leurs sarcasmes, n'osent faire le bien et résistent aux

inspirations de la grâce. Aussi encourent-ils devant Dieu une terrible responsabilité ; ils font l'office du démon, et sont, sans y penser, ses instruments. De là à tomber dans l'engourdissement et dans la tiédeur, il n'y a qu'un pas.

53. Si la tiédeur ne date pas de loin, le directeur pourra plus efficacement la combattre, mais à la longue les âmes tièdes s'endurcissent et il devient très difficile de les amender. On connaît le mot de saint Bernard : « Vous verrez plus facilement un grand nombre de séculiers renoncer au vice et embrasser la vertu qu'un seul religieux passer d'une vie tiède à une vie fervente. » (Épist. ad Richard.) Plus une âme était élevée au jour de sa ferveur, plus sa chute a été déplorable, et plus il lui est difficile de se relever.

Cette âme avait reçu peut-être des faveurs exceptionnelles, Dieu l'avait comme portée dans ses bras paternels, il avait écarté les obstacles de son chemin, lui avait communiqué de vives lumières ; la piété semblait douce, la vertu apparaissait pleine de charmes à cette âme. Elle a, par sa faute, perdu toutes ces grâces. Quand elle sent ensuite le désir de revenir à sa ferveur passée, elle s'imagine que, dès les premiers signes de repentir, elle retrouvera, comme jadis, toutes ces

facilités, mais elle attend en vain ces effets de la miséricorde divine : Jésus a passé; éconduit, il ne reviendra plus que lorsqu'Il sera sollicité avec instances et que sa visite aura été méritée par de généreux efforts ; les grâces ne seront plus données gratuitement, comme autrefois ; elles devront être laborieusement conquises ; et plus elles auront été grandes et puissantes, plus l'abus, par conséquent, aura été coupable, plus laborieux et pénibles devront être les efforts nécessaires à les reconquérir. Si saint Paul sur le chemin de Damas avait résisté à la voix du ciel, Dieu ne l'aurait pas terrassé de nouveau; les satellites que Jésus renversa au jardin des Olives méprisèrent cette grâce, Jésus ne leur donna aucune nouvelle marque de sa puissance. Cependant, comme rien n'est impossible à la grâce, il faut essayer d'éclairer ces pauvres gens sur le danger de leur état et leur inspirer le désir de s'amender ; si l'on peut obtenir d'eux des prières plus attentives, une vie plus surnaturelle, quelque travail de renoncement, des communions mieux préparées, les lumières affaiblies de la conscience redeviendront plus vives et l'amour de Dieu plus sincère et plus actif.

§ 2 *Les âmes attardées*

54. Quant aux âmes qui sont depuis longtemps dans cette disposition sans avoir été jamais favorisées de grâces plus éminentes, l'obstacle à leur avancement vient de leur peu de lumières et de leurs préjugés invétérés. Habituées à leur état, elles ont fini par le trouver très suffisant, elles sont contentes d'elles-mêmes, et il n'est pas facile de leur faire estimer et désirer une plus haute perfection. On leur appliquera cependant, quand cela sera possible, la méthode que nous avons exposée; mais ce n'est guère qu'à force de prier et de se sacrifier pour obtenir de Dieu leur amendement qu'on arrivera à quelque résultat.

§ 3. *Les débutants. Les enfants*

55. Enfin, il y a les débutants, personnes assez âgées, nouvellement sorties d'une longue vie de péché, ou les enfants qui ne font que naître à la grâce. Nous n'avons rien de particulier à dire au sujet des premières.

Quant aux enfants, il faut, à eux aussi, faire d'abord comprendre tout le prix, tous les avantages de la vie chrétienne, puis les habituer à cette vie. Un prêtre zélé joindra aux explications

du catéchisme de sages conseils sur les moyens de christianiser sa vie. Il montrera comment le service de Dieu consiste surtout à Le bien prier, à Lui offrir toutes les actions, à souffrir patiemment par soumission à ses volontés, enfin, à Lui accorder les sacrifices qu'Il demande : l'obéissance, le travail et les petites mortifications adaptées au jeune âge.

56. Donnons quelques exemples de ces leçons pratiques.

Si on explique le chapitre où il est parlé de Dieu, après avoir démontré son existence et exposé sa nature, on fera ressortir sa grandeur infinie, sa bonté si touchante, sa providence si paternelle; de là on déduira ses desseins de miséricorde à notre égard et la folie et l'ingratitude de ceux qui lui sont rebelles et qui passent leur vie sans presque penser à Lui. — Au catéchisme suivant, on rappellera aux enfants en quelques mots les exhortations précédemment faites, et on leur demandera s'ils ont pensé à ce qu'ils devaient à Dieu, et s'ils se sont mieux acquittés de leurs devoirs envers Lui.

A propos de l'âme, après avoir expliqué son existence, sa nature, son immortalité, on fera ressortir toute la vérité du mot de Jésus-Christ :

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animœ vero suœ detrimentum patiatur? « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » Un trait piquant rendrait la leçon plus frappante : par exemple celui du missionnaire qui, remarquant comment un garçon d'écurie soignait son cheval avec beaucoup de soin et d'affection, lui faisait avouer qu'il consacrait ainsi chaque jour deux heures à son cheval et seulement quelques minutes au soin de son âme, et lui disait spirituellement : « Puisque vous avez si peu soin de votre âme et que vous avez un si grand soin de votre bête, si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme. » — Au catéchisme suivant, on rappellera ce trait et on demandera aux enfants s'ils en ont profité, si, malgré la leçon qui leur avait été donnée, ils n'ont pas mieux soigné leurs jeux, leur toilette que leur âme, et on les exhortera de nouveau à ne pas être aussi négligents.

A propos du péché d'Adam, on leur montrera combien grande a été la bonté de Dieu envoyant son Fils pour racheter le monde : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*, et combien est odieuse la conduite de ceux qui vivent dans l'oubli d'un tel bienfait. C'est

là, en effet, une occasion — et il ne faut en négliger aucune — de rappeler tout ce que nous devons à Dieu, et d'inspirer l'horreur du péché qui l'offense.

57. Il est fort important encore de recommander avec insistance, et dès le début du catéchisme, la dévotion à la Très Sainte-Vierge et d'avoir un certain nombre d'exemples à raconter, pour mieux convaincre les enfants de la puissance d'intercession et de la bonté de Marie.

Quand le catéchisme expose les fins de l'homme, il faut chercher à présenter d'une façon frappante cette épouvantable durée de l'éternité qui nous attend tous. Il y a, sur ce point, des comparaisons qui sont devenues, pour ainsi dire, classiques. Telle est celle du globe aussi gros que la terre, qu'un oiseau viendrait chaque siècle effleurer de son aile et qui serait usé, sans que l'éternité fût à peine commencée. Telle est encore celle de l'Océan — on décrit alors son immense étendue, sa longueur, sa largeur et sa profondeur — auquel on enlèverait tous les mille ans une goutte d'eau et qui serait vidé avant que l'éternité fût pour ainsi dire entamée. Quelle récompense, quel châtiment! Quelle folie de commettre le péché mortel, d'y demeurer! C'est encore là une vérité sur laquelle

il faut revenir souvent, en raison de sa grande importance. Ne serait-il pas très souhaitable que les chrétiens fussent dès leur enfance familiarisés avec cette pensée : « Je suis fait pour l'éternité, ma vie ne doit avoir qu'un but, préparer mon éternité. » La maxime de saint Louis de Gonzague : *Quid hoc ad æternitatem*, en quoi cela me profitera-t-il pour l'éternité? le trait du solitaire dont le bon ange comptait tous les pas, parce que tout était offert à Dieu (Rodriguez, 2e part., I Tr., ch. XXI), la parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (I Cor. x, 31), pourront fournir matière à d'excellentes exhortations.

Que de précieuses leçons on pourra encore tirer du récit de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. Que de choses à dire sur le Fils de Dieu descendant du ciel et prenant notre nature afin de pouvoir souffrir pour nous ; sur l'abaissement, le dénûment de la crèche ; l'humilité de Nazareth ; les contradictions de la vie publique, les souffrances du Calvaire. « Allons, ajoutera-t-on, soyons patients comme Il l'a été, et que d'ici le prochain catéchisme personne parmi vous ne se fâche ; si vous éprouvez quelque contrariété, au

lieu de vous plaindre, vous vous direz : Ne puis-je pas souffrir quelque chose pour le Dieu qui a tant souffert pour moi. »

58. On le voit, les motifs à faire valoir pour engager ces jeunes âmes à servir Dieu généreusement se ramènent à deux : nous le devons à Dieu, nous nous le devons à nous-mêmes ; c'est notre devoir, c'est notre intérêt. Voilà ce qu'on doit dire et redire, non pas deux ou trois fois, mais vingt fois, cent fois ; ces cœurs d'enfants, si faciles à gagner, sont aussi faciles à détourner ; il faut passer souvent le burin, si l'on veut graver profondément en eux ces leçons importantes. Ainsi, à propos de la grâce, des sacrements, du péché, des commandements, de la prière, il sera facile de répéter, en en variant la forme, les mêmes recommandations et de faire valoir les mêmes motifs.

59. Ces instructions seront plus efficaces encore si, après avoir exposé publiquement au catéchisme ces grandes vérités, on prend soin de les rappeler en particulier. Ainsi, en confessant les enfants, on se fera rendre compte des efforts qui auront été faits dans le mois qui vient de s'écouler. « Avez-vous profité des avis que j'ai donnés l'autre jour ; avez-vous suivi les conseils que

je vous avais donnés dans votre confession dernière ; avez-vous mieux fait vos prières ; avez-vous été fidèle à offrir à Dieu toutes vos œuvres ; avez-vous été plus patient, avez-vous su sacrifier vos goûts et vos volontés pour le bon Dieu, en obéissant, en travaillant et en pratiquant quelques mortifications ? »

Par toutes ces industries, on les guérira, autant que faire se peut, de l'étourderie, qui est pour ces jeunes âmes le grand obstacle au bien. Pour la même raison, il sera très bon que celui qui préside à leurs prières, soit au catéchisme, soit en classe, les rappelle, avant de commencer, au recueillement et au respect.

60. Une industrie excellente pour combattre en eux cette légèreté et les obliger à s'appliquer au soin de leur âme, c'est la pratique de la notation quotidienne des bonnes œuvres, pratique que le *Messager du Sacré-Cœur* a vulgarisée de nos jours. Saint Ignace, dans son célèbre livre des *Exercices spirituels*, conseille aux âmes encore novices dans le bien de se faire une liste où elles devront inscrire leurs fautes, pour se faciliter la pratique si importante de l'examen particulier, et s'aider dans la correction de leurs défauts. C'est sur le même principe que repose

la pratique dont nous parlons. Il est vrai, ce ne sont plus les fautes, ce sont les bonnes œuvres que l'on note ainsi, mais le résultat est le même[1].

61. Des enfants qui seraient fidèles à cette pratique y gagneraient beaucoup ; si, en outre, on peut obtenir que ces enfants, après leur première communion, reçoivent souvent le pain eucharistique, les résultats seront et plus prompts et plus solides.

Après une première communion bien faite, l'enfant qui vient de goûter combien le Seigneur est bon, combien est savoureux le Pain de vie, reviendra volontiers à la Table sainte. D'un autre côté, le mal a peu pénétré son cœur, et, si on ne lui laisse pas prendre racine, on obtiendra facilement de cette jeune âme des dispositions de foi bien consolantes. Au contraire, plus on attendra, plus les mauvaises habitudes seront fortes, plus il sera difficile d'en faire contracter de bonnes.

C'est le cas de répéter le mot d'Ovide, cité dans l'*Imitation :*

Principiis obsta : sero medicina paratur
Cum mala per longas invaluere moras.

[1] Nous donnerons à la fin de l'ouvrage le modèle d'une feuille de ce genre, composée pour des enfants qui n'ont pas fait leur première communion.

Hélas ! il n'y aura peut-être pas à attendre bien longtemps ! Si tous les parents chrétiens voulaient le comprendre, loin d'y mettre obstacle, ils favoriseraient les communions fréquentes de leurs enfants ; mais beaucoup, quand le mal est fait, ne savent même pas reconnaître la responsabilité qu'ils ont encourue en amenant ces jeunes âmes à croupir dans le péché et en leur préparant ainsi une vie déplorable.

62. Il faut donc profiter de l'attrait pour l'Eucharistie qu'une première communion bien préparée a fait naître dans l'âme des enfants ; éprouvant un vif désir de revenir à la Table Sainte, ils feront plus facilement les efforts nécessaires, efforts que l'on aura peine à obtenir plus tard, s'ils n'en ont de bonne heure acquis l'habitude. Ce n'est pas habituellement une grande difficulté pour un écolier de communier le dimanche ; au contraire, pour un apprenti, un jeune ouvrier, un jeune paysan, elle peut être considérable ; elle réclame une plus forte dose d'énergie et suppose un désir beaucoup plus ardent de l'Eucharistie.

Évidemment ce désir ardent de la communion ne peut se trouver dans des âmes depuis longtemps éloignées de la Table Sainte, si surtout, comme il est trop à craindre, elles ont contracté

de mauvaises habitudes. Nous savons des prêtres qui, ayant tenté d'établir la communion mensuelle parmi les jeunes gens, ont cru devoir y renoncer, ne trouvant pas chez eux les dispositions suffisantes ; ils avaient, croyons-nous, attendu trop longtemps, et aussi demandé trop peu.

Il faut, en effet, le reconnaître, pour un grand nombre de chrétiens, surtout parmi les jeunes gens, la communion mensuelle est certainement insuffisante. Leurs passions sont souvent si vives, les conversations qu'ils entendent si mauvaises, les occasions de péché se présentent à eux si nombreuses, que résister un mois durant, sans avoir puisé une nouvelle vigueur dans l'Eucharistie, est presque au-dessus de leurs forces. Il leur faut une alimentation plus fréquente pour maintenir en eux la vie surnaturelle. Déjà la communion de chaque quinzaine est beaucoup plus efficace que la communion mensuelle, mais la communion hebdomadaire l'est beaucoup plus encore.

63. La première communion ne devrait donc être qu'un commencement, une initiation, un premier pas dans la voie eucharistique. Au lieu de cela, on la considère trop comme le terme les efforts faits pendant l'année de préparation,

comme un acte qui perdrait de son importance à être trop tôt réitéré; alors, au lieu de former des enfants à vivre de la vie eucharistique, à se faire un besoin de cette nourriture divine, on les habitue bien vite à se passer de la communion, qui n'est plus qu'une exception dans leur vie, on leur fait trouver tout naturel de rester de longs mois sans s'approcher de Jésus.

Mais, dit-on, ils ne sont pas assez sérieux. — Comme si Dieu ne connaissait pas leur faiblesse et exigeait d'eux une gravité au-dessus de leur âge. Les Apôtres, aussi, ne trouvaient pas les enfants dignes de s'approcher du Sauveur, et Jésus leur en fit des reproches : *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moi les petits enfants.

Mais, dit-on encore, n'est-il pas à craindre que ces enfants, plus tard, ne s'éloignent du droit chemin? — Et quand même il en arriverait ainsi; quand même, en raison du peu d'années pendant lesquelles on a action sur eux, on ne parviendrait pas à les former à une piété assez solide pour les rendre invincibles au milieu des dangers du monde, est-ce une raison pour ne pas tenter tous les efforts pendant qu'on peut leur faire du bien? Et ceux-là même qui se seront égarés pourront

un jour revenir à Dieu ; alors ils retrouveront les mérites passés, et leur conversion sera plus sincère et plus profonde[1].

64. Ainsi donc, instruction solide, formation au renoncement chrétien, usage fréquent de la sainte Eucharistie, voilà ce qu'il faut mener de front dans l'éducation chrétienne de l'enfance. Il est impossible de ne pas recueillir quelques fruits d'une pareille formation ; car Dieu pourrait-il ne pas bénir un zèle aussi plein de sollicitude ? Jésus-Christ l'a dit à ses ministres : *Ego elegi vos et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat,* c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure (Joan. xv, 16). Oui, le fruit demeurera, la foi que l'on sème ainsi germera et ira toujours grandissant ; ce sera le commencement d'une vie chrétienne vraiment sérieuse et bien comprise ; et même, si ceux qui auront été formés de la sorte viennent

[1] Une bonne industrie, pour combattre les préjugés trop répandus sur ou plutôt contre la communion des enfants, outre les sermons et catéchismes sur la question, c'est de propager parmi les enfants et de faire lire dans les familles les excellentes petites brochures de Mgr de Ségur : *La Très Sainte Communion — Tous les huit jours.*

plus tard à abandonner les pratiques religieuses, tout ne sera pas perdu ; il leur restera de leur formation première un souvenir vivant, une notion de la vie chrétienne plus complète et plus éclairée qui, plus tard, rendra leur conversion plus facile et bien plus consolante ; ce sera le feu qui couve sous la cendre et qu'un souffle de la grâce suffira à rallumer.

LIVRE II

DEUXIÈME DEGRÉ

LES BONNES AMES

CHAPITRE PREMIER

Portrait des âmes du deuxième degré

§ 1. *Doctrine de sainte Thérèse*

65. « Parlons maintenant, dit sainte Thérèse, des âmes qui entrent dans la seconde demeure et montrons ce qu'elles y font. Ces âmes sont celles qui ont commencé à s'adonner à l'oraison[1], et qui ont compris combien il leur importe de ne

[1] Rappelons que la Sainte, quand elle écrit ces paroles, vient de déclarer (*Première demeure*, ch. 1) que, par là, elle entend non seulement l'oraison mentale, mais aussi l'oraison vocale, pourvu qu'elle soit accompagnée de considérations ou réflexions pieuses. Comme on va le voir, il faut ranger dans cette seconde catégorie beaucoup de bons chrétiens qui n'ont jamais pratiqué l'oraison mentale proprement dite, mais qui ont su, par d'autres moyens, nourrir et accroître leur foi.

pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour l'abandonner tout à fait et y retournent souvent parce qu'elles ne se séparent point des occasions. Il y a là un grand péril pour elles. Néanmoins, Dieu leur accorde une grande grâce en leur faisant comprendre de temps à autre combien les couleuvres et toutes ces bêtes venimeuses sont à craindre et avec quel soin on doit les fuir. »

En effet — nous continuons d'exposer la doctrine de sainte Thérèse — ces âmes ont l'oreille plus ouverte à la voix de Dieu, elles commencent à sentir quelque peu l'attrait de la vertu ; aussi elles souffrent davantage des obstacles qui s'opposent à leurs progrès, obstacles encore bien grands, parce que leurs défauts, jusqu'ici peu combattus, sont demeurés très vivaces. De là des chutes assez fréquentes. « Elles sont encore, dit toujours sainte Thérèse, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde ; elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses, dans la compagnie desquelles elles continuent d'être, ne les fassent pas broncher. »

Quand une âme s'est adonnée quelque peu sérieusement au service de Dieu, quand pendant

un certain temps elle a fait des efforts soutenus, les lumières de la grâce grandissent en elle, la foi se développe, la conscience devient plus délicate. Sans doute elle n'est pas encore sortie de la vie purgative, car la lutte reste vive; il faut encore de longs combats pour affaiblir les tendances mauvaises de la nature, surtout si l'on a vécu longtemps dans un état inférieur où elles se sont fortifiées. Cependant cette âme est parvenue à un degré plus élevé de la vie purgative.

§ 2. *Caractères distinctifs de cette seconde demeure*

66. *Pratiques pieuses.* — Les âmes de la deuxième demeure sont donc celles qui, en dehors des prières communes, recourent assez volontiers, et cependant sans grande ardeur, à des pratiques de piété surérogatoires, récitation de chapelet, assistance à la messe pendant la semaine.

Nous disons : sans grande ardeur; parfois, cependant, vous les verrez prier de tout cœur. Est-ce le souffle de la grâce qui les agite alors? Ce recueillement, ces brûlantes aspirations, ces cris du cœur sont-ils l'effet d'une vive et soudaine piété? On reconnaît que la nature y a une grande part, quand on sait le but de ces ferventes demandes; ce sera en effet quelque faveur tem-

porelle vivement désirée, ou encore l'exemption d'une épreuve, mais point ou bien rarement des grâces purement spirituelles.

Ces âmes communient convenablement, non qu'elles ressentent de grandes douceurs dans la communion, mais elles en comprennent la grandeur, et il est facile d'obtenir d'elles une préparation sérieuse. Mais si on les amène sans grande peine à pratiquer quelques exercices de dévotion, très facilement aussi elles les abandonnent et peuvent, si elles ne sont soutenues, se laisser aller à de grandes négligences.

67. *Dispositions intimes.* — Bien que les préoccupations des âmes de cette demeure soient encore le plus souvent des préoccupations toutes naturelles, les pensées de foi sont cependant plus fréquentes que dans la demeure précédente. Toutefois, ici encore, elles ne naissent guère spontanément. « Dieu, pour se faire entendre, dit sainte Thérèse, se servira des discours des gens de bien, des sermons, de la lecture des bons livres et de beaucoup d'autres moyens bien connus comme les maladies, les épreuves ; ou bien il fait luire à l'esprit quelque vérité dans les moments que l'on consacre à l'oraison. Car, si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait cependant grand cas. »

C'est, pour ainsi parler, *un état de piété intermittente;* nous disons de piété, car on désire non seulement se corriger de ses défauts, mais aussi avancer dans le bien; toutefois ces désirs sont intermittents; on les éprouvera par exemple en se confessant, en communiant, en entendant un sermon, en un mot dans les diverses occasions que vient de signaler sainte Thérèse; hors de là, ces désirs de progrès ne se montrent guère. On est aussi plus résolu à rester fidèle à Dieu. Cependant ces âmes sont sous ce rapport bien moins fermes qu'on ne le supposerait et qu'elles ne le supposent elles-mêmes; souvent elles ignorent leur fragilité.

68. *Conduite extérieure.* — L'abnégation chrétienne commence à apparaître. De temps à autre on saura se faire violence, on se montrera capable d'efforts sérieux et pénibles à la nature, mais sans grande constance. Les fautes graves sont rares, sauf quand il se présente des occasions dangereuses où ces âmes, bonnes mais faibles, succombent assez vite; sauf aussi, pour celles qui ont connu le mal, les cas de tentations vives contre la pureté; car alors ces âmes peu mortifiées ne sont pas assez fortes pour vaincre constamment.

Dans la demeure précédente, on avait encore peu d'horreur pour les fautes vénielles ; trop facilement, sans même que les passions fussent très émues, on y commettait des péchés véniels délibérés : « Ce que je fais n'est pas bien, peu importe. » Dans la seconde demeure, on fuit avec plus de soin ces fautes légères ; mais quand l'intérêt est un jeu, quand les passions sont excitées, quand la susceptibilité, l'amour propre, la vanité ou la sensualité travaillent l'âme, ou encore quand on redoute quelque ennui, on pèche en connaissance de cause et avec plein consentement. « Après tout, se dit-on à soi-même, ce n'est pas bien grave. » Il est vrai que, l'occasion passée et la passion apaisée, on regrette sincèrement d'avoir succombé, mais il est fort à craindre qu'on ne retombe. Ces personnes ne sont pas attachées à leurs défauts, mais elles n'ont pas vraiment à cœur de les combattre tous.

Les chrétiens parvenus à ce degré de la vie spirituelle ont donc des apparences de piété, sans avoir encore la vraie dévotion ; comme nous venons de le dire, ils tombent parfois dans des écarts regrettables, et même tiennent de temps à autre un langage peu édifiant. A cause de cela, ils sont souvent jugés fort sévèrement ; on les taxe

de fausseté et de fourberie, tandis qu'au fond leur foi est sincère, leurs bonnes dispositions réelles. Un directeur doit se garder de ces jugements trop sévères et se rappeler que ce sont des âmes inconstantes mais non hypocrites.

C'est encore en raison de leur inconstance, de cette alternative de bons et de mauvais moments, de ce mélange de sentiments religieux et d'esprit mondain, que certains chrétiens ne donnent pas à la cause de Dieu le concours sur lequel on croirait devoir compter. Ce n'est point par des invectives ou par d'amers reproches qu'on les changera; c'est plutôt en les amenant à la piété qu'on pourra leur inspirer l'abnégation et le dévouement des vrais soldats de Dieu.

69. Tels sont donc les caractères généraux de cette deuxième demeure : on y éprouve de temps à autre de réels désirs de progrès, mais la vertu paraît encore bien difficile à atteindre, on y doit subir d'ordinaire de pénibles combats[1].

Il est cependant des âmes qui n'ont pas dépassé ce degré de la vie spirituelle et qui n'éprouvent pas ces luttes violentes. Comme, d'un côté, elles n'ont pas ce vif attrait pour la vertu qu'éprouvent

[1] V. Sainte Thérèse, *Deuxième demeure*.

les âmes avancées, ces lumières plus abondantes, cette foi ardente, qui sont les signes caractéristiques de la vie illuminative, elles doivent être rangées dans cette seconde demeure. Tels sont un grand nombre de bons chrétiens qui, sans avoir beaucoup fréquenté les sacrements, ni cultivé la méditation, se sont affermis dans le bien. S'étant tenus à l'écart des dangers du monde, ils ont encore été préservés par l'horreur que leur inspirent les impies et même les mondains. D'un autre côté, la bonne éducation qu'ils ont reçue, la fréquentation habituelle des gens de bien, le profit qu'ils ont su tirer des sermons et des autres secours extérieurs du culte, la fidélité à leurs devoirs d'état ont développé leurs bonnes dispositions. On remarque en eux une certaine vie de foi, un sincère amour de l'Église et un vrai zèle pour ses intérêts. — Tels d'entre eux sont pour le prêtre des auxiliaires précieux, car, fort attachés à la cause de Dieu, ils mettent au service du bien des qualités naturelles parfois éminentes et un grand dévouement. Il n'a manqué à ces âmes, pour s'avancer loin dans la piété, qu'une formation spirituelle plus complète.

70. Enfin, certains enfants et jeunes gens, surtout nombre de jeunes personnes, qui n'ont

pas cependant de grandes luttes à soutenir, nous paraissent aussi devoir être rangés parmi les habitants de la seconde demeure. Ce sont ceux dont les défauts n'ont pas acquis un grand développement, et qui, par ailleurs, ont été préservés des atteintes du vice. Leur piété naissante ne rencontre pas de grands obstacles et, s'ils sont bien conduits, ils s'avancent doucement vers la troisième demeure, qui est celle de la vraie piété. Dans les paroisses ferventes, dans les collèges et pensionnats bien dirigés, et même dans les écoles primaires, quand la communion y est en honneur, ces âmes sont nombreuses et donnent au cœur du prêtre de douces espérances.

§ 3. *Comment les âmes de ce deuxième degré peuvent déchoir ou rester stationnaires*

71. L'état des âmes que nous avons, à la suite de sainte Thérèse, rangées dans la deuxième demeure, n'est pas, il est vrai, un état de haute vertu ; il suppose cependant qu'un certain chemin a été parcouru, que des grâces assez nombreuses ont été accordées. Au nombre de ces grâces nous venons d'indiquer une éducation vraiment chrétienne, ou l'influence heureuse d'un milieu excellent ; peut-être encore ces âmes auront-elles pra-

tiqué fidèlement leur devoir et trouvé, dans cette fidélité, sinon des consolations sensibles très vives, du moins cette satisfaction du devoir accompli qui affermit les bonnes dispositions et rend plus facile la persévérance.

Arrivées à ce degré, on voit certaines âmes rétrograder misérablement, d'autres se maintenir, mais sans aller plus avant dans le bien, d'autres, enfin, progresser et s'élever insensiblement à un degré supérieur. Cette différence entre les unes et les autres dépend surtout de la façon dont elles subissent les épreuves que la Providence leur ménage.

72. La première de ces épreuves, c'est la soustraction des secours qui leur étaient accordés et qui favorisaient singulièrement la piété. Ces âmes chrétiennes se trouvaient, par exemple, au sein d'une famille profondément religieuse, ou dans une maison d'éducation où tout les portait au bien ; et les voilà soudain éloignées de ce milieu si favorable et jetées dans un monde bien différent, où les secours sont moins abondants et où elles se trouvent fort exposées à l'indifférence, à la mondanité et souvent aux exemples du vice. Si elles réagissent, et c'est leur devoir, elles deviendront plus fermes, plus généreuses, et l'épreuve,

comme c'est son but providentiel, n'aura servi qu'à épurer leur vertu et à augmenter leurs mérites. Mais cette épreuve est fort dangereuse pour ces personnes qui ne sont pas foncièrement pieuses. Beaucoup y succombent : les sollicitudes mondaines, les tracas, les embarras d'une vie souvent fort tourmentée, les préoccupations matérielles absorbent toute l'attention de ces pauvres âmes ; elles perdent de vue le soin de leur sanctification et retombent dans l'insouciance et la tiédeur. L'abandon des sacrements, qu'on ne reçoit plus qu'à de longs intervalles, la négligence de la prière amènent une diminution de grâces ; en même temps les péchés véniels se multiplient et produisent les effets les plus funestes. « La ruine des âmes, dit le P. Lallemant[1], vient de la multiplication des péchés véniels qui cause la diminution des lumières et des inspirations divines, des grâces et des consolations intérieures, de la ferveur et du courage pour résister aux attaques de

[1] *Doctrine spirituelle, 3e Principe*, ch. II, p. 132. (Paris, Lecoffre, 1 fr. 25.) Le P. Lallemant, dont le nom reviendra plus d'une fois dans cet ouvrage, fut un des plus illustres religieux de la Compagnie de Jésus. Favorisé, pendant sa vie, de dons extraordinaires, il mourut à Bourges en odeur de sainteté, le 5 avril 1635. Les Pères Surin, Nouet, Rigoleuc, le Vén. P. Maunoir furent ses disciples.

l'ennemi. De là s'ensuit l'aveuglement, la faiblesse, les chutes fréquentes, l'habitude, l'insensibilité, parce que l'affection étant gagnée, on pèche sans sentiment de son péché. »

Le mal que nous signalons est plus facile à prévenir qu'à guérir. Il importe donc d'avertir les âmes des dangers qu'elles courront, quand elles seront privées des moyens de salut que Dieu leur prodigue. En leur inspirant ainsi une crainte salutaire, on les amène à prier davantage, à recommander à Dieu leur avenir et à former, pour l'heure du danger, de solides résolutions. Plus elles seront sur leurs gardes, plus elles auront de chances de triompher. Au moment critique, il faut les entourer d'une plus grande sollicitude ; quand ce n'est pas possible, il faut au moins les recommander instamment à Dieu, qui peut, quand il le veut, tirer le bien du mal, et qui ménage parfois à ces pauvres âmes des secours inattendus,

73. La décadence de ces âmes vient aussi, fort souvent, de découragement. Éprouvées par des tentations quelquefois bien redoutables, auxquelles elles succombent trop souvent, elles finissent par perdre tout espoir d'amendement ; elles n'ont ni assez de crainte de la justice de

Dieu, ni surtout assez de confiance dans sa miséricorde infatigable. Quelles que soient leurs fautes, tant qu'elles ne se décourageront pas, tant qu'elles continueront de prier et de lutter, leurs sentiments de foi, leur désir de mieux faire pourront ne pas faiblir[1]; mais, dès que le démon — car c'est lui seul qui agit en cette occasion — est parvenu à leur communiquer quelque chose de son infernal désespoir, leurs dispositions ne sont plus les mêmes. Ce ne sont pas seulement les chutes trop fréquentes dans le vice qui amènent ce triste état d'âme. L'amour-propre froissé, par le dépit qu'il engendre, conduit au même résultat; il produit ces effets que nous signalait tout à l'heure le P. Lallemant: affaiblissement des bons sentiments, aveuglement, chutes fréquentes et insensibilité.

Ainsi donc, ces chrétiens, qui avaient fait

[1] « Quelques chutes ès péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on ait fait progrès en la dévotion, laquelle bien que l'on perde, péchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché, même comme je dis quand on n'a pas longuement trempé au malheur. » Saint François de Sales, *Lettre à une dame* (Edition Briday, VI, 404).

quelques pas dans la voie de la piété, reculent en arrière, quand ils ne savent pas profiter des épreuves multiples qui se présentent à eux.

74. Beaucoup d'autres restent toujours stationnaires ; l'épreuve ne les trouve pas trop infidèles, mais elle ne tire pas non plus de leur cœur de grands actes de vertu. Le but de la sagesse divine, dans ces épreuves, c'est de donner à leur foi, à leur confiance, à leur amour, l'occasion de s'exercer ; malheureusement leurs efforts sont faibles, et surtout inconstants. Aujourd'hui diligents, ils redeviendront bientôt dissipés et mous ; ils feront preuve, parfois, de courage et de générosité, mais ces jours de ferveur sont plutôt des exceptions qu'une règle ; l'irréflexion, l'étourderie, le laisser-aller ont trop de part dans leur vie ; ils combattent quelque peu leurs défauts, mais ils n'apportent dans cette lutte ni assez de vigueur, ni assez de constance. Ces efforts passagers, cette demi-générosité, ces quelques victoires qu'ils remportent, les empêchent de tomber plus bas, mais ne suffisent pas à les élever.

75. S'ils sont, par état, obligés de tendre à la perfection, la disposition que nous venons de décrire est, pour eux, très dangereuse, car elle suppose un grand abus des grâces. Ce sont les

gens de cette sorte qu'avait en vue le P. Lallemant quand il disait (*II*[e] *Princ.*, § 2, ch. II, p. 85) : « Il est des religieux qui ne refusent rien à leurs sens. Ont-ils froid? ils se chauffent. Ont-ils faim? ils mangent. Leur vient-il en pensée quelque divertissement? Ils le prennent sans délibérer, toujours déterminés à se satisfaire, sans presque savoir en pratique ce que c'est que de se mortifier. Pour leurs fonctions, ils les font par manière d'acquit, sans esprit intérieur, sans goût et sans fruit... Ils n'examinent que fort superficiellement l'état de leur conscience. Dans ce profond oubli d'eux-mêmes, une infinité d'objets passent tous les jours par leur esprit, et leur cœur, étant emporté hors de lui-même, est comme enivré par le tracas de choses extérieures... Ces religieux peuvent être souvent en plus grand danger que les séculiers. » Assurément, de telles gens ne répondent nullement aux desseins que Dieu avait sur eux, ils ont fort mal profité et même grandement abusé des secours qui leur ont été offerts.

76. D'autres demeurent stationnaires sans être bien coupables : ce sont les chrétiens moins favorisés, à qui Dieu ne semble pas demander une grande perfection. Il peut se faire que, sans

s'élever à la piété, et tout en demeurant dans ce deuxième degré, ils arrivent à un état à peu près satisfaisant et qui n'est pas sans mérite ; leur foi est vive et même va s'éclairant, leur résolution d'être fidèles à Dieu est sincère, leurs sentiments sont louables, toutefois leur amour demeure toujours faible et leur esprit de renoncement bien imparfait. Souvent aussi, après être restés longtemps dans cet état, on les voit soudain prendre un généreux élan et marcher d'un pas ferme dans la voie du progrès. C'est, en effet, la conduite la plus ordinaire de la Providence de laisser les âmes chrétiennes, pendant un temps plus ou moins long, dans cet état intermédiaire de demi-piété, de fidélité sans grande ardeur. Puis, quand Elle les juge mûres pour de nouvelles grâces, Elle leur ménage des circonstances heureuses, de nature à favoriser singulièrement leur avancement ; par exemple une retraite fervente, un changement de situation qui les dégage des entraves d'une vie mondaine ou trop occupée, ou encore la fréquentation de pieux amis, la rencontre d'un directeur zélé ; souvent aussi une épreuve, un chagrin profond, mais qui sera supporté avec foi. Dans ces diverses occasions, la grâce travaille profondément leurs âmes bien disposées ; elle

éclaire les esprits et embrase les cœurs ; alors les vertus surnaturelles, dont ces chrétiens portent les germes, s'exercent et grandissent, et ils entrent dans une vie nouvelle de foi et de vraie piété.

CHAPITRE II

Direction des âmes du second degré

Article premier. — Quelques principes généraux sur la direction

77. C'est d'ordinaire à ce point de la vie spirituelle que les âmes commencent à sentir le besoin de direction ; du moins il devient plus facile de provoquer des épanchements intimes, certaines ouvertures de cœur, qui permettent au directeur de les mieux connaître et de les conduire plus sûrement dans les sentiers de la piété.

Cette direction doit être paternelle, ferme, surnaturelle et pratique.

§ 1. *La direction doit être paternelle*

78. Il faut que les dirigés, surtout s'ils sont encore assez peu zélés pour leur avancement, sentent qu'on leur porte intérêt et qu'on désire

vivement, par amour pour leurs âmes, leurs progrès dans la vertu. « Tenez pour certain, dit le P. Lallemant, que vous aurez plus fait pour leur perfection, si vous leur avez gagné le cœur, que si d'ailleurs vous leur aviez donné toutes les meilleures instructions. De cette manière, vous les obligerez à avoir pour vous un amour réciproque et une confiance filiale, qui fera qu'ils vous ouvriront tout leur cœur et qu'ils vous abandonneront franchement tous leurs petits intérêts. » (*Doct. spir.*, 2e *Princ.*, Sect. II, ch. VI, art. I, n° 7.)

Se faire tout à tous à l'exemple de saint Paul, tel est le premier devoir du directeur : *omnia omnibus factus sum ut omnes facerem salvos.* (I Cor. IX.) Nous trouvons, dans ce grand Apôtre, un modèle parfait de ce que doit être le prêtre dans ses rapports avec les âmes. Sans cesse il rappelle aux fidèles — et on sait avec quelle conviction — les maximes fondamentales de l'Évangile : le renoncement, la mort à soi-même, pour ne vivre qu'à Dieu, la lutte contre le vieil homme, le détachement parfait; mais ces maximes austères, comme il sait les faire accepter

force de bonté, de dévouement, de sainte affection; quels accents d'une tendresse toute paternelle on trouve presque à chaque page de ses Épitres !

On voit combien il est heureux des grâces faites à ses enfants en Jésus-Christ[1], combien est grande sa sollicitude pour tous leurs besoins temporels et spirituels ; combien il prend part à tout ce qu'ils ressentent, joies et peines, inquiétudes et espérances, pratiquant admirablement ce qu'il recommande si bien aux autres : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus*[2]. Que de fois il leur déclare, et même avec serment, qu'il a toujours leur souvenir présent à sa mémoire[3], qu'il ne cesse de prier pour eux nuit et jour[4], qu'il brûle du désir de les voir[5]. *In cordibus nostris estis*, dit-il aux Corinthiens[6], *ad commoriendum et ad convivendum* : vous êtes dans mon cœur à la vie et à la mort. Souvent aussi il réclame le secours de leurs prières[7]. Il proteste avec énergie qu'il leur appartient absolument : *omnia vestra sunt, sive Paulus*, etc.[8], qu'il se doit tout entier à eux : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum*[9] ; qu'il ne désire qu'une chose, c'est de se dépenser à leur service : *ego autem libentis-*

[1] I Cor., I, 4; II Cor., III, 2; I Thess., II, 19-20, etc. — [2] Rom., XII, 15. — [3] Rom., I, 9. — [4] *Passim.* — [5] Rom., XV, 23, I Thess., II, 17-18, III, 10. — [6] II Cor., VII, 3. [7] Rom., XV, 30, etc. — [8] I Cor., III, 22. — [9] Rom., I, 14.

sime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris ; et pourtant, ajoute-t-il d'un ton de doux reproche, plus je vous aime, moins je suis aimé[1]. Il se réjouit de souffrir pour eux : *Nunc gaudeo in passionibus pro vobis*[2]. Il rapporte à l'avantage de leurs âmes tout ce qu'il éprouve, affliction, consolation, encouragement[3]. Pour eux il consent à voir retarder ce qui est l'objet de ses plus ardents désirs, la possession éternelle de Dieu, l'union avec le Christ : *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo... permanere autem in carne necessarium propter vos*[4]. Il se plaît à leur rappeler affectueusement tout ce qu'il a fait pour eux, à leur redire combien leur conversion lui a coûté[5]. « Apôtre du Christ, dit-il aux Thessaloniciens, j'aurais pu être à votre charge; mais non, je me suis fait petit parmi vous, semblable à la mère qui nourrit ses enfants et les entoure de tendres soins ; c'est ainsi que je vous ai aimés, n'ayant d'autre volonté, d'autre passion que de vous donner, avec l'Évangile de Dieu, ma vie elle-même, car rien jamais ne m'a été plus cher que vous[6]. — Quelle est mon espérance

[1] II Cor., XIII, 15. — [2] Colos., I, 24. — [3] II Cor., I, 6. — [4] Phil., I, 23, 24. — [5] Actes, XX, 34, I Cor., IV, 12 (II Thess., III, 8). — [6] I Thess., II, 7-8.

et ma joie, et ma couronne de gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant Notre-Seigneur Jésus-Christ et le serez encore au jour de son avènement. Oui, vous êtes ma gloire et ma joie. » « Un père et une mère, dit saint Chrysostome, réunissant leur amour ne pourraient rien dire de plus tendre. » C'est avec le même accent de tendresse paternelle qu'il écrit aux Corinthiens : « J'ai pris la résolution de ne pas vous causer, en allant chez vous, quelque nouvelle tristesse. Si je vous contriste encore, qui donc sera ma joie[1] ? »

Souvent saint Paul adresse aux fidèles les compliments les plus délicats[2], surtout quand il a dessein d'obtenir d'eux quelque chose[3], ou de faire agréer quelque réprimande[4]. Dans ce dernier cas, quand il se voit obligé de reprendre et de blâmer, ses reproches sont aussi affectueux que touchants. « Mes Frères, écrit-il aux Galates[5], vous ne m'avez en rien offensé. Vous le savez, c'est dans l'infirmité de la chair que je vous ai autrefois prêché l'Évangile, et ce fut pour votre foi une grande épreuve de me voir dans le triste état où j'étais. Cependant vous ne m'avez ni

[1] II Cor., II, 1. — [2] Rom., I, 8. I Cor., I, 5. I Thes., I, 3, III, 6. — [3] Philem. 7. — [4] Rom., XV, 14. — [5] Ch. IV.

méprisé ni repoussé, et je fus accueilli par vous comme le Christ Jésus. Il faut vous rendre ce témoignage : vous étiez prêts, s'il l'eût fallu, à arracher vos yeux pour me les donner. Suis-je donc devenu votre ennemi, parce que je vous dis la vérité? Mes petits enfants, que de nouveau j'enfante dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous, comme je voudrais être près de vous, et pouvoir changer ma voix, car je suis en peine et ne sais quel ton prendre[1]. » Puis il termine ses avertissements par des paroles d'encouragement et d'espoir : « J'ai confiance en vous et je compte sur Dieu; non, vous n'aurez pas d'autres sentiments que les miens[2]. »

Si parfois il est obligé, vu la gravité exceptionnelle des circonstances, de tenir un langage plus sévère (I Cor., v.) il s'en explique plus tard et proteste que c'est uniquement son affection pour eux qui lui a dicté sa conduite : « Je vous écrivais alors dans une extrême affliction et parmi beaucoup de larmes, non pour vous contrister, mais pour vous apprendre combien abondante est ma

[1] Nous empruntons pour tous ces passages la traduction de M. Mérit, notre vénéré maître. *Les Épîtres de saint Paul*, Paris, Berche et Tralin.

[2] *Ibid.*, v, 10.

charité envers vous » (II Cor., II, 4). Et, comme s'il craignait qu'on ne lui gardât quelque rancune, il revient encore plus loin sur le même sujet et présente de nouveau ses excuses. « Si j'ai éprouvé quelque peine en voyant que ma première lettre, bien que pour peu de temps, vous avait contristés, maintenant je me réjouis, non de votre tristesse elle-même, mais de ce qu'elle a fait naître le repentir... De toute façon, vous sortez de cette affaire parfaitement purs aux yeux de tous... Aussi, si j'ai parlé de vous à Tite avec quelque fierté, je n'ai point à en rougir ; cette fierté était bien légitime : *gloriatio nostra... veritas facta est*. Et je suis heureux de voir qu'en toutes choses je puis compter sur vous : *gaudeo quod in omnibus confido in vobis* (II Cor., VII.)

79. Ce n'est pas seulement dans saint Paul, c'est aussi dans tous les Saints dont nous connaissons la vie, dans ceux-là surtout qui furent plus spécialement appelés à exercer le ministère de la direction, que l'on remarque ce même esprit de douceur, d'entier dévouement, d'affection surnaturelle, cette même tendresse paternelle. Ainsi en a-t-il été de saint Philippe de Néri, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de

saint Alphonse de Liguori, du Curé d'Ars, etc., etc. Eux aussi, ils suivaient en tout les maximes de l'Évangile, eux aussi, ils mettaient tous leurs soins à inculquer aux âmes les grands principes du renoncement, de l'abnégation, de la mort à soi-même; mais qu'ils savaient bien, à l'exemple de Notre-Seigneur, tempérer l'amertume apparente de ces maximes par la façon aimable et douce dont ils les présentaient. Puisque une bonne direction doit tendre presque constamment à faire pratiquer aux âmes le sacrifice et les amener à mourir à elles-mêmes pour ne vivre qu'à Dieu — *jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* (II Cor., v, 15) — il est clair que la sévérité des principes doit être adoucie par la suavité des procédés; on amène bien mieux les âmes au sacrifice et au détachement par la douceur et la persuasion que par de vertes réprimandes.

80. « Que l'on sente en vous, dit saint Vincent Ferrier, un père plein de compassion pour ses enfants, qui s'afflige lorsqu'ils pèchent ou qu'ils sont gravement malades, ou tombés dans une fosse profonde, et qui fait tous ses efforts pour les retirer de tous ces périls. Ou plutôt ayez le cœur d'une mère, qui caresse ses enfants, qui se

réjouit de leurs progrès et de la gloire du paradis qu'elle espère pour eux. » (*De la Vie spirituelle*, l. II, c. x. Traduction du P. Mathieu Rousset.)

Ces conseils s'adressent, il est vrai, aux prédicateurs, mais aussitôt le grand thaumaturge ajoute : « Agissez de la même manière dans les confessions. Soit que vous ayez à encourager doucement les âmes pusillanimes, soit que vous deviez épouvanter celles qui sont endurcies dans le péché, montrez à tous les entrailles d'une tendre charité, afin que le pécheur sente toujours que c'est elle qui inspire votre langage. C'est pourquoi, si vous avez quelque réprimande à adresser, faites-la toujours précéder de paroles douces et affectueuses. »

81. Le trait suivant de la vie de saint Vincent de Paul (*Abelly*, l. III, c. xii.), offre à la fois et l'exemple et l'éloge de cette belle vertu de douceur. Ayant été averti que l'un de ses missionnaires traitait le peuple avec un peu de rudesse, saint Vincent lui écrivit pour l'exhorter à se montrer plus doux, mais « sans témoigner aucune mésestime de sa personne, ni lui faire connaître l'avis qu'on lui avait donné de son défaut ». Il lui donne tout d'abord dans cette lettre des nouvelles des missions et du bien qu'elles opéraient. Par-

lant en particulier des travaux de l'un de ses prêtres et des succès merveilleux qu'il obtenait : « On attribue, dit-il, cet heureux succès au soin qu'il prend de gagner les pauvres gens par douceur et par bonté : ce qui m'a fait résoudre de recommander plus que jamais à la Compagnie de s'adonner de plus en plus à la pratique de ces vertus. Si Dieu a donné quelques bénédictions à nos premières missions, on a remarqué que c'était pour avoir agi amiablement, humblement et sincèrement envers toutes sortes de personnes ; et s'il a plu à Dieu de se servir du plus misérable pour la conversion de quelques hérétiques, ils ont avoué eux-mêmes que c'était par la patience et par la cordialité qu'il avait eues pour eux. Les forçats même, avec lesquels j'ai demeuré, ne se gagnent pas autrement ; et lorsqu'il m'est arrivé de leur parler sèchement, j'ai tout gâté ; et au contraire, lorsque je les ai loués de leur résignation, que je les ai plaints en leurs souffrances, que je leur ai dit qu'ils étaient heureux de faire leur purgatoire en ce monde, que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs et témoigné affliction pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu et qu'ils se sont mis en état de salut. Je vous prie,

Monsieur, de m'aider à rendre grâces à Dieu de cela, et à Lui demander qu'Il ait agréable de mettre tous les missionnaires dans cet usage de traiter doucement, humblement et charitablement le prochain, en public et en particulier, et même les pécheurs et les endurcis, sans jamais user d'invectives, de reproches ou de paroles rudes contre personne. Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne tâchiez de votre côté d'éviter cette mauvaise façon de servir les âmes qui, au lieu de les attirer, les aigrit et les éloigne. Notre Seigneur Jésus-Christ est la suavité éternelle des hommes et des anges, et c'est par cette même vertu que nous devons faire en sorte d'aller à Lui en y conduisant les autres. »

82. Les disciples de saint Alphonse de Liguori lui demandèrent un jour quelle devait être selon lui la loi principale de la direction. « Je n'ai aucun doute à ce sujet, leur répondit-il, le caractère propre de la direction et le plus conforme à l'esprit de Dieu et de l'Évangile est la douceur. Dieu ne s'est-il pas montré miséricordieux envers Adam prévaricateur ; et Jésus-Christ qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, n'a-t-il pas supporté patiemment les défauts de ses apôtres, sans excepter Judas ? » Et il

ajouta : « Jugez-en vous-mêmes, d'ailleurs, quel bien ont produit les jansénistes en France, en faisant apparaître le Seigneur comme un tyran ? »

La douceur fut en effet pendant toute sa vie le caractère distinctif de la direction de saint Alphonse. Par elle mieux que par la rigidité, pensait-il, on affermit les âmes, de même qu'on les attire plus certainement à Dieu en Le leur faisant aimer qu'en Le leur faisant craindre. « Les conversions dont la peur est l'unique principe ne sont pas durables, disait-il, et l'effroi ne saurait triompher là où l'amour a été vaincu. » « Quand il se présentera à vous, disait-il à ses compagnons, quelque gros monstre couvert d'écailles, dont, comme le jeune Tobie, vous serez épouvantés, adressez-le moi afin que de son fiel j'offre un sacrifice à Jésus-Christ. » Et le secret sur lequel il comptait pour gagner ce pécheur n'était encore que la douceur. Il l'accueillait d'abord avec une bonté et des appellations vraiment paternelles, comme la chère et unique brebis pour laquelle le pasteur doit quitter les quatre-vingt-dix-neuf autres; il s'attendrissait sur sa misère, le plaignait avec effusion et, sans avoir jamais à la bouche ni un mot acerbe, ni une parole blessante, lui facilitait l'ouverture de son âme et diminuait par des inter-

rogations discrètes l'amertume de ses aveux. (*Sa vie*, l. II, ch. XIV. Poussielgue, éditeur, 1879.)

83. Mais, dira-t-on, en agissant avec tant d'amabilité et de douceur, ne risque-t-on pas de favoriser l'égoïsme de certaines âmes avides d'attirer à soi toute la sollicitude, d'absorber toute l'attention du père spirituel; n'est-il pas indispensable, au contraire, de garder une certaine réserve?

Sans doute; mais cette réserve nécessaire n'exclut ni la bonté ni l'intérêt. Veillons seulement à ce que ces âmes sentent toujours en nous le motif surnaturel et élevé qui doit nous guider, à ce qu'elles voient clairement que c'est l'amour de Dieu seul qui nous inspire, et que nos sentiments d'affection paternelle et de dévouement s'allient à un parfait détachement de nous-mêmes. Avec cela nous n'aurons point à craindre ces mièvreries, ces douceurs affectées, ces sentiments trop naturels qui empêcheraient les fruits de notre direction; et, d'un autre côté, les dirigés conserveront toujours pour nous un vrai respect, leur confiance filiale ne dégénèrera point en une familiarité inconvenante.

Oui, il faut éviter ces tendresses molles et exagérées, mais on doit aussi témoigner aux âmes une

grande bienveillance et une affabilité qui les mette complètement à l'aise. Écoutons les reproches que faisait le Vén. Libermann à un directeur de Séminaire : « Je crois que vous négligez vraiment un peu trop vos pénitents à cause de votre emploi. Vous ne leur permettez pas de vous voir autant qu'ils en auraient quelquefois besoin; et, lorsqu'ils viennent hors du quart d'heure déterminé, si vous êtes justement en train de faire quelque chose, il doit vous arriver souvent de les expédier vite et de ne pas leur donner les consolations qu'ils désirent; cela doit même se faire parfois avec une certaine brusquerie, parce que votre esprit est préoccupé et que vous désirez terminer ce que vous avez en main... N'ayez jamais l'air d'un homme pressé; seulement, lorsqu'on voit que tout est terminé, on les renvoie en paix. Soyez toujours bien doux à leur égard, mais sans jamais les flatter et leur donner des marques sensibles d'affection. » (Lettre du 24 février 1838.)

§ 2. *La direction doit être ferme*

84. La bonté du directeur ne doit pas dégénérer en faiblesse : qui manquerait de fermeté dans la direction n'atteindrait guère mieux le but que celui qui manque de douceur. Les âmes, en

effet, ne peuvent faire de progrès qu'à la condition de lutter sans cesse contre la nature. Elles ne s'y résignent pas toujours ; elles cherchent des prétextes ou des excuses, et sont heureuses de faire approuver leurs résistances ou leurs lâchetés. Il est dur de les contredire, il en coûte d'exiger toujours des sacrifices, de faire des réprimandes, et pourtant il arrive que la volonté humaine, reculant devant des efforts nécessaires, refusant d'accomplir des actes d'abnégation trop pénibles, a besoin d'être poussée au bien avec énergie, quelquefois même avec rudesse ; alors la crainte des reproches obtient ce que les encouragements n'avaient pu obtenir. Si celui qui gronde fait preuve par ailleurs d'un dévouement tout paternel, s'il est évident qu'il ne cède ni à l'impatience, ni à l'agacement, si, comme nous l'avons montré dans saint Paul, il corrige ensuite par sa bonté l'amertume de ses réprimandes, sa direction ne peut manquer de porter de bons fruits.

Mais il est plus doux, plus agréable de se montrer conciliant; c'est pourquoi facilement on se persuade que c'est aussi plus sage ; qu'on évitera par là d'éloigner les âmes faibles, d'éteindre la mèche qui fume encore. Hélas, plus d'une fois en agissant de la sorte c'est la grâce qu'on éteint,

c'est l'Esprit-Saint qu'on éloigne. On se fait une réputation de bonté et de douceur à laquelle on tient par un sentiment trop humain et l'on ne favorise pas les vrais intérêts des âmes.

85. Alors même qu'une personne se trouble pour des riens et se laisse aller à de vains scrupules, il ne faut pas croire qu'il n'est besoin que de la rassurer et d'étouffer en elle toute crainte et tout remords. A côté des vaines angoisses que lui cause son imagination, et que le démon grossit, il y a place pour les remontrances du Saint-Esprit; car, loin d'être irrépréhensibles, les scrupuleux ont ordinairement des défauts qui doivent être rigoureusement combattus; ce serait leur nuire beaucoup de ne pas leur apprendre à distinguer les reproches de la grâce des sottes terreurs de leur jugement faussé et de ne pas les engager à écouter les uns autant qu'à mépriser les autres.

Un guide prudent et zélé prendra occasion des craintes qu'une âme éprouve pour l'aider à se connaître; il lui montrera que si la constatation d'un défaut qui se révèle la jette dans l'abattement, c'est que l'amour-propre la domine encore; froissée de se voir misérable plus qu'elle ne le pensait, elle cède à son dépit et manque de courage pour la lutte. Elle devrait accepter, au con-

traire, avec reconnaissance les quelques lueurs que Dieu lui accorde pour lui faire voir l'abîme de misères qui est en elle. Ce ne sont encore que de faibles lueurs, car Dieu ne nous montre pas tout d'abord notre fond dans toute sa laideur ; Il nous révèle à nous-mêmes par degrés, augmentant sa lumière à mesure que nous en profitons. Heureux celui qui trouve un guide désireux de favoriser cette action illuminante de la grâce, un guide qui ne craigne pas d'humilier celui qu'il dirige, et qui prenne soin en même temps de le soutenir dans la guerre à outrance contre la nature corrompue.

§ 3. *La direction doit être toute surnaturelle*

86. Suave et ferme, telle doit donc être la direction. *Fortiter et suaviter*. C'est ainsi que procède la Sagesse éternelle, et cette union de la force et de la douceur est comme le cachet de l'opération divine, la marque d'un zèle inspiré par l'Esprit-Saint. La direction aura facilement cette double qualité, si le père spirituel dans ses rapports avec ses dirigés *s'oublie lui-même*, et n'a jamais en vue que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

L'ange gardien a pour mission de manifester à son protégé la volonté divine : il est en cela le

modèle parfait de tous ceux à qui incombe la tâche d'éclairer et de guider leurs frères. Avec quelle délicatesse, quel oubli de lui-même cet ardent et prudent messager remplit sa mission : il n'altère en rien l'inspiration qu'il doit communiquer; il ne mêle point sa propre volonté à la volonté divine; il s'efface et il attire l'attention de l'âme qu'il protège non sur lui-même, mais sur son divin Maître; il semble ne s'approcher de cette âme que pour lui montrer par son propre exemple comment la créature doit s'anéantir devant Dieu.

Les messagers humains à qui Dieu donne la charge de faire connaître ses adorables volontés doivent imiter le désintéressement de l'ange gardien. Si trop confiants en eux-mêmes, s'appuyant trop sur leurs propres lumières et restant trop attachés à leur propre volonté, ils imposent leurs idées personnelles, alors ils substituent leur action à l'action divine, leur jugement aux inspirations de l'Esprit-Saint; ils se mettent ainsi à la place de Dieu et usurpent ses droits, ce qui ne peut arriver sans que les âmes en souffrent, celle du dirigé comme celle du directeur.

87. Quelle belle mission que celle d'un directeur; si on en était bien persuadé, qui donc regret-

terait le temps consacré à éclairer les âmes, à les encourager, à les faire avancer dans l'amour divin? Chacune de ces âmes n'est-elle pas un temple où réside l'Esprit-Saint, et peut-on apporter trop de soin à orner et à embellir ces temples de Dieu? Dieu ne tire-t-il pas plus de gloire de ces temples spirituels que des édifices matériels consacrés à son culte? Aux yeux des Anges et des Saints, celui-là fait beaucoup pour l'honneur divin qui fait progresser une seule âme en foi et en charité. Pendant l'éternité entière, cette âme sanctifiée rendra à la Trinité Sainte de plus dignes hommages, et ainsi la gloire extérieure de Dieu sera éternellement accrue.

Si ces pensées étaient toujours présentes aux yeux du prêtre, elles soutiendraient puissamment son zèle. A chaque pénitent qui se présente à lui, le confesseur devrait se dire : « Cette âme, Dieu me l'adresse pour que je lui fasse quelque bien, il ne faut pas qu'elle sorte d'ici sans emporter quelque fruit. » Ainsi l'on se prémunirait contre la routine, et l'on s'acquitterait mieux de cette sublime fonction.

88. Quand nous disons que la direction doit être paternelle, cela ne veut pas dire que la sollicitude du directeur doit s'étendre à tout ce qui

concerne le pénitent ; il y a certaines âmes qui ne peuvent rien faire par elles-mêmes, et qui voudraient que leur directeur prît toutes les décisions qui les regardent, même dans les affaires temporelles ; ce qui deviendrait un véritable abus. Quand il y a une décision de ce genre à prendre, c'est celui à qui il incombe de la prendre qui recevra de Dieu grâces et lumières, et non le directeur. Celui-ci doit seulement diriger, c'est-à-dire discerner les raisons qui font agir, empêcher qu'on n'obéisse à des motifs purement humains en négligeant le point de vue chrétien ; empêcher surtout qu'on ne prenne des décisions contraires aux intérêts spirituels ; voilà son rôle ; il doit s'y renfermer, sous peine de perdre de son autorité, ou parfois au contraire d'en abuser au détriment de sa conscience.

§ 4. *La direction doit être pratique*

89. Le premier abus à signaler ici, c'est que trop souvent, après la confession, on se borne à une exhortation vague et faite sur je ne sais quel ton convenu et monotone, qui fait dire au pénitent : « Quand mon confesseur me donne ses avis, il parle comme s'il prêchait. » C'est avec raison

que l'on recommande au prédicateur d'avoir un débit naturel ; il doit viser à ce que l'on trouve en lui, selon le mot de Pascal, non pas un orateur, mais un homme, et ainsi fera-t-il bien plus efficacement partager ses convictions ; à plus forte raison faut-il au confessionnal avoir un débit simple et naturel, parler, non prêcher, se montrer homme et non rhéteur.

90. Il est encore nécessaire d'adapter ses avis aux âmes. Quand même on aurait un thème commun, il faut en varier l'application selon les besoins de chacun : il y a tant de diversité dans les âmes.

La méthode que nous avons signalée déjà, de se faire rendre compte de la façon dont le pénitent a suivi les avis précédemment donnés, les interrogations que l'on peut faire au cours de son exhortation, demandant au dirigé s'il n'éprouve pas telle difficulté, si au contraire il ne ressent point tel bon sentiment, s'il n'agit pas en certaine circonstance de telle ou telle manière, etc., rendent forcément la direction plus naturelle et plus conforme aux besoins de chacun.

Cette méthode sera plus efficace encore si, au lieu de varier à chaque confession le thème fondamental de son exhortation, on a soin, plusieurs

fois de suite, d'appuyer sur un sujet plus important et plus pratique. Ce sujet, qui sera par exemple quelque vertu fondamentale, quelque exercice de piété, certaine dévotion plus salutaire, peut être successivement présenté sous ses divers aspects; on montrera à plusieurs reprises les divers motifs qui nous pressent de nous y appliquer, on indiquera l'une après l'autre les diverses industries qui peuvent nous aider à exercer cette vertu ou cette dévotion, à en faire entrer la pratique dans les habitudes de la vie. Ainsi peut-on faire, par exemple, au commencement de l'année, pour le bon emploi du temps; pendant le Carême, pour la pratique de la pénitence et du renoncement; pendant le mois de Marie, pour la dévotion à la sainte Vierge; pendant le mois d'octobre, pour la manière de bien prier; pendant le mois de novembre, pour la pensée des fins dernières et l'utilité de travailler pour l'éternité, etc., etc. Il y a plus d'une remarque à faire, il y a plus d'un bon conseil à donner sur chacun de ces points. On peut aussi imposer comme pénitence la lecture attentive de certains chapitres de l'Imitation, qui obligent à s'arrêter encore aux mêmes considérations et corroborent les avis du directeur. Une recommandation passagère serait vite oubliée; celui qui laisserait ses dirigés dissiper

leurs efforts et passer de pratique en pratique sans s'arrêter sur aucune, n'obtiendrait que peu de fruits; en insistant de la sorte, en amenant les âmes à mettre un certain esprit de suite dans le travail de leur sanctification et à s'appliquer avec une constance soutenue aux points les plus importants de la vie spirituelle, on obtiendra des résultats bien meilleurs et on les forcera, pour ainsi dire, à contracter de bonnes habitudes.

91 Il est évident que pour rendre de sérieux services à quelqu'un, il faut le bien connaître et ce n'est pas du premier coup qu'on y arrive. Cependant, il est des personnes que l'on n'a vues que rarement ou même que l'on voit pour la première fois, et qui, à première inspection, par la façon dont elles s'accusent, par la foi profonde et éclairée dont elles font preuve, montrent qu'elles sont capables d'une certaine formation. Il faut d'autant moins les négliger qu'on peut ne pas être souvent à même de leur faire du bien. Un directeur zélé prend justement occasion des qualités qu'il remarque en elles, pour les engager à s'adonner plus généreusement au service de Dieu ; il les en félicite, mais leur montre aussi qu'ayant été favorisées des grâces divines, c'est un devoir pour elles de ne pas s'arrêter en si bon chemin et de

s'efforcer de mener une vie vraiment conforme aux doctrines de l'Évangile.

§ 5. *Devoirs des dirigés envers leur père spirituel*

92. Si la direction ne porte pas toujours les fruits qu'on devrait en attendre, la faute en est souvent moins aux confesseurs qu'aux pénitents[1]. Quelles sont en effet les dispositions nécessaires aux dirigés?

1. Un grand esprit de foi. — S'ils connaissaient le don de Dieu, et quel est celui qui leur parle par la bouche du prêtre : *Si scires donum Dei, et quis est qui loquitur tecum*, ils écouteraient toujours avec respect et docilité les paroles de leur directeur, et leurs prières ferventes attireraient sur le représentant, l'interprète de Dieu, des lumières plus abondandes pour la conduite de

[1] « Il serait injuste, dit M. Chaumont, d'attribuer au prêtre directeur les états de langueur et de faiblesse dont l'âme dirigée est souvent seule responsable..... Qui ne sait que Jésus lui-même, qui fit tant de bien à la Samaritaine et à tant d'autres âmes étrangères, ne put rien faire, au rapport de l'Évangile, à celles de sa patrie..... A côté de l'art, de nos jours moins rare, de la direction des âmes, il est un art aussi, moins éminent sans doute, mais cependant d'une très grande importance, c'est l'art de se faire diriger. » (*L'art de se faire diriger*).

leurs âmes. — 2. L'esprit d'humilité qui empêche de redouter comme un malheur les rebuts, les paroles de reproche, les marques d'indifférence. — 3. L'esprit de simplicité qui donne aux pénitents une grande droiture et une grande ouverture de cœur : plus ils se feront enfants, plus le confesseur se sentira père ; leur confiance accroîtra sa sollicitude et son dévouement. — 4. L'esprit d'abnégation, grâce auquel on désire moins les consolations que les lumières, moins les paroles tendres que les décisions fermes et prudentes.

Que les âmes qui se plaignent de ne pas rencontrer la direction qu'elles désirent fassent donc un retour sur elles-mêmes. Le confesseur sera repris au tribunal suprême, s'il s'est acquitté avec négligence de l'œuvre de Dieu, si sur les plaies du pauvre blessé, il n'a pas versé en bon samaritain, avec le vin qui lave et purifie, l'huile qui calme la douleur. Mais combien de pénitents auront à répondre du peu de foi, d'humilité, de simplicité, d'obéissance qu'ils auront apporté dans leurs rapports avec leur directeur !

Article II. — Règles particulières de direction pour les ames du deuxième degré

93. Nous suivons en cette question la même marche que précédemment, d'autant plus que les mêmes avis donnés pour la direction des âmes du premier degré ont leur place ici. Les habitants de la seconde demeure, quoique un peu plus avancés, en sont encore à l'enfance spirituelle; ils ont encore besoin d'être tenus à la lisière et de n'être menés qu'à petits pas.

94. Il faut les éclairer davantage. — Si, dans la demeure précédente, on devait s'efforcer d'initier aux idées chrétiennes ces débutants encore bien absorbés par les préoccupations purement naturelles, cette tâche n'est pas achevée, et leur foi demande à être avivée davantage. On devra donc encore, de temps à autre, faire valoir les motifs indiqués plus haut pour leur inspirer le désir d'une vie plus sérieuse, d'autant qu'ils s'y montreront plus sensibles et que les exhortations qu'on leur adressera sur ce point les trouveront plus dociles. Ils reconnaîtront assez facilement qu'ils sont trop attachés aux choses de ce monde et trop insouciants à l'égard des

biens spirituels. On profitera de leur aveu pour leur remontrer fortement combien cette erreur est préjudiciable, et les amener ainsi à faire plus de cas des intérêts de leur âme, et à demander instamment à Dieu ces grâces spirituelles dont ils se montrent si peu avides.

Les habitants de la seconde demeure ont moins de répulsion pour les livres de piété, sans être encore capables de lectures bien sérieuses. L'*Évangile*, la *Vie des Saints*, quelques courts passages de l'*Imitation* leur seraient conseillés avec fruit. Mais c'est la méditation surtout qui pourra communiquer à leur âme des lumières plus abondantes. En effet, au point où ils sont parvenus, on peut leur proposer la méditation discursive, et, si l'on obtient qu'ils y soient fidèles, on leur fera par là un très grand bien.

Nous parlerons, dans un chapitre spécial, de de la méditation.

95. Formation de ces ames a une vie plus foncièrement chrétienne. — Nous rangerons sous les mêmes chefs que précédemment les divers moyens de sanctification dont on doit faire usage : prière, sanctification des actions ordinaires, renoncement, sacrements.

§ 1. *Prière*

96. Sur ce point encore nous n'avons rien de bien nouveau à dire ; ces âmes sont encore trop peu façonnées à la prière pour que l'on n'ait pas besoin de leur recommander souvent, comme aux débutants, la régularité et l'attention. (Voir *supra*, n° 42.)

Il faut aussi les soutenir dans les moments d'épreuve. En effet, on l'a remarqué très justement, si les peines et les chagrins portent puissamment à la prière les âmes ferventes, les âmes peu avancées au contraire, dans leurs épreuves et leurs ennuis, sentent un grand éloignement pour les pratiques de dévotion et trop souvent se prennent à les négliger. Si elles comprenaient bien leurs intérêts, elles n'y seraient jamais plus fidèles qu'à ces moments-là ; il y faudrait, sans doute, une plus grande énergie, mais par là même elles y trouveraient plus de mérite, elles témoigneraient à Dieu une plus grande fidélité et retireraient de leurs prières et exercices de piété un très grand profit spirituel [1]. Quand, en pareil

[1] Il faut remarquer, dit saint Ignace (*Exercices spirituels*, XIII[e] annot.), que si, dans le temps de la consolation, c'est chose facile et légère que de donner à la contempla-

cas, elles avouent être retombées dans le relâchement, la dissipation ou le péché, le premier avis à leur donner est celui-ci : « Il était impossible qu'il en arrivât autrement, puisque vous avez délaissé la prière ; et vous resterez dans cet état pénible de dégoût du bien, de lutte fatigante et de péché, tant que vous n'aurez pas surmonté, par des efforts généreux, la répugnance que vous inspire la prière. Avant tout priez et priez encore, malgré la difficulté, malgré le peu d'attrait que vous y trouvez ; c'est le seul moyen de sortir de cet état fâcheux et de retrouver la paix du cœur. »

97. Même en dehors des circonstances, on peut réclamer de ces chrétiens, avec plus d'insistance, des prières de surérogation. On leur fera, par exemple, beaucoup de bien en les amenant à assister chaque matin à la messe; ainsi, pourra-t-on, au commencement du Carême, du Mois de Marie, du Mois du Rosaire, leur insinuer qu'il n'est pas de meilleur moyen de sanctifier ces temps

tion une heure pleine, dans le temps de la désolation, au contraire, il est très difficile de l'achever. Pour cette raison, celui qui s'exerce doit toujours, afin d'agir contre la désolation et de vaincre les tentations, persévérer un peu au-delà de l'heure accomplie. Ainsi s'accoutumera-t-il non seulement à résister à l'ennemi, mais encore à le terrasser. »

de grâce et de salut que d'assister chaque jour au divin sacrifice. De même pour le chapelet : on les engagera à entrer dans la Confrérie du Saint-Rosaire. S'ils veulent obtenir quelque faveur, même temporelle, on leur recommandera de faire une neuvaine, pendant laquelle ils assisteront chaque jour à la messe, ou feront une visite à l'église, ou bien encore réciteront chaque soir le chapelet. De la sorte on les amène à faire des œuvres de piété dont la pratique leur semblait peut-être au-dessus de leurs moyens et qu'ils sont étonnés de pouvoir accomplir; alors il devient plus facile de les y rendre peu à peu très fidèles. La dévotion aux âmes du Purgatoire, outre son mérite intrinsèque et les bénédictions qu'elle attire, a encore l'avantage de faire prier ces chrétiens peu fervents.

Nous croyons utile de répéter ce que nous avons déjà dit : c'est le devoir du directeur de veiller à ce qu'on s'acquitte de ces prières avec recueillement, et de combattre la routine et l'inattention. « Commencez toujours votre prière, soit mentale, soit vocale, dit saint François de Sales, par vous mettre en présence de Dieu; ne manquez jamais à cette règle, et vous verrez en peu de temps combien elle vous sera utile. »

§ 2. *Sanctification des actions ordinaires*

98. En traitant cette question à propos des débutants, nous disions que, pour les habituer à vivre de la vie surnaturelle, il était utile de leur faire rendre compte de la manière dont ils auront offert à Dieu, au commencement de leur journée, et leurs actions et leurs épreuves.

Les chrétiens dont nous parlons ici sont déjà quelque peu initiés à cette vie surnaturelle; pour les y former plus complètement, nous indiquerons deux moyens : le recueillement et un certain règlement de vie.

99. *Recueillement.* — Ils avoueront que l'un des plus grands obstacles qu'ils rencontrent dans le service de Dieu, c'est, ou l'étourderie de leur âge, s'ils sont encore jeunes, ou, s'ils sont plus âgés, les préoccupations multiples, le tracas des affaires, les soucis de toute sorte qui leur font perdre de vue le soin de leur âme. Après avoir obtenu cet aveu et leur avoir vigoureusement démontré les tristes effets de cette dissipation, ce qu'elle fait perdre au point de vue de l'éternité, on les engagera instamment à se recueillir de temps à autre pour se recommander à Dieu, Lui demander son secours et Lui offrir leurs travaux.

L'offrande de l'heure peut alors être très utilement conseillée[1]; elle consiste à choisir le moment où l'on entend sonner l'heure pour faire une courte prière, une oraison jaculatoire, ou pour renouveler l'offrande de ses œuvres et de ses bonnes résolutions.

100. *Règlement de vie.* — Un autre moyen, fort efficace pour préserver de cette dissipation si naturelle au cœur humain, c'est de faire suivre un règlement de vie simple et facile. Nous disons simple et facile. Il est évident, en effet, qu'il faut écarter de ce règlement les détails et les pratiques plus minutieuses, qui ne conviendraient qu'à des personnes plus avancées dans la piété, et ne tracer, pour ainsi dire, que les grandes lignes de la vie chrétienne. Ce règlement indiquera : 1° quand et comment on devra prier, quelles pratiques de religion on emploiera ; 2° à quelles vertus il faudra particulièrement s'attacher ; 3° il contiendra encore quelques avis sur les occupations ordinaires et les devoirs d'état.

Nous donnons en appendice, comme exemple, un règlement pour des enfants qui montrent déjà

[1] Saint François de Sales la recommandait à sainte Chantal, dans une de ses premières lettres (14 octobre 1604).

de réelles dispositions à la piété, et que l'on a groupés dans une association pieuse, enfants qui peuvent être déjà dans la seconde demeure. Les exercices pieux proprement dits se réduisent pour eux aux petites œuvres de dévotion qu'ils doivent faire chaque matin à leur lever et le soir avant de se mettre au lit (prières, courte lecture, notation quotidienne[1] et examen), à la réception des sacrements et à la dévotion à la Sainte Vierge. Tout cela est indiqué. Leurs devoirs d'état, ce sont l'étude et le travail de classe; on spécifie comment il faut étudier. Enfin, les vertus qu'ils doivent plus particulièrement cultiver sont : l'obéissance, qui résume leurs devoirs envers leurs supérieurs; la patience et la douceur, qui règlent leurs rapports avec leurs égaux; enfin, la mortification chrétienne, qui leur apprendra à se maîtriser eux-mêmes et à ne pas devenir les esclaves de leurs mauvais penchants. On y ajoute un mot pour la pureté, en raison de l'importance et de la délicatesse de cette vertu.

S'il est facile de faire accepter un règlement, il

[1] Le bulletin mensuel qu'on leur fera noter chaque jour, analogue à celui dont nous avons déjà parlé (nº 60), devra être cependant plus détaillé. Nous en donnerons le modèle à la fin de l'ouvrage.

est moins facile de le faire observer. Aussi sera-t-il à propos d'en parler souvent, et en public dans les instructions faites à l'association, et en particulier au confessionnal. Tantôt on choisira l'un des points du règlement pour l'expliquer, le commenter, en faire ressortir l'importance; tantôt on se fera rendre compte de la manière dont il aura été suivi.

§ 3. *Renoncement*

101. Là encore, on continuera l'œuvre commencée dans la première demeure. La tâche est devenue moins difficile, et l'on peut insister davantage sur ce point si important.

Lutte contre le péché. — Examen de conscience. — En premier lieu, il faut combattre les défauts, diminuer le nombre des péchés véniels. Quand un chrétien, par ailleurs suffisamment éclairé, ayant une foi sincère et s'adonnant à certaines pratiques pieuses, reste comme fixé dans un état de demi-tiédeur et ne fait pas dans la piété les progrès que l'on devrait attendre de son genre de vie, les raisons de son engourdissement sont faciles à deviner : ce sont les péchés, même véniels, auxquels il s'abandonne.

La pratique journalière de l'examen de con-

science est un remède très efficace à ce mal; ceux qui ne s'examinent jamais, ou qui ne s'examinent que de loin en loin, pourront commettre nombre de fautes sans y prendre garde, et ils ne parviendront que difficilement à une vraie connaissance d'eux-mêmes.

Toutefois, reconnaissons-le, quand une personne s'adonne sérieusement au service de Dieu et sait garder le recueillement, la grâce qui se communique à son esprit l'éclaire doucement et lui découvre, sans qu'elle les cherche, maintes fautes qui, auparavant, lui échappaient; mais le travail de l'âme qui scrute sa conscience, loin de nuire à cette action de la grâce, la favorise singulièrement.

Du reste, l'examen de conscience est indispensable, surtout dans le cas que nous signalions tout à l'heure, à savoir quand une âme de bonne volonté, ayant un réel désir d'avancement, reste dans une sorte d'engourdissement spirituel qui n'a d'autre cause que ses nombreux péchés. Il est encore fort utile pour les personnes bonnes, mais peu recueillies, qui ne demandent pas mieux que de servir Dieu, mais qui, vivant dans l'étourderie, le tracas des affaires temporelles, songent trop peu à leur âme. L'examen de conscience, surtout si on peut obtenir qu'elles le pratiquent non seu-

lement à la fin, mais aussi au milieu de la journée, les rend insensiblement plus vigilantes, tire de leur cœur des actes de contrition bien sincères et leur fait renouveler leurs bonnes résolutions, toutes choses qui empêchent les funestes effets du péché, aident à devenir plus attentif à son devoir et plus appliqué à la sanctification de sa vie.

102. Mais, avouons-le, autant cette pratique est utile, autant elle est difficile à obtenir des commençants. Il en coûte tant à la pauvre nature de s'arrêter à la considération de ses misères, et, d'ailleurs, c'est une étude fatigante que cet examen des différents actes de la journée.

On n'obtiendra sur ce point quelque régularité qu'en insistant souvent sur l'importance de l'examen. Quelle ardeur et quelle persévérance apporterait à la pratique d'un exercice aussi peu agréable celui qui n'en verrait pas la grande utilité?

Les philosophes païens eux-mêmes recommandaient à leurs disciples d'apprendre à se connaître. Γνωθι σεαυτον, connais-toi toi-même, c'était un des adages de la sagesse antique. Rentrer en soi-même, c'est ouvrir les volets de son âme pour y faire pénétrer la lumière; s'il restent hermétiquement clos, les appartements seront ténébreux alors

même que luirait au dehors le plus brillant soleil; ainsi, même dans les milieux fervents, ceux qui ne s'examineraient jamais tiendraient leur âme dans d'épaisses ténèbres. Comment-donc corriger ses défauts, comment remédier à ses maladies intimes si on les ignore, et comment les connaître exactement, sinon par de sérieux examens?

103. Mais ces examens doivent être faits sous le regard de Dieu et avec une sincère humilité. « Ne vous étonnez pas, dira le directeur prudent, de découvrir en vous tant de fautes, tant d'inclinations mauvaises : plus vous ferez de progrès dans la vertu, plus Dieu vous donnera sa lumière, afin que vous connaissiez de mieux en mieux toute la corruption de votre nature; mais, en même temps, si vous ne cédez pas au dépit en vous voyant si mauvais, si votre orgueil révolté ne repousse pas la lumière, Dieu vous fera comprendre qu'Il vous aime malgré vos infirmités, comme la mère aime son enfant débile et infirme; Il vous fera entrevoir la puissance de la grâce, qui peut si facilement tirer le bien du mal et changer tous vos défauts en brillantes vertus. Ne faites donc jamais votre examen sans penser d'abord à l'amour de votre Dieu, et ne le terminez jamais sans vons confier en sa sagesse, en sa puissance et en sa miséricorde. »

104. Pour assurer plus efficacement la fidélité à l'examen, on se fera rendre compte de la fidélité apportée à cet exercice, recommandant, par exemple, de s'en accuser quand il aura été omis. Que l'on ait soin aussi d'en faciliter la pratique par une bonne méthode. Faute d'une méthode, l'esprit s'égare, les distractions viennent et, après des efforts inutiles et lassants, ce salutaire exercice est abandonné.

Voici une méthode que l'on pourrait conseiller :

Commencez par demander à Dieu la grâce de connaître vos fautes et de les détester. Adressez-vous aussi à Marie, sans laquelle vous ne devez rien faire, lui disant bien simplement : Bonne Mère, obtenez-moi de bien voir mes misères et de m'en humilier.

Puis, passez en revue les différents actes de la journée, dans l'ordre suivant :

Comment vous êtes-vous acquitté :

I. De vos devoirs envers Dieu : 1° prières; 2° exercices de piété.

II. Envers votre prochain : 1° douceur; 2° charité ; 3° obéissance ; 4° vérité.

III. Envers vous-même : 1° patience ; 2° humilité ; 3° tempérance ; 4° pureté ; 5° enfin, devoirs

d'état, c'est-à-dire, sanctification de votre travail[1].

Terminez en demandant bien pardon à Dieu, et lui promettant de mieux faire à l'avenir[2].

105. *Défaut dominant.* — Parmi les défauts qu'il importe de combattre, il faut placer en première ligne le défaut dominant. « Le démon, dit saint Ignace *(Exercices spirituels.* Discernement des esprits), imite un capitaine qui veut emporter une place où il espère faire un riche butin. Il asseoit son camp, il considère les forces et la disposition de cette place, et il l'attaque du côté le plus faible. Il en est ainsi de l'ennemi de la nature humaine. Il rôde sans cesse autour de nous, il examine de toutes parts chacune de nos vertus théologales, cardinales et morales et, lorsqu'il a découvert en nous l'endroit le plus faible et le moins pourvu des armes du salut, c'est par là qu'il nous attaque et qu'il tâche de nous prendre. »

Ce côté faible, le plus vulnérable de notre âme, si connu de notre ennemi, c'est notre défaut

[1] Cette division, étant simple, est très facile à retenir.

[2] Nous avons fait imprimer à part ce tableau pour l'examen de conscience. Le cent : 0 fr. 75. — Angers, librairie Germain et G. Grassin ; Paris, Amat.

dominant. Chez les chrétiens dont nous nous occupons en ce moment, ce défaut, ayant été peu combattu, est assez facile à discerner. Plus tard, surtout quand les attraits sensibles de la grâce émeuvent l'âme plus fortement et apaisent ses mauvais penchants, la recherche du défaut dominant est plus difficile.

106. Voici, croyons-nous, la méthode à suivre dans l'examen du défaut dominant. D'abord, faire prier pour solliciter le secours de l'Esprit-Saint ; c'est toujours par là qu'il faut commencer. Sans ce divin Esprit, sans le secours de la grâce, l'homme n'est qu'erreur et ténèbres ; puis, on ne saurait trop habituer les âmes à ne rien faire, rien entreprendre sans la prière.

Après avoir obtenu des prières, le directeur recommandera au pénitent d'examiner soigneusement, et à diverses reprises, à quoi se portent ses préoccupations les plus ordinaires, quel est le matin à son réveil le sujet le plus fréquent de ses pensées ; quand il est seul et qu'il se laisse aller à quelque rêverie, quel en est l'objet ; quelle est la source la plus habituelle de ses joies intimes comme de ses ennuis ; dans les moments de tristesse quelle est la cause de son chagrin ; quelle est l'intention qu'il se propose le plus souvent, le

motif qui le fait agir et qui inspire habituellement sa conduite, quelle est la source de ses fautes, le pourquoi de ses péchés ; quand surtout il y a, non pas faute accidentelle, mais toute une série de fautes, un état de résistance à la grâce, de manquement aux exercices de piété qui aura duré plusieurs jours, quelle en est l'origine et quel est le motif qui aura empèché de revenir au bien. Sans doute, il y a, à ces sentiments divers, à tous ces actes, des causes accidentelles : ce seront parfois des préoccupations passagères qu'auront fait naître telles circonstances particulières, mais souvent aussi tout cela sera la conséquence d'une disposition intérieure, d'une manière d'être habituelle qui est le défaut dominant.

On distingue encore le défaut dominant aux attaques du tentateur, qui nous connaît souvent mieux que nous-mêmes et qui, comme nous le disait tout à l'heure saint Ignace, dirige ses coups du côté où il nous sait plus faciles à vaincre. On le reconnaît aussi aux inspirations de l'Esprit-Saint qui, dans les moments de ferveur, quand son opération est plus sensible, nous fait comprendre, par les sacrifices qu'Il nous demande, par les attraits qu'Il nous fait éprouver, par les résolutions qu'Il suggère, quelle est la voie qui

nous mènera à la perfection et quel est le vice contre lequel nous devons plus résolument lutter. On le reconnaît encore à la difficulté que l'on a pour le combattre; c'est vraiment le péché mignon, celui dont le sacrifice coûte davantage.

107. Une fois que le défaut dominant est découvert, il faut s'appliquer à le détruire. Quand les défenseurs d'une place connaissent la partie faible où l'ennemi dirigera ses coups et tentera de faire brèche, c'est de ce côté qu'ils concentrent leurs efforts. N'est-il pas nécessaire, avant tout, de parer au danger? En se fortifiant de la sorte, on fait plus que de se mettre à l'abri, on s'assure la victoire, car le défaut dominant une fois dompté, le démon est vaincu; les coups qu'il porte ensuite ne sont guère redoutables, ils tourneront à l'avantage de l'âme chrétienne plutôt qu'à sa perte. Goliath vaincu, les Philistins furent mis en fuite; Holopherne tué, les troupes assyriennes éprouvèrent défaite sur défaite, et les Hébreux furent pour longtemps délivrés de leurs ennemis.

Notons-le bien toutefois, il ne faudrait pas se flatter de remporter promptement cette victoire décisive. Tant que l'on n'aura pas fait de sérieux progrès dans la piété, tant que l'on ne sera pas

entré et que l'on n'aura pas séjourné longuement dans la troisième demeure, c'est-à-dire dans la vie de vraie dévotion, et même dans la quatrième, qui est l'état de ferveur, le défaut dominant restera bien vivace, mais dès ce moment, à ce point de la vie spirituelle où nous sommes arrivés, on doit inaugurer ce combat et le poursuivre ensuite avec courage et persévérance. Ce sera le moyen le plus sûr d'arriver à la piété.

La prière est, bien entendu, le premier remède à employer contre le défaut dominant. Offrir à Dieu, en vue de sa correction, des chapelets, des communions, faire des neuvaines, s'imposer des sacrifices ; ce sont là des pratiques excellentes, qui méritent d'être encouragées et au besoin suggérées.

Un second moyen, très efficace, recommandé par tous les maîtres de la vie spirituelle, c'est l'examen particulier. A l'examen de conscience général dont nous avons parlé devra donc se joindre un examen spécial du défaut dominant. Saint Ignace, dans son *Livre des Exercices spirituels*, conseille de se servir d'une feuille spéciale, divisée en autant de lignes qu'il y a de jours dans la semaine. On marquera sur chaque ligne autant de points que l'on est tombé de fois

dans ce péché ou défaut particulier. Le Saint veut même que la longueur des lignes aille toujours en diminuant, pour rappeler que le nombre des fautes doit diminuer de jour en jour.

Mais, ce qui est excellent, c'est d'ajouter à l'examen particulier une sanction, c'est-à-dire une pénitence que l'on devra s'imposer pour chacune des fautes commises. Cette pénitence pourra être quelque prière, une demi-heure de silence, une mortification quelconque déterminée à l'avance, une aumône, etc. Ainsi l'on expie ses péchés et l'on s'oblige soi-même à être plus circonspect à l'avenir. Chacun connaît l'histoire de cette sœur garde-malade, laquelle, chargée de donner ses soins à un vieux général qui blasphémait sans y prendre garde, parvint à le corriger en lui faisant verser cinq francs pour les pauvres à chacun de ses jurons. La crainte est pour nous le commencement de la sagesse et, puisque trop souvent nous agissons en enfants, nous devons nous traiter en enfants, c'est-à-dire nous dompter nous-mêmes par la crainte des punitions.

108. *Humilité et mortification.* — Que l'on connaisse ou non le péché dominant, il est deux défauts qu'il importe de combattre de bonne heure, car en eux se trouvent les grands obstacles qui

s'opposent aux progrès de l'âme, l'orgueil et l'amour excessif du bien-être.

L'orgueil, l'esprit de superbe, comme on disait au XVII[e] siècle, est le principe de tous les péchés : *Initium omnis peccati superbia*. Chacun sait qu'il entraîne après lui toutes sortes de misères : vanité, ambition, susceptibilité, discordes, insubordination, etc., etc. Nous expliquerons plus tard comment faire la guerre à ces défauts; ce n'est en effet qu'après être entrée généreusement dans la voie de la piété que l'âme pourra maîtriser son amour-propre. Il importe cependant de lui découvrir dès maintenant cet ennemi d'elle-même, de lui faire remarquer — les occasions pour cela ne manqueront pas — quel tort lui fait son orgueil. D'abord la plupart de ses peines, de ses chagrins, viennent de là; et combien de péchés n'ont pas d'autre cause, combien d'épreuves mal supportées, combien de bonnes occasions négligées, combien de résistances à la grâce proviennent d'un sot sentiment d'amour-propre !

Il faut donc signaler cette misère en la déplorant, encourager les âmes à réagir et surtout les engager vivement à demander à Dieu des sentiments plus humbles. « Si vous ne pouvez pas vous-même, leur dira-t-on, dompter cet amour-

propre si vivace et si funeste, avec le secours de la grâce vous y parviendrez sûrement. Oh! demandez bien l'humilité, car ne voyez-vous pas que quand vous aurez obtenu cette belle vertu, les autres viendront d'elles-mêmes, et vous avancerez à grands pas dans les voies de la vraie piété. »

109. Mais il est une forme d'amour-propre qui se manifeste fréquemment à cette époque de la vie spirituelle et qui demande une répression énergique; c'est le respect humain. Les imparfaits en général n'y font pas grande attention, et pourtant très souvent le respect humain paralyse leurs bonnes dispositions; ils ne prieront point avec la piété dont ils sont capables, ils ne fréquenteront pas les sacrements comme ils sont inspirés de le faire, parce qu'ils craignent le qu'en dira-t-on Et, si on ne les interroge pas sur ce point, très rarement ils feront connaître d'eux-mêmes cette misère morale; un directeur prudent saura bien en arracher l'aveu et les exhorter vivement et souvent à combattre cette tendance.

Il n'y a qu'un moyen de se guérir de la peur, c'est de braver le fantôme, qui paraît toujours plus redoutable de loin que de près. Quand l'oiseau pillard a une fois découvert que le mannequin dressé contre lui n'est qu'une impuissante

machine, un vain simulacre, il s'en approche sans crainte et ne se laisse plus arrêter par de sottes frayeurs. Faisons comprendre à tous ceux dont le respect humain entrave la bonne volonté qu'ils se laissent effrayer par des chimères; insistons pour obtenir une démarche énergique, un acte de courage. Si, par exemple, ils craignent de paraître trop dévots, obligeons-les à faire ouvertement profession de leurs sentiments religieux, à montrer par leurs actes ou leurs paroles qu'ils estiment la piété et qu'ils désirent s'appliquer à servir Dieu dignement; si la peur des sottes railleries les éloigne de la Table sainte ou du moins les empêche de s'en approcher aussi souvent que les y porte l'attrait secret de la grâce, donnons-leur pour pénitence de communier un jour bien ostensiblement. Ce petit acte d'énergie n'est point au-dessus de leurs forces; la plupart du temps il n'y a que le premier pas qui coûte et, cette barrière une fois franchie, le chemin de la piété s'ouvre large et facile à parcourir.

110. Signalons une autre occasion où s'impose encore la nécessité de conseiller avec insistance cette vertu d'humilité.

Il se rencontre, parmi les pénitents, des caractères bizarres, entêtés, susceptibles, qui, comme

des chevaux ombrageux et fantasques, sont rebelles au frein et causent à ceux qui les conduisent de continuels soucis. Quelle source de mérites pour un directeur, et quel profit il peut retirer, pour l'autre monde, du gouvernement de ces pauvres maniaques! Une grande patience et commisération, une fermeté pleine de douceur, voilà ce qu'exige la direction de pareilles âmes. Redresser le jugement de ces cervelles détraquées, le Créateur seul le pourrait faire; l'unique mais difficile remède serait l'humilité, qui atténuerait leurs écarts et leur épargnerait bien des sottises. Qu'on leur en vante donc les avantages et qu'on les rappelle sans cesse à l'obéissance aveugle : sans humilité et sans obéissance, il y a de leur part tout à craindre et rien à espérer.

111. Quant à l'amour de ses aises et de ses plaisirs, nous avons dit plus haut (n° 44) qu'il devait être combattu dès le début de la vie spirituelle : il est facile d'éclairer sur ce point les âmes de bonne volonté et de leur montrer la nécessité de la pénitence et du sacrifice. Justement célèbre est le mot de l'*Imitation : Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris.* « Plus vous vous ferez violence et plus vous ferez de progrès. » (Liv. I, ch. xxv). N'est-ce pas à cet esprit de renon-

cement que l'on reconnaît les vrais disciples de l'Évangile, les véritables enfants de Jésus-Christ. Oui, celui-là seul est un vrai chrétien, qui ne craint pas de souffrir un peu pour l'amour d'un Dieu qui a tant souffert pour lui; qui pense à expier ses péchés par la pénitence, qui, sachant se vaincre soi-même et ne pas céder à tous ses caprices, domine ses défauts et finit par en triompher presque sans combat. Au contraire, celui qui fait toujours sa volonté devient le plus malheureux des hommes et le plus vicieux.

Il est surtout une époque où ces avis seront favorablement accueillis, c'est le Carême. Une excellente industrie vis-à-vis des jeunes âmes consiste à leur remettre, au commencement de ce saint temps, une feuille contenant, avec ces motifs rappelés en quelques mots, une liste des sacrifices qu'elles peuvent s'imposer. Nous donnons en appendice une liste de pénitences à l'usage des jeunes garçons et une autre à l'usage des jeunes filles.

En dehors du Carême, on pourrait, de temps à autre, choisir et imposer, comme pratique de semaine ou de quinzaine, l'une ou l'autre de ces mortifications, et se faire ensuite rendre compte de la façon dont le pénitent s'y sera montré fidèle.

112. Une autre forme excellente et, du reste, obligatoire du détachement, c'est l'aumône. Qui fait l'aumône y trouve double profit ; il s'acquitte du grand devoir de la charité fraternelle, si chère au cœur de Dieu, et il pratique l'importante vertu de renoncement. Aussi l'aumône profite plus à celui qui donne qu'à celui qui reçoit, c'est la parole de Jésus-Christ : *Beatius est magis dare quam accipere.* (Act., xx, 35.)

Il est souvent délicat de rappeler cette obligation : on ne s'avoue pas à soi-même qu'on a le cœur dur à l'égard du prochain ou qu'on est trop attaché à ses richesses ; à plus forte raison n'accepte-t-on pas volontiers d'être soupçonné de cette misère. Mais il est un autre travers non moins commun et dont on convient de meilleure grâce, c'est de ne s'acquitter des devoirs de la charité que par un mouvement de compassion purement naturelle, sans élever son regard jusqu'à Dieu. Qu'il s'agisse de l'aumône ou de ces actes multiples de complaisance ou de dévouement envers le prochain, dont l'occasion se présente à chaque pas, cette absence de vue surnaturelle cause une perte de mérites vraiment déplorable. Attirer l'attention sur ce point, apprendre aux chrétiens à surnaturaliser ces actes d'abnégation,

à voir, par exemple, Jésus-Christ sous les haillons du pauvre, c'est leur rendre un grand service, c'est aussi, sans en avoir l'air, reprocher l'égoïsme et rappeler le devoir de charité fraternelle à ceux qui ne vivent que pour eux-mêmes et ne savent pas faire pour autrui le moindre sacrifice.

113. *Le renoncement passif. La patience.* — Nous venons de dire quelle doit être la part active de l'âme dans le travail du renoncement. Dieu ne l'abandonne point à elle-même dans cette œuvre si nécessaire, mais Il lui ménage des épreuves qui, bien acceptées, la feront progresser beaucoup dans cette voie difficile. Si sa Providence n'y mettait la main, telle est la lâcheté humaine, que l'expiation des fautes passées resterait toujours fort incomplète; aussi n'arriverait-on jamais de soi-même au degré de détachement requis pour aller plus avant et recevoir des grâces plus abondantes.

Ces épreuves sont les contrariétés de toutes sortes que l'on rencontre ici-bas; de la part des éléments : misères corporelles, maladies, malaises provenant du tempérament ou de la rigueur des saisons; de la part des événements de la vie : pertes de biens, pauvreté avec ses privations, désirs contrariés, plans avortés, espérances

déçues; de la part des hommes : contradictions, froissements, reproches justes ou immérités, critiques, etc.; enfin, les peines de cœur : deuils, séparations ; en un mot tout ce cortège de chagrins et d'ennuis qui accompagne l'homme du berceau à la tombe.

Bienheureux ceux qui savent faire servir toutes ces épreuves à leur bien spirituel, qui savent tirer profit de ces tribulations ! Elles sont encore, à tout prendre, assez légères et de bien peu de durée, et elles produisent, chez les âmes patientes, le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., IV, 17).

114. Mais la parfaite patience ne s'acquiert pas en un jour et, pour les âmes novices dont nous nous occupons, elles doivent y être amenées doucement et suavement; il est important de ne pas les heurter. Aussi, quand elles exposent leurs griefs, quand elles découvrent leurs peines — et il faut au besoin provoquer ces confidences — le directeur commencera par convenir qu'elles ont de trop justes sujets de mécontentement; il reconnaîtra le bien fondé de leurs plaintes; puis, quand il aura de la sorte sympathisé avec elles : « Tout

cela est vrai, ajoutera-t-il, il est pénible d'avoir à supporter de pareilles choses, et vous avez, humainement parlant, cent fois raison; mais nous chrétiens, raisonnons donc en chrétiens. Cet événement fâcheux, le bon Dieu l'a permis; Il n'a pas voulu, comme Il l'aurait pu, vous épargner cette épreuve; pourtant Il vous aime, c'est un bon Père qui désire vivement votre bien; Il a donc vu en cela avantage et profit pour votre âme. » Et alors, s'il en est besoin, le directeur s'étendra sur cette doctrine capitale, si vraie et si difficile à faire accepter, de l'utilité des souffrances. *Beati qui lugent* : bienheureux ceux qui pleurent. La réponse sera presque toujours un acte d'assentiment, accompagné d'une nouvelle plainte : « Ce que vous dites est vrai; mais mon épreuve n'en est pas moins bien dure. » « Oui, insistera-t-il, c'est bien dur, mais Dieu ne nous éprouve jamais au-dessus de nos forces; ne vous laissez pas aller à l'abattement, faites quelques efforts et Dieu vous aidera à vous soumettre. Si vous ne vous sentez pas le courage d'accepter votre croix, demandez Lui de vous rendre plus fort, de vous accorder cette résignation qui vous manque. Ah! si vous aviez prié avec plus de ferveur, si surtout vous étiez revenu à la charge

sans vous décourager, faisant instance près du bon Maître jusqu'à ce qu'il vous ait communiqué cette énergie chrétienne qui vous fait défaut, vous seriez maintenant plus résigné, et vous diriez comme Notre-Seigneur : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » Allons, ranimez-vous, remontez votre courage et surtout priez. Et s'il vous échappe encore quelque plainte trop amère, quelque murmure, ne croyez pas tout perdu ; sans doute vous n'arriverez pas du premier coup à la résignation absolue ; dans ce cas, humiliez-vous, priez encore et efforcez-vous, une fois de plus, de faire acte de patience et de soumission. »

C'est là une des exhortations qui doivent revenir le plus souvent sur les lèvres du père spirituel, tant les épreuves jouent un grand rôle dans notre vie ; il n'est peut-être pas de service plus considérable à rendre aux pauvres âmes que de leur apprendre à bien porter leur croix.

Mais ce n'est guère qu'en prenant part à leur peine, en faisant voir qu'on en comprend toute l'amertume, en un mot, en montrant un cœur sensible et paternel, qu'on les persuadera d'être plus résignées. Ne seront-elles pas plus faciles à convaincre si elles voient que c'est dans leur

intérêt, par dévouement, par affection pour elles que l'on s'efforce de leur apprendre à bien souffrir. Alors, elles comprendront que cette grande science de la souffrance est indispensable à leur bonheur, même en ce monde; que par leur peu de patience elles se rendraient malheureuses elles-mêmes; enfin, qu'elles ne peuvent se flatter d'aimer le bon Dieu, si elles ne veulent rien souffrir pour Lui. Heureux le directeur qui sait faire vivement désirer à ses pénitents cette vertu de résignation qui les amène à l'estimer grandement et à la demander avec instance.

115. *Comment il faut encourager les âmes,* — Nous nous sommes étendu un peu longuement sur cette question du renoncement, en raison de son importance et aussi de sa difficulté. Quelle que soit la forme sous laquelle on le recommande, qu'il s'agisse de la mortification active ou de la résignation, on ne l'obtiendra pas sans peine des commençants. Il faut, de toute nécessité, les soutenir et les encourager. Écoutons, sur ce point, le sage P. Lallemant parlant de ces âmes novices : « Encouragez-les beaucoup dans les vicissitudes et changements qui leur arrivent. Blâmez-les aussi quelquefois avez prudence quand il y aura de leur faute, surtout quand la faute sera un peu

notable; ne les laissez pourtant jamais aller sans les avoir encouragés. C'est une conduite qu'on doit tenir généralement à l'égard des âmes qui sont encore tendres, de tempérer toujours l'aigreur de la réprimande par la douceur de l'exhortation. Car il faut donner à ces âmes tous les soulagements possibles[1]. »

Aussi, quand on peut constater quelques efforts, quand on découvre que le pénitent s'est imposé quelque violence, ou bien a su accepter chrétiennement quelque tribulation, pour légère qu'elle fût, on doit s'en montrer heureux, l'engager à remercier Dieu, lui faire même quelquefois réciter en action de grâces quelque hymne de reconnaissance, le *Magnificat* par exemple. Par là on le rend plus confiant et, en augmentant sa confiance, on donne à ses bons désirs une ardeur nouvelle.

116. *Les âmes en lutte avec le péché grave.* — Nous avons signalé chez les chrétiens dont nous parlons l'union étonnante de sentiments pieux et

[1] *Doctrine spirit.*, 2e Principe, sect. II, ch. vi. — C'est plutôt à des âmes déjà pieuses, mais peu avancées dans la piété, que s'adressent ces paroles du P. Lallemant; à plus forte raison ces conseils doivent-ils s'appliquer aux âmes dont nous parlons ici. — Cf. S. Ignace, *Exercices spirit.*, 7e annotation.

de faiblesses regrettables; ce qui est plus surprenant encore et ce qui n'est pas rare, c'est le mélange, dans une même vie, de dispositions vraiment bonnes et de fautes graves. La foi sera vive et ferme, l'âme éclairée connaîtra bien sa religion, sera attachée à ses devoirs, s'adonnera parfois avec une vraie ferveur à la prière et, malgré cela, elle succombera à des fautes honteuses. Elle se relèvera de ses chutes, se remettra au service de Dieu, gagnera de vrais mérites et retombera encore. Une inconstance si grande déconcerte les directeurs; ils se demandent avec anxiété comment remédier à un pareil mal. Il est certain que chez ces pauvres âmes la foi est plus développée que la charité, et qu'un plus parfait détachement d'elles-mêmes pourra seul les guérir de leurs misères. Que l'on tienne compte cependant, pour ne pas les juger avec trop de sévérité, de la violence de la passion et de la rapidité de la chute qui, dans certain cas, prévient presque toute délibération et atténue grandement leur culpabilité[1].

La responsabilité est moindre encore, parfois même elle est nulle, quand la névrose vient

[1] Cf. Saint Thomas, 1. 2. q. 77, a. 6.

rompre l'équilibre des facultés de l'âme; donnant une prédominance déplorable à la sensibilité et à l'imagination, et diminuant dans des proportions souvent insoupçonnées le rôle de la raison.

Le pauvre névrosé, tout en reconnaissant qu'il a agi dans certaines circonstances sous l'empire d'une vive surexcitation, prétend être demeuré pleinement conscient et maître de sa volonté, mais dans cette occasion il a, sans s'en douter, perdu en grande partie la liberté de ses actes.

En cas de doute, le degré de consentement doit s'apprécier, disent les théologiens, *ex communiter contingentibus :* dans le jugement qu'on porte sur ces actes, on doit s'en rapporter, quand la pleine délibération est douteuse, aux dispositions habituelles du pénitent.

Quoi qu'il en soit, quand on se trouve en présence de ces âmes, il importe, plus que jamais, de mener de front tous les moyens de perfection que nous avons indiqués, *instance dans la prière* et *recours confiant à Marie*, *pratique énergique de la mortification*, *fréquentation exacte des sacrements*. Mais ce qui donnera le courage de soutenir vaillamment et avec constance ces pénibles combats contre des passions opiniâtres, ce sera surtout l'oraison et particulièrement *la*

méditation des fins dernières. « Beaucoup, dit saint Alphonse, jeûnent, récitent le chapelet, l'office de la sainte Vierge, et cependant restent pécheurs ; mais il est impossible que celui qui est fidèle à l'oraison continue à vivre dans l'offense de Dieu. » (*Praxis confess.*, n° 217, 122.)

§ 4. *La fréquentation des sacrements*

117. « Sans moi, a dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. » Les divers moyens que nous avons indiqués jusqu'ici : prière, sanctification des actions ordinaires, renoncement, sont certainement excellents et d'une grande efficacité ; mais combien perdraient-ils de leur puissance, si l'on n'avait soin d'y joindre l'usage fréquent des sacrements.

Les sacrements sont les instruments de sanctification que Dieu, dans sa sagesse infinie, a choisis comme les mieux appropriés aux besoins de ses créatures. Ce serait être insensé de prétendre faire mieux que Dieu, et de préférer à ces moyens divins les industries humaines. L'Eucharistie surtout doit être notre grande force, l'Eucharistie qui renferme le Principe de toute perfection et l'Auteur de toute sainteté. Ils doivent se nourrir de Jésus, ceux qui veulent vivre de la vie de Jésus.

Venant souvent au dedans de leur âme, Jésus leur communiquera insensiblement et ses lumières, les formant à penser comme Lui, à juger comme Lui, et ses sentiments, les portant à aimer ce qu'Il aime, à désirer ce que Lui-même désire, à repousser ce qu'Il repousse. Ils deviendront de plus en plus semblables à Jésus.

118. Pour que la sainte communion produise ces heureux fruits, il faut qu'elle soit reçue fréquemment; c'est le désir de Notre-Seigneur : *Caro mea vere est cibus.* « Ma chair est véritablement un aliment. » Ce devait donc être, dans les desseins de Notre-Seigneur, non un mets rare et d'apparat, mais la nourriture courante et ordinaire de nos âmes. Pour amener ses pénitents à recevoir souvent Notre-Seigneur, le directeur doit déployer tout son zèle et toute son habileté, surtout vis-à-vis des âmes bonnes et bien disposées, mais qui ne veulent communier que de loin en loin. Il sera insinuant et à la fois pressant; il les félicitera de ce qu'elles font déjà, tout en les engageant à faire plus encore. « Regrettez-vous, leur dira-t-il, les communions que vous avez faites? n'est-il pas vrai qu'au contraire vous êtes content de vous quand vous vous êtes approché de la Table sainte et que, si vous ne le faites pas plus souvent, c'est uni-

quement parce que vous craignez votre peine? Il vous en coûte un peu, et vous ne voulez pas vous imposer cette légère violence. Ah! si vous compreniez de quel bien vous vous privez, si vous saviez avec quelle bonté Jésus viendrait à vous, combien Il est désireux de vous faire visite et de vous apporter ses dons, quelles invitations pressantes il vous adresse. A l'heure de la mort et pendant toute l'éternité, ne vous feliciterez-vous pas d'avoir reçu souvent le baiser de Jésus, d'être allé fréquemment puiser à la source de toute grâce et de tout mérite? » *Parochi partes erunt fideles crebo adhortari ut... hoc sacramento nutriendœ animœ curam non abjiciant*, dit le catéchisme du Concile de Trente. Oui, c'est le devoir des pasteurs de rappeler souvent à leurs ouailles le désir ardent qu'a Notre-Seigneur de se donner à ses enfants; ils doivent leur dire quel est sur ce point l'esprit de l'Église et dissiper les préjugés qui font encore trop souvent regarder la communion fréquente, et même hebdomadaire, comme une pratique de perfection ne convenant qu'à quelques âmes d'élite, tandis qu'elle devrait être, au moins la communion hebdomadaire, la pratique normale des fidèles.

N'en était-il pas ainsi dans les siècles aposto-

liques et jusqu'à l'entrée du moyen âge. Alors la communion hebdomadaire et même, en bien des siècles et dans bien des pays, la communion fréquente n'était pas une exception; c'était le commun des chrétiens qui communiaient de la sorte. A cette époque de formation et de croissance, de luttes et de dangers, qui ressemble tant à la nôtre, l'Église aurait-elle pu conquérir le monde, si ses enfants, destitués de tout secours extérieur, en butte à tous les périls venant du contact avec les païens, n'avaient eu, pour se soutenir, le secours de la fréquente communion.

Le concile de Trente voudrait voir les fidèles communier sacramentellement toutes les fois qu'ils assistent à la messe; or, l'assistance à la messe est obligatoire chaque dimanche. Ce vœu se comprend, si l'on réfléchit que *nombre d'âmes chrétiennes ne peuvent surmonter les tentations et se maintenir en état de grâce qu'en communiant souvent.*

119. A ceux qui ne communient qu'aux grandes fêtes on conseillera de le faire dans les solennités de moindre importance, par exemple aux différentes fêtes de la sainte Vierge; quand ils auront été empêchés au jour même de la fête, on leur recommandera de venir aussitôt après, pour ne

pas se priver d'un si grand bien en remettant leur communion à la fête suivante. A d'autres on conseillera de communier chaque mois, chaque quinzaine ou chaque semaine. Un deuil, la mort d'un parent, d'un ami sera une occasion de faire approcher plus souvent de la Table sainte, puisque le plus grand service que l'on puisse rendre à ceux qui ne sont plus, c'est de prier et de communier pour eux. Les congrégations, les confréries comme celle du Rosaire et bien d'autres semblables, les Tiers-Ordres sont des moyens excellents pour amener les chrétiens à fréquenter davantage les sacrements.

On ne peut aussi qu'approuver les prêtres qui, pour habituer les jeunes âmes à l'usage plus fréquent de l'Eucharistie, leur font faire la communion des six dimanches en l'honneur de saint Louis de Gonzague. Les Souverains Pontifes ont encouragé cette dévotion, accordant à chacune de ces six communions, pourvu qu'elles se fassent six dimanches consécutifs, une indulgence plénière. On peut prendre occasion, pour conseiller cette excellente pratique, de quelque circonstance, comme serait par exemple l'approche d'un examen, l'entrée dans la vie du monde, ou une grâce importante à demander.

Ceux qui auront ainsi communié six dimanches de suite seront plus aisément amenés à des communions régulières.

Notons encore une industrie, qui a réussi à plusieurs pour introduire la communion, pendant la semaine, dans un milieu où elle n'existait pas, et où des habitudes invétérées, le respect humain, les préjugés, semblaient rendre cette innovation difficile. On profite d'une époque favorable, comme le Mois de Marie, le Mois du Sacré-Cœur ou celui des âmes du purgatoire ; et, pour mieux célébrer ces temps bénis, chers à tout vrai chrétien, on propose, à ceux que l'on veut ainsi gagner, de s'entendre entre eux et de faire, à tour de rôle, la sainte communion les uns pour les autres, de façon à ce que, chaque jour, il y ait une ou plusieurs communions, à l'intention de la paroisse ou du pensionnat, du collège, de la congrégation, en un mot, de l'association dont il s'agit.

On recommande encore de célébrer, par la sainte communion, le jour de sa propre fête, de la fête d'un père, d'une mère, du pasteur, comme aussi les anniversaires du baptême, de la première communion et, suivant la sainte pratique enseignée par Notre-Seigneur Lui-même à la

Bienheureuse Marguerite-Marie, le premier vendredi de chaque mois.

120. Amener les fidèles à communier souvent ne suffit pas; il n'est pas moins important de leur apprendre à bien communier. Rien de meilleur pour cela, rien de plus recommandable que la pratique de saint Louis de Gonzague; elle consiste, comme chacun sait, à partager en deux l'intervalle qui sépare les communions, consacrant les premiers jours à l'action de grâces et les autres à la préparation. Cette pensée, qu'on a reçu ou qu'on va recevoir Jésus, n'est-elle pas un stimulant puissant à vivre en vrai chrétien, et, d'autre part, les communions ainsi préparées ne porteront-elles pas les meilleurs fruits?

Sans rien ajouter de spécial, les diverses pratiques que nous avons indiquées précédemment : prières, offrande de ses œuvres, fidélité au renoncement chrétien peuvent être employées dans cette vue; une simple direction d'intention en fera des actes préparatoires à la sainte communion ou des moyens d'actions de grâces. Ainsi, l'Eucharistie sera le centre vers lequel convergera tout le reste; la réception de ce divin Sacrement sera bien plus sanctifiante, comme aussi toutes ces bonnes œuvres recevront de la sainte communion une

plus grande efficacité et un plus haut mérite.

Les âmes dont nous nous occupons en ce moment doivent, d'après les règles communément suivies par les théologiens, être admises à la communion hebdomadaire ; et celles, parmi elles, qui montrent de la bonne volonté, qui se préparent, de la façon que nous venons d'indiquer, à la réception de ce divin sacrement, peuvent, d'après les mêmes règles, être admises et même encouragées à communier en outre dans le courant de la semaine ; en effet, elles vivent comme vivent les bons chrétiens, elles s'adonnent aux pratiques de piété et ne succombent guère aux fautes vénielles pleinement délibérées[1].

Article III. — Résumé des moyens de direction convenant aux ames de ce deuxième degré

121. La direction qu'il convient d'employer à l'égard de ces âmes n'est pas aussi compliquée qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Sauf quelques pratiques de détail, que commandent certaines situations spéciales ou certaines occasions extraordinaires, ces moyens de direction peuvent facilement se résumer. Quelques ques-

[1] Saint Alph. de Lig., *Praxis,* 150-153.

tions bien posées au saint tribunal, l'aveu des fautes étant achevé, permettront de donner rapidement les conseils les plus salutaires. Montrons par quelles interrogations il sera facile de connaître les dispositions du dirigé et de lui rappeler la marche à suivre pour avancer dans la piété. Nous suivons la division par nous adoptée.

I. *Prière.* — 1° Vous êtes-vous recueilli avant vos prières? 2° Avez-vous, cette semaine, prié avec ferveur la très sainte Vierge? 3° Avez-vous été fidèle à l'oraison?

II. *Sanctification des actions ordinaires.* — Avez-vous souvent pensé à Dieu cette semaine dans le courant du jour, Lui offrant vos travaux et vos occupations, ou vous recommandant à Lui par quelques oraisons jaculatoires?

III. *Renoncement. Lutte contre les défauts,* — 1° Comment avez-vous fait l'examen de conscience et combattu vos défauts, surtout votre défaut dominant? Y avez-vous sérieusement pensé et fait de vrais efforts? Avez-vous, sur ce point, remporté quelques victoires, vos fautes ont-elles été de pure fragilité, ou avez-vous péché avec réflexion et de propos délibéré? 2° Patience : Avez-vous accepté avec résignation, et par amour pour le bon Dieu, vos épreuves grandes ou

petites? 3° Mortification : Avez-vous fait quelques sacrifices?

IV. *Sacrements.* — Avez-vous sérieusement préparé les communions de cette quinzaine?

Notons en passant, puisque nous parlons des sacrements, qu'il sera bon d'interroger de temps à autre les fidèles sur leur manière de préparer leurs confessions, et surtout de s'exciter à la contrition.

122. Il suffira souvent de poser ces questions pour inspirer de bonnes résolutions au pénitent; si les réponses sont bonnes, on le félicitera et on l'encouragera à persévérer; dans le cas contraire on l'exhortera vivement à se mettre à l'œuvre. « Eh quoi! vous dites que vous aimez le bon Dieu, et vous ne faites rien pour Lui; vous n'avez pas cette fois-ci à votre actif le plus petit effort, le plus petit acte d'amour! Si vous veniez à être jugé sur vos œuvres de cette quinzaine, de cette semaine, qu'est-ce que le Souverain Juge trouverait à récompenser en vous; c'est donc une ou deux semaines presque perdues pour l'éternité! Allons, courage! un peu plus de générosité, soyez fidèle dans ces petites choses et Dieu vous donnera une grande récompense. »

Nous avons dit déjà combien cette méthode

nous paraissait utile, et combien il serait insuffisant de se borner toujours à des avis généraux, à des exhortations plus ou moins banales et souvent peu pratiques. Il faut entrer dans le détail de la vie, si l'on veut être un vrai directeur et faire aux âmes un bien réel.

Sera-t-il toujours possible de poser toutes les questions indiquées ci-dessus ? Non, sans doute ; le temps ferait défaut à la plupart des prêtres ; de plus, diriger ne suffit pas toujours, il faut souvent pousser par de pressantes exhortations les âmes indolentes. Une certaine variété est donc nécessaire ; du reste, il ne sera point sans avantage d'attirer successivement l'attention du dirigé sur des points différents.

CHAPITRE III

De l'Oraison

Article premier. — De l'Oraison en général

§ 1. *Son importance*

123. « Si vous voulez souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie, soyez homme d'oraison. Si vous voulez obtenir le cou-

rage et la force de vaincre les tentations de l'ennemi, soyez homme d'oraison. Si vous voulez mortifier votre propre volonté avec toutes ses inclinations, soyez homme d'oraison. Si vous voulez connaître les astuces de Satan et déjouer ses tromperies, soyez homme d'oraison. Si vous voulez vivre dans la joie et marcher doucement dans les voies de la pénitence, soyez homme d'oraison. Si vous voulez chasser de votre âme les mouches importunes des vaines pensées et des soucis, soyez homme d'oraison. Si vous voulez nourrir votre âme de la moëlle de la dévotion, et l'avoir toujours remplie de bonnes pensées et de bons désirs, soyez homme d'oraison. Si vous voulez fortifier et affermir votre courage dans les voies de Dieu, soyez homme d'oraison. C'est dans l'oraison que l'on reçoit l'union et la grâce du Saint-Esprit qui enseigne toutes choses. Je dis plus : si vous voulez vous élever à la hauteur de la contemplation et jouir des doux embrassements de l'Époux, exercez-vous à l'oraison... Nous avons entendu et vu, et nous voyons tous les jours un grand nombre de personnes simples qui ont obtenu tous les biens que nous venons d'énumérer et d'autres plus grands encore, par le moyen de l'oraison. »

Cet éloge magnifique, presque lyrique, de l'oraison, est de saint Bonaventure. Saint Pierre d'Alcantara, dans son *Traité de l'oraison et de la méditation*, le cite tout au long et parle de même. Du reste, tous les Saints ont tenu le même langage. « Donnez-moi un homme d'oraison, disait Saint Vincent de Paul, et il sera capable de tout ; il pourra dire avec le saint Apôtre : *Je puis toutes choses en Celui qui me soutient et qui me conforte.* »

124. Chacun sait combien sainte Thérèse a exalté l'oraison : « A ceux qui ne servent pas Dieu mais vivent dans le péché, l'oraison est si profitable et même si nécessaire !... Quelques fautes que commettent ceux qui commencent à faire oraison, qu'ils ne l'abandonnent pas, car par elle ils pourront se corriger, et sans elle ce sera beaucoup plus difficile. Quant à ceux qui sont encore étrangers à ce saint exercice, je les conjure pour l'amour de Dieu de ne pas se priver d'un si grand bien. Là rien n'est à craindre et tout à désirer. Quand bien même on ferait peu de progrès, quand même on ne ferait pas pour atteindre à la perfection des efforts énergiques et qu'on n'obtiendrait pas ces joies intimes et douces que Dieu donne aux âmes parfaites, du

moins peu à peu on apprendra à connaître le chemin du ciel ; et si l'on persévère, j'espère tout de la miséricorde de Dieu, car personne ne le prend pour ami sans en être récompensé. En effet, *l'oraison mentale n'est pas autre chose, à mon avis, qu'un commerce d'amitié, par lequel l'âme s'entretient souvent seule à seule avec Dieu, dont elle sait qu'elle est aimée.* » On ne peut mieux dire, et cette notion si juste de l'oraison suffit en effet à en démontrer les grands avantages. « S'il est si utile, dit saint Augustin, de vivre avec des hommes sages et si l'on a tant à gagner à leur commerce, que dirons-nous donc de ceux qui vivent habituellement avec Dieu !... »

La Sainte continue : « Et même si vous n'osez prétendre à cette amitié avec Dieu, parce que l'amitié suppose une certaine égalité de condition et qu'en Jésus-Christ il n'y a rien d'imparfait, tandis que nous sommes par nature vicieux, sensuels, ingrats..., considérez tout ce que vous auriez à gagner à cette amitié, voyez combien Il vous aime et alors passez par-dessus l'ennui de demeurer longtemps avec Celui qui est si différent de vous...

« Je ne comprends pas, Seigneur, pourquoi tout le monde ne s'efforce pas de s'unir à vous

par une amitié si intime. Les méchants, qui ne vous ressemblent pas, doivent s'approcher de vous pour que vous les rendiez bons ; qu'ils consentent seulement à ce que vous passiez avec eux deux heures chaque jour, alors même qu'eux de leur côté soient là, près de vous, distraits par mille soucis et pensées du monde, comme il m'arrivait jadis. Vous avez égard à cette violence qu'ils se font pour demeurer ainsi en votre compagnie, car au commencement et même parfois plus tard ils ne peuvent faire davantage, et vous empêchez, Seigneur, les démons de les attaquer ; de jour en jour la puissance de ces esprits tentateurs diminue, et vous donnez à ces âmes plus de force pour vaincre. Certes, Vie de toutes les vies, vous ne tuez aucun de ceux qui se confient en vous et veulent vous avoir pour ami ; au contraire vous donnez un regain de vie et de santé au corps en même temps qu'à l'âme. » (*Sa Vie*, ch. VIII).

125. Saint Alphonse de Liguori n'est pas moins affirmatif, nous dirions presque n'est pas moins enthousiaste : « Un confesseur prudent, dit-il, dès qu'il reconnaît qu'une âme a l'horreur du péché mortel et quelque désir d'une vie chrétienne, *doit, avant toute autre chose, la former à la pratique de l'oraison mentale*, et d'abord à

la méditation des grandes vérités; car cet exercice paraît bien nécessaire aux âmes pour persévérer dans la grâce de Dieu... et il n'est point de pratique que le démon ne cherche à empêcher comme la pratique de l'oraison... Il n'est pas douteux que si le monde est si plein de péchés et l'enfer de damnés, cela vient de ce qu'on ne médite pas assez les vérités éternelles... Si l'on demandait aux damnés : « Pourquoi êtes-vous en enfer », la plupart répondraient : « C'est parce que nous n'avons pas assez songé à l'enfer. » Dans l'oraison mentale, c'est Dieu qui parle : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus :* Je la mènerai dans la solitude et je parlerai à son cœur. (Osée, II, 14.) Or, Dieu parle mieux qu'aucun prédicateur. C'est par l'oraison mentale que tous les Saints se sont sanctifiés. L'expérience prouve que ceux qui sont fidèles à l'oraison se gardent des fautes mortelles et, si par hasard ils viennent à faire quelque chute, ils sont promptement relevés. L'oraison mentale et le péché mortel s'excluent mutuellement. On voit beaucoup de chrétiens qui récitent le Rosaire, l'office de la Sainte Vierge, qui jeûnent et continuent à vivre dans le péché ; tandis que celui qui demeure fidèle à l'oraison, non seulement quittera

le péché, mais il se détachera des créatures pour aimer Dieu. L'oraison c'est la fournaise où les âmes s'enflamment de l'amour divin. » (*Praxis*, 122 et 217).

« Je ne connais pas de meilleur moyen pour nous sauver, disait saint Jean-Baptiste de Rossi, que l'oraison mentale. Celui qui ne va pas à l'oraison va à la tentation. Le jour où nous n'aurons pas médité, craignons de pécher. »

Le docte Suarez estimait si fort l'oraison, qu'il eût mieux aimé perdre toute sa science qu'une demi-heure de communication avec Dieu[1].

126. Il serait superflu de multiplier les citations. Tous les vrais serviteurs de Dieu, sans exception, professent la même estime du saint exercice de l'oraison mentale, et on ne peut mieux résumer l'enseignement des Saints qu'en disant : l'oraison donne la véritable sagesse, et avec elle toute sorte de biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius*. (*Sap.*, VII, 11.) Par elle on corrige tous les vices, par elle on acquiert toutes les vertus.

Au contraire, que peut-on attendre de ceux

[1] S. Jure, *Connaissance de Jésus-Christ*, t. III, ch. V.

qui n'ont jamais réfléchi, qui ne se sont jamais arrêtés à une considération sérieuse? Hélas, ils sont nombreux de nos jours, et l'on peut trop justement répéter le mot de Jérémie : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde.*

Voilà ce qu'il faut dire et répéter. Et si l'on nous objecte que l'on peut réfléchir sans faire de méditation, répondons formellement : « Non. » Dès là que vous vous arrêtez à une pensée sérieuse, *que vous réfléchissez sur une vérité de foi* et que vous tirez des conclusions pour votre conduite, vous méditez, sans vous en douter. La méditation que nous vous proposons, et dont il s'agit pour vous d'apprendre la pratique, n'est pas autre chose, mais c'est la manière à la fois la plus sûre, la plus facile et la plus fructueuse de faire ces réflexions et de tirer ces conclusions pratiques. Si vous ne vous appliquez à cette vraie méditation, vous n'aurez que des lueurs fugitives ; les bonnes pensées qui traverseront votre esprit n'y laisseront pas grande trace, vos résolutions seront sans fermeté, et votre vie ne répondra pas pleinement à vos croyances.

Les prédicateurs et les confesseurs ne sauraient donc trop insister sur l'importance de l'oraison

mentale. Cette voie étant, au début surtout, aride et difficile, il faut, pour y persévérer, être bien pénétré des avantages qu'on y trouve. « Autrement, dit le P. L. de Grenade, le cœur humain est si ami de soi-même et si ennemi du travail, que jamais il n'entreprendra une chose si pénible, s'il ne voit un grand profit devant soi. » (*Traité de l'Oraison*, 3e partie. Prologue.)

127. La première chose qu'un directeur doit viser à inculquer à ses pénitents, pour les amener à l'oraison, c'est donc une estime très grande de ce saint exercice, avec un désir très vif de s'y adonner et une ferme résolution de ne jamais l'abandonner.

Sainte Thérèse insiste beaucoup sur cette ferme résolution où nous devons être de ne jamais abandonner l'oraison ; elle la regarde comme souverainement importante [1], et elle en donne longuement les motifs.

D'abord nous devons bien cela à Dieu. En effet si, comme c'est notre devoir, nous le faisons pour Lui, si nous nous adonnons à ce pieux exercice dans le but de Le glorifier, de Lui rendre nos hommages, d'apprendre à Le mieux aimer

[1] *Chemin de la Perfection*, ch. XXIII, édition Bouix, XXIV.

et à Le mieux servir, nous ne devons pas le faire à moitié, nous réservant de cesser quand bon nous semblera. Faire pour Dieu ce petit effort avec l'intention de nous arrêter, dès que cela nous deviendra quelque peu à charge, ce serait faire preuve, vis-à-vis de Dieu, d'un grand sans-gêne.

Un second motif, c'est que, quand une âme est fermement décidée à persévérer dans la pratique de l'oraison mentale « il devient plus difficile au démon de la tenter. Il redoute beaucoup les âmes résolues ; il connaît par expérience le mal qu'elles lui font ; il sait que tout ce qu'il fait pour leur nuire tourne à leur profit et au profit des autres âmes et il ne sort qu'avec perte de ce combat. » (Sainte Thérèse, *ibid.*)

Enfin, on est vis-à-vis de soi-même beaucoup plus ferme quand on s'est dit : « Quoi qu'il arrive, je ne cèderai jamais. » C'est un trait classique que celui du conquérant qui brûla ses vaisseaux en abordant sur le rivage ennemi : une armée fermement résolue à vaincre ou à périr est sûre de la victoire.

2. *Définition de l'oraison. Ses diverses espèces*

128. L'oraison est une élévation et une application de notre esprit et de notre cœur à Dieu,

pour lui rendre nos devoirs, lui exposer nos besoins et en devenir meilleurs pour sa gloire[1]. »

Cette définition nous paraît s'appliquer aux états d'oraison qui sont si différents les uns des autres, et convenir tant aux modes inférieurs qu'aux degrés les plus élevés de la contemplation.

Il y a en effet une grande variété dans la manière de s'acquitter de ce saint exercice, et c'est une des questions les plus compliquées de la spiritualité que la classification des états d'oraison.

Le P. Rodriguez (*De l'Oraison*, ch. VI, *sub fine*) déclare que c'est *l'enseignement commun des Saints*, qu'à chacune des voies — purgative, illuminative et unitive — correspond un mode spécial d'oraison. Suarez l'enseigne non moins formellement[2]. Rien de plus logique. En effet, les rapports de l'âme avec Dieu et son genre de prière varient selon son état intérieur. Autre est la manière dont les commençants s'y prennent

[1] *Méthode d'oraison de Saint-Sulpice.*

[2] *Exercitium hoc sanctum (oratio mentalis) in omnibus locum habet, at non potest æqualiter in omnibus inveniri, quia non omnes sunt æque dispositi et affecti ; ergo juxta varios status orantium, ita etiam diversi esse debent orandi gradus et modi.* RECTE IGITUR ILLIS TRIBUS STATIBUS HOMINUM TRES HÆ ORANDI VIÆ ACCOMMODANTUR. Suarez, *De devotione*, XI, 3.

pour prier, autre celle des âmes pieuses, autre celle des âmes parfaites.

Dans la voie purgative, voie de luttes et de labeurs, où l'âme est encore presque totalement engagée dans les choses de la terre, toute préoccupée de ses intérêts temporels et exposée à de graves dangers de pécher, et, d'autre part, encore novice dans les choses spirituelles, ce n'est qu'à force de réflexions, de considérations qu'elle peut dégager son cœur, l'élever vers Dieu et tirer de sa volonté des résolutions énergiques et saintes. C'est donc la méditation, l'oraison *discursive* qui lui convient.

Dans la voie illuminative, où, selon l'enseignement des théologiens[1], les passions n'ont plus tant de force, où le désir d'avancer dans la vertu est beaucoup plus vif, où l'amour de Dieu fait sentir à l'âme ses premières ardeurs, les considérations joueront un moindre rôle, la part du cœur sera plus grande. Alors apparaîtra l'oraison des vifs désirs, des demandes ardentes, des résolutions pleines de ferveur : ce sera l'oraison *affective*[2].

[1] Saint Thomas, 2. 2. q. 24, a. 9. — Suarez, *De statu religioso,* l. I, Tract. VII, ch. XIII, nos 8 et 9.

[2] Alexandre de Halès appliquait très justement à l'orai-

Enfin, dans la voie unitive, le soin principal de l'âme, dit saint Thomas, tend moins à croître dans l'amour de Dieu qu'à être unie à Lui et à jouir de Lui[1]. « Aussi, dit le Père Balthazar Alvarez, saint Thomas, dans un de ses opuscules, blâme-t-il les personnes spirituelles qui passent leur vie à chercher Dieu, sans jamais jouir de Lui[2]. » Par ailleurs, ces âmes ayant reçu de vives lumières sont très frappées des grandeurs et des bontés de Dieu ; des raisonnements pour les persuader de leurs devoirs envers Lui ne pourraient

son des *profitants* cette définition de Hugues de Saint-Victor : *Oratio est conversio in Deum* PER PIUM ET HUMILEM AFFECTUM, *fide, et spe, et charitate subnixa* (4e part., *quæst. 88,* memb. I, art. I).

[1] *Ad hoc principaliter intendit ut Deo inhæreat et eo fruatur, et hoc pertinet ad perfectos. — (Ad 3) Perfecti etiam in charitate proficiunt, sed non est ad hoc principalis eorum cura ; sed jam eorum studium circa hoc maxime versatur ut Deo inhæreant.* Saint Thomas, 2. 2. q. 24, a 9, c.

[2] *De contemplatione sive via unitiva optime intelligitur... quod Bernardus dixit...* « *oratio est* HOMINIS DEO ADHÆRENTIS *affectio, et familiaris quædam et pia allocutio, et* STATIO *illuminatæ mentis* AD FRUENDUM QUAMDIU LICET ». *Quæ ultima verba maxime declarant statum animæ quæ ad unionem ascendit, nam illuminata supponitur et* IN DEO QUIESCENS *ad fruendum illo.* Suarez, *De devotione*, XI, 7.

que leur être à charge ; elles ont pour Lui un amour tranquille, mais intense, que l'Esprit divin Lui-même verse en elles, et elles goûtent dans cet amour une profonde et vive satisfaction. Le mode d'oraison des âmes parfaites sera donc moins violent, plus simple à la fois et plus calme ; c'est l'oraison *contemplative ordinaire*.

Mais, parmi les âmes parfaites, il en est à qui Dieu accorde des faveurs merveilleuses, supposant une véritable dérogation aux lois ordinaires de la nature ; ce sont de vrais miracles, comme les ravissements, les extases qui suspendent l'exercice des facultés sensibles ; ou bien Dieu opère en elles des phénomènes *purement spirituels* sans l'intermédiaire des sens extérieurs ni même de l'imagination, les mettant ainsi dans l'état des anges ou des âmes séparées ; telles sont les visions intellectuelles ; c'est là ce qui constitue la *contemplation extraordinaire*[1].

[1] Cf. Suarez, *De oratione*, ch. XIV.

« Chacun, dit le P. Lallemant, doit se tenir fidèlement à l'oraison propre du degré et de l'état où il est dans la vie spirituelle. Il y en a de trois sortes. La méditation ou l'oraison de discours convient aux commençants qui sont dans la vie purgative, l'oraison affective à ceux qui avancent et qui sont dans la vie illuminative ; la contemplation et l'orai-

Art. II. — De l'Oraison discursive

Le genre d'oraison qui convient aux commençants, c'est, avons-nous dit, l'oraison de méditation.

§ 1. *Définition de l'oraison discursive*

129. « L'oraison de discours, dit le P. Surin (*Cat. spir.*, 1re partie, ch. II), est celle par laquelle l'homme, par diverses considérations, tâche de reconnaître les vérités de la foi, de s'en instruire,

son d'union aux parfaits qui sont dans la vie unitive. » (7e principe, ch. 1er.)

Le P. Surin (*Cat. spir.*), n'est pas moins explicite : « *Pour qui est l'oraison de discours ?* Pour ceux qui commencent. — *Pour qui est l'oraison affective ?* Pour ceux qui avancent. — *Pour qui est la contemplation ?* Pour les parfaits (1re part. ch. I). — *Combien y a-t-il de sortes de contemplation,* demande-t-il au chapitre suivant. Il y en a deux principalement, l'ordinaire et l'extraordinaire. — *Quelle est la contemplation ordinaire ?* C'est un simple repos de l'âme dans lequel elle goûte et connaît les choses divines, sans qu'elle ait de peine à se tenir en la présence de Dieu et à considérer avec affection les choses célestes. — *Quelle est la contemplation extraordinaire ?* C'est celle qui, outre et par-dessus ce repos, est accompagnée de dons et faveurs extraordinaires, comme visions, ravissements et extases. »

tirant des résolutions et conclusions pour l'amendement de sa vie. » « L'oraison de méditation, dit le Vén. Libermann (*Écrits spirituels*, p. 115), est une application sensible de notre esprit à une vérité surnaturelle, pour s'en convaincre et se porter à l'aimer par le secours de la grâce. » Le raisonnement comme moyen, la résolution comme but, voilà donc ce qui caractérise ce mode d'oraison ; là-dessus tous les auteurs sont d'accord.

Tous conviennent également que, pour les commençants, une méthode est presque toujours nécessaire. Du reste, n'en faut-il pas une au début de tout art ? Ce n'est qu'à l'aide d'une méthode claire, pratique et élémentaire, que les maîtres peuvent former leurs élèves ; ils les guident ainsi et les suivent tout d'abord pas à pas. Plus tard l'élève, familiarisé avec la pratique, agissant avec plus d'aisance, se dégagera des entraves d'une marche trop méthodique.

Cette méthode est la même chez tous les maîtres de la vie spirituelle. On peut comparer celle donnée par saint Pierre d'Alcantara, celle du P. Louis de Grenade, celle que suit saint Ignace dans les méditations de ses *Exercices spirituels*, celle qu'enseigne saint François de Sales, dans l'introduction à la *Vie dévote*, la méthode de

Saint-Sulpice[1], et l'on verra que, si les uns insistent plus que d'autres sur certains points, si quelques détails varient, les divergences sont petites et le fond est identique.

§ 2. *Méthode d'oraison discursive*

130. *I. Préparation.* — Tous les auteurs placent en première ligne la préparation : *Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum.* « Avant de prier, prépare ton âme et ne sois pas comme un homme qui tente Dieu (Eccl. XVIII, 23). » L'esprit humain n'est point porté de lui-même aux choses divines ; la plupart des hommes, et surtout des commençants, ont habituellement l'esprit et le cœur remplis de pensées, de préoccupations et de sentiments profanes, si bien qu'il faut avant tout les dégager, pour s'établir dans une disposition de recueillement et de prière. « Avant de toucher un instrument, dit saint Pierre d'Alcantara, on commence par le mettre d'accord. » Cette préparation doit être bien nécessaire, puisque

[1] Voir le livre de M. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, *La Méthode d'oraison mentale du Séminaire de Saint-Sulpice.* Paris, Lecoffre.

l'Esprit-Saint nous dit que la négliger c'est tenter Dieu, c'est-à-dire Lui demander un miracle.

« La préparation, dit saint François de Sales, se réduit à deux points : se mettre en la présence de Dieu et Lui demander le secours de ses lumières (*Vie dévote*, 2e partie, ch. II). » Le bon Saint indique ensuite quatre manières de se mettre en présence de Dieu. Comme son livre est dans toutes les mains, contentons-nous de résumer brièvement sa doctrine. Le premier moyen consiste à se bien pénétrer de l'immensité de Dieu qui est présent en tous lieux... Le second moyen, c'est de penser que non seulement Dieu est où nous sommes, mais qu'il est en nous-même, au fond de notre âme... Un troisième moyen, c'est de considérer le Fils de Dieu en son humanité, regardant du haut du ciel tout ce qu'il y a de personnes au monde, mais particulièrement les chrétiens et surtout ceux qui sont actuellement en prières. La quatrième manière consiste à s'imaginer que Jésus-Christ est dans le même lieu que nous, comme si nous Le voyions devant nous, et à peu près comme nous avons coutume de nous représenter nos amis.

Il est bon de se servir de l'imagination pour se mettre ainsi en présence de Dieu. En effet,

« l'imagination étant agréablement touchée par un objet surnaturel, elle nous laisse tranquilles pendant l'oraison et aide plutôt qu'elle ne gêne ; tandis que lorsqu'on la laisse sans rien faire, elle gêne ordinairement ». (Liberm., *Écrits*, p. 127).

L'invocation comporte trois parties. A la vue de la grandeur de Dieu, l'homme doit s'abaisser devant Lui et Lui présenter ses hommages. C'est l'acte d'adoration. Certaines méthodes, en particulier celle de Saint-Sulpice, y joignent avec raison des actes d'humilité et de contrition, par lesquels on s'avoue indigne de paraître devant Dieu et d'être souffert en sa présence, et on Lui demande pardon de toutes les infidélités de sa vie. Cela fait, reconnaissant aussi l'impuissance où l'on est de Lui rendre dignement ses devoirs et de Le prier comme il faut, on réclame les lumières de l'Esprit-Saint et le secours de sa grâce. Ici on invoque brièvement la Sainte Vierge et l'Ange gardien.

Telle doit être la préparation : « C'est là, nous dit le P. Libermann, un point très important de l'oraison de méditation. Si l'on s'acquitte mal de ce premier point, toute l'oraison sera mal faite (*Écrits spirit.*, p. 124). » Aussi, à ceux qui se plaignent de ne pas réussir dans ce saint exercice,

il faut avant tout recommander de ne pas faire, d'une façon superficielle ou avec nonchalance, cet acte préparatoire, mais de s'y appliquer sérieusement et de tout cœur.

131. *II. Corps de l'oraison. Exercices des trois puissances de l'âme.* — Après cela vient le corps de l'oraison, où l'on aborde le sujet. C'est là surtout que se fait l'exercice des trois puissances de l'âme. Nous rappelons à dessein cette théorie de saint Ignace. On ne comprendra jamais bien les auteurs qui ont suivi, par exemple saint Jean de la Croix, et plus encore sainte Thérèse, si on perd de vue cette manière d'envisager la méditation. Sainte Thérèse recherche toujours, même dans les oraisons les plus élevées, le rôle des trois puissances, et ses explications deviennent bien plus claires quand on les rapproche de l'enseignement de saint Ignace.

Ces trois puissances de l'âme sont : 1° la mémoire; saint François de Sales (Ch. IV), attribuant à l'imagination le rôle que d'autres prêtent à la mémoire, parle peut-être d'une manière plus exacte, du moins son langage répond mieux à notre façon de concevoir ces deux facultés ; 2° l'entendement ou faculté de raisonner ; 3° la volonté. A propos de cette dernière, faisons ici une

remarque importante, qu'il ne faut jamais oublier en lisant les auteurs ascétiques et mystiques ; c'est qu'ils prennent ce terme, comme tous les théologiens, dans son sens véritable et large, lui faisant signifier l'appétit intellectuel ou faculté de se porter au bien saisi par l'intelligence. On a souvent, depuis le xviie siècle, restreint le sens de ce mot, ne l'appliquant plus qu'aux seuls actes de détermination. Pour désigner la puissance d'aimer on se sert maintenant exclusivement du mot « cœur », qui est moins exact, car ce mot indique presque toujours un amour sensible, qui réside bien dans l'appétit intellectuel, mais avec contre-coup dans l'appétit sensitif. Nous emploierons dans son sens théologique le mot « volonté ». La mémoire, ou mieux, à notre avis, l'imagination, s'exerce en nous remettant devant les yeux de l'esprit le point où le mystère qui doit faire le sujet de notre oraison ; l'entendement, en recherchant et considérant les motifs qui peuvent le plus servir à échauffer notre volonté[1] ; la volonté enfin, en produisant les affections comme louange, actions de grâces, désirs, demandes et les résolutions.

[1] *Rodriguez*, de l'Oraison, chap. vii.

132. Il est une autre manière de présenter la même méthode, qui nous paraît être plus à la portée des fidèles et plus facile à retenir; c'est celle qui divise l'oraison en cinq points : préparation ou présence de Dieu, considération, retour sur soi-même, demande et résolution.

I. Préparation. — Nous en avons parlé plus haut.

II. Considération. — Une fois que vous vous êtes mis, leur expliquera-t-on, par l'exercice préparatoire, dans un état de recueillement, il faut travailler à former en vous un ardent désir des biens spirituels, et pour cela chercher à acquérir tout d'abord une conviction vive de leur importance; c'est ce que vous procurera la considération ou méditation proprement dite, deuxième point de l'oraison.

Comment se fait la considération? C'est là, en effet, le point difficile, c'est là ce que beaucoup de bonnes âmes disent au-dessus de leurs forces, et ce qui leur fait paraître la méditation inabordable.

Pour celles qui peuvent s'aider de quelque bon livre, la difficulté est bien aplanie. On prend un volume de méditations, ou même on peut très utilement recourir à certains ouvrages de piété,

comme l'*Imitation*, la *Vie dévote*, la *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, etc. On lit quelques phrases, puis on s'arrête pour réfléchir; on reprend ensuite la lecture et on médite encore.

La lecture n'est pas toujours possible; il est d'ailleurs certains sujets, d'une importance capitale, pour lesquels elle n'est pas aussi nécessaire; en outre, il faut revenir souvent sur ces mêmes sujets, et l'on se lasserait de relire sans cesse les mêmes pages.

Nous voulons parler des grandes vérités. Pour les méditer sans le secours d'un livre, il est bon de faire usage de l'imagination, de se représenter les circonstances du mystère ou du fait sur lequel on médite; c'est ce que saint Ignace nomme la composition ou construction du lieu. Si l'on médite sur l'enfer, par exemple, on verra des yeux de l'imagination ces feux immenses, et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu; on entendra les gémissements, les cris, les clameurs, les blasphèmes contre Notre-Seigneur, etc.[1]; et ainsi de suite, appliquant successivement, quand le sujet s'y prête, les cinq sens au fait que l'on médite.

[1] Saint Ignace, *Exercices spirituels*, 1re semaine, 5e exercice.

Certains auteurs, par exemple Roothaan, *Sur la manière de méditer*, indiquent comme moyen de se rappeler ces circonstances diverses le fameux vers latin qui les résume toutes :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.
Qui, quoi, où, par quels procédés, pourquoi, comment, quand.

Chacun de nos lecteurs peut prendre quelque matière de méditation et voir comment, en effet, ces diverses circonstances de sujet, d'objet, de lieu, de mode, de but, de temps, deviennent facilement la source de très utiles réflexions[1].

Quand l'imagination a de la sorte passé en revue les diverses circonstances du fait ou du mystère qu'il s'agit d'approfondir, il reste à l'entendement à déduire les conclusions, puis à considérer les motifs les plus capables de convaincre et de persuader. La conclusion à laquelle on doit

[1] Ainsi dans la méditation sur la Passion : le sujet *quis*, c'est le Fils de Dieu ; l'objet *quid*, ce sont ses souffrances ; le lieu *ubi*, c'est le Calvaire près de cette Jérusalem qu'il avait tant aimée ; les procédés de ses ennemis, *quibus auxiliis*, furent l'hypocrisie, les accusations calomnieuses ; la cause, *cur*, nos propres péchés ; le mode, *quomodo*, ce fut la mort ignominieuse des scélérats ; le temps, *quando*, ce fut le temps de la Pâque, quand les étrangers, les habitants de toute la Judée, les témoins des miracles de Jésus, affluaient à Jérusalem.

aboutir revient toujours à ceci : il faut fuir le mal et faire le bien. Or, on peut ramener à trois les motifs qui nous pressent d'accepter cette vérité : 1° Rien n'est plus juste : non seulement l'honnêteté naturelle, mais surtout le respect dû à Dieu et la reconnaissance pour tous ses bienfaits nous en font *un devoir;* 2° rien n'est plus avantageux, c'est *notre intérêt* et pour la vie présente et pour la vie future ; 3° l'entreprise *est facile*, tant d'autres y réussissent avec le secours de la grâce. On voit à combien de développements peut donner lieu chacun de ces motifs ; il convient d'y insister et de s'en pénétrer profondément.

Ainsi s'acquiert cette vive estime des biens spirituels, qui est, avons-nous dit, le but de ce deuxième point de l'oraison discursive, la considération.

133. *III. Retour sur soi-même.* — Pour les désirer plus ardemment encore, il faut considérer quels besoins nous en avons ; c'est ce que nous donnera le *retour sur nous-mêmes*, troisième point de l'oraison. C'est une sorte d'examen de conscience, où l'on envisage ses défauts, les péchés auxquels on est le plus enclin. On voit par là combien on est loin de cette vertu dont on a tout à l'heure reconnu la nécessité. Ce retour

sur soi-même est d'une grande importance : « Quelques-uns, disait saint Vincent de Paul, ont de belles pensées et de bons sentiments, mais ils ne se les appliquent pas à eux-mêmes et ne font pas assez de réflexions sur leur état intérieur, et néanmoins on a souvent recommandé que, lorsque Dieu communique quelques lumières ou quelques bons mouvements dans l'oraison, il les faut toujours faire servir à ses besoins particuliers ; il faut considérer ses propres défauts, les confesser et reconnaître devant Dieu, et prendre une forte résolution de s'en corriger. »

134. *IV. Demande.* — Le quatrième point de l'oraison méditative, c'est la demande. Elle doit se faire par manière d'entretien et de vive supplication. L'âme, étant toujours en présence de son Dieu, s'adresse à Lui avec ferveur et confiance ; elle doit Le regarder moins comme un maître sévère que comme un bienfaiteur compatissant, un père plein d'affection et de bonté, un ami tendre et dévoué. Lui parlant alors avec une sainte hardiesse, elle Lui rappellera quelles promesses il a faites à la prière, promesses si fortes et si consolantes : *Petite et accipietis, etc...,* *quodcumque petieritis, etc. :* « Demandez et vous recevrez... tout ce que vous demanderez à mon

Père en mon nom », etc. ; elle avouera sa faiblesse, son incapacité trop souvent prouvée par l'expérience passée, mais elle ajoutera : *Domine, si vis, potes me mundare.* « Si vous voulez, Seigneur, vous pouvez me guérir », vous pouvez me réconforter, et je dirai avec saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Elle protestera de la pureté de ses intentions : ce n'est pas seulement pour son bien personnel qu'elle exprime ses demandes, c'est aussi pour l'honneur de Dieu, qu'elle servira plus dignement et à qui elle rendra plus de gloire. Enfin elle en appellera aux mérites de Notre-Seigneur : si elle n'a par elle-même aucun droit, aucun titre à faire valoir, ce qu'elle avoue bien humblement, elle peut s'appuyer sur les souffrances du Sauveur : pourquoi le Verbe de Dieu s'est-il incarné, pourquoi s'èst-il condamné à tant de travaux, à des tourments si durs, sinon pour nous mériter les grâces les plus précieuses et les plus abondantes ?

Un court colloque avec Marie, notre Mère si bonne, avec le bon Ange, avec le saint Patron et les Saints auxquels on a plus de dévotion terminera ce quatrième point.

Notons-le bien, la demande est la partie capi-

tale de l'oraison[1], ou pour mieux dire l'oraison ne commence qu'avec elle. Tant que l'âme ne se tourne pas vers Dieu pour Lui parler, elle peut, il est vrai, méditer ; elle ne prie pas, elle ne fait pas oraison. On voit des personnes s'y méprendre et, dans un exercice d'une demi-heure, passer tout leur temps à réfléchir sans rien dire à Dieu. Quand même elles auraient ajouté à leurs réflexions de saints désirs et de généreuses résolutions, ce n'est pas encore là faire oraison ; sans doute l'esprit n'a pas été seul à agir, le cœur s'est échauffé, il s'est porté au bien avec ardeur, mais il ne s'est pas épanché dans le cœur de Dieu. De telles méditations sont à peu près stériles, bien vite elles engendrent la fatigue et l'ennui, bien souvent aussi le découragement et l'abandon de ce saint exercice.

135. V. *Résolutions.* — Il ne reste plus désormais qu'à prendre les résolutions ; c'est le cinquième et dernier point de la méditation. Par la considération l'esprit s'est éclairé, le souvenir des bontés de Dieu a produit la confiance et la recon-

[1] A la demande peuvent et doivent se joindre la louange et l'action de grâces, si l'on réfléchit sur les grandeurs de Dieu, sur ses bienfaits. Quant aux promesses, protestations, offrandes, elles seront jointes aux résolutions.

naissance. Dans la demande le cœur s'est échauffé, les supplications ardentes ont produit une douce intimité entre Dieu et l'âme fidèle, des actes d'amour ont été produits, mais cet amour resterait faible et stérile s'il ne s'affermissait par de généreuses résolutions. Celui qui dirait : Mon Dieu, je vous aime, et qui ne voudrait en donner aucune preuve serait dans l'illusion. Le désir de faire plaisir à Dieu, tel doit être le motif de nos résolutions. Inspirées par l'amour elles seront plus sages, plus fermes, plus efficaces, et elles nous aideront à mieux remplir ce grand devoir de l'amour de Dieu, qui devrait être le mobile de toutes nos actions et l'aliment continuel de nos cœurs.

Les résolutions doivent être *particulières* et *actuelles*. Des résolutions générales, comme celles de devenir meilleurs, de mieux servir Dieu, ou des résolutions à accomplir dans un mois, dans un an, seraient vaines ; il faut les préciser et les actualiser : aujourd'hui, en telle circonstance, je pratiquerai telle vertu, j'éviterai tel acte mauvais. — *Humbles* et *confiantes :* la confiance en Dieu et l'humilité, qui est la défiance de soi-même, doivent toujours aller de pair. — Enfin, *souvent réitérées :* il vaut mieux revenir souvent sur cer-

tale de l'oraison[1], ou pour mieux dire l'oraison ne commence qu'avec elle. Tant que l'âme ne se tourne pas vers Dieu pour Lui parler, elle peut, il est vrai, méditer ; elle ne prie pas, elle ne fait pas oraison. On voit des personnes s'y méprendre et, dans un exercice d'une demi-heure, passer tout leur temps à réfléchir sans rien dire à Dieu. Quand même elles auraient ajouté à leurs réflexions de saints désirs et de généreuses résolutions, ce n'est pas encore là faire oraison ; sans doute l'esprit n'a pas été seul à agir, le cœur s'est échauffé, il s'est porté au bien avec ardeur, mais il ne s'est pas épanché dans le cœur de Dieu. De telles méditations sont à peu près stériles, bien vite elles engendrent la fatigue et l'ennui, bien souvent aussi le découragement et l'abandon de ce saint exercice.

135. V. *Résolutions.* — Il ne reste plus désormais qu'à prendre les résolutions ; c'est le cinquième et dernier point de la méditation. Par la considération l'esprit s'est éclairé, le souvenir des bontés de Dieu a produit la confiance et la recon-

[1] A la demande peuvent et doivent se joindre la louange et l'action de grâces, si l'on réfléchit sur les grandeurs de Dieu, sur ses bienfaits. Quant aux promesses, protestations, offrandes, elles seront jointes aux résolutions.

naissance. Dans la demande le cœur s'est échauffé, les supplications ardentes ont produit une douce intimité entre Dieu et l'âme fidèle, des actes d'amour ont été produits, mais cet amour resterait faible et stérile s'il ne s'affermissait par de généreuses résolutions. Celui qui dirait : Mon Dieu, je vous aime, et qui ne voudrait en donner aucune preuve serait dans l'illusion. Le désir de faire plaisir à Dieu, tel doit être le motif de nos résolutions. Inspirées par l'amour elles seront plus sages, plus fermes, plus efficaces, et elles nous aideront à mieux remplir ce grand devoir de l'amour de Dieu, qui devrait être le mobile de toutes nos actions et l'aliment continuel de nos cœurs.

Les résolutions doivent être *particulières* et *actuelles*. Des résolutions générales, comme celles de devenir meilleurs, de mieux servir Dieu, ou des résolutions à accomplir dans un mois, dans un an, seraient vaines ; il faut les préciser et les actualiser : aujourd'hui, en telle circonstance, je pratiquerai telle vertu, j'éviterai tel acte mauvais. — *Humbles* et *confiantes :* la confiance en Dieu et l'humilité, qui est la défiance de soi-même, doivent toujours aller de pair. — Enfin, *souvent réitérées :* il vaut mieux revenir souvent sur cer-

taines résolutions plus pratiques que de varier à chaque instant, et cela quand même on les aurait déjà prises fréquemment sans les observer. A quoi servent, dit-on parfois, des résolutions qu'on ne garde pas ? Elles servent à affermir insensiblement la volonté. A force de dire je veux, à force de le répéter même après bien des chutes, qui sont le plus souvent des chutes de pure fragilité, le vouloir devient plus intense et finit par être très ferme. Ne prenez pas de résolutions, vous ne vous corrigerez jamais ; prenez-en souvent, même après y avoir manqué, à la longue vous atteindrez le but de vos efforts et votre constance sera récompensée[1].

136. Écoutons là-dessus les paroles si sages de saint Vincent de Paul. « Quelqu'un de la communauté rapportant un jour son oraison, et ayant dit qu'il avait douté s'il devait prendre des résolutions, à cause de son infidélité à les mettre en pratique, M. Vincent, prenant la parole et s'adressant à tous ceux qui étaient présents, leur dit :

[1] « Si bien les premières résolutions ne les ont pas du tout affermis (les esprits encore faibles), les secondes et troisièmes les affermiront davantage et enfin à force de se résoudre souvent, on demeure tout à fait résolu. » — Saint François de Sales (*Lettres*, t. VI, p. 404, édition Briday.)

« Pour avoir été infidèle à exécuter ses résolutions, il ne faut pas désister d'en prendre de nouvelles en toutes ses oraisons ; de même qu'encore qu'il ne paraisse point de profit de la nourriture qu'on prend, on ne laisse pas pour cela de manger : car c'est une des plus importantes parties de l'oraison de faire de bonnes résolutions, et c'est à cela particulièrement qu'il faut s'arrêter, et non pas tant au raisonnement et au discours. Le principal fruit de l'oraison consiste à se bien résoudre, mais à se résoudre fortement, à bien fonder ses résolutions, s'en bien convaincre, se bien préparer à les exécuter et prévoir les obstacles pour les surmonter. Ce n'est pas néanmoins encore tout, car enfin nos résolutions ne sont d'elles-mêmes que des actions physiques et morales et, quoique nous fassions bien de les former en notre cœur et de nous y affermir, nous devons néanmoins reconnaître que ce qu'elles ont de bon, leurs pratiques et leurs effets dépendent absolument de Dieu. Et d'où pensez-vous que provient le plus souvent que nous manquons à nos résolutions? C'est que nous nous y fions trop ; nous nous assurons sur nos bons désirs, nous nous appuyons sur nos propres forces, et cela est cause que nous n'en tirons aucun fruit.

C'est pourquoi, après avoir pris quelques résolutions à l'oraison, il faut beaucoup prier Dieu et invoquer instamment sa grâce avec une grande défiance de nous-mêmes, afin qu'il Lui plaise de nous communiquer les grâces nécessaires pour faire fructifier ces résolutions ; *et quoiqu'après cela nous venions encore à y manquer, non seulement une ou deux fois, mais en plusieurs rencontres et pendant un long temps, quand bien même nous n'en aurions pas mis une seule en exécution, il ne faut jamais laisser pour cela de les renouveler*, et de recourir à la miséricorde de Dieu et implorer les secours de sa grâce. *Les fautes passées doivent bien nous humilier, mais non pas nous faire perdre courage : et, en quelque faute que l'on tombe, il ne faut pour cela rien diminuer de la confiance que Dieu veut que nous ayons en Lui, mais prendre toujours une nouvelle résolution de s'en relever et de se garder d'y retomber*, moyennant le secours de sa grâce que nous Lui devons demander. Quoique les médecins ne voient aucun effet des remèdes qu'ils donnent à un malade, ils ne laissent pas pour cela de les continuer et réitérer, jusqu'à ce qu'ils y reconnaissent quelque espérance de vie. Si donc l'on continue ainsi d'appliquer des remèdes pour

les maladies du corps, quoique longues et extrêmes, encore qu'on n'y voie aucun amendement, à plus forte raison doit-on faire de même pour les infirmités de nos âmes, dans lesquelles, quand il plaît à Dieu, la grâce opère de très grandes merveilles. » « Si celui qui forme de saintes résolutions, dit l'*Imitation*, ne laisse pas de tomber, que fera celui qui n'en forme jamais, ou qui n'en forme que faiblement ? » (L. I, ch. XIX.)

Quand l'oraison chez les débutants aboutit à des résolutions fermes et sérieuses, c'est qu'elle a été bien faite ; sinon, elle a été défectueuse ; la résolution est la marque décisive d'une bonne oraison. (Cf. Libermann, *Écrits*, p. 110.)

La conclusion de l'oraison sera très simple : remercier Dieu brièvement de nous avoir soufferts en sa sainte présence et de nous avoir accordé ses grâces, Lui demander sa bénédiction, et « finir par le *Pater* et l'*Ave* qui sont les prières communes et nécessaires à tous les fidèles ». (*Vie dévote.*)

137. Telle est, selon nous, la méthode à proposer aux débutants. Il nous semble que cette marche méthodique est très justifiée : tout s'y lie, s'y enchaîne logiquement, et elle est, pour cette raison, facile à retenir.

Ainsi exposée l'oraison mentale ne peut paraître inabordable. A ceux qui se plaignent de ne pouvoir méditer, faisons envisager successivement les divers points de cet exercice, et montrons-leur que chacun est à leur portée. « Qu'y a-t-il là de si difficile, leur dira-t-on ? Se mettre en la présence de Dieu ? Mais vous le faites souvent, vous devez le faire au moins toutes les fois que vous voulez prier, même vocalement. Les considérations ? Mais avec un livre, ce n'est qu'un jeu ; et même sans livre, rien de plus facile que de se représenter, par exemple, la mort, le jugement ou la Passion de Notre-Seigneur ; rien de plus facile que de tirer les conclusions qui se dégagent d'elles-mêmes de ces grandes vérités, d'autant plus que rien n'oblige de demeurer longtemps dans ces réflexions. Est-ce le retour sur vous-même qui vous effraie ? Mais vous faites souvent votre examen de conscience, et le retour sur soi-même est plus simple encore. Vous ne pouvez dire que c'est la demande qui vous paraît impraticable ; j'aime à croire que souvent, au contraire, vous vous adressez ainsi à Notre-Seigneur, et que vous n'en êtes pas réduit, comme les enfants, à avoir toujours besoin, pour Lui parler, de formules apprises par cœur. Prendre des résolutions,

prévoir comment il faudra les observer, se prémunir contre les obstacles, ce n'est pas non plus chose bien malaisée. Convenez donc de bonne grâce que votre négligence vis-à-vis d'un exercice si salutaire ne vient pas de votre incapacité, mais d'un défaut de courage. »

§ 3 *Moyens pratiques pour amener les âmes à la méditation*

138. Suarez enseigne (*De devotione*, ch. IV, n° 9) que l'oraison convient à tous les fidèles, quel que soit leur état, et qu'on doit la proposer à tous comme un moyen nécessaire pour la perfection. C'était l'avis de saint Vincent de Paul, que les personnes de toute condition peuvent s'exercer à la méditation (*Sa vie*, par Abelly, Liv. III, ch. VII). Même de jeunes âmes de treize à quatorze ans en sont capables. Qu'on ait soin seulement de bien leur en apprendre la méthode, qu'on leur remette un tableau explicatif des actes qui la composent[1]; qu'on fasse quelquefois devant eux, s'il est possible, cet exercice, en suivant cette méthode ; et surtout qu'on les exhorte vivement, qu'on les encourage, qu'on leur fasse rendre

[1] Nous donnons en appendice un tableau méthodique à cet usage.

compte, souvent, de leur fidélité à méditer, et l'on obtiendra de sérieux et consolants résultats.

Il faut, toutefois, savoir insister sans être importun, procédant plutôt par encouragement que par voie de reproche. Si, par exemple, interrogeant un pénitent sur sa fidélité à l'oraison, on n'obtient que des réponses peu satisfaisantes, on dira simplement : « Eh bien, ce sera cette fois-ci que vous serez plus fidèle ; car, sachez-le, je ne me découragerai point, persuadé que je parviendrai à obtenir de vous, tôt ou tard, une grande exactitude. »

L'objection la plus forte et la plus embarrassante est celle qui se tire du manque de loisir ; mais celle-là même, nous dit saint Liguori, ne doit pas arrêter le confesseur ; il n'en doit pas moins imposer à son pénitent de vaquer à la méditation, en choisissant pour cela les moments de la journée où celui-ci est le plus tranquille ; et même le temps de ses travaux, s'il ne peut faire autrement (*Praxis*, 123). Beaucoup d'occupations, en effet, ne sont pas si absorbantes qu'on ne puisse, tout en s'y livrant, exercer les divers actes de la méditation. S'il en résulte quelques distractions inévitables, Dieu, ayant égard à la bonne volonté, suppléera par des grâces plus

puissantes à ce qui manque du côté des circonstances extérieures.

139. Ceux qui entendent la messe et sont obligés ensuite de vaquer à leurs occupations peuvent très bien, en assistant au saint sacrifice, accomplir les actes essentiels de l'oraison.

Au commencement de la messe, ils feront donc l'exercice préparatoire : présence de Dieu, adoration, contrition et invocation.

Pendant la messe, ils considèreront Notre-Seigneur s'immolant pour nous, ils méditeront à cette occasion l'une ou l'autre des quatre fins du sacrifice : adoration, action de grâce, demande ou expiation; ou bien ils se rappelleront la Passion de Notre-Seigneur, dont la messe est le mémorial, et même, selon les circonstances, quelque autre objet.

Puis ils reconnaîtront devant Dieu leur misère : *Domine non sum dignus.* Je ne suis, mon Dieu, que faiblesse et indignité; dans ces sentiments d'humilité ils feront la communion spirituelle.

Après la communion du prêtre, ils exposeront à Dieu leurs demandes, avec d'autant plus de confiance qu'ils seront tout près de Jésus, et qu'ils toucheront du doigt, pour ainsi dire, sa miséricorde et sa bonté; est-il une circonstance

où la bénignité de notre doux Sauveur apparaisse plus clairement qu'à l'autel ?

Enfin, ils ne quitteront pas leur Dieu sans renouveler leurs résolutions, sans protester de leur entière bonne volonté et de leur vif désir de Lui plaire.

140. On pourrait encore, si l'on désespérait d'obtenir davantage, imposer une méthode d'examen de conscience qui suppléerait, jusqu'à un certain point, à la méditation. Telle est l'excellente méthode proposée par saint Ignace (*Ex. spir.*, 1re semaine), qui renferme tous les points essentiels de l'oraison. Cet exercice, en effet, doit, d'après le saint auteur, contenir cinq parties : 1° Souvenir des bienfaits de Dieu ; 2° Invocation pour demander à Dieu ses lumières, et dispositions de contrition et de haine du péché ; 3° Examen proprement dit ; 4° Prière fervente et demande de pardon ; 5° Résolutions et bon propos.

Rien ne s'oppose à ce qu'on commence par se mettre en présence de Dieu, faisant ainsi en premier lieu l'invocation que saint Ignace place au deuxième rang. Le souvenir des bienfaits de Dieu viendrait ensuite, ou même, à sa place, quelque autre considération également propre à préparer l'acte de contrition, par exemple, la représen-

tation imaginative du tribunal de Dieu, du Juge suprême, ou le souvenir du ciel, du purgatoire, etc. Quant à la demande ou prière mentale proprement dite, il faudrait exiger du dirigé qu'il ne manque jamais, l'examen fait, d'y insister sérieusement et de supplier Dieu de bénir ses résolutions.

De la sorte, on aurait la méditation méthodique, telle que nous l'avons exposée, et les directeurs pourraient la conseiller, et même l'imposer sans en prononcer le nom. Il est des gens, en effet, que le seul mot de méditation effraie et qui ne peuvent croire cet exercice à leur portée; on les amènera donc, sans qu'ils le soupçonnent, à en produire tous les actes; ainsi fait-on prendre aux petits enfants, en les dissimulant dans des mets agréables, des remèdes qu'ils refuseraient, s'ils étaient avertis.

141. D'autres se servent, dans le même but, de la lecture spirituelle. On recommandera alors de la faire précéder de l'exercice de la présence de Dieu, puis, de lire posément, interrompant de temps à autre sa lecture, afin de mieux se pénétrer des vérités qu'on y rencontre et de s'en faire à soi-même l'application. On conseillera enfin d'y joindre des demandes ferventes et de

terminer en faisant à Dieu de sincères promesses. C'est toujours la même méthode et, sous le nom de lecture spirituelle, c'est vraiment l'oraison que l'on obtient de la sorte.

Le souvenir des mystères du Rosaire peut encore servir à la même fin. Il est exigé pour gagner les indulgences si nombreuses accordées à la confrérie, et si on peut l'obtenir des fidèles, c'est un acheminement à la méditation.

Sainte Thérèse (*Chemin de la Perfection*, ch. XXVI, édition Bouix XXVII) enseigne un mode de prière destiné à remplacer la méditation méthodique pour ceux qui sont incapables d'y plier leur esprit. Nous en parlerons quand nous traiterons de l'oraison affective (ch. III), dans laquelle on doit ranger le genre de prière décrit par la Sainte.

Le directeur doit exiger de ses pénitents qu'ils se mettent en présence de Dieu au commencement de leurs prières vocales; il les amènera plus facilement ensuite à l'oraison mentale. Ne ferait-il pas bien, pour le même motif, de recommander quelquefois cette pratique avant les lectures pieuses qu'il impose ?

Enfin, le mode de prier enseigné par saint Ignace et qui consiste à ne réciter que par parcelles une

prière vocale, comme le *Pater*, en savourant et même en méditant chaque mot, chaque phrase, pourrait encore au besoin suppléer à l'oraison mentale ordinaire.

§ 4. *Sujets, lieu, posture, temps, durée de la méditation*

Disons maintenant quelques mots des conditions dans lesquelles doit se faire la méditation : des sujets, lieux, temps, durée qui conviennent à ce pieux exercice.

142. *Sujets.* — Et d'abord des sujets. « Il n'y a pas, dit Grenade (*De l'oraison* 1re partie, ch. 1, § 9), de meilleurs sujets de méditation, ni de plus efficaces, que ceux que l'on recueille des plus notables articles et mystères de notre foi, tels que la Passion et la mort de notre Sauveur, le jugement, l'enfer, le paradis, les bienfaits divins, et pareillement le souvenir de nos péchés, de notre vie, de notre mort. Chacun de ces sujets, bien pesé et considéré, a une grande force pour porter notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, à l'horreur du péché et au mépris du monde. »

Ainsi procède saint Ignace dans son livre des *Exercices spirituels*. Ce livre, où les plus avancés peuvent trouver de salutaires leçons, s'adresse toutefois plus particulièrement aux chrétiens sin-

cères mais imparfaits, aux âmes de foi animées de bons sentiments, mais faibles et inconstantes; et aucun ouvrage n'indique mieux, ni même aussi bien, par quelle voie on peut travailler à l'entière conversion de ces sortes de personnes. Or c'est surtout par la considération approfondie des grandes vérités que le saint et illustre auteur cherche à gagner leur cœur, à les attacher irrévocablement et sans réserve au service de Dieu.

L'expérience confirme l'enseignement unanime des Maîtres et prouve qu'il faut, avant tout, approfondir ces grandes vérités, y revenir souvent au début de la vie spirituelle, s'en pénétrer, sous peine de bâtir sur le sable et de n'élever qu'un édifice bien fragile.

Les autres mystères de la vie de Notre-Seigneur, les enseignements de l'Évangile fournissent aussi matière à de saintes méditations; et cette matière est abondante et, pour ainsi parler, inépuisable. Les différentes vertus, les devoirs d'état sont encore d'excellents sujets de méditation.

Mais quelque sujet que l'on choisisse, que l'on n'oublie jamais de considérer la bonté de Dieu et son amour pour nous. Elles sont partout les preuves de l'amour de Dieu, et l'âme chrétienne ne saurait apporter trop de soin à les découvrir, à s'en

pénétrer. Sans doute nous ne pourrons jamais bien connaître le Cœur de Jésus, ni comprendre toute la profondeur, la puissance et l'étendue de son amour; mais plus sera juste l'idée que nous nous en ferons, plus s'avivera notre désir de l'aimer, plus nous nous sentirons fermement résolus à Lui rendre amour pour amour.

143. *Lieu*[1]. — L'oraison mentale peut se faire partout[2]. Mais il vaut mieux, pour éviter les distractions, la faire dans un lieu solitaire et retiré. « Lorsque vous voudrez prier, dit Notre-Seigneur, entrez dans votre chambre, et, en ayant fermé la porte, priez votre Père dans le secret[3]. »

La maison de Dieu est aussi désignée dans les saints Livres comme le lieu de la prière : *Domus mea domus orationis est* (Luc, XIX, 46); et nos églises, plus encore que le temple de l'ancienne loi, favorisent le recueillement et la ferveur; car Jésus y réside et du tabernacle partent des effluves divines, qui réchauffent la foi et allument l'amour.

144. *Posture.* — Pour mieux prier on prendra une posture humble et recueillie : l'attitude exté-

[1] Cf. Suarez, *De devotione*, ch. VIII.

[2] *Volo viros orare in omni loco.* (I. Tim., 2. 8.)

[3] *Cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito.* (Matth. VI, 6.)

rieure aide aux bonnes dispositions de l'âme. On évitera de trop rechercher ses aises, mais aussi de trop contraindre le corps : si on s'abandonne à la mollesse, l'esprit sera plus porté aux divagations; l'attention serait également distraite, si l'on s'appliquait à se faire souffrir; le faire quelques instants, par exemple se tenir un moment sans appui pour dompter la nature, est un procédé excellent qui, en cas de distractions, aide à se vaincre; mais ce procédé, trop prolongé, pourrait être une cause de préoccupations et par là même devenir nuisible.

145. *Temps.* — L'oraison peut se faire à toute heure du jour, mais tous les docteurs conviennent que le matin est le temps le plus convenable : le corps est plus libre, les distractions sont moins à craindre, et l'oraison exerce une heureuse influence sur la journée tout entière. Les Livres saints désignent surtout le matin comme l'heure de la prière[1].

[1] *Domine, mane exaudies vocem meam. — Mane adstabo tibi.* (Psaume 5.) — *Auditam fac mihi mane misericordiam tuam.* (Psaume 142, ỳ. 8.) — *Et mane oratio mea præveniet te.* (Psaume 87, ỳ. 14.) — *Oportet prævenire solem ad benedictionem tuam et ad ortum lucis te adorare.* (Sap., XVI, 28.)

146. *Durée.* — Combien de temps doit durer l'oraison ? On prête assez communément à sainte Thérèse cette maxime : « Faites un quart d'heure d'oraison par jour et votre salut est assuré. » Nous n'avons trouvé nulle part, dans ses écrits, de parole semblable. Les docteurs et les Saints exigent tous une plus longue durée, et saint Pierre d'Alcantara en donne excellemment la raison : « Si le temps est trop court, on le passe à débarrasser l'imagination et à régler le cœur, et lorsque l'on était prêt, et qu'il eût fallu commencer l'exercice, on le laisse. C'est donc avec raison que l'on conseille de prendre, pour faire l'oraison, le plus de temps possible ; et il serait mieux d'y employer une seule fois un temps considérable, que deux fois peu de temps chacune. (*De l'oraison*, ch. XII, 6e avis.) »

Ceux qui écrivent plus spécialement pour les religieux, demandent une heure et demie ou deux heures[1]. Ainsi Grenade (Part. I, ch. XI, 6e avis), saint Pierre d'Alcantara (*loco citato*), sainte Thérèse (*Sa vie*, ch. VIII). Saint François de Sales,

[1] Ils y mettent toutefois ce tempérament que, si l'oraison suit un autre exercice de dévotion, ou si elle se fait à un moment où l'on soit facilement recueilli, elle peut alors être plus courte.

qui a plus spécialement en vue les gens du monde et les personnes plus adonnées à la vie active, demande une heure (*Vie dévote*, 2e partie, ch. I). Cependant il commençait par ne demander qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure, comme ses *Lettres* le prouvent. Saint Alphonse de Liguori veut que l'on augmente peu à peu, à mesure que la ferveur s'accroît; mais que l'on ne commence pas par exiger plus d'une demi-heure[1].

A ceux qui déclarent ne pouvoir donner qu'un quart d'heure à cet exercice ne vaudrait-il pas mieux conseiller de consacrer en effet un quart d'heure exclusivement à l'oraison et de la continuer en travaillant, de façon à y passer quand même le temps convenable? Sans doute un simple quart d'heure de méditation vaudrait mieux que rien, mais les effets d'une si courte oraison seraient si minimes, l'âme y trouverait si peu de fruits et surtout si peu d'attraits, qu'elle ne s'y attacherait guère et ne demeurerait pas longtemps fidèle à ce saint exercice.

147. *Continuité de l'oraison mentale*[2]. — Est-

[1] *Ab initio non plus quam medium horæ spatium assignet, quod deinde, crescente spiritu, plus minusve augebit.* (*Praxis*, 123.)

[2] Suarez, *De Devotione*, ch. v.

ce une faute d'interrompre son oraison mentale? En soi, non, si l'interruption se fait pour un bon motif et d'une façon respectueuse envers Dieu. Mais comme ces interruptions, même involontaires, sont toujours funestes à l'âme, et que la cause doit très souvent en être attribuée au démon, on doit les éviter avec le plus grand soin.

D'ailleurs ces interruptions sont souvent légèrement coupables, car elles se font par négligence et légèreté d'esprit; elles sont par là même irrespectueuses envers Dieu et contraires à notre bien spirituel. Et cela est vrai également des interruptions dans les prières vocales.

148. *Distractions.* — Les chrétiens qui s'adonnent à l'oraison mentale sont souvent détournés d'y persévérer par les distractions qu'ils y éprouvent; ils s'imaginent que c'est un temps perdu et que la méditation est pour eux un exercice absolument inutile. Ils ont peine en effet à accepter cette vérité que, quand la distraction est involontaire, elle n'enlève rien à la valeur de l'oraison. Dieu ne demande que la bonne volonté et non le succès et, à ses yeux, une oraison pleine de distractions involontaires a autant de prix que si elle était faite sans aucune distraction. Pour l'âme elle-même, ces distractions pénibles mais

non coupables peuvent produire un effet des plus salutaires ; elles obligent l'âme à soutenir un combat très méritoire, et elles l'amènent à agir d'une façon plus désintéressée, persévérant dans cette lutte contre elle-même, non pour les consolations qui lui sont refusées, mais par pur esprit de devoir et d'attachement à Dieu.

149. Pour qu'une distraction soit vraiment involontaire, il faut trois choses (Suarez, *loco citato*) : 1° Que l'on ait, en commençant, l'intention bien arrêtée de ne céder à aucune distraction ; 2° que l'on repousse les distractions dès qu'on s'en aperçoit, autrement on révoquerait l'intention première ; 3° que l'on se prépare avant de se mettre à la prière, de façon à supprimer toute occasion de divagation.

Encore faut-il combattre ces distractions sans trop de contention. « S'il faut de toute nécessité, dit saint Pierre d'Alcantara, l'attention et le recueillement du cœur en l'oraison, il ne faut pas moins que l'attention soit tranquille et modérée, sans quoi elle nuirait à la santé et elle mettrait obstacle à la dévotion. Il en est qui se fatiguent la tête par les efforts excessifs qu'ils font pour se rendre attentifs à ce qui les occupe ; il y en a d'autres qui, pour se mettre à couvert de cet

inconvénient, sont là très mous, désœuvrés et prêts à être emportés par tous les vents. Il faut fuir ces extrêmes et prendre un juste milieu... De même que celui qui monte une bête vicieuse, il faut tenir les rênes fermes, c'est-à-dire ni trop lâches ni trop courtes, afin de ne pas aller à reculons et de ne pas galoper dangereusement. » (Ch. XII, 4e avis.)

VIE ILLUMINATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE

150. On appelle vie illuminative l'état des âmes déjà avancées dans le bien, qui évitent facilement les fautes mortelles, travaillent sincèrement à leurs progrès, mais sont encore bien faibles à l'égard des fautes vénielles dans lesquelles elles tombent fréquemment. Ayant beaucoup moins à craindre des passions, qui peut-être le dominaient jusque-là, le chrétien vise maintenant à activer en lui la flamme de la sainte charité, et à devenir ainsi plus solide et plus constant dans la pratique de toutes les vertus. *Proficientes ad hoc principaliter intendunt ut in eis charitas per augmentum roboretur* (Saint Thom., 2. 2. q. 24 a. 9).

Bien des âmes, dit Suarez, demeurent toute leur vie dans cet état. Cet état, du reste, est précieux et déjà fort méritoire, quoique bien

éloigné encore de la perfection. La plupart des livres ascétiques (l'*Imitation*, la *Vie dévote*, le *Traité de la Vie spirituelle*, de saint Vincent Ferrier, la *Perfection chrétienne*, de Rodriguez, etc., etc.), supposent que l'on a déjà atteint ce degré de la vie chrétienne. Les exhortations et les conseils qu'ils contiennent s'adressent en effet à des âmes déjà résolues de travailler à leur perfection ; au lieu que, dans les états que nous avons décrits précédemment, la volonté de se sauver et de vivre en bons chrétiens existe bien, mais les désirs de progrès ou ne se rencontrent pas (*Premier degré*), ou sont encore faibles et ne se montrent que par intermittence (*Deuxième degré*). Quand une personne prend goût à la lecture de semblables ouvrages, c'est un signe très probable qu'elle est au moins dans la vie illuminative.

LIVRE III

TROISIÈME DEGRÉ

LES AMES PIEUSES

PREMIÈRE PARTIE

LES PHASES DE LA PIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

Comment l'âme parvient à la vie illuminative

§ 1. *Les consolations sensibles*

151. Il faut à l'homme des années pour passer de la première enfance à la vigueur de la jeunesse ; de même le chrétien n'arrive pas du premier coup à cette résolution sincère et durable de s'adonner sérieusement au service de Dieu, disposition qui marque la jeunesse de la vie spirituelle.

« Les anciens Pères, dit saint Dorothée, tenaient pour une maxime constante que ce que l'esprit

n'embrasse point avec joie ne saurait être de longue durée. » Tant que la pratique de la piété est sans grand charme pour l'âme, celle-ci pourra bien, de temps en temps, en produire les actes; elle fera même de louables et pénibles efforts, mais, selon l'axiome « ce qui est violent ne dure pas », elle manquera de constance, et aux moments de dévotion succèderont des périodes peu ferventes. Comment sera-t-elle donc amenée à marcher d'un pas soutenu dans les voies de la piété? Par les douceurs sensibles qu'il lui sera donné d'y goûter.

Nous avons dit, en effet (n° 76), que certains chrétiens, après avoir paru longtemps stationnaires dans les degrés inférieurs, semblent soudain fortement touchés de la grâce; ils prennent goût aux choses de la piété, ils éprouvent un attrait plus grand au service de Dieu : les exercices de la prière, la fréquentation des sacrements deviennent pour eux pleins de charme, leur esprit paraît avoir reçu de nouvelles lumières et une intelligence plus vive des vérités chrétiennes, mais surtout leur cœur attendri savoure bien mieux qu'auparavant les douceurs de la dévotion.

152. Chez les uns cette action miséricordieuse de Dieu s'exerce dès le début de la conversion,

chez d'autres dès l'adolescence, quand la raison est suffisamment développée. Le plus souvent, cependant, c'est après avoir servi Dieu pendant un temps plus ou moins long, avec fidélité, mais sans grande ardeur, que l'âme éprouve cette poussée de grâce si salutaire et si utile à son avancement. Cette faveur de Dieu vient parfois sans que le fidèle ait rien fait de plus qu'à l'ordinaire; dans ce cas, c'est souvent à l'occasion de quelque événement extérieur que s'opère cet heureux changement : mission, carême, retraite, pèlerinage; d'autres fois, et plus souvent, croyons-nous, ce sera comme une récompense d'efforts un peu plus généreux que de coutume. C'est, d'après sainte Thérèse, la persévérance dans le bien et la victoire dans les combats qui ouvrent ces troisièmes demeures. L'âme a donc déjà fait preuve d'une certaine fidélité quand Dieu, pour aider sa faiblesse encore bien grande, lui communique ses grâces puissantes, pleines de suavités et de charmes.

« Lorsqu'on commence à se donner à Dieu, dit le P. Grou, Il nous traite d'abord avec beaucoup de douceur pour nous gagner; Il répand dans l'âme une paix, une joie ineffables; Il nous fait trouver du goût à la retraite, au recueillement, aux exercices de piété; Il nous facilite la pratique de

la vertu; rien ne coûte, on se croit capable de tout. » (*Manuel des âmes intérieures*, p. 22).

« Notons-le bien, dit saint Jean de la Croix, dès que l'âme a pris la ferme résolution de servir Dieu, le Seigneur a coutume de la diriger dans les voies spirituelles, en la traitant comme une tendre mère qui nourrit son enfant. Elle le réchauffe sur son sein, lui donne un lait bien doux, une nourriture délicate; elle le porte dans ses bras, le comble de caresses et de gâteries. Mais, à mesure qu'il grandit, la mère le sèvre peu à peu de toutes ces jouissances; elle lui retire le sein dont elle le détourne en oignant ses mamelles d'une substance amère; elle cesse de le porter dans ses bras et le force à marcher de lui-même; elle lui fait perdre les faiblesses de l'enfance et le prépare à des habitudes plus fortes et à des œuvres plus grandes. La grâce de Dieu, comme une mère aimante, tient la même conduite à l'égard de l'âme nouvellement engendrée par le zèle et le désir de servir Dieu. Tout est douceur pour cette âme, elle goûte avec suavité le lait des faveurs spirituelles; nul obstacle ne l'arrête, les exercices de piété n'ont que des attraits pour elle. Dieu la porte, en vérité, amoureusement sur son sein, comme un enfant à la mamelle. Aussi le bonheur de cette âme consiste-

t-il à passer de longues heures en oraison; les pénitences font son bonheur; les jeûnes la réjouissent; sa consolation est de fréquenter les sacrements et de boire à longs traits à la coupe des communications divines. » (*Nuit obscure*, L. I, ch. I).

En même temps qu'elles développent dans l'âme un vif attrait pour les choses de la piété, ces jouissances spirituelles dégoûtent des vanités et des plaisirs mondains : « Je ne m'ébahis pas, ma chère cousine, écrivait saint François de Sales, si Dieu, vous donnant le goût de sa présence, vous a, petit à petit, dégoûtée du monde. Sans doute, ma fille, rien ne fait trouver le chicotin si amer que de se nourrir de miel. Quand nous savourerons les choses divines, il ne sera plus possible que les mondaines nous reviennent donner appétit. » (*Lettre 885*, édition Briday). « Ce sont là, dit ailleurs ce saint Docteur, des grains sucrés que Dieu donne à ses petits enfants pour les amorcer; ce sont des eaux cordiales qu'il leur présente pour les conforter; ce sont aussi quelquefois des arrhes des récompenses éternelles. » (*Vie dévote*, 4e partie, ch. XIII).

§ 2. *Nature de ces jouissances spirituelles*

153. Pour traiter cette question, il nous faut faire ici un peu de psychologie et rappeler brièvement les principes philosophiques sur lesquels est basée la distinction des facultés de l'âme.

Les êtres qui s'offrent à l'âme sont de deux sortes : les uns sensibles, les autres purement spirituels. Les premiers sont perçus ou par les sens extérieurs, la vue, l'ouïe, le goûter, etc., ou par l'imagination qui est aussi un sens « un peu plus intérieur que les autres, mais dans le fond aussi grossier, puisque après tout, ce qui y entre n'est toujours que corps ». (Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, Livre V). Ce qui est spirituel est perçu par l'intelligence ou la raison. C'est par l'intelligence que nous atteignons le monde des esprits, Dieu, les anges, l'âme humaine ; c'est par l'intelligence que nous découvrons les qualités morales de nos semblables ; c'est par la raison que nous apercevons les avantages que nous procurera telle ou telle mesure.

154. Aux connaissances fournies par les sens et la raison correspondent des mouvements de l'âme que l'on appelle en langage philosophique passions, et sentiments dans la langue courante.

Ainsi à la perception d'un objet bon, agréable, succède instinctivement un mouvement d'attraction vers cet objet ; si l'objet est mauvais ou répugnant, c'est un mouvement de répulsion. Si l'objet aimé est possédé, c'est la joie ; s'il est enlevé, c'est la tristesse.

La faculté qui produit ces divers sentiments est nommée appétit ou faculté appétitive. Ce mot indique proprement le mouvement d'amour ou d'inclination vers le bien perçu par les sens ou l'intellect, parce que ce mouvement est le premier de tous, et celui d'où procèdent tous les autres. « Les autres passions, dit Bossuet, se rapportent au seul amour qui les enferme et les excite toutes. La haine de quelque objet ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre : je ne hais la maladie que parce que j'aime la santé ; je n'ai d'aversion pour quelqu'un que parce qu'il met un obstacle à posséder ce que j'aime. Le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a. La fuite et la tristesse sont un amour qui s'éloigne du mal par lequel il est privé de son bien, et qui s'en afflige. L'audace est un amour qui entreprend, pour posséder l'objet aimé, ce qu'il y a de plus difficile, et la crainte un amour qui, se voyant

menacé de perdre ce qu'il recherche, est troublé de ce péril. L'espérance est un amour qui se flatte qu'il possédera l'objet aimé, et le désespoir est un amour désolé de ce qu'il s'en voit privé à jamais, ce qui cause un abattement dont on ne peut se relever. La colère est un amour irrité de ce qu'on lui veut ôter son bien, et s'efforçant de le défendre. Enfin, ôtez l'amour, il n'y a plus de passion, et posez l'amour, vous les faites naître toutes. » (*Connaissance de Dieu et de soi-même,* I, 6).

Ces passions seront sensibles si l'objet en est sensible : telles sont les émotions produites par la vue ou par la représentation imaginative de tout ce qui excite la sensualité. Les émotions sensibles supposent l'union de l'âme et du corps ; c'est l'un et l'autre, ou mieux c'est le composé humain qui est alors remué ; elles nous sont communes avec les animaux.

La faculté qui est le siège de ces émotions sensibles est appelée par les philosophes appétit sensitif.

155. Les objets spirituels perçus par l'intelligence, ou à l'aide des idées, ou à l'aide du raisonnement, produisent dans l'âme des mouvements analogues, soit spontanés (*motus primo-primi*),

soit délibérés ; tels sont les mouvements d'amour, de désir, de crainte, de satisfaction, de regret.

Ainsi, que l'on propose à un mathématicien quelque problème ardu, il en désire la solution ; ce désir spontané une fois accepté, consenti par lui, devient la détermination de trouver cette solution ; la solution rencontrée, un sentiment de satisfaction naît dans l'âme. La faculté qui poursuit ou repousse ces biens ou ces maux intellectuellement connus, qui s'en réjouit ou s'en attriste, est appelée par les philosophes l'appétit intellectuel ou la volonté. Elle est dans l'âme à l'exclusion du corps, et se rencontre non seulement chez l'homme, mais chez les êtres purement spirituels comme chez les bons anges et les démons.

Les mouvements de cette faculté, amour, désirs, volitions, regrets, etc., étant tout spirituels, on ne les *sent* pas. Cependant, à leur occasion, le corps ressent souvent des émotions que l'on confond à tort avec les sentiments purement spirituels. Il ne sera pas hors de propos d'insister sur ce point.

156. Par eux-mêmes, les deux appétits sont absolument distincts : on ne trouve chez les animaux que l'appétit sensitif, chez les anges que l'appétit intellectuel ; mais chez l'homme ils sont

si étroitement liés que les actes de l'un et de l'autre sont parfois difficiles à discerner.

La principale cause de cette liaison intime, c'est que le plus souvent le même être agit à la fois sur les sens et sur l'intellect; l'époux peut aimer l'épouse et à cause des grâces extérieures qui le charment, et en raison des qualités morales qu'il remarque en elle : bonté, dévouement, finesse, prudence. L'affection de cet époux sera à la fois sensible et spirituelle; la présence de son épouse lui causera à la fois une joie sensible et une satisfaction raisonnée; si elle est absente, son imagination lui peignant, éloigné de lui, l'objet de sa tendresse, il éprouvera une émotion de tristesse sensible; et en même temps la pensée des services dont il sera privé lui causera du regret. Evidemment, dans ce cas, les deux appétits sont émus simultanément. Il en est de même des émotions esthétiques où l'intelligence saisit l'idéal sous des formes sensibles : ainsi devant un beau spectacle, une douce mélodie, un tableau de grand maître, l'homme est fortement remué et dans son être intellectuel et dans son être sensible.

Il y a plus, même quand l'objet est purement spirituel, les émotions qu'il excite, et qui devraient être aussi purement spirituelles, gagnent souvent

l'appétit sensitif; celui-ci éprouve alors des mouvements sensibles répondant à ceux de la volonté. Ainsi quand l'âme est contente à la nouvelle de quelque événement heureux, du succès de quelque entreprise, le cœur se dilate ; quand l'âme s'afflige, subit quelque échec, ou encore conçoit du regret pour une faute passée, le cœur se resserre. Cependant cette connexion n'est pas essentielle ; l'appétit intellectuel peut être ému, sans qu'il y ait répercussion dans l'appétit sensitif; la contrition sera parfois très intense dans une âme livrée à l'aridité et qui gémira de se trouver insensible.

157. Ceci posé, nous disons : ce sont les douceurs sensibles que Dieu emploie pour toucher les âmes novices et assurer leurs pas dans la voie de la piété. Ces suavités, que l'on appelle souvent consolations spirituelles[1], *Memor fui judiciorum tuorum, Domine, et consolatus sum*[2], et que les

[1] Sainte Thérèse les appelle « les contentements *los contentos* ». (*Chat. int. 4e Dem.*, chap. I.)

[2] Ce mot consolation est, depuis longtemps, usité dans le langage ascétique. L'Écriture, les Pères, l'*Imitation* l'ont employé. Mais saint Ignace semble en avoir précisé le sens. « J'appelle consolation, dit-il, un mouvement intérieur qui est excité dans l'âme, par lequel elle commence à s'enflammer dans l'amour de son Créateur... La consolation fait

théologiens appellent encore la dévotion accidentelle[1], supposent bien, il est vrai, comme les émotions esthétiques, dont nous parlions tout à l'heure, l'action des facultés spirituelles ; mais la part qu'y prennent les facultés sensibles est si grande, l'âme est si vivement impressionnée par les joies qui envahissent l'appétit sensitif, que dans le langage ordinaire l'on passe sous silence le rôle joué par l'intelligence et la volonté, et l'on appelle ces phénomènes les opérations *sensibles* de la grâce. Telles sont les émotions produites, soit par des représentations imaginatives de choses saintes, comme la naissance, la passion de Notre-Seigneur, le ciel, le jugement ; soit par des objets ou faits extérieurs, comme cérémonies, manifestations éclatantes du culte, chants, images, tableaux.

encore répandre des larmes qui portent à l'amour de son Seigneur l'âme touchée du regret de ses péchés ou de la Passion de Jésus-Christ ou de toute autre considération qui se rapporte à son service ou à sa louange. Enfin, j'appelle consolation toute augmentation d'espérance, de foi et de charité, et toute joie intérieure qui appelle et attire l'âme aux choses célestes et au soin de son salut, la tranquillisant et la pacifiant dans son Créateur et Seigneur. » (*Exercices spirituels*. Discernement des esprits, 3e règle.)

[1] Cf. Suarez. *De devotione*. VI, 18, 19.

« Dieu dans sa miséricorde infinie, dit le V. Libermann, prend cette âme selon la faiblesse de sa nature et par le côté où elle est attirée à Lui. Elle est toute répandue dans les sens et, habituée à recevoir ses impressions par les sens, à juger, à aimer et à agir par les sens, elle ne vit que par les sens. La voyant dans cet état et voulant l'attirer à une vie de sainteté, la grâce divine opère nécessairement sur ses sens intérieurs, lui fait percevoir Dieu (et les choses divines), par le secours de l'imagination, impressionne les sens (l'appétit sensitif) et donne à l'âme une impulsion sensible vers Dieu[1]. Autant la jouissance est grande, autant le mouvement passionné qui tend vers cette jouissance est violent (*Écrits spirituels*, p. 408)... Dieu dispose les facultés sensibles à se prêter à ses vues de miséricorde par la douceur, les jouissances et les contentements. Ces facultés affamées et pleines des ordures des créatures commencent à voir que c'est en Dieu que réside leur véritable bien. Elles commencent à rompre avec les créatures et prennent l'habitude d'aller à Dieu. Cela les purifie des désirs grossiers de se

[1] Cf. Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, l. II, ch. XVII.

satisfaire dans les créatures ; elles sont contentes, elles jouissent de Dieu, elles aiment à ne jouir que de Lui (*Ibid.*, p. 226). »

158. Ce sont donc les facultés sensibles de l'homme qui sont alors l'objet de ce travail de la grâce. Ce sont elles, du reste, qui dominent chez les imparfaits ; c'est par la partie sensible, la moins noble de leur être, qu'ils se laissent habituellement conduire. Cela est si vrai que les défauts même spirituels, comme l'orgueil, revêtent d'ordinaire en eux des formes sensibles, l'imagination[1] et l'appétit sensitif ayant une aussi grande part en ces défauts que les facultés intellectuelles. Aussi serait-il comme impossible, ou du moins peu conforme à la marche ordinaire des choses, de captiver sous le joug de la grâce ces natures

[1] Par le mot *imagination* on désigne souvent cette activité de l'esprit qui tire des plans, fait des combinaisons, calcule ou rêve, en un mot escompte l'avenir ou le prépare. Il y a là, sans doute, le produit de plusieurs facultés, mais l'imagination — nous prenons ce mot dans le sens philosophique — y joue un grand rôle. Combien d'images, de tableaux fait-elle passer sous les yeux de l'âme ! Si on semble attribuer à elle seule tous ces projets ou ces rêveries, c'est qu'elle y a souvent la part prépondérante ; elle séduit et entraîne la raison, dont elle cause presque tous les égarements.

imparfaites par des considérations de pure raison, et par des attraits communiqués à la volonté indépendamment de l'appétit sensitif; la réaction serait trop forte de la part des facultés sensibles, si elles n'étaient elles-mêmes subjuguées tout d'abord par les jouissances que Dieu leur accorde.

159. Ces consolations spirituelles ne sont pas inconnues même dans les degrés inférieurs de la vie purgative. Il est certaines circonstances dans lesquelles, les sens étant vivement frappés, peu d'âmes chrétiennes demeurent froides et impassibles, par exemple au jour d'une première communion et dans ces solennités touchantes du culte catholique, processions du Très Saint Sacrement, cérémonies extraordinaires de missions, de fêtes, dans ces grands pèlerinages où la foi se manifeste si admirablement; dans tous ces cas l'émotion peut être vive et les consolations abondantes. Les âmes en état de péché elles-mêmes sont parfois fortement remuées par ces spectacles et en reçoivent une impression fort salutaire. En dehors de ces occasions, les débutants sont peu favorisés de ces douceurs intimes. Ils goûtent bien une certaine paix, ils éprouvent une certaine satisfaction du devoir accompli, qui soutient leur fidélité et contribue à les maintenir dans leur état; mais ce

ne sont point là les joies suaves dont nous voulons parler, et que les âmes plus avancées éprouvent en s'acquittant des devoirs ordinaires de la piété chrétienne.

160. C'est un moment important de la vie spirituelle que celui où s'exerce cette action de la grâce ; ce serait un réel malheur si le directeur ne s'en apercevait pas, car il ne ferait rien pour la favoriser, et l'effet en serait moins puissant. Il est rare pourtant que les dirigés fassent d'eux-mêmes connaître qu'ils éprouvent ces sentiments vifs et suaves. Mais à certains signes un directeur attentif et vigilant pourra les reconnaître ou du moins être amené à les soupçonner, et il lui sera facile alors, grâce à quelques interrogations, de changer ses soupçons en certitude. Il s'apercevra qu'une âme est devenue soudain plus fidèle à fréquenter les sacrements, plus avide de la sainte Eucharistie, capable de surmonter les obstacles qui la retenaient jusque-là éloignée de la communion. Il constatera plus d'assiduité à la prière et aux exercices de dévotion, moins de respect humain, une conscience plus clairvoyante et plus délicate, et en même temps des désirs de progrès se manifestant par des efforts appréciables et par des demandes de conseils, etc. Un autre signe

des grâces sensibles, c'est le goût que trouve une âme à lire des ouvrages de piété et à entendre les sermons ; tout ce qui lui parle de Dieu l'émeut et la charme. Enfin, si elle est tombée autrefois dans de grands écarts, le père spirituel verra naître en elle un vif regret de ses anciennes fautes et un désir sérieux de les réparer. Les âmes moins avancées et qui ne sont pas favorisées de ces grâces sensibles ont bien une disposition sincère de ne pas retomber dans leurs égarements, mais elles n'éprouvent pas ces vifs sentiments de pénitence ; le souvenir de leurs péchés ne les poursuit guère et ne leur cause pas une douleur bien profonde. A ces diverses marques le directeur reconnaîtra le travail intérieur de l'Esprit de Dieu ; souvent aussi à ces mêmes signes il pourra juger si l'action divine est plus ou moins intense.

En effet, ces douceurs, ces émotions suaves qui saisissent le cœur et le gagnent au service de Dieu varient, selon les sujets, de force et d'intensité. Maître de ses dons, Dieu peut les accorder plus ou moins abondamment suivant son bon plaisir. D'un autre côté, l'action de la grâce peut être favorisée par une fidélité plus exacte, un recueillement plus profond, un plus grand esprit d'oraison et d'union à Dieu ; l'impression en sera

vive et durable et pourra se prolonger pendant toute une journée. Au contraire, par une demi-dissipation, par une légèreté insuffisamment réprimée ou une certaine inconstance dans le bien, l'âme peut empêcher en partie les opérations de la grâce ; alors les effets seront moins sensibles et les progrès plus lents.

§ 3. *Durée de cet état de jouissances*

161. Cet état si précieux, où les facultés sensibles sont purifiées et détournées de leurs tendances vicieuses par les jouissances spirituelles, est loin d'être identique chez tous. Nous venons de voir que ce sera chez les uns comme un courant puissant ; il sera faible chez les autres ; ajoutons que, parfois, cet état si doux se prolonge beaucoup, et que, parfois, au contraire, il est d'assez courte durée.

Les jeunes clercs et les novices vraiment bons et réguliers demeurent ordinairement sous cette influence pendant la première partie de leur séminaire ou de leur noviciat[1], quelques-uns plus

[1] « Les personnes *retirées du monde* sont soumises à l'épreuve dont nous parlons — les aridités de la nuit obscure — plus vite que les autres, dit saint Jean de la Croix,

longtemps. Non pas, assurément, qu'ils soient pendant cette période exempts de tout combat ; il y a toujours en cette vie une certaine alternative de joies et de peines, de luttes et de repos ; mais, en général, les épreuves sont légères, la pratique des vertus est puissamment aidée en eux par les consolations qu'ils y trouvent ; et si la répression de leurs défauts leur coûte, elle leur coûte peu, tant ils sont portés par la grâce.

Satis suaviter equitat, quem gratia Dei portat [1]

162. Pendant cette période de la jeunesse spirituelle, les consolations sont assez habituellement la récompense de la fidélité à la grâce ; au contraire, la diminution de ces jouissances sensibles est souvent le résultat de l'inconstance et une leçon que Dieu donne pour amener à veiller

et habituellement dès leurs débuts dans la vie intérieure... Il ne se passe ordinairement guère de temps pour elles sans qu'on les voie entrer dans cette nuit et tomber dans la sécheresse. » (*Nuit obs.* L. I, ch. VIII.) Mais il faut ajouter que la plupart de ces dernières, avant de quitter le monde, ont déja éprouvé de grandes consolations spirituelles ; presque toujours elles ont trouvé dans cette abondance de grâces sensibles la force de surmonter les obstacles que le monde et le démon opposaient à leur vocation.

[1] Il avance aisément et avec joie celui que la grâce soulève. (*Imit.*, II, 9.)

davantage sur soi-même et à se renoncer plus généreusement[1]. Cependant, cette épreuve, comme celles qui viendront plus tard, peut avoir déjà pour but de consolider les débutants dans la piété par les efforts plus grands qui sont alors nécessaires. Dans ce cas, l'épreuve n'est pas continue, et des intervalles de repos et de douceurs surviennent bientôt fort à propos pour soutenir leur faiblesse et réchauffer leur ardeur.

Quand l'âme est vraiment fidèle, recueillie, quand elle s'applique courageusement à l'humilité et à la mortification, comme aussi quand elle accepte amoureusement les peines que la divine Providence lui ménage, alors elle obtient de Dieu des consolations abondantes et prolongées et entre bientôt dans la ferveur. Nous montrerons plus tard, en traitant du quatrième degré de la vie spirituelle, la voie qu'elle suit en pareil cas. Nous avons à parler, pour le moment, de celles qui ne s'élèvent pas aussi haut dans la perfection et qui demeurent dans ce que nous appellerions la simple piété.

Les chrétiens du troisième degré sont donc ou

[1] Cf. Saint Ignace. *Exercices.* — *Discernement des esprits,* 1re semaine, 9e règle.

ceux qui sont encore dans l'effervescence d'une dévotion naissante, ou ceux qui, après une longue station dans l'état de piété, n'ont pas répondu assez généreusement aux appels de la grâce pour mériter de s'élever plus haut dans l'échelle de la sainteté.

CHAPITRE II

La piété naissante

§ 1. *Fruits produits dans l'âme par les consolations sensibles*

163. Avant de continuer à décrire le travail de la grâce et son mode d'opération, montrons ce que produit sur le cœur chrétien cet état de jouissances et de suavités sensibles, et citons tout d'abord à ce propos les paroles de sainte Thérèse. « Les âmes qui ont surmonté les premières difficultés et sont entrées dans la troisième demeure ont reçu de Dieu non une petite faveur, mais une grâce insigne. Par la bonté divine elles sont, je crois, nombreuses dans le monde. Elles ont un vif désir de ne pas offenser Dieu, elles se tiennent en garde contre les péchés véniels, elles aiment à faire pénitence, elles ont leurs heures de recueillement,

elles emploient bien leur temps, elles s'exercent dans des œuvres de charité envers le prochain, elles sont réglées dans leurs conversations et dans leur mise ; si elles ont une maison à gouverner, elles s'acquittent bien de ce devoir. Leur état est assurément digne d'envie ; il semble que rien ne peut les empêcher d'arriver à la dernière demeure et que, si elles le veulent, le Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée, car les dispositions dont elles font preuve, l'inclinent à leur accorder toutes sortes de grâces. » (*3e Demeure*, ch. I.)

Telle est bien la peinture des âmes pieuses. Grâce à Dieu, elles sont de nos jours, comme du temps de sainte Thérèse, en grand nombre dans le monde. Sans doute, et nous le montrerons bientôt, elles sont loin d'être sans défaut, mais elles sont cependant la vie de l'Église, le soutien des bonnes œuvres, l'instrument dont Dieu se sert souvent pour ramener les pécheurs et affermir les faibles. Fort attachés à la cause de Dieu, ces chrétiens pieux ressentent un grand éloignement pour les ennemis de l'Église. Leur foi est bien plus ferme et bien plus éclairée que dans les degrés inférieurs. Si par malheur ils font des chutes, ils sentent vivement la gravité de leurs fautes et en éprouvent de cuisants remords. Ils comprennent

l'amour de Dieu pour eux, et ce n'est pas seulement par une affection de raison, c'est avec des sentiments de tendresse filiale que leur cœur se porte vers Lui.

164. Quel est celui qui n'a pas rencontré nombre d'âmes chrétiennes dans ces excellentes dispositions; eh bien! nous le répétons, des dispositions si peu naturelles supposent une action toute particulière de la grâce, non seulement sur l'esprit, mais sur le cœur.

Combien ils se trompent, ceux qui s'imaginent que, pour former des chrétiens solides, il suffit de leur donner une instruction religieuse bien complète. La science de la doctrine chrétienne ne suffit pas à gagner la volonté, elle ne peut lui assurer cette fermeté qui rend les chutes peu probables. L'instruction religieuse est requise, — c'est la base nécessaire de l'édifice chrétien, — mais, de plus, il faut qu'une pratique courageuse de la vertu ait affaibli les inclinations vicieuses et que la grâce, trouvant moins d'obstacles, ait pu s'étendre davantage, qu'elle ait attendri le cœur, qu'elle l'ait pénétré profondément. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*. Quand le cœur a ainsi « goûté et reconnu combien le Seigneur est doux », quand, ravi par ses douceurs

il s'est donné complètement à Lui, non par un don d'un jour, qui ne laisserait que peu de traces, mais par une pratique assez longue et fidèle, la foi devient plus profonde, et alors il est plus difficile aux ennemis de l'âme de la séduire et de la détourner de ses devoirs.

Pour être bien comprises, il faut que les vérités religieuses aient été pratiquées et aimées ; la foi, étant un effet de la grâce, vient autant du cœur que de l'esprit, la volonté y a autant de part que la raison. Ainsi les âmes foncièrement pieuses que nous rencontrons dans le monde ne doivent pas cette constance presque inébranlable, cet attachement à Dieu que nous admirons en elles à une connaissance plus approfondie, mais qui serait purement spéculative, de la religion ; il ne faut pas non plus chercher à l'expliquer par des habitudes de famille. Toutes elles ont subi un travail spécial de la grâce, une formation intime qui a été plus ou moins lente et aussi plus ou moins complète, mais toujours énergique et suave. Toutes elles ont su prier, s'adonner à de sérieuses réflexions, toutes elles ont eu plus ou moins à lutter et à pratiquer l'abnégation, ne serait-ce que dans le combat contre leurs défauts, et telle a été leur part dans ce travail de formation. Mais toutes aussi ont

éprouvé la double action de Dieu sur les âmes fidèles, à savoir : les consolations spirituelles et des épreuves qui ont épuré leur amour.

165. Voilà pourquoi ce serait faire fausse route que de prétendre tout obtenir par l'instruction. L'éducation chrétienne, la formation à la vertu doit, même chez les enfants, être menée de pair avec les leçons du catéchisme; et, pour les jeunes gens et les jeunes personnes, il faut tendre à obtenir d'eux une vraie piété, si l'on veut assurer leur persévérance. S'il se rencontrait des prêtres qui méconnaîtraient, ou qui, du moins, ne comprendraient qu'imparfaitement ces grands principes, nous pourrions les convaincre par leur propre expérience. Où ont-ils puisé leur amour de l'Église, leur zèle pour la gloire de Dieu, leur esprit de fidélité au devoir? Ne doivent-ils pas, pour expliquer ces sentiments devenus en eux comme une seconde nature, se reporter au temps de leur séminaire ou de leur noviciat, à cette époque bénie où leur générosité naissante était si fortement encouragée par les charmes et les douceurs qu'ils trouvaient dans une vie toute de recueillement et de prière? La lumière ne se faisait-elle pas plus vive dans leur esprit, à mesure que leur cœur était plus ému; la vérité ne se révélait-elle pas à eux

167. *Orgueil.* — « Les commençants, dit saint Jean de la Croix, (Chap. II) se sentent une si grande ferveur et un tel empressement aux exercices de dévotion, que cette heureuse disposition, par suite de leur imperfection, donne souvent naissance à de secrets mouvements d'orgueil et les amène à une certaine satisfaction d'eux-mêmes et de leurs œuvres..... Plusieurs en arrivent à ce degré d'aveuglement de vouloir être considérés comme les seuls gens de bien ; en toute occasion on les voit agir et parler de manière à condamner les autres. Toujours portés à la détraction, ils se récrient contre la paille qui est dans l'œil d'autrui et ne font pas attention à la poutre qui est dans le leur ; ils enlèvent aux autres un moucheron et ils avalent un chameau..... »

Le désir d'avancer, quand il est inspiré par l'amour de Dieu, est certes fort louable, mais chez certaines âmes éprises d'elles-mêmes, ce désir vient d'un autre principe : elles souffrent de se voir dépassées, elles voudraient n'être inférieures à personne : si elles entendent parler de quelque acte sublime de vertu, elles prétendent aussitôt l'accomplir, ne croyant rien au-dessus de leurs forces. Au lieu d'agir avec simplicité et sincérité, ne montant que par degrés, selon la mesure des

grâces reçues, elles veulent s'élever d'elles-mêmes sans le secours de Dieu ni des hommes; aussi les voit-on repousser les encouragements, dédaigner les conseils et ne se fier qu'à leurs propres lumières.

D'autres s'arrêtent avec complaisance dans la considération de leurs œuvres, elles énumèrent leurs sacrifices, leurs victoires, les difficultés vaincues, et en même temps, comme le Pharisien de l'Évangile, elles jugent avec sévérité des personnes qui sont plus méritantes qu'elles aux yeux de Dieu.

« Il y en a, dit encore saint Jean de la Croix, qui font peu de cas de leurs fautes, tandis que, d'autres fois, ils s'en affligent outre mesure, parce qu'ils avaient une haute opinion de leur sainteté; alors ils s'irritent et s'impatientent contre eux-mêmes, ce qui dénote une nouvelle imperfection. Souvent ils demandent avec anxiété au Seigneur d'être délivrés de leurs défauts et de leurs mauvaises tendances, mais c'est bien plus pour n'avoir pas à en souffrir et pour vivre en paix que pour être agréables à Dieu. »

Saint François de Sales dit la même chose dans son charmant langage : « Encore que la raison veut que quand nous faisons des fautes, nous en soyons

déplaisants et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités... Ces colères, dépits et aigreurs, que l'on a contre soi-même, tendent à l'orgueil et n'ont origine que de l'amour-propre qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. » Et le saint docteur fait remarquer très justement que ce qui montre bien qu'il y a là plus de dépit naturel que de vraie contrition, c'est que « ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitera avec une amertume non pareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle et ne fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait une légère murmuration, et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté, et ainsi des autres. » (*Vie dévote*, 3e partie, ch. IX).

168. *Avarice*. — « Parmi les commençants, dit toujours saint Jean de la Croix (ch. III), un

grand nombre se laissent aller à une véritable avarice spirituelle. Jamais ils ne sont satisfaits des dons que Dieu leur accorde et, s'ils se voient pour un instant privés de la consolation qu'ils cherchaient dans les pratiques pieuses, la tristesse et le chagrin les envahissent aussitôt. On en rencontre qui ne se lassent pas d'entendre des conférences spirituelles, de recevoir des conseils, de posséder et de lire de nombreux traités sur ces matières. Leur temps se passe bien plus en ces occupations qu'à faire des actes méritoires ; ils oublient de pratiquer, comme ils le devraient, la mortification et la perfection de la pauvreté intérieure. En outre ils ont la passion d'amasser des images, de se surcharger de rosaires, de croix rares et précieuses... D'autres s'entourent d'*Agnus Dei*, de reliques et d'authentiques, comme les enfants le font de leurs jouets. Je ne condamne en cela que l'esprit de propriété et l'attachement que l'on a à ces choses. Leur genre, leur grand nombre, leur valeur comme curiosité sont tout à fait opposés à la pauvreté spirituelle, car l'on ne doit voir dans la dévotion que la chose essentielle et ne prendre de tous ces moyens que ce qui est nécessaire pour l'alimenter. »

169. *Colère.* — « La recherche des douceurs

spirituelles est, pour ainsi dire, générale chez les commençants ; ils ne savent pas en jouir ordinairement sans commettre beaucoup de fautes qui viennent de la colère. Lorsque ces douceurs et ces délices leur manquent, ils sont frappés d'une morne tiédeur qui les rend désagréables dans leurs rapports avec le prochain, irascibles à la moindre occasion et vraiment insupportables. Et cet état succède très souvent au recueillement sensible et savoureux de l'oraison. Dès que cette jouissance leur est enlevée, la nature se laisse aller au dégoût et à l'ennui, absolument comme fait l'enfant à qui on enlève le sein où il prenait ses délices. Cet ennui est un effet naturel où il n'y a pas de faute, pourvu que la volonté n'y adhère pas, mais dont l'imperfection doit être purifiée par les aridités et les angoisses de la nuit obscure.

« Il y a encore des commençants que leur zèle inquiet fait tomber dans un autre genre de colère spirituelle. Ils s'emportent contre les péchés d'autrui, ils observent le prochain, et sont parfois saisis d'un impétueux désir de le reprendre avec indignation. Ils le font même quelquefois comme s'ils étaient la règle souveraine de la vertu. Tout cela est bien opposé à la mansuétude spirituelle. »

Ce n'est pas seulement à propos des défauts qu'ils aperçoivent en autrui que ces chrétiens se montrent impatients et irrités ; c'est aussi quand ils ont à subir quelque contrariété ou quelque contradiction. Il est « une imperfection grandement nuisible, au dire de saint François de Sales, de laquelle peu de gens s'abstiennent, qui est que s'il nous arrive de censurer le prochain ou de nous plaindre de lui, ce qui nous devrait rarement arriver, nous ne finissons jamais, mais recommençons toujours et répétons nos plaintes et doléances sans fin, qui est signe d'un cœur piqué et qui n'a point encore de vraie charité ». (*Lettre à Mme de Brulard*, janvier 1606.)

Mais reprenons le texte de saint Jean de la Croix : « D'autres s'irritent durement contre eux-mêmes à cause de leurs imperfections. Ils sont si impatients qu'ils voudraient devenir des saints en un jour... Plus ils se donnent de mouvement et moins ils avancent, faut d'attendre avec patience que le Seigneur leur donne les grâces nécessaires pour arriver. »

170. *Gourmandise spirituelle.* — « Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, car à peine rencontre-t-on un seul commençant, si fervents d'ailleurs que soient ses premiers pas dans la carrière spiri-

tuelle, qui ne tombe dans une des nombreuses imperfections auxquelles donne naissance la douceur des débuts dans la vie intérieure ; c'est ce plaisir qu'ils recherchent plus que la pureté et la vraie dévotion... Le goût qu'ils y trouvent les porte, par exemple, à se tuer par les pénitences, ou à épuiser leurs forces dans des jeûnes prolongés, sans l'ordre ni le conseil de personne... Vous en verrez d'autres s'obstiner avec leurs maîtres spirituels pour les faire céder à leurs désirs et obtenir, à la fin, comme par force, leur assentiment. Ne parviennent-ils pas à leur fin, ils s'attristent aussitôt comme des enfants ; ils sont de mauvaise humeur, et il leur semble qu'ils ne font rien pour le service de Dieu parce qu'ils ne suivent pas leurs inclinations...

« Les personnes dévorées de cette soif des satisfactions les recherchent beaucoup plus dans leur communion qu'elles ne s'appliquent à louer et à adorer en toute humilité le Seigneur venu en elles... De même à l'oraison ; elles font consister toute son importance dans la dévotion sensible et savoureuse ; elles cherchent à se la procurer, à tour de bras, comme on dit, se fatiguant la tête et s'épuisant ; manquent-elles leur but, elles sont inconsolables, et la répugnance qu'elles

éprouvent à se livrer de nouveau à l'oraison la leur fait abandonner tout à fait. »

171. *Envie et paresse spirituelle.* — « Le bien du prochain cause quelquefois du déplaisir aux commençants. Ils ressentent de la jalousie et des mouvements d'humeur contre ceux qui, plus avancés dans la vie intérieure, les surpassent en mérite. Ils s'attristent de leurs vertus et ne peuvent souffrir qu'on en fasse l'éloge sans aussitôt prendre la contre-partie et chercher à neutraliser autant que possible l'effet de la louange. Toujours avides de prééminence, ils sont très peinés de ne pas être l'objet de la même admiration que les autres...

« La paresse spirituelle porte d'ordinaire les commençants à se traîner avec lenteur dans les exercices où l'esprit a le plus de part. Comme ils sont accoutumés aux consolations sensibles, lorsqu'ils ne les rencontrent pas dans les choses spirituelles, celles-ci leur deviennent à charge... Beaucoup d'entre eux voudraient voir Dieu désirer ce qu'ils désirent ; ils s'attristent d'être forcés de subir sa volonté, et ce n'est pas sans une extrême répugnance qu'ils se soumettent à ce divin vouloir... Ils deviennent aussitôt tièdes, si on leur commande quelque chose contre leur gré.

Très empressés à la poursuite des jouissances et des délices de l'esprit, ils sont pleins de mollesse dans tout ce qui exige de l'énergie et dans le travail de la perfection. »

Beaucoup d'âmes pieuses, avons-nous dit plus haut, ne montrent pas de ces défauts choquants que le saint auteur vient de nous signaler ; elles servent Dieu de bon cœur, marchent par une voie douce et tranquille, répandent autour d'elles l'édification et le bon exemple. On reconnaît pourtant qu'elles ne sont encore qu'au début de la dévotion en ce que les vertus fondamentales, l'humilité, la patience, la mortification ne sont pas en elles profondément enracinées ; une petite épreuve, une humiliation les trouve trop sensibles ; aussi se laissent-elles aller à beaucoup de fautes de surprise et de fragilité.

CHAPITRE III

Piété aride

§ 1. *Diminution des faveurs sensibles*

172. De cette doctrine de saint Jean de la Croix il ressort donc que les âmes chrétiennes, arrivées à ce point de la vie spirituelle, sont pleines de louables dispositions, mais encore bien éloignées de la perfection.

Il est des chrétiens qui en demeurent là toute leur vie ; ils sont trop inconstants, trop faibles dans la lutte contre eux-mêmes pour mériter de s'élever plus haut. Mais, tout en se maintenant à ce point, ils éprouvent dans leur état intérieur un changement notable ; *les consolations sensibles leur sont peu à peu retirées*, ils ne reçoivent plus en si grande abondance ces secours qui suppléaient si puissamment à leur faiblesse. Ils se soutiennent toutefois grâce à la solidité de leur foi, et aussi par suite des bonnes habitudes acquises, habitudes, il est vrai, insuffisantes à les pousser plus avant, mais qui suffisent à les empêcher de reculer.

A ce propos, faisons en passant cette remarque consolante que ces habitudes, tout en diminuant pour eux la difficulté, ne diminuent point leur mérite. En effet, elles sont acceptées, consenties, aimées ; tous les actes qui en procèdent, on les a voulus, on les veut encore, ils sont donc libres et méritoires.

Puisque nous parlons de l'aridité, il importe de la définir. Certains auteurs semblent confondre l'aridité avec la tendance aux distractions ou avec l'impuissance ; ces états d'âme *sont cependant différents, bien que souvent unis*. L'âme qui est poursuivie par les *distractions* ne pense pas autant qu'elle le voudrait aux vérités de la foi ; mais par moments elle peut s'en pénétrer et en être émue. L'âme qui est dans l'*impuissance* gémit de ne pouvoir faire des considérations, s'arrêter à des pensées réconfortantes, sa raison semble paralysée, elle peut se rappeler en gros certaines vérités, mais non les approfondir, incapable qu'elle est de réflexions suivies. Il peut arriver au contraire qu'une âme soit dans l'*aridité* et fasse de sérieuses considérations, qu'elle se représente sans difficulté les mystères de la foi ; mais tous ces raisonnements, souvenirs, représentations, qui la fortifient, ne la touchent

pas. Ils peuvent déterminer la volonté à agir pour Dieu, mais sans causer d'émotion dans la partie sensible.

L'aridité n'est donc que la diminution ou la soustraction des douceurs sensibles.

173. D'où vient cette diminution des grâces sensibles?

Parlant plus haut (nº 162) de la soustraction momentanée des consolations spirituelles, nous avons dit qu'elle avait souvent pour cause l'infidélité des âmes chrétiennes. Leur lâcheté, leur négligence à répondre aux appels de la grâce fait que Dieu ne se montre plus aussi prodigue de ses faveurs; leurs péchés, leurs attaches coupables aux choses mondaines, qui leur causent mille tracas et préoccupations, qui donnent lieu à toutes sortes de désirs et absorbent toute l'activité de leur cœur, les empêchent de goûter les choses divines.

Nombre de personnes pieuses, quand elles tombent dans ces sécheresses, ne savent pas en reconnaître les causes véritables : elles ne s'avouent pas qu'elles répondent mal aux inspirations de la grâce, qui les pousse à une vie de recueillement et d'abnégation. Elles contristent l'Esprit-Saint par leurs infidélités et elles s'étonnent qu'Il devienne moins pressant et qu'Il

leur accorde moins de consolations. Le défaut de charité envers le prochain est aussi pour elles une cause fréquente de sécheresses. Si elles s'appliquaient à voir dans leurs frères les qualités surnaturelles, leur foi, leur éloignement du mal, leur attachement au bien, tout ce qui en eux ravit le cœur de Dieu, tout ce qui, étant le principe de leur mérite, demeurera éternellement, et fera pendant les siècles des siècles leur sublime beauté, Dieu serait content; Il déverserait en elles quelques parcelles de sa joie divine. Elles s'arrêtent au contraire à considérer les défectuosités humaines, qui pourtant passeront un jour sans laisser de traces; elles regardent le prochain, non avec les yeux de la foi, mais d'un regard tout humain; alors les moindres travers les choquent, les aigrissent, les impatientent et étouffent ainsi les doux sentiments de la piété que la grâce tendait à faire naître en leurs cœurs.

Par ailleurs, *assueta vilescunt;* les facultés sensibles, — et en cela elles sont bien inférieures aux facultés spirituelles — en arrivent assez promptement à n'être plus touchées par les objets qui autrefois les impressionnaient vivement. C'est un fait reconnu que la sensibilité s'émousse. Il est donc naturel que l'influence des grâces sensibles

ne se maintienne pas toujours dans le même degré d'intensité.

Enfin et indépendamment de ces causes, la Providence peut agir directement dans le même sens. Il ne serait pas bon, en effet, pour l'âme chrétienne, de demeurer indéfiniment dans cet état de sensibilité émue, car elle n'y pourrait atteindre la vraie perfection.

174. Dieu, pour la purifier, lui enlève donc, au moins par intervalles et pour un temps, les consolations sensibles. Les émotions suaves qu'elle éprouvait jadis au souvenir des vérités religieuses ou dans l'exercice des œuvres de piété cessent alors de se faire sentir ; les considérations les plus frappantes laissent le cœur froid et comme impassible ; du reste, l'esprit ne s'arrête que difficilement à ces considérations ; l'imagination a peine à se représenter les mystères qui autrefois l'impressionnaient vivement, du moins elle ne peut s'y fixer ; aux consolations ont succédé les aridités et un dégoût inexprimable et universel.

A cela peuvent s'ajouter des peines de cœur, des chagrins très sensibles, des tentations vives et prolongées.

Or, nous laissons de côté les âmes trop lâches chez lesquelles la sécheresse n'a été que la suite

de l'infidélité, et qui doivent, pour reconquérir des grâces plus puissantes, corriger leurs manquements et se montrer généreuses. Nous passons également sous silence, pour le moment, les âmes fortes qui sortent de cette épreuve plus aimantes et plus saintes ; et nous voulons parler de celles qui, sans être aussi coupables que les premières, ne sont pas aussi courageuses que les secondes ; leur aridité semble voulue de Dieu pour leur avancement, mais leur peu de courage et de constance empêche l'action purificatrice de produire son effet.

§ 2. *Défauts de ceux qui supportent mal l'épreuve des sécheresses*

175. C'est à ce moment, d'après le P. Libermann (*Écrits*, p. 227) « que *le grand et très grand nombre d'âmes quittent la vraie voie de leur oraison par les inquiétudes, les découragements, les fausses persuasions, l'entêtement, la raideur et les autres défauts auxquels elles se laissent aller, par leurs impatiences, leur amour-propre et le désir de surmonter ces difficultés*. Il faut absolument qu'elles renoncent à toutes leurs idées propres et qu'elles se soumettent à l'épreuve avec une grande humiliation intérieure devant

Dieu. *Elles ont grand besoin d'un bon directeur en ce moment, et encore plus d'une obéissance parfaite...* »

« Les âmes » *qui n'ont été que peu de temps dans l'état de jouissances sensibles ou qui n'en ont pas été abondamment favorisées* « *ordinairement soutiennent mal cette purgation douloureuse des sens*[1]*;* généralement parlant, elles tombent dans les défauts marqués plus haut et finissent par un de ces trois états : 1° Ou elles tombent dans un état de scrupules, d'incertitudes, d'embarras de conscience dont elles ont bien de la peine à se tirer, et dont elles ne se tirent quel-

[1] Est-ce là le phénomène que saint Jean de la Croix appelle *la nuit des sens*, et dont nous aurons à parler plus amplement? Il est vrai que l'on ne trouve pas dans les âmes dont il est ici question cette recherche de Dieu, cette soif de Dieu qui est l'élément caractéristique de la nuit des sens, et une marque que cette soustraction des grâces sensibles est une épreuve ménagée par la Providence, et non une suite du relâchement. Cependant, il se peut que, dans les deux cas, le principe soit le même; mais chez les imparfaits, ou bien le souvenir de Dieu a promptement disparu, dès qu'ils ont cédé au dépit et au découragement, ou bien leur défaut de soumission et de générosité a empêché le Seigneur d'achever son œuvre et de leur faire sentir cette attraction puissante qu'Il exerce sur les cœurs plus détachés et plus aimants.

quefois jamais, ou ne se tirent que pour tomber tout à fait dans le relâchement et la dissipation; 2° ou bien elles se détraquent, quittent ou négligent l'oraison, et se mettent à chercher leur plaisir et leur contentement dans les créatures ou dans les satisfactions de l'amour-propre; 3° ou elles sont dans un état de travail pour aller à Dieu, dans un état d'oraison petit et faible; elles restent partagées entre Dieu et les créatures, et ne parviennent jamais à une véritable sainteté. »

« Un grand nombre d'entre elles servent cependant Dieu et travaillent véritablement à sa gloire. Elles se perfectionnent dans leur état et acquièrent beaucoup de mérites, mais il leur reste toujours beaucoup de défauts et d'attaches à elles-mêmes, à leurs propres sens et aux créatures. Ces âmes se font toutes sortes d'habitudes imparfaites et de besoins des choses créées. Elles n'ont jamais une générosité complète, elles ne volent pas dans les voies de Dieu, mais elles y marchent; elles ne font pas leurs actions d'une manière parfaite et pure; elles en font cependant beaucoup pour l'amour de Dieu, mais par un amour souvent mélangé et qui, malgré cela, ne laisse pas d'être bon et vrai.

« Ces âmes font beaucoup d'actions et se livrent

quelquefois des temps considérables à des occupations purement naturelles, qui n'ont d'autre utilité ni fin que celle de leur faire plaisir. Les actions qui sont nécessaires, comme le boire, le manger, la récréation, elles les font par motifs et principes humains, au moins très souvent. Ces personnes se délectent et prennent jouissance dans le plaisir qui se rencontre à faire ce genre d'actions, même lorsqu'elles dirigent leur intention d'une manière surnaturelle. Elles sont quelquefois très bonnes et agréables à Dieu, et très occupées à procurer sa gloire, malgré ces imperfections dans les actions surnaturelles, par exemple (s'il s'agit d'âmes sacerdotales) dans la célébration de la sainte messe, la confession, la prédication, etc., où elles mêlent toujours une foule de défauts et d'imperfections.

« Il y en a cependant qui mettent un soin très grand à se préparer à ces saintes occupations et à tâcher de s'en acquitter le mieux possible; mais, malgré cela, elles y mêlent toutes ces imperfections et défauts. D'autres fois, après des préparations très considérables et très soigneuses, elles tombent dans de grandes fautes dans l'exercice de ces saintes fonctions quelquefois avant, quelquefois après.

176. « Tous ces défauts viennent de ce que les puissances supérieures ne vont à Dieu que par les sens, qu'elles sont, pour ainsi dire, dépendantes des facultés sensibles, et que ces dernières ne peuvent jamais obtenir une grande perfection par elles-mêmes; leur unique perfection consiste à se tenir en repos, en docilité, soumission et dépendance des puissances supérieures et à n'agir que par leur impulsion. La perfection d'un inférieur est d'obéir et non de commander. Cette conduite de l'âme abandonnée aux puissances inférieures est une conduite aveugle : elle ne saurait acquérir la parfaite prudence. Elle rencontre quelquefois juste, quelquefois non.

« Il résulte de là que l'âme est dans l'ignorance de ce que Dieu demande d'elle; elle ignore encore ses dispositions propres et se laisse entraîner dans une foule de pièges et d'illusions. Sa conduite est aussi une conduite passionnée : *elle juge et agit souvent par impulsion et prévention.* »

Le Vénérable auteur explique donc cet état imparfait par la prédominance des facultés sensibles, qui sont toujours avides de jouissances et empressées à se satisfaire; les facultés supérieures, intelligence et volonté, n'ayant pu se dégager suffisamment pour agir par elles-mêmes, comme

chez les âmes contemplatives, demeurent faibles et impuissantes, et il est comme impossible à l'âme de pratiquer la véritable abnégation chrétienne.

177. « Les facultés supérieures, dit le P. Libermann, ne vont à Dieu que par les sens[1]. » Ainsi, pour qu'elles s'unissent à Dieu dans une prière fervente, ou encore pour que la volonté conçoive de fortes résolutions, il faut que les sens soient favorablement disposés, comme cela arrive, par exemple, devant certains spectacles, certaines pompes religieuses vraiment saisissantes; ou bien il faut que l'imagination soit vivement impressionnée et le cœur ému. Alors tout va bien; mais si l'âme est dans la sécheresse, sa générosité l'abandonne. Ainsi encore on sera capable de certains sacrifices, parfois même assez pénibles, s'ils sont agréables à l'imagination et s'ils apparaissent sous un jour favorable; mais si les facultés sensibles ne sont pas touchées, si la raison seule envisage froidement la bonté de l'acte à accomplir, alors plus de ressort, plus d'élan; on retombe inerte et impuissant.

Pour le même motif, ces âmes « ont la dévotion

[1] Il ne faudrait pas prendre ces paroles au pied de la lettre, la pensée de l'auteur n'est pas aussi absolue; elle est du reste facile à saisir.

facile lorsque tout leur va à souhait, tandis qu'elle est nulle dans les contrariétés. C'est le contraire de ce qui arrive aux âmes fortes et solidement à Dieu ; celles-ci n'éprouvent jamais plus de bonheur, de dévotion que lorsqu'elles sont accablées de peines, et elles semblent être vides lorsqu'elles réussissent. » (Vén. Libermann, *Écrits*, p. 591).

Enfin, il en est de même dans les tentations. On les surmonte facilement quand les grâces sensibles sont abondantes, mais si elles font défaut, on est bien exposé à être vaincu. Ainsi, ces âmes sont réellement dans une disposition sincère de ne pas pécher, elles voudraient même éviter les fautes légères, mais, comme elles ont en tête une foule de préoccupations toutes naturelles, elles sont fort souvent surprises et cèdent avec une demi-advertance à des mouvements rapides d'amour-propre, d'impatience, de vanité, etc. ; la plupart de leurs fautes sont des fautes de ce genre. Si elles ont le temps de la réflexion, elles succombent moins facilement ; cependant, même, dans ce cas, si leur intérêt est en jeu, ou si la passion est surexcitée, elles ne peuvent se résoudre à sacrifier leur intérêt, à surmonter cette passion. Prises alors entre cette double alternative ou de

pécher ou de se faire violence, et voulant éviter l'un et l'autre, elles cherchent à se faire illusion et se payent de mauvaises excuses. Au fond, elles ne parviennent point à se tromper entièrement, et elles ont bien conscience de leur faute; mais ces fautes, commises à contre-cœur et non de parti-pris, tiennent plus à la fragilité qu'à la malice. Il y entre toutefois de la lâcheté.

178. De même, et plus facilement encore, cèdent-elles à bien des désirs qu'elles savent n'être point inspirés par des motifs surnaturels ; mais là aussi elles cherchent à se couvrir de prétextes spécieux. « Quand nous avons envie de quelque chose, dit le P. Lallemant, mille raisons se présentent pour colorer notre passion. L'on se trompe, lorsqu'ayant formé quelque dessein par l'instinct de la nature, on cherche encore quelque raison du côté de la grâce, pour appuyer ce dessein : je vais voir Monsieur un tel, aussi bien l'exhorterai-je à faire une retraite. Pour l'ordinaire cet *aussi bien* vient d'un mauvais principe; c'est une invention de l'amour-propre, ingénieux à trouver de semblables raisons. » (*4e Princ.*, ch. VI, art. 4).

Si le P. Lallemant avait vécu de nos jours, il eût peut-être donné à cette remarque une autre

forme; il nous eût montré ces gens circonspects qui, devant un devoir pénible, se dérobent et savent si bien trouver à leur inaction des excuses habiles : « Restons en paix, évitons ce tracas, ne nous embarrassons pas de cette affaire; *aussi bien* pourrait-il de notre intervention résulter de vrais inconvénients. » Hélas! ce n'est point ces inconvénients que l'on redoute, car il y en a souvent de plus grands à se soustraire au devoir, mais le cher repos serait sacrifié. Peut-être, cependant, à la réflexion, ces prudents se décideront-ils à agir, quoi qu'il leur coûte, car que penseraient les gens de bien? Le désir de leur estime et de leur approbation l'emporte alors sur l'amour du repos, la vanité est plus forte que la lâcheté. Voilà ce que l'on rencontre chez les chrétiens convaincus, qui croient avoir et qui ont en effet de la piété.

179. Nous disons qu'au fond ces chrétiens ne se font pas illusion ; il en est cependant beaucoup qui, à la longue, finissent par s'abuser et qui se laissent aller à des défauts véritables sans en avoir pleinement conscience; ils sont alors, par rapport à certaines imperfections et à certaines fautes légères, comme les pécheurs endurcis à l'égard des fautes mortelles, ils n'en font presque plus

de cas, et n'en ressentent plus de remords.

Les uns en viennent à prendre pour de la fermeté ce qui n'est qu'un désir très naturel de voir leurs volontées exécutées, et à regarder comme une qualité la raideur qu'ils apportent dans leurs caprices. D'autres appellent sentiment de dignité ce qui est un véritable amour-propre, ou encore grand esprit d'ordre ce qui n'est que l'amour du bien-être. Ceux-ci décorent du nom de zèle ce qui n'est qu'un besoin naturel d'agir ou de contenter leur vanité. Ceux-là nomment décision ce qui n'est que précipitation ; prudence ce que saint Paul appellerait la sagesse de la chair, *sapientia carnis*. Ceux qui se plaisent dans des jugements sévères et injustes prennent pour l'amour de la vérité et le zèle du bien ce qui est l'effet de l'amour-propre et de l'estime de soi-même ; l'aigreur qui remplit leurs discours devrait leur faire comprendre qu'ils ne sont point inspirés par l'Esprit de Dieu. On verra des gens d'une piété pourtant sincère s'acquitter négligemment de leurs devoirs d'état, parce que, toujours occupés d'eux-mêmes, ils passent une partie de leur vie dans le soin de leur personne ; ils ont fini par se persuader que leur santé trop délicate exigeait les plus minutieuses précautions. On en verra encore qui, trop attachés

aux biens de ce monde, poussent à l'excès les préoccupations d'intérêts et se donnent naïvement comme des modèles d'ordre et d'économie.

Quelle stupéfaction éprouveront ces âmes abusées, au jour de leur comparution devant le Juge suprême, quand, tout voile étant enlevé, le tableau de leurs misères sera présenté à une lumière qui en éclairera les moindres détails.

Toutes les âmes pieuses ne sont pas aussi aveugles sur leurs défauts. Il est beaucoup qui, plus sincères avec elles-mêmes, reconnaissent leurs faiblesses, les déplorent et voudraient s'en défaire, mais ne combattent que mollement et avec inconstance. « On passe ainsi des années entières et souvent toute la vie à marchander si on se donnera tout à Dieu. On ne peut se résoudre à faire le sacrifice entier, on se réserve beaucoup d'affections, de desseins, de désirs, d'espérances, de prétentions dont on ne veut pas se dépouiller pour se mettre dans la parfaite nudité d'esprit, qui dispose à être pleinement possédé de Dieu. » (Lallemand, *2e Principe*, Section I, ch. 1er, art. 2).

180. Il y en aurait long à dire sur ce mélange de bien et de mal, de qualités et de défauts qui se trouvent chez les chrétiens dont nous parlons. Ils ont des vertus réelles, un désir sincère et habi-

tuel de servir Dieu, ils commettent peu, et même pour la plupart ils ne commettent pas de fautes graves ; ils ne passent pas de jour sans penser souvent à Dieu ; s'ils sont honorés du sacerdoce, ils auront du zèle, de la régularité, un louable attachement à leurs fonctions saintes. Toutes ces bonnes qualités sont dues à leur foi ardente, foi qui s'est développée, avons-nous dit, sous l'influence des grâces sensibles que Dieu leur a accordées, et qui est entretenue par leur vie de piété, la pratique de certaines vertus et la fidélité à la prière.

Mais elle est longue aussi la liste de leurs défauts : inconstance, amour-propre, grand amour de leurs aises, attachement souvent opiniâtre à leurs idées ou à leurs caprices ; le même homme qui se dépensera sans compter, parce que l'exercice du zèle lui est agréable, ne pourra souffrir la contradiction. Celui-ci cherchera à rabaisser les autres, surtout ceux qui, opérant sur le même terrain, lui portent ombrage ; il contestera leurs connaissances, leur prudence, leur savoir-faire ; il incriminera leurs intentions ; tout cela sans doute d'une manière peu consciente, mais qui n'est cependant pas exempte de faute.

181. L'abnégation chez tous ces chrétiens du

troisième degré n'est pas nulle, mais elle est incomplète ; *ils ne semblent pas comprendre tout le prix du parfait renoncement, ils n'y aspirent pas*. De là il résulte que leurs vertus et leurs imperfections non seulement se succèdent, mais se mélangent souvent dans l'accomplissement d'une même œuvre. Ainsi, quand ils exercent le zèle, ils mêlent à des pensées de foi beaucoup d'agitation purement naturelle ; ils s'appuient fort sur les moyens humains et n'ont pas en Dieu cette confiance absolue qui donne aux âmes parfaites une si tranquille énergie et une pleine possession d'elles-mêmes.

Dans l'édifice que chacun de nous bâtit pour l'éternité, il y a, dit l'Apôtre (I. Cor., III, 12), des matériaux de valeur bien diverse; tout passera par le feu : l'or, l'argent, les pierres précieuses s'y purifieront; le bois, le foin, le chaume y seront consumés. Ceux dont nous parlons mettent sans doute dans leur œuvre de chaque jour des matériaux de prix, mais ils y laissent entrer aussi beaucoup d'éléments vils, qui deviendront autant d'aliments pour le feu purificateur.

En attendant « le jour du Seigneur, où l'œuvre de chacun apparaîtra comme elle est », *uniuscujusque opus manifestum erit, dies enim Domini*

declarabit, il n'est pas facile à l'œil humain d'apprécier la valeur de l'édifice. Parfois sous une couche de riches métaux se cachent des matériaux moins précieux ; parfois, au contraire, l'or et l'argent sont dissimulés sous des dehors vulgaires : chez les uns ce sont les qualités, chez les autres ce sont les défauts qui se montrent à première vue. Tout jugement précipité risque fort d'être erroné.

182. On peut toutefois assurer, sans crainte d'erreur, que les défauts plus ou moins visibles que nous avons attribués aux chrétiens de cette catégorie nuisent grandement à leurs mérites ; et s'ils sont obligés par état de travailler au salut et à la sanctification des autres, — bien des prêtres et des religieux doivent être classés dans cette troisième demeure — des imperfections aussi nombreuses font grand tort à leurs œuvres. Trop pleins d'eux-mêmes, ces ouvriers évangéliques « ne font rien purement pour Dieu ; ils se cherchent en tout et mêlent toujours secrètement leur propre intérêt avec la gloire de Dieu dans leurs meilleurs entreprises ».

Voyez comme ils se dépitent et sont tentés de se décourager quand leurs œuvres n'ont pas tout le succès désirable ; s'ils tenaient tant à réussir,

c'était bien pour la gloire de Dieu, mais c'était aussi — leur dépit en est la preuve — pour leur satisfaction personnelle.

Tant qu'ils ne seront pas plus avancés dans le renoncement, leurs travaux, leur activité paraîtront peut-être fort efficaces, eux-mêmes ne seront pas les derniers à les croire tels ; en réalité leur zèle, sans être stérile, ne produira pas de grands fruits.

183. Sainte Thérèse décrit, comme nous l'avons fait, l'état des âmes de la troisième demeure ; elle signale ce mélange de piété et d'imperfection que l'on rencontre chez elles :

« J'ai connu, dit-elle, des personnes, et je crois pouvoir dire en assez grand nombre, parvenues à cet état Elles avaient mené pendant de nombreuses années une vie correcte ; l'âme, le corps, tout en elles était bien réglé, autant qu'on en pouvait juger, et voilà qu'après ces années de fidélité, lorsqu'on pouvait croire qu'elles foulaient le monde sous leurs pieds, du moins qu'elles en étaient complètement désabusées, Dieu venant à les éprouver dans des choses de peu d'importance, elles se laissaient aller à tant d'inquiétudes, à de telles angoisses de cœur que j'en étais tout interdite, et même je craignais pour elles...

« Quelque chose de semblable se passe pour peu qu'on méprise ces personnes ou qu'on touche à leur honneur. Souvent, il est vrai, Dieu leur fait la grâce de bien le supporter, car Il aime à rendre la vertu recommandable, Il ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte ; de plus Il veut récompenser ces âmes de leurs fidèles services, car Il est si bon, Lui, notre vrai Bien ; mais même dans ce cas il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser, et qui ne cesse pas de sitôt. Et pourtant, ô grand Dieu, ces personnes-là n'ont-elles pas tant et tant de fois considéré les souffrances du Seigneur, et compris combien il est bon de souffrir, et même ne le désirent-elles pas? Que dis-je, elles voudraient que tout le monde imitât leur vie ! Plaise au ciel qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause des peines qu'elles subissent et ne s'en attribuent que le mérite. »

La Sainte donne d'autres exemples des défauts que l'on rencontre dans cette troisième demeure : une attache plus ou moins avouée aux biens de ce monde, l'empressement à les augmenter, et cette crainte excessive d'en trop faire, de dépasser les limites de la prudence, de compromettre son repos ou sa santé au service du bon Maître, etc.

Telles sont les faiblesses que blâme avec raison sainte Thérèse; on les trouve en effet chez ces âmes sincèrement bonnes, qui, du reste, ont bien conscience de leur mérite, mais qui sont encore loin de la perfection.

§ 3. *Défauts provenant du tempérament*

184. Dans toutes les âmes dont nous avons parlé jusqu'ici les défauts de tempérament restent très apparents. On les remarque surtout dans les premiers degrés de la vertu; ils deviennent moins choquants, mais ne disparaissent pas, pendant la période des consolations sensibles; ensuite ils redeviennent plus visibles, si l'âme cesse de s'élever dans la vertu. Le tempérament est en effet une disposition naturelle provenant de l'organisme : tant que les puissances supérieures de l'âme ne sont pas assez fortes pour résister aux impulsions des facultés inférieures, le tempérament fait vivement sentir son action.

Avant la faute originelle tous les éléments du corps humain étaient dans un équilibre parfait, aucun n'avait sur les autres une prépondérance nuisible; depuis le péché, ce bel ordre a disparu. Sans doute chez certaines personnes les divers principes d'activité, de modération, d'impression-

nabilité, de fermeté, se contrebalancent très heureusement; mais chez beaucoup d'autres l'un des éléments a une grande puissance et les autres une action très faible; l'organisme alors est mal harmonisé et exerce sur l'âme une influence fâcheuse.

On distingue assez généralement les tempéraments sanguin, lymphatique, nerveux et bilieux. Qu'on ait raison ou non d'attribuer à la prédominance des éléments désignés par ces mots les caractères que nous allons décrire, nous ne l'examinerons pas : cette question n'est pas de notre compétence; mais on ne peut contester l'existence des caractères eux-mêmes; et le lecteur nous permettra de les rattacher, ne serait-ce que parce que cette hypothèse est généralement admise, à l'influence de ces divers éléments.

185. Il se rencontre des personnes qui par disposition native sont ardentes mais peu réfléchies, actives mais inconstantes, aimables et prévenantes quand rien ne les choque, mais, quand elles se heurtent à quelque obstacle, vives et impatientes; leur mauvaise humeur est du reste passagère et ne dégénère point en rancune. Elles sont optimistes, mais parce qu'elles voient tout en rose et ne prennent guère le temps de réfléchir, elles sont imprudentes : quand on leur expose une affaire, en

trois mots elles veulent la régler. Elles ne sont ni molles ni paresseuses, ne manquent pas d'initiative, se mettent de bon cœur au travail, mais facilement elles deviennent ombrageuses, jalouses quand d'autres réussissent mieux qu'elles. Elles sont d'une humeur agréable, souvent d'une gaieté expansive, elles ont un esprit primesautier, prompt aux réparties, mais elles sont mobiles, brouillonnes et téméraires. Le sang, quand il est vif et bouillonnant, et quand les autres éléments ne viennent pas modérer son action, serait, croit-on, le principe de ces qualités et de ces défauts; aussi appelle-t-on ce tempérament le tempérament sanguin.

186. Tout autres sont les défauts que l'on attribue au tempérament lymphatique, à savoir la lenteur, l'insouciance, la mollesse : « Je ne puis pas, c'est trop difficile, c'est impossible » telle est la plainte qui s'échappe fréquemment des lèvres du lymphatique; le sang paraît figé dans ses veines, et rien ne peut l'échauffer. Son indolence le préserve des grands crimes, mais tant qu'elle n'aura pas fait place à une énergie surnaturelle, elle le rendra incapable de vraie vertu. Quand l'élément qui produit cette apathie n'existe qu'à petite dose, il sert de modérateur à la précipitation

produite par le tempérament sanguin, il permet à l'âme de réfléchir, de prendre ses mesures; mais s'il devient prédominant, il engendre la paresse et l'inaction.

187. Plus déplorables encore sont les défauts du tempérament nerveux. Nous avons dépeint la mobilité des sanguins; l'inconstance des nerveux est plus fâcheuse encore. Les causes les plus insignifiantes produisent sur eux de vives impressions; très souvent même ces impressions n'ont pour cause rien de réel, mais des faits purement imaginaires. Si l'imagination ne crée pas de toutes pièces les fantômes qui agitent les nerveux, qui les plongent dans une noire tristesse, ou leur font concevoir des espérances chimériques, du moins elle grossit les moindres faits, et en fait déduire les conclusions les plus inattendues. L'imagination est reine chez les nerveux; or cette puissance est à la fois mobile et tenace : parfois, en effet, elle passe en un clin d'œil et sans raison d'une conviction à une autre toute contraire; parfois aussi elle s'attache sans motif à une idée fausse, elle s'en nourrit, elle y revient sans cesse et y puise des sentiments de joie ou de tristesse, d'amour ou d'aversion que rien n'autorise. La raison a très peu de prise sur les nerveux; aussi s'ils se laissent

aller à leurs tendances, *s'ils négligent le seul moyen de se corriger, qui est de réagir contre leurs nerfs et contre leurs impressions avec une volonté ferme et énergique*, ils deviennent de plus en plus fantasques, capricieux, bizarres.

Cependant l'absence de toute nervosité ne serait pas une qualité. Celui qui, tout en sachant se contenir et se diriger toujours par des motifs sages et mûrement pesés, ressent vivement le bien et le mal, peut communiquer ses bonnes et salutaires impressions : il faut être ému pour émouvoir.

188. Aux personnes d'un tempérament bilieux on attribue communément un caractère froid, énergique, résolu et tenace[1]. Les qualités auxquelles prédispose ce tempérament sont des plus précieuses. En revanche, quand il est sans mélange, il engendre facilement la dureté, l'égoïsme, l'amour du commandement, la soif de la domination. Facilement aussi il porte aux jugements sévères, injustes, aux critiques, au dénigrement;

[1] L'énergie et la ténacité peuvent provenir de la volonté, comme nous le dirons plus tard, par conséquent du caractère de l'âme et non de l'organisme. Il nous semble vrai cependant, comme on le croit généralement, que certain tempérament peut contribuer, pour sa part, à produire ces dispositions.

les bilieux sont souvent pessimistes; dans leurs rapports avec le prochain ils se montrent peu ouverts et peu aimables.

189. Les qualités et défauts provenant du tempérament sont rarement aussi tranchés que nous venons de les montrer, parce que les divers éléments dont nous avons parlé se combinent et s'atténuent les uns les autres, et aussi parce que l'éducation, les leçons de l'expérience contribuent à corriger les défauts naturels. Souvent aussi les dons de l'esprit, la vivacité de l'intelligence, la droiture du jugement rendent ces défauts moins choquants. Mais surtout les combats vaillamment soutenus pour l'amour de Dieu, les victoires fréquemment remportées en affaiblissent la violence.

Les chrétiens lâches et égoïstes ne luttent que très faiblement contre leur tempérament; ils croient avoir trouvé une excuse à leur paresse quand ils ont dit : « il ne tient pas à moi d'avoir tel ou tel défaut; si ma nature est violente, apathique ou sottement impressionnable, je n'en suis pas responsable, je ne me suis pas choisi moi-même mon tempérament ». L'âme généreuse ne recourt pas à ces vaines excuses, elle lutte et elle parvient toujours, sinon à faire entièrement disparaître, du moins à enlever en partie ce qu'il y a

de défectueux dans ses dispositions naturelles. Quand elle aura par sa fidélité gravi les degrés de la perfection et obtenu les grâces éminentes de lumières et de force que Dieu accorde aux âmes ferventes et parfaites, elle verra ses qualités natives grandir et se surnaturaliser, et ses défauts diminuer de beaucoup et devenir presque imperceptibles.

CHAPITRE IV

Comment on déchoit de cet état de piété

190. Ceux qui n'ont pas encore séjourné longtemps dans ce degré de la vie spirituelle peuvent facilement retomber dans des dispositions plus imparfaites ; ceux qui y sont demeurés pendant un assez long temps ont acquis une certaine solidité et ne peuvent guère tomber qu'insensiblement. Mais même pour ceux-là les chutes, pour être plus rares, ne sont pas sans exemple : une occasion dangereuse à laquelle on n'aura pas voulu renoncer, une affection désordonnée pour une créature, des fautes nombreuses et de plus en plus consenties ; un défaut non combattu, comme l'orgueil, la sensualité ou l'avarice ; une dissipation

volontaire et persistante, la négligence prolongée des exercices de piété, — voilà ce qui peut faire déchoir ces âmes et amener à la longue les écarts les plus déplorables.

Qui spernit modica paulatim decidet (Eccli., xix, 1). Celui-là tombera peu à peu qui méprise les petites choses. Telle âme jadis pieuse, cède souvent au péché en matière légère, elle méprise ses fautes, c'est-à-dire qu'elle n'en conçoit pas de regret, *elle ne cherche en aucune manière à les expier*, elle s'en excuse et s'efforce par de mauvaises raisons de les diminuer à ses propres yeux. Tant qu'elle reconnaissait humblement ses torts et qu'elle s'en repentait, sa conscience demeurait clairvoyante, et sa volonté, malgré ses faiblesses, sincèrement attachée au bien. Mais ayant voulu plus tard repousser la lumière, elle n'a que trop réussi à s'envelopper de ténèbres. Son esprit est donc moins éclairé et en même temps sa volonté s'éloigne du bien et s'attache à ce qui est condamnable. Eclairée sur certains devoirs, dont elle continue à s'acquitter fidèlement, elle ne comprend plus les exigences et les délicatesses des vertus qu'elle néglige. Mais, si le mal s'étend, si les bonnes actions deviennent rares et les fautes volontaires nombreuses, alors

les bonnes dispositions s'affaiblissent et les mauvaises se développent. Telle est l'histoire de tous ceux qui descendent les degrés de perfection où ils s'étaient d'abord élevés; ce ne sont pas les fautes de fragilité qui causent leur déchéance, mais l'aveuglement coupable de l'esprit et l'attachement de la volonté au péché.

Aussi, comme nous l'avons dit déjà (n° 53), il en coûte plus à l'âme déchue de retrouver les bonnes dispositions d'autrefois qu'à celles qui n'ont pas abusé des grâces. Pour s'élever de nouveau au degré de perfection d'où elle est descendue, elle devra donc faire des efforts plus pénibles qu'elle n'en avait faits pour y monter la première fois, et d'autant plus pénibles qu'elle sera descendue de plus haut. Qu'elle ne se flatte pas de recouvrer autrement que par la pénitence les lumières qu'elle a repoussées; qu'elle comprenne aussi que des sacrifices généreux sont nécessaires pour briser sa volonté et la rendre souple sous l'action de la grâce.

DEUXIÈME PARTIE

DIRECTION DES AMES PIEUSES

CHAPITRE PREMIER

Recueillement

191. Dès qu'une âme semble faire les premiers pas dans la voie de la vraie piété, dès que l'on s'aperçoit qu'elle est sous l'influence des faveurs sensibles, le premier avis à lui donner, c'est de se maintenir dans le recueillement.

Nous l'avons dit, les opérations de la grâce seront beaucoup plus puissantes en elle, si elle se tient loin des bruits du monde et de tout ce qui peut la dissiper. La voix du Seigneur ne se fait point entendre au milieu du tumulte; *non in commotione Dominus*. C'est dans la solitude qu'il parle au cœur de l'homme; *ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus*. Et voilà pourquoi le silence et le repos sont indispensables pour

l'avancement dans la piété : *in silentio et quiete proficit anima devota.* (*Imit.*, I, 20.)

Les auteurs ascétiques sont tous très affirmatifs sur ce point. L'un des premiers conseils que donne saint Vincent Ferrier, dans son *Traité de la vie spirituelle*, à ceux qui veulent se mettre sérieusement au service de Dieu est celui-ci : « Vous devez vous mettre virilement à l'œuvre pour réprimer votre langue, de sorte que cette langue, qui doit dire des choses utiles, s'abstienne absolument de tout discours inutile ou frivole. »

Selon une comparaison du P. Rodriguez (*Perfect. chrét.*, 2e partie, 2e Traité, chap. 5) il faut, avant tout, mettre une serrure à un coffre, si l'on veut conserver les trésors qu'il renferme. Le même auteur, citant ces paroles de l'*Écriture* : « Tout vase découvert, sur lequel il n'y aura pas de couvercle attaché, sera immonde » (*Num.*, XIX, 15) dit encore : « De même qu'étant ainsi découvert, ce vase est exposé à toutes sortes d'ordures et à se remplir de poussière et de saleté, de même quand on a toujours la bouche ouverte pour parler, l'âme se remplit bientôt d'imperfections et de péchés. »

Le texte de saint Jacques, si souvent cité, est en effet bien frappant : « Si quelqu'un s'imagine

être religieux, et qu'il ne mette point un frein à sa langue, mais qu'il laisse dissiper son cœur de côté et d'autre, sa religion est vaine et inutile. » (Jac, I, 26.) Et, en effet, comment pratiquer les actes de l'amour de Dieu quand on est tout livré à la dissipation, quand, tout préoccupé de soins frivoles, on ne tourne même pas sa pensée vers les choses divines. Aussi, rien n'expose au péché comme la dissipation : *In multiloquio non deerit peccatum.* Au contraire, « celui qui garde sa bouche, garde son âme ». (Prov. XIII, 3.)

192. C'est un fait remarquable de la vie des Saints, que leurs premières années de ferveur se sont passées dans la solitude. Saint Paul, nouvellement converti, passe trois ans dans les déserts de l'Arabie avant de s'adonner aux travaux de l'apostolat. Saint Augustin à Tagaste, saint Benoît à Subiaco, saint Ignace à Manrèze, ont préludé par une vie de retraite, de silence et de prières, aux grandes œuvres qu'ils devaient accomplir plus tard. La plupart des hommes apostoliques : saint Vincent Ferrier, saint François Xavier et beaucoup d'autres se sont d'abord formés à la vie parfaite dans la solitude du noviciat et le recueillement du cloître, avant d'accomplir leur sublime mission.

Le silence bien observé fait la grande force des

communautés religieuses et des maisons régulières ; mais les âmes chrétiennes qui vivent au milieu du monde peuvent, elles aussi, dans une certaine mesure, et si elles aspirent à la vraie piété, doivent recourir à ce moyen si puissant de perfection.

193. Le recueillement consiste en deux choses : fermer autant que possible son cœur aux préoccupations et aux bruits de la terre et l'ouvrir du côté du ciel ; éviter la dissipation et vivre dans l'exercice de la présence de Dieu. Pour cela il est besoin et il suffit d'une réelle bonne volonté. Ne peut-on pas conseiller à tous d'aimer à être seul avec Dieu seul, d'éviter les visites inutiles, les lectures vaines, les conversations longues et oiseuses ? Sans vivre comme un cénobite, il est en général possible de se ménager des heures de repos et de tranquillité. Quelle que soit la position que l'on occupe, s'il est des jours où réellement on ne s'appartient pas, il en est d'autres où l'on jouit d'une certaine liberté. Les gens les plus accablés de travaux, s'ils savent ménager leurs heures, pourront eux-mêmes trouver de bons moments de calme et de paix [1]. Il faut, sans doute,

[1] Si vous savez, dit l'*Imitation*, vous soustraire aux discours superflus et aux visites inutiles, si vous fermez

une certaine énergie pour résister aux sollicitations importunes et aux critiques possibles des gens oiseux, qui ne connaissent ni le prix du temps, ni les avantages d'une vie retirée ; mais ce sont là des obstacles qu'un vrai disciple de l'Évangile doit savoir surmonter. Qui veut servir Jésus-Christ ne doit pas se faire l'esclave du monde.

S'il faut éviter les paroles dont, selon le Sauveur, nous aurons à rendre compte au jour du jugement, à plus forte raison doit-on fuir les occasions de dissipation, les divertissements mondains. Celui qui aspire à la piété doit s'en abstenir, à moins que les convenances sociales ou des besoins légitimes de distraction n'en fassent une nécessité.

Quant aux occupations absorbantes, elles peuvent être vraiment une nécessité de situation ; alors Dieu, qui les impose, donne aux âmes de bonne volonté la grâce de rester recueillies au milieu des tracas. Mais si l'on s'est donné à soi-même un surcroît de besogne, si, poussé par une activité trop naturelle, on s'est imposé des tra-

l'oreille aux vains bruits du monde, vous trouverez assez de temps pour faire de saintes méditations. (L, I, ch. xx : De l'*amour de la solitude et du silence.*)

vaux, des dérangements qui pourraient être retranchés sans inconvénient, alors, c'est le cas de se souvenir de la parole de saint Bernard au pape Eugène III — *maledicta occupatio quæ te retrahit a Deo :* Maudite soit l'occupation qui t'éloigne de Dieu — et de supprimer ce qui n'est point indispensable.

Ainsi délivré, autant que les circonstances le permettent, des vains bruits et du tumulte étourdissant du monde, on se réservera des heures de recueillement, pendant lesquelles on se condamnera au silence tant extérieur qu'intérieur : extérieur, ne parlant point à moins d'être obligé de le faire ; intérieur, bannissant de son cœur les préoccupations, pensées inutiles, rêveries, en un mot tout ce travail d'imagination qui trouble souvent plus que les entretiens les plus dissipants.

Il est bien évident qu'on ne peut s'astreindre perpétuellement à ce silence, et, quand les devoirs de la vie sociale amèneront à le rompre, on saura se montrer aimable et gai ; mais il faut aussi, par moments, savoir quitter le monde pour trouver Dieu.

194. Et à quoi occupera-t-on, pendant ces moments de paix et de repos, son esprit toujours si volage et si vagabond? On l'occupera à de sérieuses

et pieuses pensées, à de doux et religieux souvenirs.

Écoutons sur ce point les conseils de saint François de Sales :

« C'est ici, chère Philotée, où je vous souhaite fort affectionnée à suivre mon conseil, car en *cet article consiste l'un des plus assurés moyens de votre avancement spirituel.*

« Rappelez le plus souvent que vous pourrez, pendant la journée, votre esprit en la présence de Dieu, par l'une des quatre façons que je vous ai remarquées[1] ; regardez ce que Dieu fait et ce que vous faites : vous verrez ses yeux tournés de votre côté et perpétuellement fichés sur vous par un amour incomparable. O Dieu, ce direz-vous, pourquoi ne vous regardé-je toujours comme toujours vous me regardez ? Pourquoi pensez-vous à moi si souvent, mon Seigneur, et pourquoi pensé-je si peu souvent à vous ? Où sommes-nous, ô mon âme ; notre vraie place c'est Dieu, et où est-ce que nous nous trouvons ?

« Comme les oiseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraite, quand ils en ont besoin, et les cerfs ont leurs buissons et leurs forts, dans

[1] Voyez *supra. De l'oraison*, n° 130.

lesquels ils se recèlent et mettent à couvert, prenant la fraîcheur de l'ombre en été, ainsi, Philotée, nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont du Calvaire, ou es plaies de Nostre-Seigneur, ou en quelqu'autre lieu proche de lui, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là s'alléger et récréer entre les affaires extérieures, et pour y être comme dans un fort, afin de se défendre contre les tentations.....

« Ressouvenez-vous donc, Philotée, de faire toujours plusieurs retraites en la solitude de votre cœur, pendant que, corporellement, vous êtes parmi les conversations et affaires, et cette solitude mentale ne peut nullement être empêchée par la multitude de ceux qui vous sont autour, car ils ne sont pas autour de votre cœur, mais autour de votre corps, si que votre cœur demeure lui tout seul en la présence de Dieu seul. C'est l'exercice que faisait le roi David parmi tant d'occupations qu'il avait, ainsi qu'il le témoigne par mille traits de ses psaumes, comme quand il dit : « O Seigneur, et moi je suis toujours avec vous, je vois mon Dieu toujours devant moi. J'ai élevé les yeux à vous, ô mon Dieu qui habitez au ciel, mes yeux sont toujours à Dieu. »

« Et aussi les conversations ne sont pas ordinairement si sérieuses qu'on ne puisse de temps en temps en retirer le cœur pour le remettre en cette divine solitude. » (*Vie dévote*, II, 12.)

195. Au chapitre suivant, le Saint complète ses avis et montre comment l'exercice de la présence de Dieu doit être plutôt une affaire d'affection que de raisonnement, que le cœur doit y avoir plus de part que l'esprit.

« Aspirez bien souvent en Dieu, Philotée, par de courts mais ardents élancements de votre cœur : admirez sa beauté, invoquez son aide, jetez-vous en esprit au pied de la croix, adorez sa bonté, interrogez-le souvent de votre salut, donnez-lui mille fois le jour votre âme, fichez vos yeux intérieurs sur sa douceur, tendez-lui la main, comme un petit enfant à son père, afin qu'il vous conduise ; mettez-le sur votre poitrine comme un bouquet délicieux, plantez-le en votre âme comme un étendard et faites mille sortes de divers mouvements de votre cœur, pour vous donner de l'amour de Dieu et vous exciter à une passionnée et tendre dilection de ce divin Époux.

« On fait ainsi les oraisons jaculatoires que le grand saint Augustin conseille si soigneusement à la dévote dame Proba : Philotée, notre esprit

s'adonnant à la hantise, privauté et familiarité de son Dieu, se parfumera tout de ses perfections, et cet exercice n'est point malaisé, car il se peut entrelacer en toutes nos affaires et occupations, sans aucunement les incommoder : d'autant que soit en la retraite spirituelle, soit en ces élancements intérieurs, on ne fait que de courts et petits divertissements, qui n'empêchent nullement, ains servent de beaucoup à la poursuite de ce que nous faisons. Le pèlerin qui prend un peu de vin pour réjouir son cœur et rafraîchir sa bouche, bien qu'il s'arrête un peu pour cela, ne rompt pourtant pas son voyage, ains prend de la force pour le plus vitement et aisément parachever, ne s'arrêtant que pour mieux aller. »

Oh ! que bienheureux sont les chrétiens qui savent se tenir ainsi dans le recueillement, dans une union à Dieu affectueuse et continue ; ils goûtent vraiment combien le Seigneur est bon et combien son commerce est doux ; les consolations spirituelles inondent leur âme et leur cœur, ravi de toutes les beautés qu'il trouve en son Bien-Aimé, s'attache à Lui par des liens forts et presque indissolubles.

196. Quand les âmes encore dans l'effervescence d'une piété naissante ressentent vivement

les consolations sensibles, il est relativement facile d'obtenir d'elles le recueillement ; volontiers elles feront des efforts, elles veilleront sur elles-mêmes pour conserver une paix qui leur procure tant de douceurs. Quant à ceux qui sont depuis longtemps dans la vie illuminative et qui s'y maintiennent par la foi qu'ils ont acquise, par les bonnes habitudes qu'ils ont contractées, par les vertus qu'ils pratiquent plutôt que par les suavités spirituelles dont leur âme n'est plus gratifiée comme autrefois, ils n'ont plus le même attrait pour le recueillement, et facilement ils s'épanchent au dehors ; ils se livrent tout entiers à leurs occupations sans se maintenir suffisamment dans l'exercice de la présence de Dieu. Ils pensent cependant à Lui de temps à autre, mais bien moins souvent et surtout moins affectueusement qu'ils ne le devraient faire. S'ils restent dans cet état, tout progrès sérieux leur sera impossible. On cherchera donc à les amener à une vie plus recueillie. « N'auriez-vous pas tout à gagner, leur dira-t-on, à vivre plus éloigné des tracas et des préoccupations distrayantes ; il y en a de nécessaires, d'inévitables, je l'avoue, mais c'est une raison de plus d'éviter celles qui se peuvent éviter ; et vraiment oserez-vous dire que vous

retranchez scrupuleusement tout ce qui est de nature à vous distraire et à vous dissiper? N'êtes-vous point trop répandu au dehors, trop avide de nouvelles; et au contraire ne négligez-vous point, sous de vains prétextes, les exercices qui favorisaient votre recueillement, retranchant, par exemple, trop facilement vos lectures de piété, quand vous ne voudriez pas vous priver d'une ligne de votre journal, ni sacrifier un quart-d'heure de conversation inutile? »

Quand ces chrétiens savent oublier entièrement les bruits du siècle, quand, par exemple, ils font une retraite sérieuse dans la solitude et la paix, ils en éprouvent aussitôt les salutaires effets : leur foi vive et profonde se ranime, ils entendent la voix de Dieu, et leur âme se remplit de bonnes pensées et de saintes résolutions. Preuve évidente que s'ils avaient le soin de se maintenir dans une disposition habituelle de recueillement, de maîtriser leur imagination, de vivre davantage seul à seul avec Dieu, ils avanceraient à grands pas dans la ferveur.

197. *Règlement de vie.* — Nous avons déjà dit, dans la première partie, que l'un des meilleurs remèdes contre la dissipation, c'est l'observation fidèle d'un règlement de vie. Aux âmes bien dis-

posées de ce troisième degré il convient d'imposer un règlement plus circonstancié, plus détaillé qu'aux simples débutants; ce règlement plus complet ne dépasse pas ce que l'on doit attendre d'elles, et il répondra mieux à leurs besoins.

Les pratiques de piété seront les suivantes : Outre les prières d'obligation, la récitation quotidienne du chapelet ou du moins la récitation hebdomadaire du Rosaire, récitation qui devra être accompagnée de la considération ou du souvenir des mystères. Puis, l'oraison mentale, faite en travaillant si on ne peut faire autrement, et les oraisons jaculatoires. Enfin, l'examen de conscience et l'examen particulier du défaut dominant.

Si les occupations permettent quelque lecture pieuse, surtout celle de quelque vie de Saint, quand même cette lecture ne pourrait durer que quelques instants, il faudrait l'exiger. Rien ne contribue plus puissamment que les lectures spirituelles à maintenir l'âme dans le recueillement et la ferveur. L'imagination en reçoit une excellente impression, le cœur s'y remplit de bons sentiments, qui peuvent se prolonger et exercer une heureuse influence sur toute la conduite de la vie.

Ainsi seront contrebalancées et en partie effacées les impressions fâcheuses causées par les sollicitudes temporelles, ainsi la semence de la parole divine ne sera pas étouffée par les épines, c'est-à-dire par les affaires absorbantes, par les tracas dissipants du monde.

Il est encore deux exercices d'une utilité capitale, mais qu'il n'est pas toujours possible de demander, même aux âmes pieuses, c'est l'assistance à la messe et la visite au Saint-Sacrement. Le principe par lequel on jugera si l'on doit imposer ces œuvres est celui-ci : que vaut le motif qui porterait à s'en exempter; est-ce un motif voulu par Dieu, par exemple, les devoirs d'une mère de famille retenue par le soin de ses enfants; est-ce, au contraire, un motif inspiré par des considérations purement humaines, comme la crainte de se gêner, d'avoir à souffrir quelque légère persécution? Dans le premier cas, ce serait une faute d'imposer des pratiques de dévotion qui empêcheraient l'accomplissement de devoirs plus urgents; dans le second cas, ce serait un malheur de priver ces âmes, pour de vains motifs, de secours spirituels si précieux.

198. Quant aux vertus à pratiquer et aux devoirs d'état, il convient que le règlement con-

tienne des observations nettes et pratiques sur ces points importants.

Le devoir d'état marque, en effet, les desseins particuliers de Dieu sur chacun de ses enfants. Un capitaine place ses soldats dans diverses positions et assigne à chacun une fonction particulière ; il dit à celui-ci : Va là, et il va. *Vade et vadit.* A celui-là : Fais ceci, et il le fait. *Fac hoc, et facit.* Et de l'exécution de ces commandements divers résulte le bon ordre de l'ensemble. Ainsi en va-t-il dans le gouvernement du monde : le Créateur a assigné à chacun de nous un rôle spécial ; sa Providence, qui dirige les événements, nous a placés au lieu qui nous convient et où notre mission nous est tracée : le devoir d'état, voilà notre consigne ; en l'accomplissant fidèlement, c'est la volonté divine, c'est l'ordre divin que nous accomplissons ; pères et mères de famille, patrons et ouvriers, maîtres et serviteurs, prêtres et laïques, soldats et magistrats, tous doivent regarder comme un honneur et une consolation de faire l'œuvre voulue par Dieu, tous doivent se proposer de Lui obéir et de travailler pour sa gloire. Voilà ce qui fait la grandeur, l'importance du devoir d'état, ce qui rend méritoires et saintes les fonctions les plus vulgaires.

Comme la valeur de nos actes dépend du motif qui les inspire, il sera nécessaire dans le règlement d'insister sur la pureté d'intention. *Deus intuetur cor*, Dieu regarde le cœur. Les hommes, qui ne voient que l'extérieur, jugent du mérite par l'éclat des œuvres, Dieu au contraire considère l'intention qui les fait accomplir : l'action la plus vulgaire faite par pur amour pèsera plus à ses yeux que l'œuvre la plus brillante, qui procède d'un amour imparfait, ou mélangé de vues naturelles et intéressées. Ce serait donc faire œuvre incomplète de recommander dans le règlement la fidélité aux devoirs d'état sans insister sur le moyen de rendre cette fidélité pleinement méritoire.

La fréquentation des sacrements, les dispositions à y apporter, la façon de s'acquitter des retraites mensuelles, la fidélité absolue à la retraite annuelle; ce sont là encore des points fondamentaux d'un bon règlement.

199. Le règlement une fois déterminé, il faut l'observer à la fois sans inconstance et sans contrainte; ne point s'y dérober par caprice, ni par aucun motif purement humain, mais aussi ne point s'y assujettir au détriment d'autres devoirs.

Il est, certes, extrêmement utile de captiver ainsi sa liberté sous le joug d'une règle. *Qui regulæ vivit, Deo vivit*[1]. Le recueillement favorisé et, pour mieux dire, assuré, la mortification constante de la volonté qui est ainsi contrariée dans son indépendance, et contrainte de se plier à la volonté divine; le recours à Dieu rendu beaucoup plus fréquent, tels sont les fruits tout à fait précieux d'un règlement bien observé; et voilà comment il imprime à toute la vie une direction vraiment chrétienne.

C'est en raison de ces inappréciables avantages que certains directeurs imposent à leurs dirigés un compte rendu journalier de l'observation de leur règlement. Un bulletin imprimé, divisé en colonnes, permet de noter chaque soir avec quelle exactitude et aussi avec quelle perfection ils se sont acquittés de leurs différents exercices; ce contrôle assure la régularité, maintient l'âme dans des habitudes de piété et forme un préservatif très efficace contre le relâchement qu'amène si facilement le contact du monde.

[1] Vivre pour sa règle, c'est vivre pour Dieu. S. Greg. Nys.

CHAPITRE II

Renoncement

§ 1. *Mortification*

200. « La mortification et l'humilité doivent aller ensemble ; ce sont deux sœurs qu'il ne faut pas séparer... O souveraines vertus, maîtresses de toutes les créatures, reines du monde, vous qui délivrez de tous les lacets et de tous les pièges du démon, vous si aimées de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Celui qui vous possède peut bien se mettre en campagne et combattre contre tout l'enfer conjuré, contre le monde entier et toutes ses séductions. Qu'il n'ait peur de personne, car le royaume des cieux lui appartient ; et que pourrait-il craindre, lui qui ne compte pour rien, de tout perdre ici-bas, et qui, quand tout lui est ravi, estime n'avoir rien perdu ? Il ne craint qu'une chose, c'est de déplaire à son Dieu ; aussi Lui demande-t-il à être fortifié dans ces deux vertus et à ne pas les perdre par sa faute.

« Mais quelle est ma folie d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification, alors que le Roi de gloire les a Lui-même tant louées et con-

sacrées par ses propres souffrances. O mes filles, efforcez-vous, grâce à elles, de sortir de la terre d'Égypte, car si vous les acquérez, vous trouverez en elles la manne céleste, qui donnera un goût savoureux à toutes choses ; tout ce qui paraît le plus amer aux gens du monde (les mépris, les humiliations, les privations, les souffrances) vous semblera plein de douceur. » (*Chemin de la Perfection*, ch. x. Édition Bouix, ch. xi.)

Ainsi parle sainte Thérèse, et, avec elle, tous les Saints. Pour arriver à la piété, il a fallu déjà se faire une certaine violence, lutter contre soi-même, il a fallu se vaincre dans beaucoup de petites choses, peut-être même soutenir de durs combats ; sans ces efforts plus ou moins pénibles on n'aurait jamais goûté les douceurs que Dieu réserve aux âmes généreuses ; mais, pour se maintenir sans défaillance, pour obtenir de nouveau ces suavités si réconfortantes de la piété, il est nécessaire de continuer cette lutte contre soi-même et de s'adonner de bon cœur à la mortification.

201. Si on se relâche, surtout au début de la vie spirituelle, on voit bien vite grandir les difficultés. D'abord, plus on va, plus on craint sa peine : — « Qui ne gourmande jamais ses répu-

gnances, disait saint François de Sales, il devient toujours plus douillet. » — On est donc moins ardent à la lutte. Cependant les convoitises se font de nouveau sentir et, plus elles seront écoutées, plus elles deviendront impérieuses; on trouvera donc plus difficiles les sacrifices qu'exige le service de Dieu.

D'un autre côté, les grâces seront moins abondantes. En effet, l'âme tiraillée par des instincts et des appétits grossiers, remplie de désirs naturels, de préoccupations, de soucis temporels, dominée par l'amour-propre, par la soif du bien-être, l'attachement à ses aises, consume en de vaines rêveries la plus grande partie de sa vie, et n'a plus la même force pour s'élever vers Dieu, ni la même aptitude à recevoir ses communications et ses grâces; elle est alourdie et incapable de marcher d'un pas libre et rapide dans les voies spirituelles. *Attendite vobis*, disait Jésus à ses disciples, *ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate et curis hujus vitæ* : Veillez sur vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans les excès, dans l'ivresse et dans les soins de cette vie. (Luc, xxi, 34.)

Enfin, non seulement l'esprit ainsi absorbé par les soucis du siècle est fermé d'avance aux inspi-

rations divines, mais quand il les reçoit, elles ne le trouvent plus aussi docile. Celui qui s'habitue à chercher en tout ses satisfactions, qui cède toujours à ses caprices, finit par aimer ses défauts et perd le désir de s'en défaire. Alors il ne veut rien entendre, il rejette de prime abord les raisons les plus fortes qui lui sont présentées, la volonté chez lui tyrannise le jugement, il s'abuse à dessein et demeure rebelle aux sollicitations de la grâce.

202. La mortification, au contraire, dégage le cœur, rend à l'âme sa liberté et donne à l'esprit un jugement plus droit et plus ouvert aux saintes inspirations.

Un autre motif pour lequel les lumières de la grâce sont proportionnées d'ordinaire au degré de renoncement, c'est que Dieu est plus favorablement disposé pour les chrétiens pénitents.

Chaque sacrifice nous rend Dieu plus cher et nous rend plus chers à Dieu. Il nous rend Dieu plus cher, parce qu'un sacrifice est un acte d'amour et que tout acte de charité accroît en nous cette belle vertu : c'est en aimant qu'on apprend à aimer. Il nous rend encore Dieu plus cher, parce qu'il nous détache des créatures et que notre cœur, auquel l'amour est aussi essentiel que

la pensée à notre esprit, aimera Dieu davantage à mesure qu'il aimera moins les choses de la terre : *augmentum charitatis, diminutio cupiditatis* (S. Augustin).

Chaque sacrifice nous rend plus chers à Dieu qui aime davantage ceux dont Il est le plus aimé : *Ego diligentes me diligo,* et il Le dispose ainsi à nous accorder des grâces plus fortes et plus abondantes.

Enfin la mortification, en nous habituant à plier notre volonté sous le joug de la foi, nous rend toutes les autres vertus plus faciles : l'obéissance, qui n'est que l'immolation de sa volonté à celle des supérieurs, l'humilité qui n'est que le sacrifice de l'amour-propre; la charité, qui consiste à s'oublier soi-même pour servir les autres; la patience, surtout, qui ne va guère sans la mortification, car ceux-là seulement savent accepter les croix qui ont appris par la pénitence à mourir à eux-mêmes et à toutes leurs attaches.

203. « C'est par la pratique constante de la mortification que saint Dorothée conduisit son disciple Dosithée à un sublime degré de perfection, ainsi qu'il le dit lui-même dans la vie de son jeune élève. Ce saint maître s'appliquait à connaître même les petites passions qui empêchaient l'avan-

cement spirituel de Dosithée; et lorsqu'il en découvrait quelqu'une, il entreprenait aussitôt de la soumettre, ne cessant de la combattre en lui jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement domptée. Puis, quand il le voyait maître de cette affection, il passait à une autre pour l'en délivrer également. Lorsque, par exemple, il remarquait qu'il était fort attaché à un livre, à un couteau ou à tout autre objet, il le lui enlevait incontinent. Quand il s'apercevait que son disciple avait une prédilection pour quelque ouvrage bien fait, il ne daignait pas même regarder cet objet. Lorsque son élève venait lui proposer une question dont la solution eût pu lui donner de la vanité, il le renvoyait sans même lui répondre. Cependant les autres moines furent ravis d'admiration, quand ils virent que Dosithée, qui, à cause de son faible tempérament, ne pouvait ni jeûner ni veiller, ni supporter les autres austérités de la vie commune, était néanmoins parvenu à un haut degré de perfection. Et lorsque, poussés par une sainte curiosité, ils lui demandèrent quelles étaient les vertus qu'il pratiquait, celui-ci leur répondit candidement : « Je mortifie tous mes désirs et je soumets ma volonté. » En effet, par cette seule mortification intérieure, il parvint, dans l'espace de cinq années, à une perfection si

éminente que, après sa mort, il apparut tout resplendissant de gloire parmi les Saints les plus illustres de son ordre. Tant il est vrai que la mortification, qui modère les passions et les appétits désordonnés, conduit promptement les âmes à la perfection chrétienne. » (Scaramelli, *Méthode de direction*, IIe partie, art. VI, ch. III.)

204. Ce que nous avons dit du recueillement s'applique également à la mortification ; il est assez facile d'obtenir l'exercice de cette vertu des âmes qui ressentent l'ardeur enthousiaste d'une piété naissante. Tant qu'elles sont dans cette effervescence causée par l'effusion des grâces sensibles, elles trouvent dans le sacrifice des consolations et des joies intimes qui en adoucissent l'amertume et sont pour elles un puissant stimulant. Il faut toutefois les y encourager, car cette pratique généreuse de la mortification, jointe à un recueillement fidèlement gardé, favorisera singulièrement les opérations de la grâce. C'est de la sorte que l'on pourra obtenir « par exemple la grâce de ressentir intérieurement une vive douleur de ses péchés, de les pleurer amèrement ou de verser des larmes sur les douleurs et les souffrances que Notre-Seigneur Jésus-Christ endura dans sa Passion, ou encore la solution de quelque doute ».

(*S. Ignace*, Exercices, 1re semaine. Additions, 1re remarque.)

Quant aux âmes vieillies dans la piété et dont les progrès spirituels paraissent arrêtés, on leur rendrait un immense service en les persuadant du besoin où elles sont de la mortification. Comme nous l'avons remarqué, elles n'y sont pas totalement étrangères, sans quoi elles retomberaient bien vite plus bas ; ainsi trouvent-elles souvent occasion de renoncement dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, dans la fidélité à leurs exercices, dans la pratique de certaines vertus. Mais une mortification plus généreuse, pratiquée dans une intention plus directe de pénitence, leur serait un moyen indispensable, et pour attirer sur elles une recrudescence de grâces dont elles ont grand besoin, et pour détruire les obstacles qui s'opposent à leur avancement[1].

205. La mortification est corporelle ou spirituelle, selon qu'elle s'exerce sur le corps ou qu'elle atteint la seule volonté.

On distingue encore la mortification négative, qui consiste à ne pas rechercher les douceurs et les jouissances de la vie, et la mortification posi-

[1] Voir une liste de mortifications à la fin de l'ouvrage.

tive, qui consiste dans les austérités que l'on s'inflige par esprit de pénitence.

La mortification négative est indispensable à qui veut servir Dieu généreusement. On ne peut servir deux maîtres : si l'on veut flatter la nature, céder à ses exigences, on servira Dieu fort mal.

Mais si ce renoncement aux plaisirs naturels est indispensable à la piété, pourrait-on, comme quelques-uns le voudraient, borner là ses efforts et rester entièrement passif dans la voie de la mortification. Ce serait bien mal connaître la nature humaine que de vouloir la maintenir dans cette si juste mesure ; il est comme impossible de pratiquer l'abnégation si l'on n'est mortifié. Ce serait, dans le domaine spirituel, un véritable tour de force de renoncer à tout en ne se privant de rien. Il faut donc à la mortification négative joindre la mortification positive, c'est-à-dire les sacrifices volontairement accomplis dans le but de châtier et de dompter la nature.

Ce que nous venons de dire s'applique aussi bien à la mortification intérieure qu'extérieure. Pour cette dernière on ne peut nier qu'elle ne soit très utile et très salutaire, et souvent nécessaire pour se maintenir dans la ferveur. Saint Ignace, dans ses *Exercices spirituels*, saint François de

Sales, dans la *Vie dévote,* énumèrent les divers genres d'austérités qui conviennent aux âmes pieuses. Et, en effet, notre divin modèle, Jésus-Christ, n'a-t-il pas jeûné, veillé, couché sur la dure, n'a-t-il pas livré sa chair à ses bourreaux ; et, comme le témoigne la vie des Saints de tous les pays et de toutes les époques, l'Esprit de Dieu n'a-t-il pas toujours inspiré aux âmes dociles une sainte haine de leur corps ?

206. Salutaire à tous, la mortification corporelle est plus particulièrement utile aux âmes bonnes mais faibles, quand, sous le coup de la tristesse et de la désolation, elles sont tentées de se laisser abattre et décourager.

Rien de plus funeste que ces sentiments de mélancolie amère. « Cette mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces : bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux, car elle ôte toute suavité de l'âme et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés. » *(Vie dévote,* IV, 12.) Or, l'un des remèdes que le saint Évêque de Genève

déclare très efficace contre ce mal, c'est précisément la pénitence corporelle, « parce que cette volontaire affliction extérieure impètre la consolation intérieure, et l'âme, sentant des douleurs de dehors, se divertit de celles qui sont au dedans ».

Dans une lettre à sainte Chantal, saint François de Sales recommande aussi l'usage des pénitences corporelles comme remède contre les tentations, et il en donne une raison semblable : « C'est un grand cas comme cette recette (la discipline), s'est trouvée bonne en une âme que je connais. C'est sans doute que le sentiment extérieur divertit le mal et affliction intérieure et provoque la miséricorde de Dieu ; joint que le malin, voyant que l'on bat sa partisane et confédérée, la chair, il craint et s'enfuit. » (*Lettre* du 14 octobre 1604.)

La mortification corporelle est encore très utile à ces chrétiens de nature insouciante, qui ont, il est vrai, une foi éclairée, une réelle bonne volonté, un désir sincère de s'adonner à la piété, mais que leur peu d'ardeur, la mollesse de leur nature retarde dans la voie du bien. La mortification corporelle est pour eux le meilleur moyen d'acquérir une vraie générosité[1].

[1] Cf. Libermann. *Lettre* du 10 octobre 1837.

Il est donc bien des occasions où l'on devra recommander cette pratique de la mortification positive[1]. « Imposez-vous des sacrifices, dira-t-on, soyez ingénieux à en trouver, mais faites-les par amour pour Notre-Seigneur : ils vous coûteront moins et seront plus méritoires. Dites à Jésus en toute simplicité : J'aimerais bien m'accorder telle petite jouissance, ne pas me priver de telle satisfaction, mais j'aime mieux encore vous plaire, ô mon Dieu, et je veux vous montrer que je vous aime bien plus que ce que je vous sacrifie. Si vous n'êtes pas capable de tenir à Dieu ce langage, c'est que votre amour pour Lui est bien languissant ; vous n'êtes guère contrit de l'avoir offensé, si vous tenez si peu à réparer vos fautes par la pénitence. Et ne dites pas que ce sont là de pures minuties, car le plus petit sacrifice, la privation la plus insignifiante devient précieuse devant Dieu, si l'intention en est sainte, si c'est par un motif d'amour que vous vous les imposez. »

[1] Nous croyons inutile de montrer que la pratique généreuse des devoirs d'état, dans ce qu'ils ont de pénible, est la première mortification à imposer. Elle n'est pas de conseil, mais de précepte.

§ 2. *La patience*

207. Celui qui ne veut se priver de rien, qui ne s'impose jamais aucun sacrifice, ne saura jamais rien supporter; voilà pourquoi il faut tout d'abord pousser à la mortification; c'est, nous semble-t-il, le plus sûr moyen de former à la patience. Il y a dans la mortification quelque chose qui entraîne davantage, qui excite plus efficacement les débutants que la simple résignation; l'activité plaît à la nature; il est plus facile de se jeter dans la lutte, et même de frapper sur soi, que d'attendre avec résignation et de recevoir tranquillement les coups. Aussi croyons-nous que, pour former à une solide piété la plupart des âmes, la meilleure marche à suivre c'est de leur demander d'abord quelques légers sacrifices et de les amener ainsi insensiblement à se priver et à souffrir pour Dieu.

Mais si elle est généralement plus difficile, la patience n'en est que plus méritoire et plus salutaire; les sacrifices que la Providence nous impose répondent mieux à nos besoins que ceux que nous choisissons de notre gré, et, quand ils sont acceptés généreusement, ils favorisent beaucoup l'œuvre si délicate que l'on appelle en langage

ascétique le dépouillement du vieil homme, ou la mort à soi-même.

208. Les âmes pieuses ayant reçu plus de lumières que les commençants, seront plus accessibles aux exhortations qu'on pourra leur faire sur ce sujet. Ce qu'on doit avant tout leur inculquer, c'est que leurs épreuves sont voulues ou du moins permises de Dieu dans des vues toutes de sagesse et de bonté; il faut donc toujours les recevoir comme venant de Lui, et baiser amoureusement la main qui nous frappe. « Si cela ne dépendait que de moi, pourra-t-on leur dire, vous seriez bien vite affranchi de cette peine; mais j'aurais tort d'en agir de la sorte, puisque Dieu, qui est plus sage que moi, qui désire plus que moi votre bien, en ordonne autrement. Malheur à vous si vous rejetez cette croix, ou si vous ne voulez pas en profiter; ce serait là vous dérober à la conduite de Dieu, faire avorter les desseins qu'Il a sur vous, ce serait vous écarter du chemin par où Il veut vous mener, et courir risque de vous égarer et de vous perdre. Fuir la croix, c'est fuir la grâce. Du reste, vous savez tout cela, et mon langage n'a rien d'étrange pour vous; souvent vous avez dit à Dieu, dans toute la sincérité de votre cœur, que vous consentiez à tout pour son amour; et en effet, combien

de sacrifices n'avez-vous pas faits déjà; combien de fois n'avez-vous pas courbé la tête avec patience sous les coups qui vous frappaient? — L'épreuve présente vous paraît plus dure, mais elle est plus sanctifiante aussi, et Dieu, qui proportionne ses grâces à nos besoins, est tout disposé à vous accorder plus de secours. Ces secours abondants et surabondants, vous les obtiendrez si vous savez prier, mais prier avec persévérance. Vous vous sentez trop faible; dites donc à Dieu, comme saint Augustin : *Da quod jubes, et jube quod vis.* « Imposez-moi, mon Dieu, tous les sacrifices qu'il vous plaira, mais donnez-moi la force de les accomplir. » — Ah! vous sentez bien, avouez-le, toute la justesse de mes observations; n'entendez-vous pas, au fond de votre cœur, une voix qui vous tient le même langage, qui vous prêche aussi la patience, le renoncement? Cette voix, c'est la voix de Dieu. Fermerez-vous l'oreille à ses douces exhortations pour écouter les conseils du démon qui vous pousse à l'impatience et à l'insoumission? — C'est vrai, répondra-t-on, mais ma patience est à bout; faudra-t-il donc toujours souffrir de la sorte? — Allons, écartez ces pensées, pas d'inquiétudes pour le lendemain, Jésus nous le défend. A chaque jour suffit sa peine. Ne vous défiez pas

de votre Père céleste, reposez-vous en Lui comme un enfant se repose sur le sein de sa mère, rejetant sur Lui toute sollicitude; ce serait Le blesser au cœur que de douter de sa bonté et de sa Providence paternelle. »

Tous les motifs de la patience chrétienne sont admirablement exposés dans un opuscule célèbre du B. de Montfort : *Lettre aux Amis de la Croix*[1]. On ne peut trop en recommander la lecture aux âmes pieuses.

Ce qui les soutiendra mieux que tout le reste, c'est l'amour de Jésus crucifié; la méditation des souffrances de Notre-Seigneur s'impose à quiconque est sous le coup de l'épreuve : nulle part mieux qu'au Calvaire on ne trouvera la patience et le courage.

209. Quand l'épreuve paraît trop forte, on devra s'efforcer d'en éloigner la pensée autant que cela est possible et de se distraire en songeant à autre chose. L'imagination, en effet, ne fait que grossir le chagrin que l'on éprouve. Sans doute, il est difficile de dompter cette puissance vagabonde. « De même, dit sainte Thérèse (*IVe Demeure*, ch. 1), que nous ne pouvons arrêter le mouvement

Librairie Oudin, Poitiers. — 0 fr. 30 l'exemplaire.

du ciel, qui va avec une si prodigieuse vitesse, de même il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter le mouvement de l'imagination. » Cependant nous pouvons en quelque sorte en détourner le cours et l'appliquer à d'autres idées et à d'autres préoccupations C'est là ce qu'il faut s'efforcer de faire dans les moments d'ennui, repousser toute rêverie et veiller à avoir constamment l'esprit utilement occupé. Quand bien même on n'atteindrait le but qu'à demi, le moindre résultat ainsi acquis serait bon ; ce serait autant de gagné pour le calme et la paix du cœur.

C'est surtout dans le cas de colère et de rancune contre le prochain qu'il est nécessaire d'éloigner ces souvenirs amers qui obsèdent l'imagination. Quand un pénitent, en proie à de vifs ressentiments, se plaint de ne pouvoir pardonner, on lui fera comprendre avant tout que c'est son devoir; qu'il doit pardonner s'il veut que Dieu lui pardonne; que Jésus-Christ, qui lui a pardonné tant de fois, a bien le droit de lui demander ce sacrifice. On exigera qu'il prie pour cette personne dont il a tant à se plaindre; mais surtout on lui montrera que l'oubli des injures lui coûterait beaucoup moins, s'il s'appliquait à repousser toutes ces

pensées d'aigreur, dès qu'elles se présentent, comme on rejette des pensées impures.

210. Sans aller jusqu'à ces tentations d'aversion et de haine, il est une autre épreuve fort ordinaire aux âmes pieuses et qu'on peut ranger à la suite de celles dont nous venons de parler ; ce sont les froissements avec les personnes de leur entourage. Là encore la patience est grandement nécessaire : les différences de caractère, les divergences de vue, les contradictions, les critiques, les reproches plus ou moins fondés : tout cela tient une grande place dans la vie humaine. Le démon sait en profiter : rappelant sans cesse à la mémoire les griefs et les sujets de mécontentement que l'on croit avoir, il inspire des sentiments d'aigreur qui paraissent insurmontables. Le premier avis à donner est donc le même que dans le cas précédent : « Vous pensez trop à vos peines ; en y songeant sans cesse vous ne les diminuez jamais, vous ne faites, au contraire, que les grossir et vous rendre à vous-même beaucoup plus difficiles et le pardon des torts qu'on a eus envers vous, et l'exercice des saintes vertus de douceur et de charité. Il se peut que les exigences que l'on a vis-à-vis de vous, que les charges qu'on

vous impose, les ennuis qu'il vous faut subir soient très déraisonnables; mais plus ils sont déraisonnables, plus vous aurez de mérite à les accepter par amour pour Jésus. »

Il n'est pas croyable combien ces épreuves, en elles-mêmes assez légères, mais, souvent, d'une fréquence ou, pour mieux dire, d'une continuité intolérable, servent à l'avancement des âmes généreuses, à qui elles font produire une multitude d'actes de renoncement et d'amour.

S'il faut ainsi exhorter à la patience les âmes trop amies d'elles-mêmes, il faut, d'un autre côté, réconforter celles qui, bien soumises à la volonté divine, se font une idée fausse et mal entendue de la résignation chrétienne : « Ne vous retenez pas de plaindre, écrivait saint François de Sales à une dame malade, mais je voudrais que ce fût à Dieu, avec un esprit filial, comme ferait un tendre enfant à sa mère ; car, pourvu que ce soit amoureusement, il n'y a point de danger à se plaindre ni de demander la guérison, ni de changer de place, ni de se faire soulager. Faites seulement cela avec amour et résignation entre les bras de la bonne volonté de Dieu. »

CHAPITRE III

Humilité

I. Humilité commune et humilité de perfection. — Le directeur doit inculquer les principes de l'humilité ; faire sentir à ses pénitents le besoin qu'ils en ont ; en faire ressortir les grands avantages.

211. D'après ce qne nous avons dit jusqu'ici, les grâces sensibles qui gagnent le cœur et l'attachent fermement au service de Dieu sont surtout abondantes chez ceux qui mènent une vie recueillie et mortifiée ; mais ces douceurs, que Dieu accorde pour nous exciter à la prière et au renoncement, peuvent devenir dangereuses ; elles peuvent développer l'amour-propre et fournir un aliment à l'orgueil. Quand même elles ne l'aviveraient pas, si elles ne le rabaissent, si l'âme n'en prend occasion de mieux connaître ses misères et d'avouer son néant, les effets de cette grâce de dévotion seront bien atténués, et la marche en avant de l'âme vers la perfection sera bientôt arrêtée.

L'humilité est donc indispensable ; si elle accompagne la mortification, les grâces divines devien-

dront de plus en plus puissantes, *Deus humilibus dat gratiam,* et l'avancement sera assuré et rapide.

L'humilité qu'on doit inculquer à ces âmes pieuses n'est pas seulement l'humilité commune, de précepte pour tous, parce que tous, même les chrétiens vulgaires, en comprennent la nécessité. L'humilité commune, en effet, consiste à ne pas s'estimer et à ne pas se faire admirer et louer pour des qualités qu'on n'a pas, ou pour des avantages futiles qui ne méritent évidemment aucune estime, comme la toilette, le luxe. Elle consiste encore à ne pas vouloir s'élever au-dessus des autres et à ne pas les mépriser; et, enfin, à souffrir sans aigreur, de la part de ceux qui ont charge et mission pour cela, les blâmes et les reproches qu'on s'est attirés par ses fautes.

Mais il est une humilité plus parfaite, qui suppose des connaissances plus délicates que le vulgaire ne possède pas, à laquelle, par conséquent, il peut manquer sans pécher, n'en comprenant pas l'obligation. C'est l'humilité de perfection. Pour la pratiquer, il faut non seulement ne pas tirer occasion des qualités que l'on posséde, pour se grandir à ses propres yeux, mais avoir une basse opinion de soi-même, et cette basse

opinion, accepter de bon cœur que les autres la partagent et qu'ils témoignent leur peu d'estime par des manques d'égards ou même des mépris.

212. C'est à ce degré plus avancé de l'humilité qu'il faut amener les âmes pieuses, si l'on veut consolider leur piété et les conduire à la ferveur.

Ce n'est certes pas une petite tâche; de cette sorte d'humilité on a dit avec raison, qu'inconnue des philosophes de l'antiquité, c'était une vertu réservée au christianisme. Elle est au-dessus des forces de la nature; mais Celui qui est venu par ses exemples et ses leçons l'enseigner au monde, Celui qui a dit de Lui-même : *Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis*[1], le Dieu qui s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, donne aux âmes de bonne volonté ces sentiments d'humilité parfaite et les façonne ainsi à sa propre ressemblance.

La première chose que doit observer le directeur, c'est de bien inculquer à ses pénitents les principes de l'humilité, de les engager à se les rappeler souvent, afin de s'en bien pénétrer et d'en être persuadés comme nous le sommes des vérités premières, dont l'évidence ne nous abandonne

[1] Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des humains et le rebut du peuple. *Psalm.*, XXI, 7.

jamais. Le grand principe de l'humilité, c'est celui qu'exprime si bien saint Paul : *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis*[1]*?* Les quelques qualités que nous avons et que, du reste, nous sommes toujours portés à nous exagérer, ne viennent pas de nous, mais de Dieu; nous ne possédons en propre que nos défauts et nos péchés. « Hélas, dit saint François de Sales (*Vie dévote*, III, 5) les mulets laissent-ils d'être de lourdes et puantes bêtes pour être chargés des meubles précieux et parfumés du prince. »

213. Les auteurs spirituels exposent longuement toutes les raisons que nous avons d'être humbles : de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous ne possédons rien, nous ne valons rien et enfin nous sommes pécheurs. Ne faisant point un traité d'humilité, nous ne nous étendrons pas sur ces principes[2]; nous dirons seulement que le directeur doit les posséder afin de montrer souvent à ses pénitents déjà pieux combien l'estime de soi est une chose vaine et insensée.

[1] Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Si l'on t'a donné, pourquoi te montrer fier comme si tu n'avais pas reçu? (*I*re *Cor.*, IV, 7.)

[2] Voir sur ce point M. Olier : *Introduction aux Vertus chrétiennes*. Il est admirable de clarté et de profondeur.

Le père spirituel doit s'appliquer aussi à rabattre chez ses enfants l'esprit de superbe par la façon dont il en use avec eux ; non pas qu'il convienne de les rudoyer, ils ne seraient pas encore assez fervents pour subir cette épreuve avec profit, mais il ne leur témoignera aucune admiration, aucune estime exagérée. De plus il attirera leur attention sur leur amour-propre, car c'est un défaut auquel les commençants se laissent aller le plus ordinairement d'une manière inconsciente. Quand ils auront failli en quelque point, et que leur faute, comme cela arrive souvent, procèdera d'un manque d'humilité, il leur fera remarquer doucement, mais sans faiblesse, leurs torts ; il les leur fera avouer, en leur montrant combien ils sont encore loin de la perfection, et comment, s'ils avaient voulu, il n'eût point été trop difficile, en priant et en s'humiliant, d'éviter cet écart. « Je ne m'étonne nullement, dira-t-il, de votre faiblesse ; je sais ce qu'il y a de bon en vous, mais je sais bien aussi ce qui reste en vous d'orgueil et d'amour de vous-même ; vous avouerez bien que l'humilité n'est pas votre vertu dominante. Il serait si beau pourtant de savoir reconnaître sa misère et, par amour pour Jésus humilié, de supporter les froissements et les

humiliations. Oh! que les âmes humbles sont saintes, qu'elles sont fermes dans le bien, fortes contre le démon, qu'elles sont aimées de Dieu. Qu'il est beau de dire avec les Saints : « Seigneur je consens volontiers à souffrir et à être méprisé pour vous. *Domine pati et contemni pro te*[1]. » — Et il n'est point aussi difficile que vous pourriez le croire d'atteindre à cette humilité; il suffit d'aimer beaucoup Celui qui est si aimable; l'amour de Jésus rend douces toutes les épreuves et toutes les humiliations; priez, aimez et vous deviendrez des héros d'humilité. »

Si l'on craint que les pénitents ne s'abandonnent à quelques vains sentiments de complaisance en eux-mêmes, on leur proposera l'exemple de ceux dont les vertus sont plus parfaites, dont les mérites surpassent les leurs, ceux qui ont travaillé, souffert et mérité davantage pour leur Dieu; ou bien encore, tout en les encourageant et se réjouissant avec eux de leurs petits efforts, on leur rappelera que c'est bien peu de chose auprès de ce que Dieu mérite. — Oh! si l'on comprenait combien bon, combien parfait, com-

[1] Réponse de saint Jean de la Croix à Notre-Seigneur, qui lui demandait quelle récompense il désirait. V. son office dans le *Bréviaire*.

bien aimable est ce grand Dieu, on ferait sans peine pour Lui de bien plus grands sacrifices !

Enfin on leur remontrera encore ce qu'ils auraient pu et ce qu'ils auraient dû faire, s'ils avaient été fidèles aux grâces de choix qui leur ont été octroyées, s'ils avaient répondu aux vues toutes de miséricorde que Dieu avait sur eux.

214. Nous venons de dire que, tout en montrant aux âmes pieuses le besoin qu'elles ont de l'humilité, il fallait leur en montrer les charmes et les avantages ; c'est, en effet, l'une des tâches les plus importantes de la direction de faire estimer et désirer cette belle vertu, et d'amener les chrétiens à la demander par d'ardentes et d'instantes prières.

Il faut donc rappeler quelle haute opinion tous les Saints ont eue de l'humilité, comment tous sont d'accord pour la représenter comme le fondement de la sainteté : *sanctitatis fundamentum* (S. Cyprien), la première vertu des chrétiens : *prima virtus christianorum* (S. Jérôme), la gardienne de toutes les vertus (S. Bernard). De même que l'orgueil est le principe de tout péché, *initium omnis peccati superbia* (*Eccl.*, x, 15), le péché capital parmi les péchés capitaux, l'humilité est une vertu capitale et le principe de toutes les

autres. Saint Athanase, dans la *Vie de saint Antoine*, raconte que le Seigneur montra un jour au saint cénobite le monde entier couvert de filets et de pièges, et que, effrayé à la vue de tant et de si grands dangers, Antoine demanda comment on pouvait y échapper. — Par l'humilité, lui fut-il répondu.

« L'humilité et la charité, écrivait saint François de Sales, sont les maîtresses vertus ; les autres suivent, comme les poussins font des mères poules. » Il faut rappeler souvent aussi quel amour de prédilection le Seigneur a toujours eu pour les humbles, combien cette vertu nous rend chers au Cœur de Jésus, chers au Cœur de Marie, enfin que les plus hautes places du ciel sont réservées à ceux qui se seront ici-bas humiliés davantage : *Qui se humiliat, exaltabitur*.

Heureux sont ceux qui se sont fait une haute idée de l'humilité, qui la désirent et la recherchent comme la perle précieuse de l'Évangile, qui surtout adressent à Dieu pour l'obtenir de vives et constantes supplications. C'est le chemin le plus sûr pour arriver à l'humilité ; la prière persévérante fera plus pour l'acquisition de cette vertu surhumaine que toutes les méthodes du monde. Et, pour mieux le faire comprendre à ses enfants,

le père spirituel fera bien quelquefois, quand ils lui demanderont des prières, de répondre : « Oui, je prierai pour vous, je supplierai le bon Dieu de vous rendre bien humbles, quand même il devrait pour cela vous faire passer par de rudes humiliations. »

II. Pratique de l'humilité. — 1° Avouer sa bassesse; 2° consentir à ce que les autres la reconnaissent, et renoncer à leur estime ; 3° enfin accepter les humiliations.

215. Nous ne voulons pas dire cependant que la prière doive être employée à l'exclusion de tout autre moyen. Ce n'est point une chose vaine de s'étudier à produire des actes d'humilité : *Humiliatio est via ad humilitatem sicut lectio ad scientiam*. « On devient humble en s'humiliant, comme on devient savant en étudiant. » Ces efforts pour s'humilier sont fort louables et, d'ailleurs, quelle est l'âme de bonne volonté qui demanderait sincèrement au Seigneur la vertu d'humilité sans s'efforcer d'en produire les actes.

La première manière d'exercer l'humilité, c'est d'accepter sa bassesse, ou, comme le dit saint François de Sales, d'aimer son abjection. (*Vie dévote*, III, 6.) Nous sommes néant, confessons de bonne grâce notre néant et, au lieu de nous

courroucer en nous voyant infirmes, misérables, sujets à toutes sortes de faiblesses, d'imperfections et de péchés, avouons en toute simplicité que c'est une grande grâce de Dieu si nous ne sommes pas encore pires, et même réjouissons-nous de n'avoir rien de bon que ce que Dieu a mis en nous. Voilà ce qu'il faut rappeler à ceux qui se dépitent, s'irritent contre eux-mêmes, à ceux qui s'étonnent de leurs chutes ou qui se laissent aller à de vaines inquiétudes et au découragement ; car ce qui manque à ces chrétiens si portés aux noires pensées, c'est l'amour de leur abjection ; dans le désir inquiet qu'ils éprouvent d'être délivrés de leurs misères, il entre, à leur insu, peut-être, une grande part d'amour-propre et d'orgueil.

216. Si nous avons une basse opinion de nous-mêmes et que nous nous traitions en conséquence, il nous sera facile d'accepter sans humeur que les autres aient de nous la même opinion ; et c'est dans ce renoncement à l'estime d'autrui que consiste la seconde manière de pratiquer l'humilité.

La première chose à conseiller sur ce point, c'est de réprimer vigoureusement et constamment les désirs, les préoccupations de vaine gloire qui

naissent si spontanément dans le cœur humain. On devra donc repousser, dès qu'on s'en apercevra, tout désir d'être admiré ou estimé, de passer pour habile, aimable, intelligent, pieux, etc. On ne s'arrêtera point à ces rêveries enfantines où l'on imagine des conversations et des événements dans lesquels on se donne toujours le beau rôle. On ne s'arrêtera pas davantage au désir d'être recherché, consulté, ni même d'être approuvé.

Enfin, il faut lutter contre un sentiment bien ordinaire à l'âme vaniteuse et qui, trop souvent, influe sur sa conduite : que va-t-on dire, que pensera-t-on de moi ? Ne vaut-il pas mieux dire avec saint Paul : « Peu m'importe le jugement des créatures, je ne veux m'inquiéter que de plaire à Dieu. » *Parum est mihi ut a vobis judicer... qui autem judicat me, Dominus est ?*

Le renoncement à l'estime d'autrui se pratiquera encore de bouche, par le retranchement de toute vanterie, ou de toute parole tendant à se faire valoir ; et, en action, par le soin que l'on mettra à ne point montrer avec ostentation, et même à cacher ce que l'on peut avoir de bon, ou ce qui est de nature à susciter l'admiration et les éloges du prochain.

217. La troisième manière de pratiquer l'hu-

milité consiste dans l'acceptation des humiliations et des mépris. Ne s'excuser qu'avec modération et sans aigreur, et même parfois ne point s'excuser du tout; supporter avec patience, dans la pensée qu'on les a bien méritées par ses infidélités, toutes les occasions humiliantes, comme échecs, confusions, critiques, réprimandes, rebuts, moqueries; et même les envisager comme des grâces de Dieu, qui veut nous faire gagner de grands mérites et nous rendre semblables à Jésus; tels sont les divers points de ce troisième mode d'humilité qu'on peut appeler l'humilité passive.

Enfin, pour arriver à la pratique parfaite d'une vertu si difficile à la nature, l'âme dévote devra se proposer souvent l'exemple de Jésus-Christ bafoué, moqué, couvert de crachats, insulté de toute façon à cause de nous.

CHAPITRE IV

Probations sur diverses vertus

218. Des années se passent avant que l'âme soit sortie de la vie illuminative; il faut, pendant ce temps, entretenir son ardeur et la maintenir dans la vigilance et la lutte contre elle-même. Il

est vrai, les trois grandes vertus dont nous avons parlé : recueillement, mortification et humilité, pourraient la faire avancer grandement et la mener jusqu'à la vie unitive; mais les pratiquera-t-elle toujours avec la même fidélité? Dans cet état illuminatif où les sens ont une grande part, n'est-il pas à craindre que l'âme ne tombe dans la routine, qu'elle ne s'endorme peu à peu? Car, nous l'avons montré, la ferveur sensible, bien différente de la ferveur calme mais forte des âmes parfaites, est sujette à bien des défaillances et a besoin d'être sans cesse excitée. Il faut donc que l'ardeur des âmes pieuses, que leur activité quelque peu inconstante soit tenue en haleine, sous peine de tomber tout à fait et de faire place à un dangereux relâchement.

D'un autre côté, leur renoncement est le plus souvent imparfait, soit parce qu'elles ne s'y sont pas jetées de tout cœur dès le début, soit qu'il leur reste beaucoup d'attaches peu visibles, qui leur échappent à elles-mêmes et dont elles ne songent même pas à se dégager.

Pour remédier à ce double inconvénient, certains directeurs, de nos jours surtout[1], ont

[1] Ce mode de direction a été expliqué et propagé par M. l'abbé Chaumont, chanoine de Paris, de si pieuse mémoire

recours à ce qu'ils appellent des *probations*. Chaque probation est un système d'exercices qui, présentant une vertu sous toutes ses faces, en fait ressortir la nécessité et l'étendue. En même temps que l'âme est tenue en éveil par une variété bien comprise, — car elle dirige successivement ses efforts sur différentes vertus, — elle acquiert une notion de plus en plus exacte, de plus en plus complète du parfait renoncement. Les résultats seront évidemment et plus assurés et plus

(mort le 15 mai 1896); il n'est pas cependant une invention nouvelle. Au fond, l'examen particulier, pratiqué selon la méthode de saint Ignace, n'est point différent. Quant à faire converger vers le même but l'examen particulier et les autres exercices, Rodriguez le conseillait déjà, et s'appuyait sur l'autorité de Cassien :

« Il est encore très utile de prendre pour sujet de l'examen particulier la même matière que l'on aura prise pour sujet d'oraison, et de joindre ainsi l'oraison et l'examen; parce que, de cette sorte, tous nos exercices ne tendant qu'à un même but, nous pourrons faire de plus grands progrès. Mais Cassien va encore plus loin et veut (*Collat.*, IX, c. xxxv) que non seulement dans l'examen et dans l'oraison nous insistions sur ce qui nous est le plus nécessaire, mais que plusieurs fois pendant le jour nous élevions notre esprit à Dieu, avec des prières courtes et vives, et avec des soupirs et des gémissements du cœur, et que nous ajoutions encore à cela des pénitences, des mortifications et des dévotions particulières pour l'obtenir. » *De l'oraison*, ch. xv.

complets, si le père spirituel dirige et contrôle ce travail.

219. La probation se résume aux points suivants :

1° Faire d'une vertu particulière le but de ses prières, méditations et communions;

2° S'appliquer à en pratiquer les actes;

3° S'examiner chaque jour sur la fidélité à cette vertu;

4° Rendre compte à son directeur des progrès accomplis.

Pour faire ce compte rendu, on reprend chacun de ces points, et l'on fait connaître : 1° Si on a demandé à Dieu cette vertu par d'ardentes prières, si on en a fait l'objet de ses oraisons, si on s'en est proposé l'acquisition comme intention de ses communions, chapelets, etc.; — 2° Comment on l'a pratiquée, dans quelle vue on s'y est appliqué, à quels moyens on a recouru, combien de fois et dans quelles circonstances on y a été fidèle; — 3° Si l'on a renouvelé chaque matin ses résolutions, et si l'on s'est, chaque soir, examiné sur ce point; — 4° Si l'on a conçu une estime plus vive, un désir plus ardent de cette vertu et pris des résolutions précises et énergiques; — 5° S'il y a eu progrès ou déficit, et à quoi l'on attribue l'un ou l'autre.

Fait par écrit, à l'aide d'un questionnaire[1], ce compte rendu exige plus d'attention et donne aussi de plus sérieux résultats.

Pour retirer plus de fruit de ces exercices, il est bon d'avoir entre les mains quelques livres spirituels traitant spécialement de la vertu proposée.

Outre les vertus dont nous avons signalé l'importance — recueillement, mortification, patience, humilité, — les probations peuvent porter sur l'esprit de prière, l'obéissance, la charité fraternelle, l'esprit de détachement et de pauvreté, la chasteté, la dévotion au Très Saint-Sacrement, la dévotion à la Sainte Vierge.

Pour mieux faire comprendre comment on doit envisager chacune de ces vertus sous ses différents aspects et étudier les diverses manières de la pratiquer, nous allons donner quelques exemples.

[1] Nous avons fait imprimer des questionnaires de ce genre avec des blancs pour les réponses : 1 fr. 25 le cent. Les sept examens qui suivent ont été également imprimés ensemble sous ce titre : *Probations sur diverses vertus*. Ils sont en vente chez MM. Germain et G. Grassin, libraires à Angers, et chez M. Amat, à Paris : 1 franc les quinze exemplaires; 6 francs le cent. Pour les autres vertus, un examen détaillé nous semble moins nécessaire.

RECUEILLEMENT ET UNION A DIEU

220. Le recueillement consiste en deux choses : 1° Fermer autant que possible son cœur aux préoccupations et aux bruits de la terre, et 2° l'ouvrir du côté du ciel.

I

1° Fuir toutes les occasions dissipantes : divertissements bruyants, visites non motivées, entretiens prolongés, paroles inutiles, recherche de nouvelles, lectures profanes et vaines.

2° Avoir soin de régler son maintien en évitant dans ses mouvements, dans ses démarches, *dans ses regards*, dans ses différentes actions, tout ce qui favorise la dissipation.

3° Couper court à toute rêverie et réprimer tout ce travail d'imagination, ces inquiétudes, ces préoccupations, ces plans, ces projets, ces calculs, ces souvenirs dans lesquels on se répète à soi-même toujours la même chose, perdant par là un temps précieux et favorisant, sans y prendre garde, bien des défauts.

II

4° Commencer dès son réveil à considérer Dieu près de soi ; dans la journée, chaque fois que l'on

entend l'heure sonner, renouveler cet exercice, en ayant toujours soin de joindre au souvenir de la présence de Dieu un acte d'adoration et d'amour. On peut très utilement alors Lui demander la grâce de Le bien servir, de garder fidèlement les résolutions prises.

5° Remplacer par des pensées pieuses et des élans du cœur simples et affectueux les pensées inutiles qu'on s'est habitué à retrancher, et cela surtout dans les moments où l'esprit est libre et inoccupé, en allant et venant, en travaillant.

6° Agir en tout pour Dieu. Rappeler très souvent à sa pensée les motifs surnaturels qui doivent inspirer toute la conduite d'une âme chrétienne : Dieu veut cela de moi. Mon Dieu, je suis heureux jusque dans les actions les plus communes d'accomplir votre sainte volonté.

PRIÈRE. — RÉSOLUTIONS ET EXAMEN SUR LA MANIÈRE DE PRIER

221. La prière, pour être bonne, doit être :

1° *Attentive.* — « Avant de prier, nous dit l'Esprit-Saint, prépare ton âme et ne tente pas le Seigneur. » C'est donc tenter Dieu que de vouloir prier sans s'y être préparé, c'est-à-dire sans s'être d'abord recueilli, sans avoir vidé son imagination

de toutes les pensées inutiles, sans s'être pénétré de la grandeur de Dieu, de la sublime majesté de Celui à qui l'on s'adresse, et sans avoir au moins jeté un coup d'œil sur l'immensité de ses propres besoins.

2° *Humble.* — Convaincu de mon néant et de ma misère, pénétré de confusion à la vue de mes infidélités sans nombre, j'avouerai mon indignité et je m'abaisserai profondément devant Dieu. « Dieu résiste aux orgueilleux, Il accorde sa grâce à celui qui est humble. »

3° *Confiante.* — Je me rappellerai la bonté de Dieu, plus désireux de mon bien que moi-même, les mérites de Jésus-Christ, sur lesquels je fonde tout mon espoir. Jamais je ne me découragerai sous prétexte que je n'obtiens pas assez vite ce que je désire. Le découragement est un piège du démon, la foi invincible est un moyen sûr d'être exaucé. « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et vous l'obtiendrez. » (*Marc*, XI, 24.)

4° *Fervente.* – Celui-là prie bien qui souhaite ardemment d'être exaucé ; celui-là prie mal qui le fait sans cœur, qui ne témoigne à Notre-Seigneur aucun désir, qui ne prie, pour ainsi dire, qu'à regret et comme pour s'acquitter d'un devoir

pesant. Pour soutenir ma ferveur et éviter la routine, je me proposerai toujours une intention bien précise et adaptée à mes besoins spirituels, et cela, soit dans mes prières privées, soit dans les autres exercices, comme l'assistance à la messe, etc.

5° *Persévérante.* — Je ne me lasserai pas de prier, revenant toujours à la charge sans me rebuter, quelque retard que le bon Dieu mette à m'exaucer. Jésus-Christ a dit qu'il fallait prier de façon à fatiguer, à importuner, s'il était possible, notre Père céleste.

Dans les circonstances où la prière me sera particulièrement difficile, mon esprit ne pouvant s'y arrêter, je persévèrerai quand même dans mes efforts, me rappelant que Dieu demande la lutte et non le succès, et qu'une prière aride, sèche, faite de distractions continuelles qu'on cherche sans cesse à repousser sans pouvoir s'en débarrasser, est ordinairement plus agréable à Dieu et plus fructueuse à l'âme qu'une prière pleine de douceurs et de consolations.

Pour apprendre à bien prier, je m'appliquerai donc successivement à donner à ma prière chacune des qualités ci-dessus énumérées. Ainsi, je m'étudierai le lundi à prier avec attention, le

mardi avec humilité, le mercredi avec une grande confiance, etc.; ou, ce qui vaudrait mieux, ce qui m'aiderait à contracter de plus fortes habitudes, je porterai mes efforts sur chacun de ces points pendant une semaine entière. Je m'examinerai, à des moments déterminés, pour voir si je suis fidèle à la résolution du jour.

RÈGLEMENT PARTICULIER ET MATIÈRE D'EXAMEN SUR L'HUMILITÉ

Jésus doux et humble de cœur,
rendez mon cœur semblable au vôtre.

222. « C'est aux âmes humbles, dit l'Esprit-Saint, que Dieu accorde ses grâces. La prière des humbles, dit-il encore, est toute puissante sur le Cœur de Dieu. — Celui qui s'abaisse sera élevé, a dit Jésus-Christ. »

Pour acquérir cette grande vertu d'humilité, aussi importante qu'elle est difficile, je prendrai successivement comme sujet de résolution et matière d'examen les points suivants :

1° *Connaissance de moi-même.* — J'apprendrai à me connaître moi-même. Je penserai souvent à mon néant. Je considèrerai mes fautes, mes faiblesses, langueurs, négligences sans nombre, mes infidélités continuelles à la grâce et je tâcherai

d'obtenir ainsi une conviction intime, profonde et habituelle du triste état de mon âme.

Je me remplirai tout particulièrement de ces pensées : 1° Quand je serai tenté de me complaire en moi-même et de me croire meilleur que les autres; 2° Quand je me préparerai à prier, m'abaissant ainsi humblement devant Dieu, par exemple au commencement de la sainte Messe, de ma méditation, de ma visite au Saint-Sacrement, de mon chapelet; 3° Aussitôt après chaque faute.

2° *Par rapport au prochain.* — Me comparer à ceux qui valent évidemment mieux que moi; pour ne pas m'élever sottement au dessus des autres, considérer leurs qualités et excuser leurs défauts, ne jamais perdre de vue mes propres défauts visibles et secrets : peut-être aux yeux de Dieu suis-je plus ingrat et plus répréhensible que ceux que je dédaigne.

3° *Désirs.* — Je repousserai, dès que je m'en apercevrai, tout désir qui me viendra d'être admiré ou estimé. Je ne désirerai point de passer pour habile, aimable, intelligent, bon, pieux, etc. Si quelque semblable pensée de vanité se glisse dans mon esprit, j'y renoncerai aussitôt et demanderai au bon Dieu de m'en délivrer. Je ne m'arrê-

terai point à penser que ceci ou cela peut m'attirer l'estime, et je ne forgerai point dans mon imagination des conversations et des drames où je me donnerais le beau rôle.

4° *Amour-propre.* — Je ne m'arrêterai point au désir : 1° d'être recherché ; 2° d'être consulté ; 3° ni même d'être approuvé.

5° *Jugement propre.* — Au lieu de me froisser, de proférer des plaintes ou des blâmes quand on juge autrement que moi, ou quand on prend une mesure que je désapprouve, je m'humilierai intérieurement, me disant à moi-même que je n'y entends rien, et que ce serait sot orgueil de ma part de préférer mon avis à celui des autres.

6° *Humilité en paroles.* — Je parlerai volontiers des qualités des autres et je m'attacherai à les faire valoir, surtout les personnes qui me plairaient moins, ou vis-à-vis desquelles j'éprouverais quelque sentiment de jalousie.

7° Je ne dirai rien pour me vanter, et même je ne prononcerai aucune parole qui tente à me rehausser ou qui soit en ma faveur.

8° Je ne m'excuserai point quand je serai repris ou blâmé ; si je crois devoir le faire, je le ferai doucement et sans aigreur.

9° Je dirai volontiers ce qui pourra m'attirer

quelque confusion, reconnaissant mes torts avec simplicité. Je découvrirai sincèrement à mon directeur les replis les plus cachés de mon âme, quelque confusion que j'y éprouve.

10° *Humilité en actions.* — Je ne ferai rien par considération humaine, pour attirer les yeux et avoir l'approbation d'autrui, et me disant comme saint Paul : « Peu m'importe le jugement des créatures », je ne m'inquièterai que de plaire à Dieu.

11° *Actes d'humilité.* — Je me réjouirai et remercierai le bon Dieu chaque fois que j'aurai à remplir quelque fonction basse et pénible : je serai humble dans ma mise, heureux de porter quelquefois des habits usés et sans distinction ; le soir je baiserai la terre en demandant humblement pardon à Dieu.

12° Je me comporterai avec ceux qui m'entourent avec la même déférence et la même humilité que s'ils étaient mes supérieurs et que je fusse leur domestique.

13° Je choisirai pour moi les dernières places, ce qu'il y a de moindre et ce dont les autres ne voudront pas.

14° *Humilité passive.* — J'accepterai non seu-

lement avec patience, mais avec joie et en remerciant Dieu, toutes les occasions d'humiliation que je rencontrerai, comme échecs, confusions, critiques, réprimandes, rebuts, moqueries, médisances, calomnies même, persuadé que ces épreuves, outre que je les mérite bien à cause de mes infidélités, sont la plus grande grâce que le bon Dieu puisse me faire.

15° *Exemple de Notre-Seigneur.* — Je me proposerai souvent l'exemple de Jésus bafoué, moqué, couverts de crachats, insulté de toutes manières.

16° *Prière.* – Je demanderai sans cesse à Dieu la vertu d'humilité dans mes prières, chapelets, communions, invoquant à cette fin le Cœur de Jésus, la sainte Vierge, saint Joseph, mon bon Ange, mes saints Patrons. Pour être plus sûr d'obtenir cette grâce, je pratiquerai à cette intention de nombreux sacrifices.

17° *Sanctions.* — Je m'examinerai deux fois chaque jour sur l'humilité, et je me punirai par quelque pénitence chaque fois que je découvrirai dans la journée quelque faute contre cette vertu.

MÉTHODE POUR ARRIVER A LA PARFAITE OBÉISSANCE

223. 1° *Obéir pour Dieu.*

Me dire souvent : c'est Dieu même qui me commande. Me représenter le ciel ouvert et Dieu lui-même m'intimant tel ou tel ordre. Quand l'heure est arrivée de remplir telle obligation, tel devoir d'état, quand un supérieur parle, me dire : c'est la volonté de Dieu. *Fiat voluntas tua.*

2° *Obéir promptement.*

Ne pas retarder d'une minute ; laisser un ouvrage à moitié fait, dès que la cloche sonne (si l'on est dans une maison soumise à un règlement), où dès le premier mot des supérieurs. Prévenir les commandements et accomplir les désirs des supérieurs dès qu'on les soupçonne.

3° *Obéir toujours.*

Me proposer ce motif de l'obéissance dans toutes mes actions. Me lever par obéissance ; aller au travail, au repas, à la prière, par obéissance ; à la récréation, à la promenade, à confesse, à la Sainte Table, etc., par obéissance.

4° *Obéir simplement, aveuglément.*

Ne jamais discuter une parole des supérieurs,

ne jamais dire un mot contraire à l'autorité. Ne point raisonner un ordre, même intérieurement.

5° *Obéir joyeusement.*

Ne point manifester mes répugnances. M'efforcer de paraître gai et joyeux, quelque pénible que soit l'ordre à accomplir.

6° *Obéir comme Jésus-Christ.*

Me rappeler souvent combien Jésus a voulu être obéissant à Joseph, à Marie, pendant trente ans ; à son Père céleste : « C'est mon aliment, c'est ma vie, a-t-il dit, de faire la volonté de mon Père. » « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. »

7° *Prier pour obtenir l'obéissance.*

Demander chaque jour cette vertu au Cœur de Jésus, à Marie, à Joseph, à mes saints patrons et à mon bon ange, et offrir aussi chaque jour au bon Dieu quelque sacrifice dans le but d'obtenir une grâce si précieuse.

Prendre successivement chacune de ces résolutions, par exemple, la première le lundi, la deuxième le mardi, etc. ; ou, ce qui vaudrait mieux, la première pendant une semaine, etc. M'examiner au moins une fois chaque jour sur la résolution prise le matin.

PRATIQUE DE LA CHARITÉ FRATERNELLE

224. Pour acquérir dans toute sa perfection cette belle vertu et me conduire toujours envers ceux de mon entourage comme un vrai chrétien doit le faire, je tiendrai aux résolutions suivantes :

1° Je les considérerai tous comme des frères, comme des âmes aimées de Dieu, rachetées par Jésus-Christ, appelées au ciel comme moi. Je me pénétrerai de ces pensées plus particulièrement quand je serai tenté de me laisser aller à des sentiments d'antipathie, de jalousie ou de vengeance.

2° Je supporterai les défauts des autres, ne les faisant point remarquer et m'abstenant avec soin de toute critique et de toute médisance.

3° Je ne rapporterai jamais à quelqu'un ce qu'on aura dit de lui, si cela est de nature à lui faire de la peine ; je travaillerai, au contraire, à faire régner entre tous la bonne harmonie, faisant remarquer les qualités des autres, cachant leurs torts, faisant tout pour les amener à s'aimer mutuellement.

4° Je traiterai chacun avec affection, évitant de contrister qui que ce soit, et me réconciliant promptement si je viens à me fâcher.

5º J'accorderai tout ce que l'on me demandera, ne craignant pas de me gêner moi-même pour obliger les autres ; et si je suis malgré moi contraint de refuser, je tâcherai de faire agréer mon refus par des paroles obligeantes.

6º Dans mon affection pour les personnes qui m'entourent, je rechercherai avant tout le bien de leurs âmes ; j'adresserai d'abord à Dieu dans ce but d'ardentes supplications, soit pour toutes en général, soit plus particulièrement pour celles que je verrais en avoir plus grand besoin ; et, dans ce dernier cas, j'offrirai même à Dieu quelques sacrifices, afin de faire plus sûrement descendre la grâce dans ces âmes, qui sont si chères à Notre-Seigneur.

7º Non content de prier, je chercherai à faire du bien par mes exemples et par mes paroles. Si je vois mes frères affligés, je prendrai part à leurs peines, je les consolerai et je soutiendrai leur courage. Surtout je leur donnerai à l'occasion de bons et salutaires conseils, les portant à ne pas offenser Dieu et à pratiquer la vertu.

DÉTACHEMENT ET PAUVRETÉ

Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, car le royaume des cieux est à eux. (*Matth.*, v. 3.)

225. 1° Celui qui est vraiment détaché se regarde non comme un propriétaire qui peut user ou abuser de son bien, mais comme un pauvre serviteur, n'ayant que les objets que son Maître lui confie, n'en pouvant user que pour les intérêts de ce Maître, et devant à ce Maître, qui sera son Juge, un compte exact de l'emploi qu'il en aura fait.

2° Les biens dont on use ici-bas sont ou nécessaires, ou commodes, ou superflus. Le vrai pauvre se contente du nécessaire ; ce qui est commode, il s'en passe volontiers, il ne se le procure que quand cela est utile pour l'accomplissement de ses devoirs d'état ; enfin il renonce absolument au superflu. Appliquer ces principes à ses aliments, meubles, habits, voyages, etc.

3° Le vrai pauvre souffre de bonne grâce les privations, quand son divin Maître permet que le nécessaire lui fasse défaut ; il endure de grand cœur, à l'exemple de Notre-Seigneur, la faim, la soif, le froid, le chaud, le travail, la fatigue, etc.

4° Il ne gaspille pas inconsidérément les biens que Dieu a mis à sa disposition ; il ne les perd pas et ne les laisse pas se détériorer par négligence.

Pour les séculiers. — 5° Si le vrai pauvre est économe, ce n'est point pour se réserver ce qu'il épargne, mais pour donner plus abondamment. « L'argent ne lui tient point aux mains, et il est toujours prêt à s'en dessaisir, quand il juge prudemment que Dieu le demande. » (Tronson.)

6° L'obstacle à la pauvreté vient souvent de la crainte de manquer. Le vrai pauvre est plein de confiance en la Providence, il n'a point ces sollicitudes excessives du lendemain, que condamne Notre-Seigneur.

Pour les réguliers. — 7° Le pauvre parfait ne prend ni ne demande rien, ne donne ni ne prête rien sans permission.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

226. On peut faire cette probation pendant le mois de mai. Nous divisons le sujet en quatre articles, un pour chaque semaine, et nous adoptons cette fois-ci la forme d'examen.

1° *Confiance.*

On est d'autant plus dévot à Marie qu'on a plus de confiance en Elle. Ai-je eu en cette bonne Mère une confiance vraiment sans bornes; ai-je compris que le véritable enfant de Marie est sûr de son salut, sûr même de sa sanctification? Ai-je regardé la dévotion envers Elle comme un des moyens les plus puissants pour avancer dans la piété!

Qu'ai-je fait particulièrement aujourd'hui pour accroître ma confiance? J'aurais pu méditer ses grandeurs, me rappeler ses bienfaits, lire quelque ouvrage composé à sa louange, enfin prier Dieu d'augmenter ma piété et ma confiance envers ma Mère céleste; ai-je employé quelqu'un de ces moyens?

2° *Affection filiale.*

Ai-je agi avec Elle comme un enfant avec sa mère, lui contant tout ce qui m'intéresse, lui confiant mes joies, mes peines, mes inquiétudes, mes désirs; lui parlant de mes défauts pour qu'Elle m'aide à m'en corriger, des vertus qui me sont nécessaires pour qu'Elle me les fasse acquérir?

3° *Dévotion constante.*

Ai-je eu recours à Elle en toutes choses, n'entreprenant rien sans le lui recommander? Lui

ai-je offert mon travail pour qu'Elle l'offre Elle-même à Jésus? Lui ai-je offert de même toutes mes œuvres? Le B. Montfort conseille vivement de tout offrir à Marie, et déclare que cette pratique est un secret infaillible d'arriver à une haute perfection. L'ai-je particulièrement invoquée avant de me confesser, de communier, la priant de me conduire comme par la main dans ces grandes et saintes actions?

Surtout ai-je eu recours à Elle dans mes tentations?

4° *Pratiques pieuses en son honneur.*

Comment ai-je payé chaque jour mon tribut d'hommages à cette bonne Mère, et comment ai-je récité les prières en son honneur, le chapelet, le Souvenez-nous, l'Angelus, etc.?

Lui fais-je quelquefois des neuvaines pour obtenir les grâces qui me sont nécessaires, par exemple quelque vertu dont je sentirais plus vivement le besoin? Pour rendre ces neuvaines plus efficaces et pour mieux honorer Marie, ai-je joint à mes prières quelques pratiques de mortifications?

N'ai-je point été inconstant dans ma dévotion envers cette bonne Mère, recourant parfois à Elle avec ferveur, puis l'oubliant ensuite et négligeant entièrement de la prier?

227. Ces exemples suffiront à faire comprendre en quoi consiste ce système de direction par probations.

Il convient d'espacer ces différentes probations, les faisant par exemple durer un mois, puis laissant un intervalle d'un ou deux mois entre la probation finie et la suivante. Dans ces intervalles, on s'appliquera plus spécialement à une pratique exacte et parfaite du règlement, et on fera de cette régularité le sujet de ses examens particuliers.

On peut, à la fin, recommencer le cycle qui, grâce aux intervalles laissés entre les différentes probations, aura duré plusieurs années. Au bout de deux ou trois ans, il ne sera pas sans utilité de revenir à l'étude de chacune de ces vertus, qui sont les fondements de la vie spirituelle.

On pourrait aussi, suivant le conseil de saint François de Sales (*Vie dévote*, III, I), choisir la vertu pour laquelle on éprouve plus d'aptitude ou plus d'attraits, ou dont on sent plus vivement le besoin, et s'y exercer plus longtemps.

228. Il y a donc là, on le voit, toute une méthode, qui a certainement ses avantages et qui a produit de grands fruits chez un bon nombre d'âmes. Il est bien vrai aussi que ce serait une

erreur de vouloir plier indistinctement tout le monde à une formation aussi méthodique ; bien des âmes seraient réfractaires[1].

En effet, un travail de sanctification aussi systématique suppose d'abord une véritable bonne volonté ; les âmes qui en sont encore à la vie purgative, et même bien des chrétiens qui sont dans la vie illuminative, n'auraient pas la constance suffisante pour accepter ce genre de direction ; et à vouloir le leur imposer, on s'exposerait plutôt à les rebuter qu'à les faire avancer.

Quant aux âmes ardentes et capables d'une plus longue persévérance, il se présente souvent pour elles un autre obstacle ; elles sentent assez fréquemment l'action de l'Esprit-Saint, qui les éclaire sur leurs besoins, et leur communique certains attraits dont il faut tenir grand compte

[1] Il y a, dit le P. Surin, des directeurs qui se forment une idée et un dessein qu'ils estiment beaucoup, qu'ils appliquent par après à toutes les âmes qui se présentent, croyant que, s'ils les peuvent ajuster à cette idée, ils auront fait un grand coup. Ainsi, ils n'ont autre vue ni propos que d'exécuter ce qu'ils ont dans l'imagination, comme celui qui voudrait donner une même forme d'habit à tous ceux qui se présentent, grands ou petits ; ou encore, dit ailleurs le même auteur, comme ceux qui n'ont qu'un même emplâtre à toutes blessures. (*Catéch. spir.*, t. II, 3e partie, ch. II.)

pour ne pas substituer à cette direction divine une direction purement humaine. Qui ne souscrirait aux paroles si sages du Vén. Libermann écrivant à un jeune prêtre : « Reconnaissez comme un principe fondamental, en fait de direction, qu'il ne faut pas gêner ni resserrer trop le dirigé; il ne faut pas lui prescrire trop de règles ; il ne faut pas suivre de système dans la vie spirituelle, sinon on s'expose à faire tort aux âmes... Je regarde comme un point capital en direction de laisser agir la grâce avec grande liberté, de distinguer les faux attraits des vrais, et d'empêcher les âmes de s'écarter ou d'excéder dans ces attraits. » (*Lettre* du 10 janvier 1844.)

229. Pour les commençants qui n'éprouvent guère de ces attraits particuliers, la part du directeur est nécessairement plus grande ; au début de la piété, la direction demande à être plus détaillée, plus minutieuse, mais, à mesure que l'âme avance, l'action de l'Esprit-Saint s'exerce davantage, et il faut se garder de la contrarier.

Écoutons saint François de Sales écrivant à une Supérieure de la Visitation : « Le Directoire du noviciat propose quantité d'exercices, il est vrai, et il est encore bon et convenable, pour le commencement, de tenir les esprits rangés et occupés :

mais quand, par le progrès du temps, les âmes se sont un peu exercées en cette multiplicité d'actes intérieurs et qu'elles sont façonnées, dérompues et désengourdies, alors les exercices s'unissent à un exercice de plus grande simplicité, ou à l'amour de complaisance, ou à l'amour de bienveillance, ou à l'amour de confiance, ou de l'union et réunion du cœur à la volonté de Dieu, de sorte que cette multiplicité se convertit en unité.

« Et, de plus, s'il se trouve quelque âme, voire même au noviciat, qui craigne trop d'assujettir son esprit aux exercices marqués, pourvu que cette crainte ne procède pas du caprice, outrecuidance, dédain, ou chagrin, c'est à la prudente maîtresse de la conduire par une autre voie, bien que, pour l'ordinaire, celle-ci soit utile, ainsi que l'expérience le fait voir. » (*Lettre* du 22 février 1820.)

230. C'est surtout quand elles sont parvenues à la vie unitive, comme l'indique saint François de Sales, que les âmes sentiraient vite du dégoût pour une direction trop minutieuse et trop systématique ; l'âme contemplative est attirée, le plus souvent, à une simple présence de Dieu et à une union douce et affectueuse ; une méditation sur

une vertu déterminée lui serait fort à charge ; elle se dépouille volontiers de cette multiplicité de pratiques extérieures qui l'aidaient et qu'elle affectionnait autrefois, comme on laisse l'échelle une fois monté[1]. Plus elle avance, plus elle se simplifie ; ses tendances, ses pensées, ses affections et ses actes se concentrent, en effet, de plus en plus dans le désir, l'amour et l'accomplissement de la seule volonté divine[2].

Si donc, dans l'emploi de cette formation spirituelle par probations, il ne faut pas laisser les dirigés s'affranchir par caprice ou par paresse des pratiques qu'on leur suggère, il faut aussi avoir égard aux dispositions ordinaires des âmes avancées et laisser à celles-ci plus de latitude, pour ne pas les détourner de la voie où Dieu les conduit.

[1] Cf. Libermann, *Lettre* du 19 août 1835.

[2] Cf. Grou, *Manuel des âmes intérieures : de la simplicité*,

CHAPITRE V

Discernement des esprits

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

231. Nous avons indiqué, dans le chapitre précédent, combien il importe à l'âme pieuse de suivre fidèlement la direction de l'Esprit-Saint. « Toute notre perfection dépend de cette fidélité, et l'on peut dire que l'abrégé de notre vie spirituelle consiste à remarquer les voies et les mouvements de l'Esprit de Dieu en notre âme, et à fortifier notre volonté dans la résolution de les suivre, employant pour cet effet tous les exercices de l'oraison, la lecture, les sacrements, la pratique des vertus et des bonnes œuvres ». (P. Lallemant, *Doctrine spirituelle*, 4e principe, chap. II.)

Aussi tous les moyens de sanctification que nous avons signalés n'ont, au fond, pas d'autre fin que de dégager le cœur humain des mille entraves qui l'empêchent d'écouter et de suivre l'appel de Dieu. L'âme pieuse, grâce à de louables efforts, a surmonté les principaux obstacles qui,

dans la vie purgative, s'opposaient à ses progrès; elle a commencé à ressentir les opérations suaves de la grâce, à éprouver les douceurs salutaires de la dévotion, qui sont comme les prémices d'une direction plus intime de l'Esprit-Saint; mais il reste encore des causes qui peuvent retarder son avancement; ce sont, le plus souvent, des tendances plus ou moins prononcées à la dissipation, à la recherche du bien-être et à l'amour-propre. Quand elle les aura combattues fidèlement par le recueillement, la mortification, la patience et l'humilité, alors l'action divine, trouvant moins de barrières, s'exercera avec plus de liberté, et les inspirations deviendront, sauf les moments d'épreuve et de sécheresse, plus nombreuses et plus pressantes.

232. Il est évident que celui qui suivrait fidèlement ces inspirations, qui se laisserait guider en tout par l'Esprit de Dieu, n'aurait qu'à s'applaudir d'une aussi sage conduite[1]. « O Dieu,

[1] Un ancien auteur disait que trois mois de fidélité parfaite à toutes les inspirations du Saint-Esprit établissent l'âme dans un état qui la conduirait sûrement à la perfection. Et le P. Pergmayr, S. J. (opuscule sur les *Dons du Saint-Esprit*, sur la pureté du cœur, p. 106), dit : « Qu'on fasse l'épreuve seulement pendant trois mois de ne jamais rien

Théotime, si nous recevions les inspirations célestes selon toute l'étendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrès en la sainteté. » (Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, II, 11.)

« Notre plus grand mal est l'opposition que nous apportons aux desseins de Dieu et la résistance que nous faisons à ses inspirations; car, ou nous ne les voulons pas écouter, ou les ayant écoutées nous les rejetons, ou les ayant reçues nous les affaiblissons et les souillons par mille imperfections d'attache, de complaisance en nous-mêmes et de propre satisfaction.

« Cependant, le principal point de la vie spirituelle consiste tellement à se disposer à la grâce par la pureté de cœur, que de deux personnes qui se consacrent en même temps au service de Dieu, si l'une se donne tout aux bonnes œuvres, et que l'autre s'applique entièrement à purifier son cœur et à *retrancher ce qui s'oppose en elle à la grâce, cette dernière arrivera deux fois plus tôt à la perfection que la première.* » (Lallemant. *Loco citato*, § 6.)

refuser à Dieu, et l'on verra quel changement il s'opèrera et comment tout l'intérieur sera changé. »

233. Mais connaît-on toujours les inspirations divines, et n'est-on point exposé, parfois, à prendre le change? L'ange de ténèbres peut se transformer en ange de lumière, et les conceptions de notre imagination ne se distinguent pas toujours, de prime abord, des pensées saintes mises en nous par l'Esprit de Dieu.

Aussi les auteurs ont-ils regardé ce qu'ils nomment les règles du discernement des esprits, comme un point fort important de la spiritualité.

Les esprits qui agissent sur le cœur de l'homme sont l'Esprit divin, l'esprit humain et l'esprit diabolique.

Parlons d'abord de l'esprit diabolique.

Article premier. — Marques de l'esprit diabolique

234. Comment donc reconnaître les suggestions diaboliques? « Nous devons examiner avec grand soin, dit saint Ignace, la suite et la marche de nos pensées. Si le commencement, le milieu et la fin, tout en elles est bon et tendant purement au bien, c'est une preuve qu'elles viennent du bon ange; mais si, dans la suite des pensées qui nous sont suggérées, il finit par s'y rencontrer quelque chose

de mauvais ou de dissipant, ou de moins bon que ce que nous nous étions proposé de faire, ou si ces pensées affaiblissent notre âme, l'inquiètent, la troublent en lui ôtant la paix, la tranquillité et le repos dont elle jouissait d'abord, c'est une marque évidente qu'elles procèdent du mauvais esprit, ennemi de notre avancement et de notre salut éternel » (*Discernement des esprits*, 2e sem., 5e règle.)

On reconnaîtra donc l'action du démon à l'une des marques suivantes :

1° Ou l'*objet* proposé est mauvais;

2° Ou le *mode* est défectueux, les actes auxquels on se sent incliné étant imprudents ou indiscrets;

3° Ou le *motif* présenté à l'esprit est vicieux : on sera porté à agir, par exemple, pour satisfaire l'orgueil ou la vanité, ou quelque autre défaut;

4° Ou le *principe* est mauvais, le sentiment d'où procède l'inclination est répréhensible : ce sera sous l'influence d'un sentiment d'amertume et d'impatience, ou encore de lâcheté, que l'on prendra telle détermination;

5° Ou bien, enfin, les *effets* seront pernicieux, les suggestions diaboliques produisant le trouble, l'inquiétude, et portant au découragement et au désespoir.

Pour cette dernière règle, notons que le trouble et l'inquiétude ne sont un signe de l'opération diabolique que chez les âmes en grâce avec Dieu, car, comme le remarque très justement saint Ignace : « A l'égard des personnes qui vont de péché mortel en péché mortel, la conduite ordinaire de l'ennemi est de leur proposer des plaisirs apparents, leur occupant l'imagination de jouissances et de voluptés sensuelles, afin de les retenir et de les plonger plus avant dans leurs vices et dans leurs péchés. Le bon esprit, au contraire, agit en elles d'une manière opposée ; il excite dans leur conscience le trouble et le remords en leur faisant sentir les reproches de la raison. » (*Discernement des esprits*, 1re sem., 1re règle.)

235. Dès que l'on a reconnu la voix de l'ennemi, il faut lui répondre par le dédain et le mépris, repoussant ses propositions sans s'y arrêter un instant. C'est un des conseils qui reviennent le plus souvent sous la plume de saint François de Sales : « Ne disputez point avec votre ennemi et ne lui répondez jamais une seule parole, sinon celle que Notre-Seigneur lui répondit, avec laquelle il le confondit : Arrière, ô Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à Lui seul serviras. » (*Vie dévote*, IV, 7.) — « Ève voulant disputer, se per-

dit. » (*Lettre à sainte Chantal*, 14 octobre 1604.) « Quant à ces menues tentations... qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux, et tantôt nous piquer sur la joue, tantôt sur le nez, parce qu'il est impossible d'être tout à fait exempt de leur importunité, la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne s'en point tourmenter : car tout cela ne peut nuire, quoiqu'il puisse faire de l'ennui, pourvu que l'on soit bien résolu de vouloir servir Dieu. » (*Vie dévote*, IV, 8.) — « Notre ennemi est un grand clabaudeur; ne vous en mettez nullement en peine, car il ne vous saurait nuire, je le sais bien. Moquez-vous de lui et le laissez faire. Ne contestez point, faites-lui la nique, car tout cela n'est rien. Il a bien crié autour des Saints et fait plusieurs tintamarres; mais quoi, pour cela, les voilà logés à la place qu'il a perdue, le misérable. » (*Lettre à sainte Chantal*, probablement de 1605).

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas, en cas de tentation, combattre, recourir à la prière et résister de son mieux, soit en distrayant son esprit, soit en protestant de sa fidélité à Dieu[1]. Mais on doit soutenir cette lutte sans perdre la confiance et le sang-froid; la victoire est à ce prix :

[1] Cf. *Vie dévote*, IV, 7.

« Si vous ne vous fussiez point inquiétée après le premier choppement, écrivait encore saint François de Sales à une dame, mais que tout bellement vous eussiez repris votre cœur en vos mains, vous ne fussiez pas tombée au second. » — Du reste, pourquoi s'attrister : « Notez ceci : pendant que la tentation vous déplaira, il n'y a rien à craindre; car pourquoi vous déplaît-elle, sinon parce que vous ne la voulez pas? » (*Lettre* du 18 février 1605.) — Et non seulement il ne faut pas se troubler des suggestions du mauvais ange, mais il est même bien plus parfait de ne pas trop désirer d'en être délivré. « Pour vos vieilles tentations, écrivait encore à sainte Chantal son saint directeur, n'en affectionnez pas tant la délivrance... je ne veux point que vous désiriez d'un désir volontaire cette paix inutile et peut-être nuisible. » (*Lettre* du 24 juillet 1607.)

Enfin il faut savoir tirer le bien du mal, et c'est ce qui portera au démon le coup le plus terrible. « *Humiliez-vous grandement*, et ne vous étonnez point. Les lis qui croissent entre les épines sont plus blancs, et les roses auprès des eaux sont plus odorantes et deviennent musquées. Celui qui n'est point tenté, que sait-il? » (*Lettre* à la Mère Fabre du 13 décembre 1615.)

Ainsi, humilité vis-à-vis de nous-mêmes et protestation de confiance absolue en Dieu, d'immuable fidélité à son service, voilà ce que la tentation doit produire en nous. Si le démon, en remuant cette boue des passions qui est au fond de notre misérable nature, ne réussit qu'à nous rendre plus humbles, plus défiants envers nous-mêmes, plus portés à ne nous appuyer que sur Dieu, il sera pris à ses propres pièges, et nous fera avancer en voulant nous perdre.

236. Telle est la tactique à opposer au démon. Il est vrai que parfois sa présence n'est pas manifeste, mais il faut toujours la craindre lorsqu'on est dans le trouble. En cas de doute, c'est surtout au trouble que l'on reconnaît l'œuvre diabolique : « Dieu a joint ensemble la félicité et la sainteté ; de sorte que ses grâces non seulement sanctifient l'âme, mais encore la consolent et la remplissent de paix et de douceur. Les suggestions du diable font tout le contraire, ou d'abord, ou du moins à la fin, et l'on reconnaît le serpent à sa queue, c'est-à-dire aux suites de son opération et au terme où il mène.

« Toutes les propositions hypothétiques ou conditionnelles, qui ne sont propres qu'à causer du trouble, viennent du démon : comme par

exemple, si Dieu m'abandonnait dans une telle occasion, — ou encore, si les choses tournaient de telle ou telle façon — que ferais-je? Il ne faut point répondre à ces propositions, ni nous arrêter à ces sortes de pensées que l'ennemi nous suggère pour ôter la confiance en Dieu et pour nous jeter dans l'inquiétude et le découragement. » (Père Lallemant, *Doct. spir.; 4e Principe,* ch. IV, art. 3.)

Le découragement, tel est, en effet, le procédé ordinaire qu'emploie le démon pour séduire les âmes. *La plupart des âmes se perdent par le découragement.* On ne saurait donc trop les prémunir contre ce danger, on ne saurait trop leur répéter : c'est là une ruse de Satan, jamais le bon Dieu n'a découragé personne; et non seulement le découragement ne vient pas de Dieu, mais il l'offense, puisque c'est un acte de défiance ou envers sa puissance, ou envers son infinie miséricorde.

237. Nous avons donné des signes distinctifs des suggestions diaboliques; mais la tentation peut venir de la nature et non du démon, comment le discerner? L'œuvre de la nature se reconnaît à ce que les tendances qu'elle produit ont une cause facile à découvrir; ainsi l'ivrogne sera tenté naturellement quand la soif lui dessèchera le palais, ou

quand le vin, objet de sa passion, lui sera présenté; ainsi dans les tentations impures, si les mouvements de concupiscence commencent dans la chair, la tentation paraît plutôt naturelle.

On doit présumer, au contraire, que le démon est le principal auteur de la tentation, quand celle-ci n'a pas de cause naturelle; quand elle commence par l'imagination, car c'est surtout en excitant l'imagination que le tentateur peut agir sur nos âmes; quand elle s'élève et cesse brusquement sans que rien dans les circonstances extérieures explique ni cette violence subite, ni cet apaisement imprévu.

Il est vrai, même quand la tentation vient de la nature, le démon peut intervenir, mais alors on reconnaît son intervention à ce que l'effet produit dépasse de beaucoup la portée de la cause naturelle d'où il procède; par exemple la passion sera violemment émue, l'imagination fortement remuée à la suite d'un fait de minime importance.

Nous n'éprouvons guère, croyons-nous, de tentation vive que le démon ne l'ait attisée, puisque ce lion rugissant rôde autour de nous, épiant une occasion favorable pour nous dévorer. Du reste, et voilà pourquoi nous n'insistons pas, la tentation viendrait-elle de la seule nature, la conduite à y

tenir serait celle que nous avons tracée : résistance énergique, mais calme et sans inquiétude[1].

238. Une sorte de tentation qui n'est pas des moins dangereuses, c'est celle qui se présente sous l'apparence d'un bien. On voit des âmes former de grands projets, vouloir faire des vœux ou accomplir des actes extraordinaires auxquels elles se disent portées par l'Esprit de Dieu, se livrer à des austérités effrayantes et n'être en tout cela que le jouet du démon ou tout au moins d'une imagination exaltée.

Les signes de l'illusion sont, dans les cas douteux, ceux que nous avons indiqués au commencement de ce chapitre : l'imprudence, l'indiscrétion ou le ridicule dans l'action, et dans le sujet l'obstination et l'orgueil. La pierre de touche qui permet de distinguer l'inspiration divine de ces fausses inspirations, c'est l'humilité et l'obéissance.

Nous ne reviendrons pas sur ce point dans la suite de cet ouvrage. Quand nous parlerons de la docilité à la voix de Dieu, de l'attrait pour la

[1] « Il importe peu, dit saint Bernard (in *Cantic.* serm. XXXII, 6) que nous sachions d'où nous vient le mal, pourvu que nous sachions qu'il est en nous ; l'essentiel est de veiller et de prier, afin de n'y pas succomber, de quelque côté qu'il vienne. »

mortification, etc., nous supposerons toujours qu'il s'agit d'inspirations et d'attraits prudemment éprouvés.

Article II. — Marques de l'esprit humain, inclinations et conceptions purement naturelles.

239. Indépendamment des suggestions diaboliques et des penchants évidemment mauvais de la nature, l'activité humaine peut produire dans l'âme d'autres mouvements et tendances qu'il importe de discerner, pour ne pas les confondre avec les inspirations divines. Nous rangerons ici, sous un même chef, comme procédant en tout ou en partie de la nature : 1° les inclinations purement raisonnables ; 2° les mouvements bons mais empressés ; 3° enfin, les sentiments de mélancolie et de tristesse, et les scrupules qui sont sans doute attisés par l'ennemi, mais qui viennent, le plus souvent, d'une disposition naturelle, savoir : d'une tendance aux idées sombres, ou d'une faiblesse de jugement.

§ 1. *Les mouvements bons mais purement raisonnables*

240. Lorsque l'âme se laisse aller à un bon mouvement, par une considération simplement

naturelle, l'acte est bon, mais il n'est pas méritoire de la vie éternelle ; ou du moins, si l'on admet avec saint Thomas (V. *supra*, n° 43) qu'il y a toujours chez le juste une intention virtuelle de tout rapporter à Dieu, le mérite de cet acte est inférieur à ce qu'il pourrait être. C'est une perte fâcheuse pour l'âme chrétienne. Un directeur doit faire comprendre que les vertus simplement naturelles, ou dans lesquelles la foi a une si faible part, sont insuffisantes, presque nulles pour le ciel ; il doit recommander à son pénitent d'agir avec des intentions plus élevées et dans des vues chrétiennes.

Il est si raisonnable, si juste et si beau d'agir en tout pour Dieu, de chercher toujours à faire sa volonté! Aussi ne peut-on trop s'efforcer d'inculquer aux âmes la maxime de saint Paul : « Faites tout pour la gloire de Dieu, *Omnia in gloriam Dei facite.* »

§ 2. *L'empressement*

241. Les actes où la nature agit seule indépendamment de la grâce, sont surtout fréquents chez les imparfaits[1]. Quant aux chrétiens pieux ou

[1] Nous parlons ici des actes délibérés, car, pour les actes instinctifs et indélibérés, nous n'avons pas à nous en occuper.

fervents, ces actes purement naturels sont plus rares chez eux, mais il y a souvent dans leurs actions un mélange de nature et de grâce qui nuit à leurs mérites et peut même devenir un danger. Pour employer le langage de saint Paul, l'or s'unit, dans l'édifice de la vie chrétienne, à la paille et au foin, éléments vils qui devront être purifiés par le feu.

C'est dans la pratique du bien et la poursuite des vertus que l'on rencontre, avec les mouvements inspirés par la grâce, cette activité humaine que l'on appelle l'*empressement*. En même temps que la grâce éclaire l'âme sur les raisons pressantes qui recommandent la perfection, la nature y trouve aussi son compte, elle jouit d'avance et de l'estime qu'elle inspirera, et de la bonne opinion qu'elle aura d'elle-même. Elle s'agite et s'empresse et son action indiscrète veut aller plus vite et plus loin que l'action de la grâce.

Tandis que celle-ci inspire l'horreur du péché et une crainte salutaire d'offenser Dieu, la nature tombe dans des inquiétudes excessives et sans fondement. La grâce produit la vigilance, mais ne détruit point la sainte liberté des enfants de Dieu : la nature engendre la contrainte et la gêne intérieure. La grâce, après une faute commise, excite

au repentir et fait naître dans le cœur un regret sincère, profond, mais confiant et paisible; la nature, au contraire, conçoit un chagrin impatient, plein d'amertume, qui la trouble et l'abat.

Il ne faut donc pas s'y méprendre, ces anxiétés, cet empressement dans la recherche de la vertu ne viennent pas de Dieu, mais de nous et de notre amour-propre. Il en est de même, disons-nous, de ces inquiétudes et de ce dépit que nous ressentons à la suite de nos fautes; c'est l'estime de nous-mêmes qui en est le principe : « Que veut dire que, s'il nous arrive quelque imperfection ou péché, nous sommes étonnés, troublés ou impatients? Sans doute, c'est que nous pensions être quelque chose de bon, résolu et solide; et partant, quand nous voyons par effet qu'il n'en est rien et que nous avons donné du nez en terre, nous sommes trompés et, par conséquent, troublés, offensés et inquiétés. Que si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'être ébahis de nous voir à terre, nous nous étonnerions comment nous pouvons demeurer debout[1]. » (Saint

[1] « Quand l'humilité est véritable, l'âme sans doute reconnaît son abjection; elle gémit de se voir si misérable elle est très persuadée de sa propre malice, et comprend que ces sentiments qu'elle a d'elle-même ne sont que la pure

François de Sales, *Lettre à l'Abbesse du Puits-d'Orbe*, avril 1604.)

242. Il est facile de le comprendre, toutes ces inquiétudes chagrines; tous ces empressements n'opèrent point l'œuvre qu'ils poursuivent, ils l'empêchent, au contraire. « L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère, et néanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien que l'inquiétude et l'empressement. Les oiseaux demeurent pris dedans les filets et lacs, parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant, ils s'enveloppent toujours tant et plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal, ou de par-

vérité; mais cette vue ne lui cause ni trouble, ni inquiétude, ni ténèbres, ni sècheresses; bien au contraire, elle produit en elle paix, joie, suavité et lumière. La peine même qu'elle éprouve la console, parce qu'elle comprend que c'est un bien pour elle de ressentir cette peine; elle voit que cette peine est une grande grâce de Dieu. Si elle gémit d'avoir offensé Dieu, d'un autre côté, la pensée de la miséricorde divine dilate son cœur; la lumière qui l'éclaire la couvre, il est vrai, de confusion, mais elle lui fait aussi louer le Seigneur de l'avoir si longtemps soufferte. » (Sainte Thérèse, *Vie*, ch. xxx.)

venir à quelque bien, avant toutes choses mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir votre jugement et votre volonté, et puis tout bellement et doucement pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables. Et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude : autrement, en lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous vous embarrasserez plus fort. » (*Vie dévote*, IV, 2.)

243. Le moyen d'arriver à cette tranquillité, à cette possession de soi-même, paisible et douce, *c'est de s'oublier et de regarder bien plus à Dieu qu'à soi;* et quand le regard de l'âme se porte malgré elle sur elle-même, c'est d'accepter son abjection et de ne pas vouloir devancer l'action de la grâce. « D'examiner si votre cœur Lui plaît, il ne le faut pas faire, mais oui bien si son cœur vous plaît; et si vous regardez son cœur, il sera impossible qu'il ne vous plaise, car c'est un cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leur misère; si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents ! Et qui n'aimerait ce cœur royal paternellement maternel

envers nous? » (Saint François de Sales, *Lettre* du 18 février 1618.)

« *Vous vous occupez beaucoup trop de vous-même*, écrivait à un séminariste le Vénérable Libermann, *c'est une des choses qui vous sont un grand obstacle pour triompher de vos défauts.....* Pourquoi vous mettre toujours en peine et vous troubler, parce que vous avez de la difficulté à vaincre vos défauts? C'est un pur orgueil. Dieu ne demande pas précisément que vous les vainquiez, mais il veut que vous ayez le désir de les vaincre, et que vous y travailliez pour vous rendre agréable devant Lui. Travaillez-y doucement et paisiblement dans cette vue, et tenez-vous tranquille; mettant ainsi toute votre confiance en Lui seul, vous souffrirez avec patience et tranquillité les défauts qu'il plaira à Dieu de vous laisser pour le moment. Si vous vous troublez et vous impatientez, cela vient de ce que vous voulez en être débarrassé pour d'autres raisons qui sont mauvaises : par exemple, pour être plus estimable et plus estimé, etc. Mais tant que vous vous impatienterez ainsi, vous ne les vaincrez pas. » (*Lettre* du 5 septembre 1837).

244. Les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à conseiller le mépris de ces petites inquié-

tudes; tous assurent qu'il serait nuisible d'y prêter attention : « Tâchez, mes filles, disait sainte Thérèse, de bien comprendre que Dieu ne s'arrête pas, comme vous le croyez, à des minuties, et ne laissez pas votre âme et votre esprit se resserrer par des inquiétudes qui pourraient vous faire perdre de grands biens. Ayant une intention droite, une volonté bien déterminée à ne pas offenser Dieu, dilatez votre âme; autrement, au lieu d'acquérir la sainteté, vous tomberiez dans beaucoup d'imperfections auxquelles le démon saurait bien vous pousser, et vous ne feriez, ni pour vous, ni pour les autres autant de bien que vous pourriez en faire. » (*Chemin de la Perfection,* ch. XLI, édit. Bouix, XLII.)

Saint François de Sales conseillait à sainte Chantal de lire ce passage des œuvres de la « Bienheureuse Mère Thérèse : il vous aidera, lui disait-il, à bien entendre le mot que je vous ai dit souvent, qu'il ne faut point trop pointiller en l'exercice des vertus, qu'il y faut aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi, *grosso modo;* c'est que je crains l'esprit de contrainte et de mélancolie. » (*Lettre* écrite probablement en 1605).

En effet, le bon Saint, dans ses lettres, revient

souvent sur ce sujet, et son insistance montre l'importance qu'il y attachait : « Mon troisième commandement est que vous fassiez comme les petits enfants : pendant qu'ils sentent leurs mères qui les tiennent par les manchettes, ils vont hardiment et courent tout autour, et ne s'étonnent point des petites bricoles, que la faiblesse de leurs jambes leur fait faire : tandis ainsi que vous apercevrez que Dieu vous tient par la bonne volonté et résolution qu'il vous a donnée de Le servir, allez hardiment et ne vous étonnez point de ces petites secousses et choppements que vous ferez, et ne s'en faut fâcher, pourvu qu'à certains intervalles, vous vous jetiez entre ses bras et Le baisiez du baiser de la charité. Allez joyeusement et à cœur ouvert le plus tôt que vous pourrez; et, si vous n'allez pas toujours joyeusement, allez toujours courageusement et fidèlement. » (*Lettre* à une novice du 16 janvier 1613).

Surtout il ne voulait pas qu'on se laissât aller, après les chutes, à ces accès de découragement qui portent à tout briser, à tout abandonner. « Il ne faut pas ni rompre les cordes, ni quitter le luth, quand on s'aperçoit du désaccord; il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher, selon

que l'art le requiert. » (A une Supérieure de la Visitation, édition Briday, t. VI, p. 110.)

« Croyez-moi, Philotée, dit-il dans la *Vie dévote*, (l. III, ch. IX), comme les remontrances d'un père, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger, que non pas les colères et courroux, ainsi quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le pénétrera mieux que ne ferait pas une repentance dépiteuse, ireuse et tempétueuse.

« Pour moi, si j'avais, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter à la vanité? Meurs de honte, ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu, et semblables choses. Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : Or sus, mon pauvre cœur, vous voilà tombé dans la fosse, laquelle nous avions

tant résolu d'échapper. Ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais, réclamons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle, qu'elle nous assistera pour désormais être plus ferme, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons meshui sur nos gardes, Dieu nous aidera, nous ferons prou. Et voudrais sur cette repréhension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables à cela, et mêmement l'avis de mon directeur. »

245. Tous ces conseils tendent au même but, ne jamais céder aux mouvements de la nature et ne suivre en toutes choses que l'impulsion de la grâce.

Ce sont les cœurs ardents surtout qui ont besoin sur ce point d'une direction ferme et constante : on retrouve l'empressement dans tout le détail de leur piété.

Ainsi, dans la pratique du recueillement, souvent ils se feront violence pour allier la présence *sensible* de Notre-Seigneur avec leurs occupations : ils se banderont la tête et se condamneront à un serrement de cœur et à une tension d'esprit excessive, au lieu de pratiquer un recueillement suave et paisible. De même s'ils éprouvent

de l'aridité dans leur oraison, ils feront des efforts inouïs pour tirer de leur cœur des actes affectifs, au lieu de se tenir simplement devant Dieu avec un amour tout intérieur et une disposition de profond anéantissement.

Il en est d'autres qui, dans leurs examens de conscience, épluchent leur conduite avec un soin exagéré, dans la crainte qu'il ne leur échappe quelque chose. « Pour vos examens, écrivait à un séminariste le Vén. Libermann, le mieux, je crois, est de vous mettre tranquillement devant Dieu, attendant toute chose de Lui seul. Quand vous sentirez votre cœur bien paisible et bien uni à Dieu, commencez à ouvrir doucement les yeux intérieurs de votre âme sur vous-même, pour examiner en quoi vous avez péché. Je vous dis de les ouvrir doucement, car il ne faut pas que vous mettiez trop de vivacité et trop d'avidité dans la recherche de vos fautes. » (*Lettre* du 19 août 1835.)

Mais ce qui est plus fréquent encore et peut devenir grandement nuisible aux progrès spirituels, c'est l'ardeur naturelle, l'activité empressée que l'on apporte dans l'accomplissement des devoirs d'état. Comme l'objet en est louable, on n'est pas en garde contre ce défaut, et on s'expose à rejeter la conduite de l'Esprit de Dieu et à ne

plus agir qu'humainement. En s'abandonnant au goût que l'on éprouve pour des travaux auxquels on doit se livrer, on arrivera même à négliger d'autres devoirs tout aussi pressants, mais moins agréables.

246. Il est sur toute cette doctrine une remarque importante à faire : dans la première période d'une vie dévote, quand l'âme qui vient de s'engager résolument au service de Dieu ressent toutes les ardeurs d'une piété naissante, ces élans généreux et violents sont dans la marche ordinaire des choses ; il faut les diriger plutôt que les réprimer, vanter à cette âme novice la beauté, la sublimité de la vertu à laquelle elle se sent si vivement attirée, et lui inspirer un désir puissant et profond de l'acquérir.

Mais ce qui est violent ne dure pas. Quand l'âme sera complètement gagnée et solidement résolue, il faudra écarter d'elle la précipitation, le trouble, l'activité inquiète et empressée. « Votre grande mortification, écrivait à un Directeur de séminaire le Vénérable Libermann (1839. *Lettre 187)*, doit être d'amortir et de modérer la trop grande activité et vivacité de l'esprit et du cœur ; de viser en toutes choses à Dieu, mais doucement,

suavement et paisiblement ; de ne jamais admettre de mouvement violent qui vous emporte, même les mouvements de piété, qui doivent être amortis, adoucis, modérés, lorsqu'ils ont un caractère de violence et d'impétuosité d'esprit. Il ne faut jamais suivre un mouvement intérieur qui ne laisse pas votre esprit en repos devant Dieu, qui ne vous attire et ne vous unit pas uniquement et paisiblement à Dieu... Dieu attire vivement mais toujours en toute paix. »

Si le dirigé porte jusque dans ses prières et ses oraisons cette impétuosité excessive, il faut l'engager à s'y comporter avec plus de tranquillité et de paix. « Il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence de ces élans, dit sainte Thérèse, et faire peu à peu rentrer l'âme dans le calme, de même qu'on apaise les pleurs des enfants en leur donnant à boire. La raison doit tenir la bride pour modérer ces mouvements impétueux, dans la crainte qu'il ne s'y mêle de l'imperfection et *qu'ils ne soient en grande partie l'ouvrage des sens et de la nature*. Ainsi, il faut calmer l'âme comme le petit enfant, par une caresse d'amour, et la porter à aimer Dieu d'une manière suave, non avec une impétueuse violence. Cette âme doit s'appliquer à recueillir son amour au dedans

d'elle-même, sans le laisser se répandre au dehors comme un vase qui bout trop fort et déborde de tous côtés, parce qu'on a jeté au feu du bois sans discrétion. » (*Vie*, ch. XXIX.)

247. De cette activité inquiète de la nature naît, souvent encore, un autre mal : c'est le désir d'être ailleurs que là où Dieu nous veut, de chercher la perfection en dehors des voies où Dieu nous a placés. « C'est le mal des maux, disait saint François de Sales, entre ceux qui ont des bonnes volontés, qu'ils veulent toujours être ce qu'ils ne peuvent pas être, et ne veulent pas être ce qu'ils peuvent être. » (*Lettre à une religieuse,* 3 avril 1606.)

248. Tel est donc l'empressement, défaut très commun chez les âmes ardentes. « J'ai été malade de cette maladie », écrivait saint François de Sales à sainte Chantal (*Lettre* du 21 novembre 1604), et on voit qu'au début de sa direction cet admirable Saint regardait comme l'un de ses principaux devoirs de prémunir l'âme généreuse de sa pénitente contre cette activité naturelle et imparfaite. En effet, moins on laissera la nature agir, plus seront puissantes les opérations de la grâce.

§ 3. *Les scrupules*

249. Il y a une crainte d'offenser Dieu inspirée par la grâce ; mais à côté se place souvent, chez les âmes pusillanimes ou d'un jugement défectueux, une peur excessive et déraisonnable, qui voit le mal où il n'est pas et qui produit les angoisses les plus douloureuses. Cette tendance au scrupule est une disposition déplorable ; elle peut être grandement funeste. Les scrupules détournent de la prière, dégoûtent de l'oraison, éloignent des sacrements, affaiblissent la confiance en Dieu, enlèvent toute force et toute énergie ; enfin, par les ténèbres, les troubles qu'ils suscitent, et surtout par le découragement qu'ils produisent, ils font plus qu'empêcher tout progrès, ils engendrent bien des fautes et amènent insensiblement la ruine de la piété[1].

Les scrupuleux ne se rendent pas assez compte des dangers qui les menacent ; il faut les éclairer, afin que, désireux d'obtenir une grande liberté de cœur, ils la demandent à Dieu par des prières ferventes, et qu'ils fassent des efforts sincères pour se corriger de leur malheureuse inclination.

[1] C'est ce qui arriva notamment à Luther. Dans sa jeunesse religieuse il était en proie à de grands scrupules.

250. Après la prière, le remède le meilleur, ou plutôt l'unique — nous traduisons saint Liguori — c'est l'obéissance. Avant tout, continue le saint Docteur (*Praxis confessorii*, n° 95), que le directeur persuade bien ses pénitents scrupuleux de ces deux vérités, qu'ils n'ont rien à craindre en obéissant, et qu'ils ont tout à craindre s'ils n'obéissent pas. Il leur rappellera souvent le mot de Jésus-Christ : *Qui vos audit, me audit.* « Qui vous écoute m'écoute. » Il leur remontrera l'insulte qu'ils font à Dieu, se défiant de sa parole, doutant de sa bonté et violant ses recommandations. Il leur allèguera l'autorité de tous les Docteurs et de tous les Saints. Saint Liguori cite à ce sujet saint Bernard, saint Antonin, saint François de Sales, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Ignace, etc. Tous rappellent que jamais l'âme obéissante n'a péri et que la désobéissance en cette matière peut entraîner les plus grands maux, empêchant tout progrès, ruinant toute dévotion et conduisant au désespoir et même à la damnation. Il se montrera très doux quand ils auront été obéissants, très sévère en cas d'insoumission. (Id. *Theolog. mor.* L. I, n° 16.) Et l'obéissance qu'il faut exiger est une obéissance aveugle : « Point de raisonne-

ment, leur dira-t-il ; votre imagination est une folle ; on ne raisonne pas avec les fous. Par ailleurs, le démon met en œuvre toutes ses ruses pour embarrasser votre pauvre esprit ; il vous éblouit par toutes les raisons plus ou moins spécieuses qu'il vous présente ; il vous embrouille à plaisir, puis il se rit de vous, quand il voit que vous l'avez écouté et que vous l'avez cru. »

Ainsi, le scrupuleux ne doit pas disputer avec son imagination, ni chercher à résoudre les difficultés qui se présentent en foule à son esprit, à peser les objections aux décisions données ; il doit se contenter de faire des actes de foi brefs, fermes, répétés, aux vérités qui lui ont été exposées par son confesseur : Dieu est un Père d'une bonté infinie ; Il ne punit pas les pensées involontaires ; Il récompense, au contraire, ceux à qui ces pensées déplaisent ; Il a institué la confession pour le repos des âmes et non pour leur torture ; son Église enseigne formellement qu'une simple confession faite de bonne foi suffit pour effacer les péchés les plus graves, même si le pénitent a oublié de les accuser.

S'appuyant sur ces principes, le confesseur défendra de revenir sur le passé sans permission formelle de sa part. Il vaut mieux, enseigne saint

Liguori, manquer à l'intégrité de la confession que de s'enfoncer dans le scrupule. Il ordonnera de chasser impitoyablement, comme on chasse des pensées obscènes, tous les troubles, inquiétudes et découragements qui envahissent l'esprit, de n'en tenir nul compte dans la pratique, de ne jamais, par exemple, se priver de la communion, à moins que l'on puisse jurer devant Dieu que l'on est coupable de péché mortel.

Il interdira toute réflexion de nature à entretenir les angoisses de l'esprit, même ces pensées de l'enfer, du jugement de Dieu, pensées excellentes en elles-mêmes, mais nuisibles aux scrupuleux. Ceux-ci ne devront méditer que la bonté de Dieu, sa miséricorde infinie, l'amour incompréhensible du Cœur de Jésus, le désir brûlant qu'Il a de sauver les âmes ; la puissance de Marie, la tendresse de cette bonne Mère pour les pécheurs, etc.

Enfin, il recommandera d'être gai, affable, aimable avec chacun, de ne rien laisser paraître de sa mélancolie. « Gardez-vous des empressements, des mélancolies et des scrupules. *Vous ne voudriez, pour rien au monde, offenser Dieu ; c'est bien assez pour vivre joyeuse.* » (*Lettre* de saint François de Sales à sainte Chantal, 24 juin 1604.)

251. Le directeur rendra à ses pénitents scrupuleux le plus grand service en les obligeant, malgré leurs sottes inquiétudes, à communier sans être absous. Ils obéissent, en effet, à un sentiment égoïste et nullement au désir de plaire à Dieu, quand ils réclament avec instance l'absolution ; ils espèrent par là voir finir leurs troubles, et dans leur lâcheté ils aiment mieux obtenir ainsi la fin de leurs tourments que de faire, coûte que coûte, acte d'obéissance. Quand, au contraire, par soumission aux décisions de leur directeur, ils foulent aux pieds leurs angoisses, alors ils pratiquent excellemment, quoique sans goût et sans consolation, la foi, la confiance en Dieu, l'amour. La foi leur dit que Dieu leur parle par la bouche de leur directeur, ils font donc acte de foi en obéissant ; ils font acte de confiance en s'appuyant sur la bonté et la miséricorde divine ; enfin et surtout ils font acte d'amour : « J'obéirai, disent-ils, à quelque prix que ce soit, puisque mon obéissance ravit le cœur de mon Dieu. Je souffrirai sans doute, j'endurerai de vraies tortures, mais Dieu sera content, et cela me suffit. » Par ces victoires péniblement achetées, ils obtiennent des grâces fort précieuses ; ils maîtrisent peu à peu leur imagination et ils acquièrent à la longue

la paix de l'âme. Dieu, qui excelle à tirer le bien du mal, fera servir à leur plus grand bien cette dure épreuve ; la paix qu'ils auront conquise sera profonde et durable, et ils serviront Dieu avec une humilité plus profonde et une confiance absolue.

Article III. — Marques de l'inspiration divine

§ 1. *L'inspiration divine en général*

252. « C'est le propre de Dieu et de ses Anges, lorsqu'ils agissent dans une âme, d'en bannir le trouble et la tristesse que l'ennemi s'efforce d'y introduire, et d'y répandre la véritable allégresse et la vraie joie spirituelle. Au contraire, c'est le propre de l'ennemi de combattre cette joie et cette consolation intérieure par des raisons apparentes, des subtilités et de continuelles illusions.

« Le bon Ange a coutume de toucher doucement, légèrement et suavement l'âme de ceux qui font chaque jour des progrès dans la vertu ; c'est, pour ainsi dire, une goutte d'eau qui pénètre une éponge. Le mauvais ange, au contraire, la touche durement, avec bruit et agitation, comme l'eau qui tombe sur la pierre. » (Saint Ignace, *Exerc. spir.*, *Discernement des esprits*.)

Si l'inspiration de faire ou d'omettre une chose n'a été précédée d'aucune considération ou réflexion, si elle s'est présentée à l'esprit tout à coup, au moment où l'on n'y pensait pas, et quand rien n'y faisait songer, on peut présumer qu'elle vient de Dieu[1]. La nature ne procède pas si brusquement. Dans ce phénomène habituel à l'esprit humain, que les psychologues modernes nomment l'association des idées, il y a toujours une liaison entre les deux idées qui se suivent; elles s'appellent par quelque rapport, et la rêverie en apparence la plus incohérente n'est point exempte de quelque enchaînement naturel. Quant au démon, il ne peut agir directement que sur les sens internes ou externes; pour atteindre la volonté, ou bien il proposera des objets à l'imagi-

[1] Ce n'est qu'une présomption, ce n'est pas un indice suffisant pour qu'on en tire une règle de conduite absolue. Sainte Thérèse parlant des paroles intérieures (6e Dem., chap. III) dit qu'on reconnait à divers signes qu'elles ne viennent pas de l'imagination, entre autres à celui-ci : « Souvent l'âme ne pensait pas à la chose qui lui est dite et l'inspiration lui vient comme hors de propos, parfois même pendant qu'elle est en conversation; ou bien cette parole intime répond à des pensées qui ne font que lui traverser l'esprit, ou qui sont même passées, souvent à des choses auxquelles elle n'a jamais songé; elles ne peuvent donc être l'œuvre de l'imagination. »

nation, ou bien il remuera les passions[1]. Il peut, il est vrai, agir brusquement mais, comme nous l'avons dit, on reconnaît facilement le tentateur au trouble et à l'inquiétude qu'il produit.

Ainsi l'opération divine, et elle seule, atteint directement la volonté. Quand Dieu agit de la sorte sur la volonté et que l'action humaine ne vient point troubler l'action divine, l'élan qu'on éprouve est un élan suave, qui tend plutôt à Dieu qu'à l'objet spécial dont il s'occupe, et l'esprit demeure en repos, ou du moins son action est calme et modérée. Quand, au contraire, le mouvement vient de la nature ou du démon, ce sont les autres facultés qui sont directement atteintes; l'imagination s'embrase, l'intelligence devient très active, les idées se succèdent et se pressent, les raisonnements abondent et la volonté ainsi excitée poursuit l'objet de son désir avec raideur et souvent avec obstination[2].

253. Telles sont les règles principales données par les auteurs ascétiques pour le discernement des inspirations divines. Il arrive assez souvent aux âmes pieuses de poser cette question : « Il

[1] Cf. *Ibid.*, 2e et 8e règles, 2e semaine.

[2] Voir Libermann. *Lettres*, 12 novembre 1841, 12 décembre 1841, 31 décembre 1841, 22 octobre 1846.

m'est venu à l'esprit telle pensée, dois-je la regarder comme une inspiration de la grâce et y conformer ma conduite? » Pour répondre sainement à cette demande, voici, en résumé, ce qu'il faut considérer.

1° L'œuvre à laquelle on se sent porté est-elle bonne en elle-même?

2° Est-elle prudente et sage, c'est-à-dire n'est-elle point un obstacle à un plus grand bien, ou n'entraînerait-elle point quelque conséquence fâcheuse?

3° L'intention, c'est-à-dire le but visé, est-il saint, les motifs qui pressent d'agir sont-ils surnaturels? C'est en effet le motif qui spécifie l'acte, c'est l'intention qui fait la valeur de nos œuvres.

4° Cette œuvre respire-t-elle l'abnégation, la charité? En effet, ce qui vient de la nature dénote toujours une certaine recherche de soi-même. La marque la plus sûre de l'abnégation est l'indifférence parfaite et la disposition où l'on est d'accomplir en tout et toujours la volonté divine, n'attendant qu'à la connaître pour prendre une décision.

5° Enfin, l'inspiration est-elle accompagnée de paix, de confiance en Dieu? « Une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et

particulièrement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit : car l'Esprit divin est vraiment violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. » (*Amour de Dieu*, VIII, 12.)

6° S'il s'agit de choses importantes, l'attrait est-il durable et constant? Les inclinations, désirs, projets, qui sont le fruit de l'imagination, participent au caractère de cette faculté essentiellement mobile et changeante, ils passent ou se modifient bien vite. Il en est de même des suggestions diaboliques, car elles se font, avons-nous dit, par l'intermédiaire de l'imagination.

254. Sainte Chantal s'était mise sous la direction de saint François de Sales; inquiète de savoir si dans cette affaire elle avait obéi à la voix de la grâce ou si elle s'était laissée conduire par un instinct purement humain, elle faisait part de ses doutes au saint évêque. Or voici la réponse pleine de sagesse qu'elle reçut.

« Le choix que vous avez fait a toutes les marques d'une bonne et légitime élection; de cela n'en doutez plus, je vous supplie. Le grand mouvement d'esprit qui vous y a portée presque par force et avec consolation, la considération que j'y ai apportée avant d'y consentir; ce que ni vous ni moi ne nous en sommes pas fiés à nous-mêmes,

mais y avons appliqué le jugement de votre confesseur bon, docte et prudent ; ce que nous avons donné de loisir aux premières agitations de votre conscience pour se refroidir, si elles eussent été mal fondées ; ce que les prières non d'un jour ni de deux, mais de plusieurs mois ont précédé, sont indubitablement des marques infaillibles que c'était la volonté de Dieu.

« Les mouvements de l'esprit malin ou de l'esprit humain sont bien d'autre condition. Ils sont terribles et véhéments, mais *sans constance.* La première parole qu'ils jettent à l'oreille de l'âme qui en est agitée, c'est de n'ouïr point de conseil, ou si elle en ouït, que ce soient des conseils de gens de peu et sans expérience. Ils pressent, ils veulent qu'on *trousse marché avant que de l'avoir traité*, et se contentent d'une courte prière, qui ne sert que de prétexte pour établir les choses les plus importantes. » (*Lettre* du 14 oct. 1604.)

255. Telle est donc la marche à suivre dans les affaires importantes : il faut autant que possible ne pas prendre à la hâte une décision, se donner le temps de prier Dieu, de consulter des gens vertueux et prudents, et de laisser apaiser l'impression première qui, si elle est naturelle, tombera d'ordinaire assez vite.

Après cela, pour être plus sûr de suivre la volonté divine, on renoncera à toute considération naturelle, on se placera dans une indifférence complète, de façon à dire en toute sincérité, comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, je n'ai qu'un désir, c'est de faire votre volonté.

De la sorte, on parviendra à agir purement pour Dieu, à obéir uniquement à l'impulsion de l'Esprit-Saint et à donner à ses œuvres un plein mérite, et cela même dans les cas où la nature et la grâce tendent au même but et inspirent les mêmes desseins.

256. Écoutons encore là-dessus saint François de Sales : « Quand la prudence humaine se mêle de nos desseins, il est malaisé de la faire taire, car elle est merveilleusement importune et se fourre ardemment et hardiment en nos affaires malgré nous.

« Que faut-il faire là-dessus, afin que l'intention soit purifiée? Regardons si notre dessein peut être légitime, juste et pieux, et s'il le peut être, proposons et délibérons de le faire, non plus pour obéir à la prudence humaine, mais pour en icelui accomplir la volonté de Dieu.

« Si nous avons une fille, par exemple, que la

prudence humaine dicte devoir être colloquée en religion, pour quelque raison de l'état de nos affaires, or sus nous dirons en nous-mêmes, je ne dis pas devant les hommes, mais devant Dieu : O Seigneur, je vous veux offrir cette fille, parce que telle qu'elle est, elle est la vôtre; bien que ma prudence humaine m'incite et incline à cela, si est-ce, Seigneur, que si je savais que ce ne fût pas aussi votre bon plaisir, malgré ma prudence inférieure, je ne le ferais nullement, rejetant en cette occasion ladite prudence, que mon cœur sent, mais à laquelle il ne désire point consentir, et, embrassant votre volonté, que mon cœur n'aperçoit pas selon son sentiment, mais à laquelle il consent selon sa résolution... Et cela fait, laisser clabauder la prudence humaine tant qu'elle voudra : car l'œuvre ne sera plus la sienne, et vous lui pourrez dire, comme les Samaritains dirent à la Samaritaine, après qu'ils eurent ouï Notre-Seigneur : « Ce n'est pas meshuy pour ta parole que nous croyons, mais parce que nous-mêmes l'avons vu et entendu. »

« Ce ne sera plus pour la prudence humaine, bien que ce soit elle qui ait excité la volonté, que vous ferez cette résolution, mais parce que vous

avez connu que Dieu l'aurait agréable ; ainsi par l'infusion de la volonté divine, vous corrigerez la volonté humaine. » (*Lettre* à une Dame. Édition Briday, t. VI, p. 389.)

257. Dans les choses de moindre importance, ce serait une erreur de vouloir longuement délibérer.

« Es menues actions journalières, esquelles même la faute n'est ni de conséquence, ni irréparable, qu'est-il besoin de faire l'embesogné, l'attentif et l'empêché à faire des importunes consultations ? A quel propos me mettrai-je en dépense pour apprendre si Dieu aime mieux que je dise le Rosaire ou l'Office de Notre-Dame, puisqu'il ne saurait y avoir tant de différence entre l'un et l'autre qu'il faille pour cela faire une grande enquête ? que j'aille plutôt à l'hôpital visiter les malades qu'à vêpres ; que j'aille plutôt au sermon qu'en une église où il y a indulgence ? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande délibération. Il faut aller tout à la bonne foi et sans subtilité en telles occurrences et, comme dit saint Basile, faire librement ce que bon nous semblera pour ne point

laisser notre esprit perdre le temps et nous mettre en danger d'inquiétude, scrupule et superstition. » (*Traité de l'Amour de Dieu*, VIII, 14.)

258. Un des sujets les plus fréquents de préoccupations et d'inquiétudes pour les âmes pieuses, ce sont les sacrifices qui se présentent à elles ; souvent elles ne savent si elles doivent les accomplir. D'une part, en effet, elles sont portées à pratiquer le renoncement toutes les fois qu'il est possible ; d'un autre côté, elles se demandent s'il est sage de prendre en toute occasion le contre-pied de leurs idées et de leurs volontés : est-ce bien toujours l'Esprit de Dieu qui les pousse dans cette voie ? n'y a-t-il point crainte pour elles d'excéder et de commettre de réelles imprudences ?

Pour résoudre ces doutes, il faut se reporter aux règles de saint Ignace, données plus haut, et, pour savoir si les remords que l'âme ressent après avoir suivi le parti de la nature viennent de Dieu ou de l'ennemi, on doit examiner avant tout quelle est la disposition habituelle de cette âme. Si elle est pleine de foi, mais encore trop sensuelle et immortifiée, l'Esprit de Dieu lui reproche certainement, par des inspirations intérieures, son amour d'elle-même et son attachement excessif à sa volonté propre ; ce sera donc faire écho à

l'Esprit-Saint que de l'encourager à la mortification et au sacrifice.

Mais, s'il s'agit des âmes d'une entière bonne volonté, « de ces personnes qui travaillent courageusement à se purifier de leurs péchés », les inspirations de la grâce sont bien plus douces et suaves : « C'est pour ainsi dire une goutte d'eau qui pénètre une éponge » (V. *Supra*, n. 252.), y entrant sans secousse et comme insensiblement. Si donc ces personnes se sentent troublées, inquiètes, ces troubles, ces angoisses ne procèdent pas de Dieu ; ils viennent ou de la nature ou de Satan. Il faut donc s'en défier et ne pas se laisser entraîner dans la voie du sacrifice au-delà des limites de la prudence chrétienne. Non pas qu'on doive cesser de regretter ses faiblesses et abandonner la sainte vertu de mortification, mais on doit la pratiquer, selon le mot de saint François de Sales, « rondement, à la bonne franquette », tout en s'humiliant quand on y manque, et en se promettant toujours d'être plus fidèle à l'avenir.

259. Ce sont là les conseils que donnèrent à Mme de la Maisonfort ses deux illustres directeurs : « En me conseillant de me livrer à ces petits sacrifices, on — c'est de Fénelon qu'elle parle — on m'a prescrit les bornes qu'ils doivent avoir,

comme de ne rien faire contre l'édification, à plus forte raison contre la charité, le secret ; de ne pas même suivre certains instincts qui pourraient aller à des choses trop fortes et qui iraient à me faire croire insensée, que Dieu ménage trop ma faiblesse pour rien exiger de semblable de moi, et qu'enfin l'obéissance me mettrait à couvert de tout ce qui irait au-delà de certaines simplicités qui ne peuvent jamais aller à l'éclat, ni me rendre inutile à l'œuvre de ma vocation. On m'a dit de plus, lorsque je ne discerne pas bien si c'est une simple pensée de l'esprit ou un mouvement de grâce qui me porte à ces petits sacrifices, de décider, dans le doute, en ma faveur, et de supposer que tout ce qui me vient avec inquiétude et par réflexion vient de mon scrupule et point de l'Esprit de Dieu. »

Bossuet, à qui ces lignes étaient adressées, approuva pleinement cette doctrine. Dans une autre lettre, Bossuet lui écrivait : « En général il est bon de faire ces petites choses parce qu'on obtient par là la grâce d'en faire de plus grandes, mais dès que cela vient avec trouble, il est mieux de le laisser; la paix est préférable à ces petits sacrifices, qui se peuvent faire ou laisser. »

260. En résumé, si l'âme vraiment fervente,

habituée à la mortification, demeure parfois en balance, se demandant si elle ferait sagement de s'imposer tel sacrifice dont l'occasion se présente, qu'elle ne cherche pas à se raidir contre elle-même, ce qui serait agir par activité naturelle et non par le mouvement de la grâce. Elle devra plutôt se mettre dans l'indifférence, protester qu'elle ne veut rien de contraire à la volonté divine, demander amoureusement à Dieu de venir au secours de sa faiblesse et attendre en paix que les circonstances lui indiquent, le moment venu, la conduite à suivre; et tout cela sans trouble, sans empressement, rondement et aimablement. Cette manière de faire est plus humble et certainement plus conforme à ce que Dieu demande d'elle.

Il est, en effet, de saints désirs, ne tendant qu'à la gloire de Dieu, ayant toutes les marques de l'inspiration divine, et que Dieu, cependant, ne veut pas voir accomplir. « Il veut alors que nous profitions, pour notre sanctification, du seul désir qu'Il nous a donné, et cela produit parfois plus de bien dans nos âmes que si, avec la grâce divine, nous avions réalisé ce désir. » (Vén. Libermann. *Lettre* du 24 janvier 1842.) Ainsi en est-il de certains désirs de mortification, de zèle, de dévouement, désirs partant d'un cœur sincère et

généreux, mais auxquels les circonstances s'opposent, ou que des événements ménagés par la Providence empêchent d'exécuter. « Ce qu'il y a à faire dans ce cas, c'est de se contenter de ses soupirs devant Dieu, sans vouloir absolument en venir à l'exécution, attendant que Notre-Seigneur nous fasse agir... Ces désirs (quand ils viennent vraiment de la grâce) produisent une grande humiliation, un grand anéantissement devant Dieu, une très grande ferveur d'esprit et de cœur, un parfait abandon à la bonté divine, et, dans ces âmes où Dieu agit par amour, ils opèrent cette langueur d'amour qui produit en nous une grande perfection. »

Si, au lieu de demeurer de la sorte entièrement soumis à l'action de la grâce, on y mêlait de l'empressement, si on cédait à l'impulsion inquiète de la nature, les effets seraient tout différents : « Un mal qui arrive souvent consiste en ce que les âmes, sentant cette impression du désir que la grâce divine excite en elles, agissent ensuite par elles-mêmes, se poussent et s'animent avec violence pour en venir à l'exécution. Elles vont plus loin que Notre-Seigneur ne les pousse, et, ce qui est pire, même lorsque le Maître ne les pousse plus du tout, elles veulent toujours aller. Les résultats

de cette conduite ne sont pas bons, au moins pour l'ordinaire. Tantôt elle excite l'amour-propre, l'ambition spirituelle, la présomption, etc., tantôt elle porte au découragement, tantôt elle produit la contention, le trouble, l'inquiétude, le scrupule même. Dans tous les cas, cette conduite fait entrer l'âme dans une fausse voie, l'expose à des illusions et la met sous l'empire de l'imagination et de sa propre action, inconvénients graves et qui éloignent de Dieu. » (Vén. Libermann. *Lettre* du 24 janvier 1842.)

§ 2. *La Vocation*

261. Nous avons donné les marques des inspirations divines; les plus importantes de ces inspirations sont celles que Dieu nous envoie pour nous faire connaître quel genre de vie nous devons embrasser. L'ensemble de ces grâces et de ces lumières constitue la *vocation.*

Il nous semble superflu de nous attarder sur la vocation à l'état séculier; l'absence d'aspirations ou d'aptitudes à un état supérieur suffirait à l'indiquer comme un état voulu de Dieu, puisque c'est la voie commune, et que l'on doit y rester, si l'on ne se sent pas poussé par la grâce à un genre de vie plus parfait.

Que l'on soit appelé, en restant dans le monde, à tel état plutôt qu'à tel autre, c'est la Providence, par le cours régulier des événements ou par un goût naturel, qui le détermine.

Dieu incline en effet les âmes, par les attraits qu'il met en elles et par les aptitudes qu'Il leur donne, à l'accomplissement des desseins de sa Providence. Notons seulement que, pour faire connaître les vues de Dieu, des attraits peu durables ou des répugnances faibles et momentanées ne prouveraient rien, tandis que des attraits ou des répugnances persistantes sont une preuve de sa volonté.

262. Écoutons, pour ce qui regarde l'état du mariage, deux décisions de saint François de Sales.

« Puisque votre esprit n'est nullement en l'indifférence, mais totalement penché au choix du mariage, et que, nonobstant que vous avez recouru à Dieu, vous vous y sentez encore attachée, il n'est pas expédient que vous fassiez violence à une si forte impression par aucune sorte de considération; car toutes les autres circonstances n'ont point de poids au prix de cette forte inclination et propension que vous avez, laquelle, à la vérité, si

elle était faible et débile, serait peu considérable, mais, étant puissante et ferme, elle doit servir de fondement à la résolution. »

Le bon Saint voulait donc que, sur ce point comme sur les autres, on commençât par implorer le secours de Dieu, puis qu'on s'en rapportât à l'attrait intérieur comme signe de la volonté divine ; si l'attrait faisait défaut, il conseillait vivement de ne pas embrasser ce parti ; il recommandait surtout de ne pas l'embrasser à contre-cœur. « Hélas ! écrivait-il, ces âmes qui ont une inclination toute partiale pour le mariage, pour heureux qu'il soit, y trouvent tant d'occasions de patience et de mortification qu'à grand'peine en peuvent-elles porter le fardeau ; et comment feriez-vous, y entrant tout à fait à contre-cœur ? En d'autres conditions, j'ai vu cent fois de l'allègement, en celle-ci jamais. » (*Lettre* du 31 mars 1620.) *Tribulationem carnis habebunt hujusmodi*, a dit saint Paul, parlant des époux : ils auront en partage beaucoup de tribulations. Que dire après cela des chrétiens qui s'engagent dans le mariage sans réflexion, par boutade ou par entraînement, et non pour accomplir la volonté de Dieu ?

263. La vocation à un état supérieur doit être

surtout examinée avec soin[1]; donnons d'abord les marques de non-vocation, puis les signes positifs de l'appel divin.

Les marques de non-vocation sont l'existence de devoirs urgents et certains, incompatibles avec le genre de vie que l'on penserait à embrasser, et le défaut d'aptitude.

« Si ton père ou ta mère ont une vraie nécessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas temps alors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastère. » (Saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, VIII, 6.) C'est ainsi encore que le droit canon défend d'admettre à la profession religieuse ceux qui ont des dettes et que l'on placerait par là dans l'impossibilité de les acquitter.

Nous disons des devoirs pressants et certains : il ne faudrait pas s'arrêter, en effet, à des considérations purement humaines et refuser obstinément d'approuver une vocation, sous prétexte

[1] On ne doit point juger soi-même de sa vocation ; en cette matière, plus qu'en aucune autre, l'obéissance est nécessaire. Si même il arrivait que les supérieurs ou le directeur se trompassent dans l'examen de la vocation, Dieu ne refuserait pas ses grâces à celui qui aurait humblement obéi, tandis que celui-là s'exposerait grandement qui ne prendrait conseil que de lui-même dans une chose aussi grave.

que l'âme, qui se dit appelée, ferait beaucoup plus de bien dans un autre état que dans celui auquel elle aspire, dans la vie active, par exemple, que dans l'état contemplatif. Dans ce cas, il est sage, sans doute, de rendre l'épreuve plus longue et plus rigoureuse ; mais si l'attrait persiste avec toutes les marques d'un attrait divin, il faut se rappeler que la sagesse de l'homme est toujours courte, que les jugements de Dieu sont bien différents des nôtres — *non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ* (Isaïe, LV, 7.) — et ne pas résister à l'Esprit-Saint.

264. Le défaut d'aptitude est un signe de non-vocation, car quand Dieu destine une de ses créatures à un genre de vie ou à une situation quelconque, sa Providence lui donne les moyens indispensables pour cette fin. Et cela est si vrai que, quand bien même l'attrait aurait toutes les marques d'un attrait inspiré de Dieu, en cas d'inaptitude on devrait n'en pas tenir compte ; comme nous le disions plus haut, Dieu peut, pour la sanctification des âmes, leur inspirer des désirs dont il ne veut pas l'exécution. Remarquons-le toutefois, quand l'attrait sérieusement éprouvé se montre revêtu de tous les caractères d'un attrait

divin, il ne faut pas prononcer à la légère sur l'incapacité du sujet. Comme l'écrivait saint François de Sales à une Supérieure de la Visitation : « C'est pitié parfois comme on s'arrête en ces questions à des considérations purement humaines; on dirait que la vocation se fait par l'artifice de la sagesse naturelle, tant on y mêle de finesse mondaine. Toujours les pauvres délaissés ont eu la bénédiction et la multiplication comme Lia, Anne et les autres. » (*Lettre* du 24 juillet 1621.) Remarquons, en passant, que saint François de Sales dit la même chose de la fondation et de l'érection des monastères, et qu'on peut appliquer sa doctrine à toute sainte entreprise; combien de fois, quand il s'agit de ces œuvres qui ont pour but la gloire de Dieu, se laisse-t-on conduire par « la finesse mondaine »; combien de fois s'appuie-t-on uniquement sur « l'artifice de la sagesse naturelle » !

Le bon Saint exprimait la même pensée à sainte Chantal : « Ma très chère Mère, sur cet article que vous m'écrivez de la réception des filles, il y a un *extrême danger* qu'on se jette trop sur la prudence humaine, qu'on ne se fonde trop sur la nature et trop peu sur la grâce de Dieu. J'ai peine d'empêcher qu'on ne considère la faiblesse de la

complexion et les infirmités corporelles. On voudrait qu'au festin il n'y entrât ni borgne, ni boîteux, ni malade. En somme, on a bien de la peine de combattre contre l'esprit humain pour l'abjection et pure charité. »

265. *Marque positive de vocation.* — La vraie, la grande marque de l'appel divin, ou mieux l'appel divin lui-même, c'est donc l'attrait, c'est cette inclination mise par Dieu dans le cœur humain, cette grâce actuelle, prévenante et excitante, qui fait aspirer au genre de vie plus parfait auquel on est prédestiné de toute éternité.

Cet attrait ne se manifeste pas toujours de prime abord. La Providence divine, aussi variée que sage dans ses voies, peut ordonner les événements de façon à préparer l'accomplissement de ses desseins avant que l'attrait surnaturel soit bien manifeste; on la voit, par exemple, amener certains sujets au seuil du cloître ou à la porte du Séminaire, avant qu'ils aient ressenti un goût bien vif pour la vie qui va devenir la leur. D'ordinaire, c'est que ces âmes sont encore trop faibles, trop peu aimantes ou trop dissipées pour avoir l'attrait du sacrifice que suppose leur vocation : elles ont bien quelque pensée, quelque velléité de se donner à Dieu, mais l'amour des plaisirs et

des jouissances terrestres couvre et étouffe ces sentiments; il y a loin de ces vagues aspirations aux désirs ardents, à l'attraction douce et forte qu'éprouvent les cœurs généreux.

Mais s'il tarde à se manifester, l'attrait apparaîtra cependant, quand le détachement aura grandi, et que l'âme, purifiée, affranchie de ses tendances mauvaises, sera devenue plus apte à recevoir les inspirations de la grâce.

CARACTÈRES DE L'ATTRAIT DIVIN

266. L'attrait mis par Dieu dans le cœur de sa créature se distingue des faux attraits produits par la nature ou même par le démon, en ce qu'il est *durable*, *paisible*, *surnaturel dans ses motifs* et *salutaire dans ses effets*.

Durable. — Nous avons donné la persévérance comme une des marques les moins équivoques des inspirations divines, tandis que l'inconstance et la mobilité caractérisent les aspirations qui viennent de la nature ou des suggestions diaboliques.

Cette persistance de l'attrait n'exclut pas toutefois des tentations et des dégoûts momentanés, œuvre de la nature et du démon. Il n'est point

étonnant que la nature éprouve des répugnances à accomplir les sacrifices que Dieu demande d'elle : *Non est subjecta, nec enim potest*[1]. Ce n'est point merveille non plus que le démon s'oppose à l'exécution d'un dessein qui tend directement à la gloire de Dieu et à la sanctification de l'âme. Il est, du reste, facile de distinguer si cet éloignement pour une vocation que l'on avait d'abord désirée, a une mauvaise origine : l'âme en effet, portée à la tiédeur, au relâchement, n'a plus alors la paix intime dont elle jouissait autrefois ; elle se sent mécontente d'elle-même.

Si donc l'attrait persiste tant que l'âme reste fervente, si les oppositions ou difficultés que rencontre la vocation ne diminuent point cet attrait, c'est un signe de la volonté de Dieu « puisqu'il continue son inspiration parmi tant de contradictions ». (Saint François de Sales. *Lettre du 6 juillet 1612.*)

267. *Paisible.* — Les inspirations divines, avons-nous dit, apportent avec elles paix et suavité, bien différentes des incitations de la nature, où l'imagination a toujours la plus grande part, et où, par conséquent, se trouve toujours une

[1] La sagesse de la chair n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le peut. Rom. VIII, 7.

agitation empressée et inquiète. L'attrait surnaturel laisse le cœur en paix, l'esprit en repos; il ne cause point cet enthousiasme excessif et bruyant, qui dénote une imagination échauffée et qui ne veut pas voir les difficultés. Sous son influence, la volonté poursuit l'objet de ses désirs, non pas avec une raideur et une obstination pleine d'orgueil et d'illusion, mais avec une fermeté douce et calme; elle est prête à affronter les obstacles qu'elle ne méconnaît pas, à accomplir les sacrifices dont elle prévoit toute l'amertume.

Il est bien vrai que le travail de l'imagination peut se joindre à l'opération de la grâce et que des mouvements d'amour-propre ou des représentations fantastiques peuvent se mêler aux inspirations de l'Esprit de Dieu; il y a alors par moments certaines poussées d'enthousiasme, qui sont évidemment l'œuvre de la nature. On reconnaît que sous cette activité naturelle existe une impulsion réelle de la grâce, en ce que, dans les intervalles de repos, quand l'imagination est calme et le cœur tranquille, surtout dans les heures de recueillement et de prière, par exemple au moment de la communion, l'attrait continue avec les caractères que nous donnions plus haut. S'il était purement naturel et imaginaire, il tomberait

brusquement pour reparaître ensuite, suivant ainsi le jeu de l'imagination, et, dans les moments de calme où la grâce agit seule, il n'y aurait plus goût de vocation ; à peine même si l'on y penserait.

268. *Surnaturel dans ses motifs.* — On distingue parfois l'attrait de raison et l'attrait d'inclination. Le premier, comme l'indique son nom, résiderait plutôt dans l'esprit que dans le cœur ; il consisterait dans une résolution ferme et bien arrêtée de se donner à Dieu, déterminée par de puissants motifs. Le second serait plutôt instinctif et indépendant de toute espèce de raisonnement. A vrai dire, les choses ne sont pas si clairement tranchées et tout attrait surnaturel agit sur l'âme tout entière; cependant chez les uns l'intelligence, chez les autres le cœur, est plus vivement impressionné, et ces derniers ressentent un goût prononcé, une inclination vive, qui paraît peu raisonnée. Toutefois, même ceux-ci poursuivent un but ; ils ont des motifs, plus ou moins avoués, mais réels, qui les font aspirer à un genre de vie plus parfait. Or, l'un des points les plus utiles à connaître pour juger de la valeur d'une vocation, est précisément la nature des motifs qui l'inspirent ; sont-ils surnaturels, comme

la pensée d'assurer son salut ou de mieux procurer la gloire de Dieu, ils constituent une excellente présomption en faveur de la vocation, qui paraît bien, alors, l'œuvre de la grâce.

L'attrait, nous l'avons déjà dit, ne se manifeste pas toujours de prime abord revêtu de tous les caractères d'un attrait divin ; les motifs de vocation peuvent, au début, n'être pas très purs et très désintéressés. Écoutons sur ce point saint François de Sales : « Quant à la vocation de cette damoiselle, je la tiens pour bonne, bien qu'elle soit mêlée de plusieurs imperfections... et qu'il serait désirable qu'elle fût venue à Dieu simplement et purement pour le bien d'être tout à fait à Lui. Mais Dieu ne tire pas avec égalité de motifs tous ceux qu'il appelle à soi ; ainsi, il s'en trouve peu qui viennent tout à fait à son service seulement pour être siens et Le servir. Entre les filles dont la vocation est illustre dans l'*Évangile*, il n'y eut que la Madeleine qui vint par amour et avec amour ; l'adultère y vint par confusion publique, comme la Samaritaine par confusion particulière ; la Chananée vint pour être soulagée en son affliction temporelle ; saint Paul, premier ermite, âgé de quinze ans, se retira dans sa spelonque pour éviter la persécution, saint Ignace

de Loyola par la tribulation, et cent autres. Il ne faut pas vouloir que tous commencent par la perfection ; il importe peu comme l'on commence, pourvu que l'on soit bien résolu de bien poursuivre et de bien finir... Il y a des âmes qui n'entreraient point à la religion si le monde leur faisait bon visage, et que l'on voit néanmoins être bien disposées à mépriser la vanité du siècle. » (*Lettre à une Supérieure de la Visitation*, datée d'Annecy.)

Mais, s'il n'est pas parfait du premier coup, l'attrait se purifie à mesure que l'âme se montre plus fervente ; elle devient alors et moins sensible à ces raisons d'ordre inférieur et plus désireuse des biens spirituels.

Remarque étonnante et pourtant vraie, il faut exiger un attrait plus fort d'une personne très fervente que d'une imparfaite. Quand une âme fervente est prédestinée à une vie plus parfaite, les appels de la grâce, que chez elle rien ne contrarie, se font toujours vivement sentir; s'ils étaient faibles, ils seraient par là même suspects.

Par ailleurs, les âmes ardentes ont facilement la pensée d'embrasser la vie religieuse sans qu'il y ait attrait véritable. Très désireuses de se dévouer entièrement au service de Dieu, craignant,

dans leur amour, de ne pas faire assez pour Lui, elles en viennent comme naturellement à se demander si elles ne devraient pas pousser l'immolation jusqu'au bout et sortir du monde. On voit bien, toutefois, qu'il n'y a pas là de vocation, car tout se passe dans l'esprit, et la volonté ne ressent pas cette action douce et forte qui marque l'opération divine; au milieu de leurs perplexités ces âmes demeurent indifférentes, et même elles gardent toujours cette persuasion intime qu'elles ne sont point faites pour la vie religieuse.

269. *Salutaire dans ses effets.* — *A fructibus eorum cognoscetis eos :* vous les distinguerez à leurs fruits. On reconnaît que l'attrait est l'œuvre de l'Esprit de Dieu aux effets excellents qu'il produit. Tandis que les vains projets, les vélléités de vocation qui viennent de la nature ne produisent dans la conduite de la vie aucun résultat, tandis que les suggestions de l'ennemi ont toujours des conséquences fâcheuses, l'attrait divin, compris et accepté par une âme droite, porte à la ferveur, excite la piété, rend plus vigilant, plus humble, plus ardent au sacrifice. Si l'on voit une âme souhaitant vivement la vie religieuse ou le sacerdoce, prier assidûment pour y arriver, travailler généreusement à s'en rendre digne, c'est

une marque excellente : un désir qui a pour effet de faire prier davantage et de rendre meilleur, ne peut être suggéré par le démon, ne peut venir que de Dieu.

En résumé, quand un directeur sera interrogé sur le sujet de la vocation, il devra tout d'abord faire attendre. Il répondra que celui qui sollicite une décision dans une question si délicate doit, avant tout, s'affermir dans la piété; il est en effet bien plus difficile chez une âme imparfaite de discerner les inspirations qui viennent vraiment de Dieu.

Non seulement il serait imprudent de donner de suite une décision, mais même il vaudrait mieux, croyons-nous, que le directeur ne parût pencher ni dans un sens ni dans un autre. Les idées de vocation peuvent n'être qu'un produit de l'imagination; dans ce cas, si le directeur s'y montrait trop favorable, il pousserait dans une voie funeste. Il peut se faire, au contraire, qu'un attrait réel et vraiment surnaturel soit combattu par une âme trop peu généreuse; si, sous couleur de l'éprouver, le père spirituel commençait par la rebuter, il la confirmerait dans ses résistances à la grâce et s'exposerait à empêcher l'accomplissement des desseins de Dieu. « Qu'on conseille

donc d'abord à ces âmes de ne pas se préoccuper trop de leurs pensées de vocation, de se préoccuper plutôt de leur sanctification, et de se tenir tranquilles là-dessus, abandonnant la chose entre les mains de Dieu, mais qu'on ne leur défende pas absolument d'en parler et qu'on ne les repousse pas par la raillerie ou par des paroles dures; on peut les prévenir de veiller sur leur imagination, mais qu'on ne leur dise pas que leurs idées sont purement imaginaires. En agissant ainsi on verra que ceux qui n'avaient pas une vocation réelle oublieront peu à peu leur projet, parce qu'un mouvement imaginaire ou un attrait naturel, qui n'est pas nourri et entretenu sans cesse par quelque chose de nouveau, ne se soutient pas, tandis qu'une vocation vraie persévère. Je dis même que, lorsqu'un goût de vocation produit évidemment un bien spirituel dans une âme, si cela la porte à renoncer à elle-même, il faudrait lui donner quelque espérance dès le commencement et lui dire un mot de temps en temps, veillant cependant pour ne pas mettre en train l'imagination. » (Vén. Libermann. *Lettre* du 15 décembre 1835 à un directeur de séminaire.)

Quand même ceux qui manifestent ces goûts de vie parfaite auraient encore de grandes imper-

fections, il ne faudrait pas conclure à une non-vocation, s'ils sont décidés à combattre; « car, enfin, qui ne voudrait recevoir que les esprits avec lesquels il n'y eût point de peine, les religions (ordres religieux) ne serviraient guère au prochain puisque ces esprits-là feraient presque bien partout ». (*Lettre* de saint François de Sales à sainte Chantal, du 13 mai 1615.)

Quand le pénitent aura donné des preuves de persévérance, que ses bonnes dispositions se seront consolidées, que, de concert avec son directeur, il aura sincèrement prié pour connaître sa vocation, alors il faudra l'engager à se mettre dans une sainte indifférence, prêt à faire ce que Dieu voudra : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute; il n'attend qu'un signe de votre main, qu'un mot de votre bouche. *Paratum cor meum Deus*, mon cœur est prêt, ô mon Dieu, prêt à tous les sacrifices, car il compte sur la puissance de votre grâce. »

Quand le pénitent sera dans ces excellentes dispositions, il deviendra facile de reconnaître aux marques ci-dessus données si sa vocation est surnaturelle, et il ne restera plus au directeur que la douce tâche de l'encourager à suivre fidèlement l'appel de Dieu.

TROISIÈME PARTIE

ORAISON AFFECTIVE

CHAPITRE PREMIER

Description de cette oraison

§ 1. *Enseignement des auteurs sur l'oraison affective*

270. A l'oraison de méditation succède d'ordinaire l'oraison affective. C'est, avons-nous dit, une oraison où le raisonnement a moins de part que dans l'oraison discursive, mais où le cœur joue un plus grand rôle; les considérations sont moins nombreuses et les sentiments plus ardents. « Dans la seconde sorte d'oraison, qu'on nomme l'oraison affective, dit le P. Lallemant, on donne plus aux affections de la volonté qu'aux considérations de l'entendement. » « L'oraison affective, dit le R. P. Meynard, est une élévation de l'âme à Dieu par différents actes de la volonté. Les considérations ne sont pas complètement exclues de

cette oraison, principalement sous forme de préparation, mais on ne leur donne que fort peu de développement, c'est la volonté surtout qui agit. » (*Traité de la vie intérieure,* I, 168.)

Les différents actes que le cœur produit, dans cette oraison, sont principalement des sentiments d'adoration, de louange, de reconnaissance, de compassion envers les souffrances de Notre-Seigneur, de désir de la vertu, de contrition de ses fautes, d'humilité, etc.

Ces actes se rencontrent bien dans la méditation, mais ils naissent moins spontanément; l'âme méditative, encore peu aimante, a besoin de s'y exciter péniblement par de longs et multiples raisonnements, tandis que l'âme affective les produit avec facilité, à l'aide de courtes méditations, et trouve, à les exprimer, une grande douceur et suavité.

271. Cette oraison est fort commune. « En général, dit le P. Balthasar Alvarez, le mode de prier par affections et en discourant peu est du grand nombre. » Et le P. Surin, dans son catéchisme, posant cette question : « Quand est-ce que l'on doit entrer dans cette oraison affective? » répond : « Lorsqu'il y a disposition et facilité de s'entretenir avec Dieu, on ne doit retourner au

discours (c'est-à-dire au raisonnement) que fort peu. »

Les grands mystiques n'emploient pas ce mot d'oraison affective. On ne le trouve ni dans sainte Thérèse, ni dans saint Jean de la Croix, ni dans saint François de Sales. Comme ce sont encore des considérations raisonnées qui, dans ce genre d'oraison, donnent naissance aux affections de la volonté, ils ne le distinguent pas de l'oraison discursive. Mais s'ils n'en font pas un degré spécial d'oraison, ils n'en peuvent rejeter la notion.

Le R. P. Meynard (*Traité de la vie intérieure*, I, 168) fait, au sujet de l'oraison affective, cette observation que, chez quelques anciens auteurs, l'oraison affective paraît se confondre avec la contemplation. En effet, très souvent il arrive que, dans les ardeurs de l'oraison affective, le raisonnement n'a qu'une bien petite part, l'âme ne s'arrêtant guère aux considérations. Fermement convaincue de la vérité qui l'émeut, il ne lui servirait de rien de l'approfondir davantage; elle s'applique alors uniquement à protester de ses sentiments ou à exprimer ses demandes. Aussi, certains auteurs qui ne distinguent comme modes d'oraison que la méditation et la contemplation,

sans s'arrêter à ce degré intermédiaire que nous nommons oraison d'affection, ont pu voir dans cette dernière une sorte de contemplation inférieure qu'ils ont appelée la contemplation acquise.

272. Nous disons que les grands mystiques ont décrit souvent l'oraison affective, bien qu'ils ne l'aient pas appelée de ce nom. Nous donnerons plus loin (nº 289) un passage de sainte Thérèse, où elle la dépeint avec autant de justesse que de charme. L'oraison de recueillement, dont la Sainte parle aux chapitres 28 et 29 du *Chemin de la Perfection* (Édition Bouix, 29 et 30), est aussi une oraison affective.

« Saint Augustin, dit-elle, après avoir cherché Dieu partout, finit par Le trouver en lui-même. Pour s'entretenir avec son divin Père, il n'est donc pas nécessaire de monter jusqu'au ciel, ni pour goûter le bonheur d'être avec Lui, de parler à haute voix... Il est si près de nous qu'Il nous entendra; il n'est pas besoin d'ailes pour aller à sa recherche. Mettons-nous dans la solitude et regardons en nous-mêmes; ne nous éloignons pas d'un hôte aussi aimable, mais avec des sentiments de profonde humilité, parlons-Lui comme des enfants, exposons-Lui nos demandes comme à notre Père, contons-Lui nos peines, demandons-

Lui d'y apporter remède, reconnaissons que nous ne sommes pas dignes d'être ses enfants... Cette oraison s'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances. ; » c'est-à-dire qu'elle tient captifs et son entendement à qui elle ne permet pas de faire de vains raisonnements, et son imagination dont elle écarte les frivoles fantômes. « Elle rentre en elle-même avec son Dieu... Ainsi recueillie, elle peut penser à la Passion, se représenter le Fils de Dieu présent au-dedans d'elle-même, l'offrir à son Père. »

Ainsi, ce à quoi l'on vise dans cette oraison, c'est à émouvoir son cœur et à lui faire produire des actes affectifs. « Voyez dans Jésus-Christ, dit la Sainte au même endroit, un père, un frère, un maître, un époux et traitez avec Lui selon ces diverses qualités. » Mais pour exciter dans sa volonté ces pieux sentiments, on fait agir d'abord l'imagination et, de la sorte, par sa propre industrie, on obtient une oraison extrêmement fructueuse ; c'est même là, d'après sainte Thérèse, un chemin très rapide pour arriver à la contemplation.

L'oraison dont traite saint Liguori (*Praxis conf.*, n° 127) et qu'il appelle du même nom que sainte Thérèse, *di racoglimento*, ne diffère point

de celle dont nous venons de parler et est également une oraison affective : *quodnam tempus opportunius bonis faciendis actibus voluntatis :* Quel moment plus propice pour faire produire à la volonté des actes méritoires?

273. Bien plus, nous rangeons de même dans l'oraison affective l'oraison de recueillement surnaturel de sainte Thérèse *(IVe Demeure,* ch. III.) C'est, il est vrai, l'entrée à la contemplation, le commencement des dons surnaturels « le principe de l'oraison des goûts divins »; et comme le vestibule par où l'on passe pour y arriver : *es principio para venir a ella;* mais ce n'est pas encore la contemplation proprement dite. En effet, d'après la Sainte, l'âme, tout en se trouvant recueillie sans avoir fait d'effort, sans industrie de sa part, ce qui est à coup sûr l'effet d'une faveur de Dieu toute gratuite, n'est pas encore unie à Dieu par des sentiments d'amour; il faudra qu'elle produise elle-même, à l'aide de pieuses réflexions, les actes de charité, les résolutions, les prières qui formeront son oraison : « Dieu veut de nous en cet état, dit encore sainte Thérèse (*Ibid.*), que nous Lui adressions nos demandes, que nous considérions que nous sommes en sa présence... on ne pourrait alors arrêter le discours de l'enten-

dement (c'est-à-dire cesser les considérations), sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien. »

L'élément surnaturel qui entre dans cette oraison, nous voulons dire ce recueillement obtenu sans travail par pur don de la bonté divine, est cause que nombre d'auteurs la considèrent comme une oraison contemplative. Il nous paraît plus exact d'y voir une oraison d'affection, et de dire que l'oraison affective, quand elle arrive à son apogée, comporte « certains dons qu'on peut appeler en quelque sorte passifs ». (Vén. Libermann, *Écrits spirituels,* p. 168.)

On le voit, il n'est pas toujours facile, ni même toujours possible de distinguer ces divers degrés d'oraison ; l'oraison affective se confond parfois avec la méditation, parfois au contraire, elle confine à la contemplation. En donner les marques distinctives n'est pas chose aisée ; nous l'essayerons cependant.

§ 2. *Caractères distinctifs de l'oraison affective*

274. Le R. P. Libermann signale, parmi les marques principales de l'oraison affective, les impressions *sensibles* de la grâce, qui affectent l'âme et lui procurent de douces et vives émotions.

Ces impressions, quand elles deviennent fréquentes, sont, en effet, une preuve que l'âme, saisie et éclairée par la grâce, n'a plus autant besoin de longues réflexions pour se décider à servir Dieu, et que l'oraison discursive n'est plus celle qui lui convient. Mais comment distinguer ces consolations de l'âme affective des suavités que goûte l'âme contemplative? Le Vénérable auteur insiste sur ce point que, dans l'affection, la grâce agit surtout et plus directement sur les sens, tandis que dans la contemplation elle agit par des impressions intellectuelles, atteignant immédiatement le fond de l'âme et, comme par rejaillissement, les sens. Mais, comme dans les deux cas les sens peuvent être touchés et l'appétit sensitif charmé et délecté, il n'y a pas là une marque distinctive bien facile à saisir.

Il insiste également beaucoup sur le caractère violent de l'oraison d'affection et sur le calme de la contemplation. Il est vrai que l'état *ordinaire* des âmes affectives est violent, et l'état ordinaire des âmes unies plus calme. Tous en conviennent. Toutefois, ce ne serait pas encore là une note infaillible. Il y a, en effet, un mode d'oraison affective fort paisible; et, au contraire, l'ivresse spirituelle, les transports décrits par sainte Thé-

rèse, par saint Jean de la Croix, comme une forme de la contemplation, agissent sur l'âme avec violence.

275. Sainte Thérèse, traitant le même sujet et voulant distinguer ce qu'elle nomme les contentements de la méditation et les goûts de la contemplation, compare les premiers aux joies qu'on éprouve à l'annonce de quelque bonne nouvelle, ou à l'occasion de quelque heureuse fortune (*IVe Demeure,* ch. I.) Il faut donc une cause naturelle, une pensée quelconque, en un mot, une raison pour les faire naître, et, en ce sens, ils sont naturels : « Ils commencent en nous, dit la Sainte, et se terminent en Dieu, tandis que les goûts tirent leur principe de Dieu[1] » et émeuvent bien plus profondément. « Pour les contentements, dit-elle ailleurs (ch. II), c'est par nos pensées, par la considération des œuvres de Dieu, par le travail de notre entendement que nous les obtenons. Ils sont l'ouvrage de notre industrie, de nos efforts. Les goûts ressemblent à cette eau qui, de

[1] *Los contentos comienzan de nuestro natural mismo, y acaban en Dios. Los gustos comienzan de Dios, y sientelos el natural, y goza tanto dellos, como gozan los que tengo dichos, y mucho mas.*

la source même, qui est Dieu, jaillit dans le bassin de l'âme », par conséquent, sans qu'il soit besoin de considérations préalables. Saint Jean de la Croix explique très bien la cause de ce phénomène : « Dans cet état (contemplatif) c'est Dieu qui agit et l'âme qui reçoit, Dieu instruisant l'âme et lui infusant dans la contemplation des biens très spirituels, qui sont la connaissance et l'amour divin joints ensemble. » (*Vive flamme*, strophe 3, vers 3, § 5.)

Ainsi, dans l'état affectif, on sait l'origine, la cause des consolations qu'on éprouve ; on peut expliquer ce qui émeut, ce qui charme ; on verra que c'est, par exemple, la pensée de la Passion de Notre-Seigneur, le désir de la vertu, etc. Dans l'état contemplatif les goûts sont bien plus inexplicables. Souvent ils naissent sans cause bien déterminée, et même s'ils sont accompagnés de pieuses pensées, de saintes considérations, on sent fort bien qu'elles ne suffiraient pas à les produire. Ce que nous dirons de l'oraison contemplative fera mieux comprendre cette doctrine.

276. Il est un autre principe de distinction qui, il est vrai, ne tient pas à la nature même de ces deux genres d'oraisons, mais qui peut aider à les discerner : ce sont les tendances et les dispo-

sitions différentes qu'on y éprouve. L'oraison d'affection tend à la pratique de la vertu[1]. L'âme affective[2], peu avancée dans la pratique du détachement, est encore fortement préoccupée d'elle-même. Mais, vivement éclairée par la foi et ressentant les premières ardeurs de la charité, elle désire et recherche son bien spirituel, des vertus plus solides ; elle est avide d'amasser beaucoup de mérites ; c'est dans cette vue surtout qu'elle demande à Dieu de la rendre meilleure. L'âme contemplative envisage Dieu bien plus qu'elle-même ; elle se complaît dans la pensée de ses perfections, brûle du désir de Le voir glorifié, et surtout elle est remplie d'un amour profond et paisible de la volonté divine. Si elle souhaite ardemment, elle aussi, sa propre sanctification, c'est par amour pour son Dieu et afin de Le mieux servir, plutôt que pour la satisfaction de se voir plus parfaite ; et ainsi, même dans ses demandes, en apparence intéressées, c'est encore l'amour qui domine.

[1] Cf. Libermann. *Écrits spirituels,* p. 523.

[2] Ce sens du mot « affectif » n'est pas, il est vrai, selon l'Académie ; on nous pardonnera de l'employer, car il est facile à comprendre, et il dit brièvement ce qu'il faudrait exprimer en beaucoup de mots.

277. Nous avons dit (V. *Supra,* n° 198), à la suite du P. Lallemant et du P. Surin, que l'oraison affective convient à la vie illuminative. En effet, pour la pratiquer, il faut avoir déjà un certain amour de Dieu, un commencement de détachement, il faut que l'âme soit dégagée des obstacles de la voie purgative pour permettre à la grâce de produire ses suaves opérations. Si l'on en est encore aux premières luttes avec le péché, si l'esprit est encore tout absorbé par mille préoccupations temporelles, par mille soucis profanes, comment éprouverait-on ces sentiments de piété, ces saints désirs, cette familiarité avec Dieu pleine d'amour et de simplicité, qui caractérisent l'oraison affective ?

§ 3. *Les sentiments affectifs sont plus ou moins intenses*

278. Si l'oraison affective convient aux âmes qui sont dans la vie illuminative, elle n'atteint pas chez toutes le même degré de perfection. Nous l'avons dit déjà au début de ce troisième livre, les impressions sensibles de la grâce sont plus ou moins vives selon la puissance des secours ménagés par la Providence, l'abondance des lumières communiquées, et aussi selon les dispo-

sitions plus ou moins favorables de l'âme elle-même.

Nous croyons utile d'emprunter ici au Vén. Libermann la description des sentiments d'une âme affective, favorisée dans un degré intense de ces grâces sensibles.

« Dans cet état l'impression ou la touche de grâce reçue varie ; tantôt c'est une impression de joie, tantôt de douleur, tantôt d'amour, tantôt de compassion, etc. ; elle varie selon les mystères ou selon la variété de l'objet.

« Généralement, et presque universellement, ces âmes s'occupent des mystères de Notre-Seigneur et y trouvent tous leurs goûts et leurs délices. Ordinairement il se fait dans ces âmes une impression des mystères qu'on célèbre dans l'Église, et dans le temps où on les célèbre, ce qui fait que ces personnes célèbrent les fêtes avec une allégresse et une dévotion extraordinaires, et c'est une joie immense pour elles que l'approche d'une fête. Un salut, une grand'messe, une procession leur donne des transports d'amour envers Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement, et ainsi généralement cette impression varie selon l'objet et la circonstance qui se présentent. » (*Écrits*, p. 157.)

279. « Quoique l'âme en cet état, dit ailleurs le Vén. Père, ait de très grandes jouissances, cela n'empêche pas que très souvent elle n'éprouve des douleurs intérieures très fortes ; mais ces douleurs sont si pleines de suavité et renferment une joie si grande et si violente, qu'on ne saurait s'en faire une idée si on ne les a éprouvées. Ces douleurs ont lieu par rapport à différents objets.

« Il y en a une qui provient des péchés passés. Elle est presque universelle, surtout dans les âmes que la bonté divine vient de retirer du péché. On est brisé de douleur d'avoir offensé son Dieu, qu'on aime avec tant de violence. La violence de la douleur est mesurée sur la violence de l'amour, car cette impression de douleur est une impression d'amour, et la violence de la joie est mesurée sur la douleur.

« Cette douleur suit les âmes jour et nuit, sans les quitter un instant, en se levant et en se couchant, en récréation comme dans les exercices de piété, dans l'étude comme dans la prière. Cet état dure plus ou moins, selon la volonté de Celui qui l'a donné. Il y a des âmes qui y restent d'un an à dix-huit mois, d'autres plus ou moins longtemps.

« Une autre douleur vient du désir d'obtenir une grâce, d'acquérir une vertu vers laquelle on

soupire sans cesse. On ne se fait pas une idée des gémissements, des aspirations, des désirs violents qui crucifient une âme dans la vue d'une grâce ou d'une vertu qui lui manque. La joie que renferme cette douleur est exquise et différente de celle qui se trouve dans la douleur de la contrition. Elle est moins violente et se ressent davantage de la langueur de cette âme, qui aspire vers cette vertu, mais elle est plus exquise et plus douce.

« Une troisième douleur provient de la vue de la croix et des souffrances de Notre-Seigneur; elle est d'un autre genre et a un tout autre goût que les deux précédentes; les joies qu'elle renferme sont inouïes, d'une violence extrême et incomparablement plus exquises que les deux premières.

« Les fruits de ces douleurs sont bien grands et bien désirables. La première produit une grande horreur du péché, une haine extrême du monde; elle purifie singulièrement l'âme et lui donne l'amour de Dieu; elle la dispose aussi à la méditation et à la participation de la croix de Notre-Seigneur.

« La seconde attache fortement à Dieu, opère l'humilité dans une âme et procure la vertu si désirée.

« La troisième, la plus excellente, produit un

grand amour de la croix et des souffrances et un désir continuel d'en avoir. Elle fortifie l'âme dans l'amour de Notre-Seigneur, la détache de toute créature et d'elle-même et la mène directement à la contemplation. » (*Écrits*, p. 163.)

280. « Je crois que généralement la grande dévotion de ces âmes, c'est celle du Très Saint Sacrement. Et c'est un très grand avantage : elles voudraient passer toute leur journée devant le divin Maître; leurs désirs sont violents là-dessus et les transportent continuellement d'amour envers ce Très Saint Sacrement; leurs visites sont brûlantes, mais leurs désirs de faire la sainte communion sont inexprimables. Ces désirs et cette dévotion augmentent à mesure qu'elles avancent dans cet état. Leur préparation est ardente, et elles soupirent après le jour où elles doivent en approcher, avec une véritable impatience, ne pouvant attendre le moment. Les effets de la sainte communion et ses fruits sont très considérables et remplissent ces âmes d'une nouvelle force et de nouveaux désirs. Elle produit en elles de puissantes impressions; la présence de Notre-Seigneur se fait sentir d'une manière extrêmement vive. » (*Écrits*, p. 196.)

281. On le voit, les âmes affectives peuvent

être impressionnées bien diversement : les unes penseront davantage à Notre-Seigneur, le suivant dans ses mystères, d'autres l'envisagent dans la sainte Eucharistie, d'autres songent surtout à leurs besoins spirituels, celles-ci à leur vie passée dont elles déploreront les égarements, celles-là au salut du prochain, etc. « Le grand soin d'un directeur, dit encore le Vén. Libermann, est de discerner ces différents attraits des âmes, de les favoriser en tout, de leur parler dans le sens de cet attrait et de bien se garder de les en détourner, ou de leur inspirer un autre objet. Si cet attrait est moins parfait que ce que conçoit le directeur, cela ne fait rien : l'âme y doit rester. » (*Ecrits*, p. 165.)

282. Le lecteur se demandera peut-être si ces oraisons décrites par le Vénérable Libermann ne sont pas déjà des oraisons contemplatives, comportant les éléments mystiques. Le Vénérable semble ne pas le croire; il n'y aurait là, d'après lui, que des impressions sensibles; l'âme n'y recevrait donc pas les lumières supérieures de la foi, fruit du don d'intelligence; elle n'éprouverait pas non plus l'action directe du Saint-Esprit sur la volonté, qui caractérise l'oraison contemplative et mystique; elle n'aurait alors pas plus de lumières que celles qu'on peut acquérir par le rai-

sonnement appliqué aux vérités de foi, et l'amour ne serait pas infus, mais obtenu par les réflexions, aidé seulement par les impressions sensibles qui l'accompagnent.

Il est certain que l'on rencontre parfois ces oraisons ardentes chez des personnes encore novices dans la ferveur et peu dégagées du sensible, n'ayant point passé par les aridités qui purifient l'âme et l'introduisent, si elle est fidèle, dans l'état mystique. Ces oraisons ressemblent beaucoup à celles des contemplatifs, car comme le montre le Vén. Libermann, ces âmes sont poussées par la grâce plutôt qu'elles ne s'excitent elles-mêmes; elles sont plus passives qu'actives. Il semblerait donc qu'il leur est donné au moins quelques grâces mystiques, et nous croyons qu'il serait difficile de prouver qu'elles n'en reçoivent aucune.

Cependant il est vrai de dire que, chez ces personnes, la grâce ne pénètre pas profondément; elle agit surtout sur la surface de l'âme et la partie sensible. On le voit aux sentiments qu'elle excite plus véhéments, mais moins solides et durables que ceux des vrais contemplatifs, aux jouissances qu'elle produit, moins profondes que la satisfaction et la paix intime que procure la contem-

plation; on le voit surtout aux épreuves, que ces personnes ne supportent pas encore avec vaillance et fermeté; elles étaient généreuses, enthousiastes sous l'influence de ces grâces pressantes, mais quand les impressions sensibles cessent, la nature reprend son empire et ces âmes se retrouvent avec leur faiblesse. Plus tard, quand elles auront été pendant un temps assez long sévrées des consolations, quand elles auront courageusement lutté et supporté avec foi, confiance et amour les épreuves de la voie contemplative, n'attendant plus pour prier et pratiquer la vertu le concours de l'appétit sensible, mais habituées à agir par la partie suprême de leurs facultés les plus nobles, elles seront plus fortes et plus constantes. Alors dans les moments consacrés à l'oraison, la grâce d'ordinaire moins violente, mais plus intense, les pénètrera davantage; elle versera jusque dans le fond de l'âme des lumières et des impulsions d'amour qui les uniront intimement à Dieu; alors leur oraison sera, à n'en pas douter, une oraison mystique et contemplative.

Ces notions données, les règles pratiques de l'oraison affective seront faciles à déduire.

CHAPITRE II

Règles pratiques de l'oraison affective

§ 1. *Préparation*

283. Comme les personnes dont nous parlons, les plus ferventes surtout, ont souvent l'esprit rempli de préoccupations toutes spirituelles, elles sont parfois tentées de prendre cette disposition de leur âme pour une préparation suffisante. Elles penseront par exemple aux moyens de progresser elles-mêmes, ou d'aider les autres à progresser dans le bien; ce sont là de bonnes pensées, mais qui ne suffisent pas à établir l'âme dans l'état d'oraison; elles mèneraient plus vite à des rêveries pieuses qu'à une vraie prière. Il faut donc toujours se mettre en esprit aux pieds de Dieu, dans une attitude de respect et de supplication.

Cette préparation sera plus ou moins longue, exigera plus ou moins d'efforts selon les circonstances. « Il vous arrivera quelquefois qu'incontinent après la préparation, votre affection se trouvera tout émue en Dieu : alors, Philotée, il lui faut lâcher la bride, sans vouloir suivre la méthode que je vous ai donnée ; car, bien que pour l'or-

dinaire la considération doit précéder les affections et résolutions, si est-ce que, le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne devez pas rechercher la considération, puisqu'elle ne se fait que pour émouvoir l'affection. Bref, toujours quand les affections se présenteront à vous, il les faut recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou après toutes les considérations... Ce que je dis non seulement pour les autres affections, mais aussi pour l'action de grâces, l'offrande et la prière qui se peuvent faire parmi les considérations, car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que, par après, pour la conclusion de la méditation, il faille les répéter et reprendre. » (*Vie dévote,* II, 8.)

« Quand on veut avoir du feu, disait saint Vincent de Paul à ses prêtres, l'on se sert d'un fusil, on le bat, et aussitôt que le feu s'est pris à la matière disposée, on allume de la chandelle : et celui-là se rendrait ridicule qui, ayant allumé sa chandelle, continuerait de battre le fusil ; de même, quand une âme est assez éclairée par les considérations, qu'est-il besoin d'en chercher d'autres et de battre et rebattre notre esprit pour multiplier les raisons et les pensées ? Ne voyez-

vous pas que c'est perdre le temps, et qu'alors il faut s'appliquer à enflammer la volonté ? » (V. *Sa vie*, par Abelly.)

§ 2. *Corps de l'oraison*

284. Les sujets qui conviennent aux âmes varient selon leur attrait particulier. *C'est une grande erreur de beaucoup d'âmes pieuses de vouloir, comme des débutants, suivre pas à pas leurs livres de méditation, et de tenir strictement aux pensées et affections qui leur sont suggérées, et qui, parfois, ne répondent nullement ni à leurs dispositions ni à leurs besoins.* « Comme des animaux attachés à un pieu ne peuvent aller que jusqu'où leur corde se peut étendre, et ne font après que tournoyer avec ennui, ainsi ces personnes se lient à certain nombre de points avec telle attache que c'est pitié de les voir... Celui-là ne serait pas familier avec un homme qui, l'allant voir, préparerait trois points à lui proposer, sans en oser sortir, et même ce lui serait une continuelle gehenne de se tenir renfermé dans ce discours prémédité. Mais la familiarité veut qu'après avoir représenté votre affaire, si vous en avez, vous traitiez en propos libres et affectueux, et suivant l'ouverture que vous en donne la bonté

de celui avec qui vous traitez. » (Surin. *Catéch, spir.*, t. I, 2e partie, ch. II.)

Les personnes pieuses, déjà familières avec Notre-Seigneur, ne doivent pas se rendre à ce point esclaves de leurs livres de méditation et des sujets qui leur sont proposés. Qu'elles s'appliquent surtout aux points fondamentaux de la perfection chrétienne : l'amour de Notre-Seigneur, le recueillement, la patience, le détachement ; qu'elles se servent, pour aviver leurs désirs et rendre plus ferventes leurs demandes, ou des exemples des Saints, ou des livres de piété qui les touchent davantage, ou, ce qui sera toujours le meilleur, des mystères de la Vie et surtout de la Passion de Jésus-Christ.

Ainsi elles choisiront les sujets les plus pratiques, s'attachant de préférence aux considérations qui les émeuvent le plus et les rapportant toujours à leurs besoins particuliers.

285. C'est ce qu'enseigne très justement le P. Surin : « L'âme touchée de Dieu voit et connaît que sa principale affaire est son amendement ; pour l'obtenir elle juge que deux ou trois choses lui sont absolument nécessaires, savoir : la récollection, la mortification de ses passions et appétits, et le dégagement du cœur de toutes les

créatures. D'abord qu'elle est à l'oraison, après s'être mise en la présence de Dieu et après avoir conçu le désir de Lui plaire, elle s'en va, ainsi que nous l'avons dit, de tout son poids, à voir et goûter combien lui est nécessaire le recueillement : elle creuse cela, pensant aux moyens, aux occasions, aux empêchements d'un tel bien ; elle le désire et le demande à Dieu très instamment : sur cela elle fait des propos très fervents et ne quitte point cette matière qu'elle n'en soit rassasiée pleinement. Après cela, elle peut prendre un autre sujet, qui est la mortification, voir et pénétrer le bien qui lui revient de mourir à ses passions, appétits, goûts et satisfactions, s'affectionner et enflammer à ce bien, considérer en quelles occasions cela se peut pratiquer, et, par ce moyen, croître en la vraie mort à soi-même.

« Outre cela, cette âme se doit appliquer au dégagement des créatures, se mettant devant Dieu avec un dessein de se dénuer absolument de tout ; alors elle doit penser quelle chose il y a au monde qui peut engager son cœur et son affection : d'abord l'Esprit de Dieu, qui est bon et fidèle, lui montrera l'attache qu'elle a à son honneur, à ses commodités, à ses emplois, à telle ou telle personne qu'elle aime. Si cette âme, qui a

telles vues en son oraison, est bonne, elle dira : Mon Seigneur, je vous donne tout cela ; elle fera cent actes de renonciation, pensera aux moyens de s'en déprendre tout à fait et tant de fois dira qu'elle n'en veut plus, qu'enfin elle s'en trouvera quitte. Voilà la bonne méthode de faire oraison ; ceux qui font autrement et prennent à chaque jour différents objets, s'affectionnant tantôt à une chose, tantôt à l'autre, et, sautelant ainsi de branche en branche, ne font pas un profit si important comme ceux qui s'attachent à ces fondements de la vie spirituelle, les pesant et goûtant plusieurs mois et années, et qui, par ce moyen, se trouvent enfin en possession des points principaux de la doctrine de Notre-Seigneur, et, un jour qu'ils n'y penseront pas, ils se trouveront tout à fait riches en esprit, et Dieu les élèvera à de plus grands biens et à une plus haute manière d'oraison. » (*Catéch. spirit.*, t. II, 7e partie, ch. 1.)

286. C'est là, dit le P. Surin, la meilleure méthode d'oraison pour les personnes « entièrement résolues à ne rien refuser à Dieu, mais qui ont néanmoins encore des imperfections à corriger et des vertus à acquérir » ; ce sont là celles que nous appelons, dans cet ouvrage, les âmes ferventes. Quant à celles « qui ne sont pas ainsi déter-

minées, mais sont véritablement lâches, ne voulant qu'à demi, et traînant dans des imperfections qu'elles ne combattent guère courageusement — c'est cet état que nous avons nommé l'état de simple piété — la meilleure méthode qu'on leur puisse donner, c'est de leur faire demander à Dieu, sans cesse, qu'il leur donne cette entière volonté, et s'évertuer par toutes sortes de considérations de la prendre. »

Que ces âmes ne craignent pas de demander beaucoup! Une oraison qui se serait passée tout entière à demander serait excellente. Il faut rassurer ceux qui se tourmentent à ce sujet et croient tout perdu quand ils n'ont pas approfondi les points de méditation. « Vous ne faites rien, ce me dites-vous, en l'oraison, écrivait saint François de Sales à une dame. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire, sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et représenter à Dieu votre néant et misère? C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants, que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités. » (*Lettre*, t. VI, p. 383. Édition Briday.)

287. *Résolutions.* — Quant aux résolutions, les âmes affectives ne doivent pas les négliger; elles doivent s'attacher à celles qui répondent à

leur attrait et à leurs besoins, et les réitérer plutôt que les varier à chaque instant.

CHAPITRE III

A quelles âmes convient l'oraison affective

288. L'oraison affective convient surtout dans la vie illuminative. Néanmoins elle peut être conseillée utilement à certaines personnes non encore sorties de la voie purgative, plus disposées à converser avec Notre-Seigneur qu'à réfléchir sur des sujets abstraits. Saint Vincent de Paul voulait que les malades fissent l'oraison en se tenant doucement en la présence de Dieu, et en formant des actes réitérés de résignation, de conformité à la volonté divine, de contrition de leurs péchés, de patience, de confiance en la divine bonté, de remerciement de ses bienfaits, d'amour de Dieu et autres semblables; c'était à son avis le seul mode d'oraison qui convînt à leur état. Il y a beaucoup de chrétiens qui ne voudraient pas s'astreindre à la méditation proprement dite et qui accepteraient ce genre d'oraison.

289. Écoutons à ce sujet les conseils que sainte Thérèse donnait à ses filles : « Avant de commencer votre prière, vous devez d'abord examiner votre conscience, puis dire le *Confiteor*. Cela fait, tâchez incontinent, mes Filles, puisque vous êtes seules, de trouver une compagnie. Mais quelle compagnie préferable à celle du divin Maître, qui Lui-même vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Représentez-vous cet adorable Sauveur à côté de vous, et considérez avec quel amour, avec quelle humilité Il daigne nous instruire. Croyez-m'en, aussi longtemps que vous le pourrez, demeurez dans la compagnie d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de vous tenir en sa présence, et s'Il voit que vous le faites par un désir continuel de Lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, l'éloigner de vous.

« O mes Sœurs, vous qui ne pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni vous occuper d'un sujet sans éprouver d'importunes distractions, prenez, prenez, je vous en conjure, la salutaire habitude que je vous propose. Je sais que vous le pouvez, je le sais par ma propre expérience, car pendant plusieurs années j'ai gémi de ne pouvoir fixer mon esprit sur une vérité durant le temps de l'oraison. Cette peine est très grande,

je l'avoue, mais si nous supplions avec humilité Notre-Seigneur de la faire cesser, croyez qu'Il exaucera nos vœux; dans sa bonté infinie, Il ne pourra se résoudre à nous laisser ainsi seules, et Il voudra nous tenir compagnie. Si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, travaillons pendant plusieurs, et ne regrettons pas un temps si bien employé. Je le répète, il est en notre pouvoir de nous accoutumer à marcher en présence de Notre-Seigneur; faisons de généreux efforts, et nous aurons enfin la consolation de jouir de la compagnie de ce véritable maître de nos âmes.

« Ne pensez pas néanmoins que je vous demande de longues méditations sur ce divin Sauveur, ni beaucoup de raisonnements, ni de grandes et subtiles considérations : portez seulement sur Lui vos regards. Si vous ne pouvez faire davantage, tenez du moins pendant quelques instants les yeux de votre âme fixés sur cet adorable Époux... Jamais Il ne détourne de vous ses regards. Malgré tant d'indignités dont vous vous êtes rendues coupables envers Lui, Il n'a pas cessé un seul instant de vous suivre de ses yeux; et vous croiriez faire un grand effort si, détournant les vôtres des choses extérieures, vous les fixiez quelques moments sur Celui qui vous a tant

aimées!... Êtes-vous dans la joie, considérez-Le ressuscité, sa seule vue au sortir du sépulcre vous fera tressaillir d'allégresse. Quel éclat! quelle beauté! quelle majesté! quel triomphe!... Êtes-vous dans les tribulations ou dans les tristesses, suivez-Le au jardin de Gethsémani; considérez dans quel océan d'affliction son âme doit être plongée, puisque, étant non seulement patient, mais la patience même, Il ne laisse pas de faire connaître sa peine et de s'en plaindre. Ou bien encore considérez-Le atttaché à la colonne, devenu l'homme de douleurs, toutes ses chairs mises en lambeaux, endurant ce supplice par l'excès de l'amour qu'Il vous porte, persécuté des uns, couvert de crachats par les autres, renoncé et abandonné par ses amis, n'ayant personne qui prenne sa défense, transi de froid et réduit à une si grande solitude que vous pouvez, seule et sans témoins, venir confondre vos peines avec les siennes, et vous consoler l'un l'autre. Ou bien enfin, représentez-vous cet adorable Sauveur chargé de sa croix et montant au Calvaire, sans que les bourreaux Lui donnent même le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux remplis de larmes; mais dans ce regard quelle divine beauté et quelle tendre compassion!...

« Votre cœur s'attendrit-il en voyant dans cet état le divin Époux de vos âmes, et non contentes de Le regarder, vous sentez-vous intérieurement pressées de vous entretenir avec Lui, faites-le ; mais alors loin de vous tout langage étudié, n'employez que des paroles simples et dictées par votre cœur ; elles sont du plus grand prix à ses yeux...

« Un moyen qui vous aidera à vous tenir en la présence de Notre-Seigneur, c'est d'avoir une image de cet adorable Maître qui soit selon votre goût : ne vous contentez pas de la porter sur vous sans jamais la regarder ; mais ayez-la habituellement sous les yeux, afin que sa vue vous excite à vous entretenir souvent avec votre Époux. Lui-même, n'en doutez pas, mettra dans vos cœurs ce que vous devrez Lui dire. Vous n'éprouvez pas d'embarras lorsque vous parlez à ses créatures ; pourquoi les paroles devraient-elles vous manquer en vous entretenant avec votre Dieu. Ne craignez point que cela vous arrive ; pour moi, du moins, je le regarde comme impossible, si vous avez l'habitude de ces colloques avec Notre-Seigneur. Sans cette habitude, rien d'étonnant à ce que les paroles vous manquent ; car le défaut de rapports avec une personne fait qu'on éprouve je ne sais quel malaise avec elle, et qu'on ne sait comment

lui parler. » (*Chemin de la perfection,* ch. XXVII, traduction Bouix.)

290. On peut donc atteindre l'oraison affective sans passer par l'oraison de discours. « Quoique l'oraison de méditation mène peu à peu à l'oraison d'affection, cela n'empêche pas que *beaucoup* d'âmes commencent par celle-ci et ne peuvent jamais s'appliquer à la méditation. » (Libermann, *De l'Or. d'affection. — Écrits,* p. 149.)

On a fait oraison pendant de longs siècles, avant de se livrer méthodiquement à la méditation comme on fait de nos jours. Bien plus, les règles des ordres religieux les plus fervents ne paraissaient pas considérer l'oraison comme un exercice à part. La vie des moines, partagée entre le chant des psaumes, le travail manuel ou l'étude, n'en était pas moins une vie toute d'union à Dieu, toute d'oraison, mais d'oraison affective ou contemplative. Quant aux considérations et aux motifs de foi, qui poussent à la pratique de la vertu et soutiennent la bonne volonté, s'ils ne les approfondissaient pas dans la méditation discursive, ils les trouvaient cependant dans les lectures de piété, celles surtout de l'Écriture Sainte et des Pères, dans les conférences et dans les sermons. Ainsi l'histoire montre non moins que l'autorité

des Maîtres que l'on peut, en certains cas, s'appliquer à l'oraison affective sans être passé par la méditation.

Habituellement, toutefois, il vaut mieux suivre le chemin battu, et commencer par méditer et approfondir les vérités fondamentales; il sera donc sage, au début de la vie spirituelle, de s'en tenir à la méthode de méditation, et de n'entrer dans l'oraison affective que quand l'âme, profondément convaincue et gagnée à l'amour de Dieu, a plus de facilité à s'entretenir avec Lui et à Lui exprimer ses demandes.

291. Quand l'oraison peut se faire de la sorte affectueusement, elle est très douce, c'est le commencement des faveurs divines. Aussi l'âme y devient désormais bien plus fidèle, car elle s'y délecte et volontiers elle redirait le mot de sainte Chantal mourante : « Le vrai bonheur de cette vie c'est de faire oraison. » Il est bon cependant de lui faire comprendre que son genre d'oraison n'est pas le plus élevé. Les âmes qui éprouvent les ardeurs de l'oraison affective, qui se livrent à de suaves et amoureux épanchements, facilement s'imaginent qu'il n'est pas de plus parfaite manière de prier. Dans cette fausse persuasion, elles sont exposées à s'estimer plus avancées

qu'elles ne le sont réellement, à mépriser celles qui se plaignent de leur impuissance. Plus tard, quand l'heure sera venue d'entrer dans une voie nouvelle où la nature est moins active, et laisse le champ plus libre à l'opération divine, ces âmes croyant qu'elles sont moins méritantes, quand elles sont plus calmes, seraient tentées de s'agiter et de mettre obstacle aux grâces les plus précieuses.

CHAPITRE IV

Difficultés qui se rencontrent dans la pratique de l'oraison affective

§ 1. *Causes des sécheresses*[1]. — *Conduite à tenir dans les sécheresses*

292. « Mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours; ains il adviendra que quelquefois vous serez tellement privée et destituée du sentiment de la dévotion qu'il vous sera avis que votre âme soit une terre déserte, infructueuse, stérile,

[1] Les sécheresses se rencontrent aux différents degrés de la vie spirituelle; ici nous considérons celles de l'âme pieuse peu avancée dans le détachement et qui, pour cette raison, est encore loin de la contemplation.

en laquelle il n'y ait ni sentier, ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser, à cause des sécheresses, qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. » (*Vie dévote*, IV, 14.)

Ces sécheresses viennent « quelquefois, d'une infidélité, d'une recherche ou jouissance d'une créature. Il faut alors traiter doucement ces âmes, leur faire faire un examen et prendre des résolutions là-dessus, les établir dans des sentiments d'humiliation devant Dieu, les consoler et les tenir en paix, autant que possible, en les rendant soumises à la volonté de Dieu qui les prive, et dociles à ses bons plaisirs.

« Quelquefois cela ne vient d'aucune faute, mais Dieu veut éprouver leur soumission humble et douce à sa divine volonté et leur fidélité au milieu de ces sécheresses. Il faut profiter de ces moments pour les détacher et leur montrer que le tout ne consiste point dans ces sensibilités, qui ne sont rien du tout, et qui ne servent souvent qu'à nous y attacher; qu'il faut se donner tout à Dieu, parce que c'est là que réside la perfection; qu'elles doivent se servir de toutes les grâces pour être plus à Lui, et ne pas croire qu'on est plus saint parce qu'on a plus de sentiments. Elles

seront plus capables alors de comprendre ces considérations que lorsqu'elles nagent dans les joies. » (Libermann, *Écrits spirituels*, p. 166.)

293. On leur rappellera donc que la grâce ne se sent pas, qu'elle peut exister dans notre âme à notre insu ; que, par conséquent, les impressions et émotions sensibles ne sont pas la grâce, mais nous sont données en raison de notre faiblesse, pour nous encourager à prier, comme on donne aux enfants des confitures, qui ne nourrissent guère, pour leur faire manger le pain, aliment plus substantiel ; que la fidélité dans les sécheresses est beaucoup plus utile aux progrès de l'âme que les oraisons les plus consolantes, parce qu'elle est l'occasion d'actes d'amour plus fermes et plus ardents. Dans ces moments d'aridités, ajoutera-t-on, voici ce que vous direz au bon Dieu : « Mon Dieu, c'est pour vous et non pour moi, c'est pour vous être agréable et non pour ma satisfaction personnelle que je me livre à ce saint exercice de l'oraison : je continuerai de m'y adonner, maintenant qu'il m'est à charge, aussi bien que quand j'y trouvais toutes sortes de douceurs, et je vous donnerai par là une marque d'amour que vous apprécierez bien davantage. »

294. On doit, en pareil cas, continuer ses

efforts. Il se rencontre, en effet, des personnes qui, sous prétexte que la dévotion sensible n'est pas nécessaire, ne se donnent aucune peine pour exciter en elles la ferveur. Elles prennent si facilement leur parti quand elles se trouvent dans la sécheresse, qu'elles ne réagissent que très faiblement contre les distractions, et ainsi restent-elles sans scrupule, non pas seulement, comme elles se l'imaginent, dans l'aridité, mais dans une véritable dissipation intérieure.

Il faut, au contraire, lutter contre les vaines pensées, se plaindre amoureusement à Notre-Seigneur, faire des actes d'humilité en confessant sa misère, prendre un livre et le lire avec attention, jusqu'à ce que l'esprit soit remis de sa distraction ; ou encore baiser son crucifix en réitérant des actes d'amour. « Que si, après tout cela, vous n'êtes point consolée, pour grande que soit votre sécheresse, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir dans une contenance dévote devant votre Dieu. Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois l'année en la chambre du prince sans espérance de lui parler, mais seulement pour être vus de lui et rendre leurs devoirs. Ainsi devons-nous venir, ma chère Philotée, à la sainte oraison, purement et simplement pour

rendre notre devoir et témoigner notre fidélité. Que s'il plaît à la divine Majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations intérieures, ce nous sera sans doute un grand honneur et un plaisir très délicieux ; mais s'il ne Lui plaît pas de nous faire cette grâce, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'Il ne nous voyait pas et que nous ne fussions pas en sa présence, nous ne devons pourtant pas sortir ainsi ; au contraire nous devons demeurer là devant cette souveraine bonté, avec un maintien dévotieux et paisible, et lors, infailliblement, Il agréera notre patience et remarquera notre assiduité et persévérance. » (*Vie dévote, ibid.*)

§ 2. *Quelles sont les âmes plus exposées aux sécheresses*

295. En parlant des chrétiens du troisième degré, nous avons distingué parmi eux :

1° Les commençants qui n'ont pu faire de grands progrès, mais que Dieu traite comme de petits enfants, leur accordant, pour encourager leur bonne volonté, le lait des consolations sensibles. L'oraison affective, telle que nous l'avons décrite, est celle qui leur convient le mieux ;

2° Les âmes attardées, qui devraient être plus avancées dans la perfection, mais qui, ne s'étant pas données de tout cœur à la pratique du renoncement, sont demeurées dans la vie illuminative et n'ont pas su aller jusqu'à la vie unitive.

Ces dernières, avons-nous dit, sont fort nombreuses. Nous avons montré que chez elles, au bout d'un certain temps, les impressions sensibles s'affaiblissent, les considérations pieuses ne produisent plus les mêmes émotions ; comme par ailleurs elles n'ont pas été élevées à la contemplation, il en résulte qu'elles sont fort exposées aux sécheresses et aridités.

La plupart d'entre elles, comprenant cependant l'importance de l'oraison, y demeurent fidèles et cette fidélité, qui est fort méritoire, les empêche de décroître. Ce n'est guère qu'à l'aide d'un livre qu'elles peuvent se maintenir en oraison, luttant et combattant l'aridité par les moyens que nous indiquions tout à l'heure d'après saint François de Sales.

Elles feront utilement de recommander à Dieu, dans leurs oraisons, les œuvres qui intéressent sa gloire et qu'elles ont à cœur, pourvu, toutefois, qu'elles ne prennent pas de là occasion de tomber

dans des rêveries inutiles, qui ne seraient plus une prière, mais un pur jeu de l'imagination.

§ 3. *La mortification, remède aux sécheresses ; sa nécessité pour les âmes d'oraison*

296. Enfin et surtout, ces personnes doivent bien se persuader, et leur directeur ne saurait trop le leur rappeler, qu'elles ne goûteront les joies de l'oraison, et qu'elles n'en retireront du fruit que si elles s'appliquent en même temps à la mortification. Saint Bernard (*3e Sermon pour l'Ascension*, n° 7) parlant des religieux imparfaits qui n'ont point part aux consolations de leurs frères plus fervents en explique ainsi la cause : « Ils cherchent à procurer à leur nature grossière de misérables consolations par des paroles, par des actions ou par tout autre moyen. S'ils s'en privent pour quelque temps, ils n'y renoncent jamais tout à fait. Aussi... leur componction n'est pas continuelle ; elle ne dure que quelques heures, que dis-je, quelques instants. Une âme esclave de ces préoccupations ne peut être remplie des visites du Seigneur. *Impleri visitationibus Domini anima non potest quæ his distractionibus subjacet.* Plus elle saura se vider des premières, plus

elle sera remplie des secondes; si elle se vide beaucoup, elle sera abondamment remplie; elle recevra peu, si elle se vide peu. »

« Pendant qu'on répétait l'oraison, disait aux prêtres de sa Compagnie saint Vincent de Paul, je pensais en moi-même d'où pourrait provenir que quelques-uns fissent si peu de progrès en ce saint exercice de la méditation; il y a sujet de craindre que la cause de ce mal ne soit qu'ils ne s'exercent pas assez en la mortification, et qu'ils donnent trop de liberté à leurs sens. Qu'on lise ce que les plus habiles maîtres de la vie spirituelle ont laissé par écrit touchant l'oraison, et on verra que tous, unanimement, ont tenu que la pratique de la mortification était absolument nécessaire pour bien faire ses oraisons, et que, pour s'y bien disposer, il faut mortifier non seulement ses yeux, sa langue, ses oreilles et ses autres sens extérieurs, mais aussi les facultés de son âme, l'entendement, la mémoire et la volonté; par ce moyen, la mortification disposera à bien faire l'oraison, et réciproquement l'oraison aidera à bien pratiquer la mortification. »

« La mortification et l'oraison, dit de son côté sainte Chantal, sont les deux ailes de la colombe

pour s'envoler dans quelques saintes retraites, afin de trouver son repos en Dieu, loin du commerce des hommes. Les oiseaux ne sauraient se guinder en haut avec une aile seule, aussi ne doit-on pas se persuader qu'avec la seule mortification sans oraison une âme puisse prendre le vol pour s'élever à Dieu. La mortification sans oraison est une peine inutile, l'oraison sans mortification est une viande sans sel, qui se corrompt aisément. C'est donc une nécessité de donner à nos âmes ces deux ailes, pour prendre le vol jusqu'à la cour céleste, où l'on doit trouver le rassasiement du cœur dans la conversation avec Dieu. »

« Sans la mortification, disait la Vénérable Marie de l'Incarnation, il n'y a point de vraie oraison ni de véritable esprit intérieur. L'un et l'autre doivent aller de même pas, autrement toutes nos dévotions doivent êtres suspectes.

« La mortification et l'oraison sont deux sœurs jumelles, qui ne doivent point se quitter : si l'une cesse, l'autre périt[1]. » (*Histoire de la Vénérable Marie de l'Incarnation*, par l'abbé Chapot, IIe partie, ch. v.)

[1] Ces pages sur l'oraison affective ont été tirées à part. (o fr. 20 l'exemplaire.)

LIVRE IV

QUATRIÈME DEGRÉ

LA FERVEUR

CHAPITRE PREMIER

Portrait des âmes ferventes

§ 1. *Les âmes ferventes comprennent bien mieux que les âmes pieuses l'abnégation évangélique*

297. Nous avons expliqué plus haut (nº 150) ce qu'est la vie illuminative. Dans cette vie nous distinguons deux degrés, l'état de simple piété que nous avons décrit, et l'état de ferveur dont il nous reste à parler.

Les âmes pieuses, avons-nous dit, non contentes d'éviter le péché grave et de faire leur salut, ont une volonté sincère et constante de s'appliquer au service de Dieu et à la pratique des vertus. Mais, à côté de ces excellentes dispositions, il y a chez elles une lacune regrettable : *elles ne comprennent pas suffisamment le renoncement évan-*

gélique, et ne visent pas à l'acquérir ; de là, nous l'avons montré, naissent des défauts nombreux.

Les âmes ferventes entendent mieux l'abnégation chrétienne et s'efforcent sincèrement d'y parvenir. Fermement convaincues que Dieu ne les a pas mises sur la terre pour jouir et pour se contenter, mais pour gagner le ciel par l'épreuve et la lutte, elles cherchent à se renoncer partout et toujours. Aussi ne trouve-t-on plus en elles les défauts choquants dont nous avons parlé : cette vanité sotte toujours pleine d'elle-même ou esclave des jugements humains, cette susceptibilité mesquine, ces préoccupations personnelles, pour ne pas dire égoïstes, que beaucoup de gens de bien portent jusque dans leurs bonnes œuvres, cet amour excessif de soi-même, de ses aises, de son bien-être, qui chez trop de chrétiens s'allie à une foi vive et profonde, et dépare des qualités réelles.

Les fervents ne sont point encore, il est vrai, parvenus à la perfection, mais leurs fautes ne sont que des fautes passagères, échappées à leur fragilité et toujours sincèrement regrettées. Elles ne procèdent plus de ces dispositions habituelles et permanentes qu'on se déguise à soi-même, que l'on excuse ou que l'on ne combat que mollement, comme il arrive, avons-nous dit, dans la simple

piété. L'âme fervente se connaît, elle ne cherche point à s'excuser à ses propres yeux, et ces imperfections qu'elle avoue et déplore, elle a le désir sincère de s'en corriger.

§ 2. *Caractère et étendue de la charité des âmes ferventes*

298. Pour mieux tracer le portrait des âmes ferventes, nous allons montrer comment elles l'emportent sur les âmes simplement pieuses dans la pratique des vertus chrétiennes. Commençons par la première et la plus importante, la charité.

Il ne sera pas superflu de rappeler ici les notions théologiques sur la charité.

Chacun est tenu d'aimer Dieu plus que toute chose; c'est la condition pour demeurer en état de grâce. Mais qu'est-ce au juste qu'aimer Dieu plus que toute chose?

Aimer Dieu plus que toute chose, c'est d'abord Lui vouloir plus de bien qu'à tout être quel qu'il soit, *amor objective summus*; c'est en second lieu avoir pour Lui tant d'estime et tenir tant à son affection qu'on préfère perdre tout plutôt que de se séparer de Lui, *amor appretiative summus*.

On peut encore avoir pour Dieu un amour plus véhément et plus intense que pour toute autre

chose, et certes Dieu le mérite : ainsi l'aiment tous les élus au ciel, mais non tous les justes sur la terre. Dieu ne prescrit point cet amour plus intense, et voici la raison qu'en donnent les Théologiens[1] : la volonté se porte avec d'autant plus de force vers l'objet de son amour que celui-ci l'impressionne plus fortement; or les objets sensibles touchent plus directement et émeuvent plus vivement que les êtres spirituels, sans être pour cela nécessairement préférés; on peut de même ressentir plus de passion pour un objet présent qui frappe les sens, par exemple un beau vêtement, un mets agréable, et cependant préférer à ces objets, que l'on estime de peu de valeur, un autre objet, pour lequel on ne ressent pas une aussi vive émotion, l'argent par exemple qu'il faudrait dépenser pour se les procurer.

L'amour que Dieu doit nécessairement exiger de ses créatures est donc un amour de préférence; et cette charité essentielle ne sera pas détruite par d'autres affections plus violentes, pourvu que celles-ci laissent à Dieu la première place; elle ne sera détruite que par le péché mortel.

299. On se demande quelquefois comment le

[1] Cf. Billuard, *De charitate*, diss. IV, art. I.

péché véniel peut coexister avec cette vertu de charité qui doit, en tout, donner à Dieu la première place. Celui qui commet une faute vénielle aime-t-il réellement Dieu plus que toute chose? Quand un vaniteux, par exemple, cède volontairement et délibérément à son défaut, ne préfère-t-il pas à Dieu la satisfaction de sa vanité? Non; il refuse, il est vrai, à Dieu un acte de renoncement, mais il ne cède à sa passion que parce qu'il sait bien rester quand même l'ami de Dieu. Sa disposition à l'égard de Dieu demeure telle que s'il voyait dans cet acte coupable un cas de rupture avec Lui, il Lui sacrifierait aussitôt sa vanité; il préfère donc Dieu à sa vanité, et voilà pourquoi il ne fait qu'un péché véniel[1].

Il en est de même, à plus forte raison, s'il s'agit d'une imperfection. Tel acte de renoncement — par exemple, prendre un mets qui me plaît moins et laisser celui que je préfère — serait plus agréable à Dieu; mais Dieu ne me l'impose pas. Il me laisse libre et j'use de ma liberté. Si Dieu me commandait sous peine de péché véniel, j'obéirais aussitôt, mais Il ne le fait pas; par ailleurs,

[1] Cf. S. Th., I. 2 q. 88 a. I ad 2 et 3. Billuart, *de peccatis, Diss.*, 8 a. 4, § 2.

l'acte est légitime et bon, puisque la fin, qui est de me nourrir, est bonne ; il y a, il est vrai, une imperfection à faire un acte moins bon, quand on voit clairement qu'on en pourrait faire un meilleur, mais ce n'est pas là, évidemment, préférer la créature à Dieu.

300. Maintenant, à quel motif obéira celui qui préfère Dieu à toute chose, qui ne veut pour rien au monde se séparer de Lui par une faute grave ? Ce peut être un motif de crainte, pour ne pas aller en enfer ; ce peut être un motif d'espérance, pour obtenir la béatitude céleste et jouir de la possession de Dieu pendant toute l'éternité *(amor concupiscentiæ)* ; ce peut être un motif de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu ; enfin un motif d'amour en raison de ses amabilités infinies et sans retour sur soi-même. C'est ce dernier motif qui constitue la charité parfaite *(formaliter perfecta)*

301. Ces notions données, il sera facile de montrer d'où dépend la valeur de l'acte de charité ; cet acte est, en effet, plus ou moins méritoire et parfait, selon son étendue, son intensité et son motif.

D'abord, selon son étendue : l'acte de charité exclut essentiellement tout péché mortel ; mais

l'acte sera plus parfait s'il va jusqu'à rejeter tout péché véniel, il sera plus parfait encore *(actus charitatis extensive perfectæ)* si, repoussant toute imperfection, il implique la résolution de faire toujours et en toutes choses ce qui est le plus agréable à Dieu.

La valeur de la charité se mesure en second lieu à son intensité et solidité ; nous joignons ensemble les deux choses, la deuxième qualité étant le signe de la première. Une personne peut vouloir renoncer à toute faute vénielle et même à toute imperfection, mais d'une volonté inconstante et faible quoique sincère ; tandis que chez une autre la même résolution sera plus énergique et plus ferme. L'acte d'amour de cette dernière sera plus parfait. La charité, *intensive perfecta*, qui exclut toute défaillance, n'est possible qu'au ciel.

Enfin, la valeur de l'acte d'amour de Dieu varie selon la perfection du motif qui l'inspire. Il est clair que le motif de la crainte est inférieur à celui de l'espérance ou de la reconnaissance, et que le motif des perfections et amabilités divines est le plus élevé de tous.

302. Ces divers motifs peuvent coexister à la fois dans la même âme et dans le même acte. Ils

n'en sont pas moins fort différents. Le motif tiré des perfections divines doit toujours être joint aux autres, car on doit toujours mettre Dieu au-dessus de tout, au moins d'une estime spéculative, et cette estime souveraine de Dieu entraîne forcément un commencement d'amour de Dieu pour Lui-même. Nous disons un commencement, car, tout en aimant Dieu en vue de ses perfections, la volonté peut ne pas être entièrement déterminée à préférer Dieu à tout, elle peut avoir besoin, pour arriver là, de l'influence des motifs inférieurs, comme la crainte, la reconnaissance.

Mais si ces divers motifs produisent des actes complets *in genere suo*, c'est-à-dire non pas une velléité, un désir inefficace, mais une détermination réelle d'éviter les fautes graves, le mérite de l'un n'est pas altéré par la présence de l'autre. Si l'acte de charité parfaite existe, même dans son degré le plus infime, *in infimo gradu*, comme disent les théologiens, c'est-à-dire si le motif de l'amour de Dieu pris de ses perfections infinies, toute faible que soit son influence, agit cependant assez fortement sur la volonté pour la déterminer à éviter le péché mortel, l'âme est immédiatement justifiée. Bien plus, les autres considérations moins élevées, comme le désir de

la béatitude éternelle, la crainte des jugements divins ou le sentiment de gratitude pour tous les bienfaits de Dieu, qui peuvent exister en même temps, et qui, de leur côté, poussent à la même détermination, ne nuisent point au mérite de la charité; ils n'empêchent point, par exemple, l'effet de la contrition parfaite, qui est la réconciliation du pécheur avec Dieu.

3o3. Ces principes posés, il est facile de les appliquer aux différentes classes de chrétiens que nous avons distinguées jusqu'ici. L'acte de charité ou de contrition parfaite, tiré de la bonté de Dieu en Lui-même, acte qui n'est pas aussi rare que quelques-uns semblent le croire, ne se rencontre guère cependant au début de la vie spirituelle : les commençants peu détachés d'eux-mêmes et peu touchés des perfections divines sont le plus souvent établis dans la résolution sincère d'éviter le péché grave par des motifs moins désintéressés ; la crainte de Dieu, surtout, a une grande part dans cette détermination où ils sont de préférer son amitié à toute chose. Il est vrai que ces motifs surnaturels, mais moins nobles, de crainte, d'espérance, de reconnaissance, peuvent leur servir comme d'échelons pour s'élever à un amour plus parfait. Quand la volonté,

en effet, s'est déjà fixée dans le bien, quand par exemple elle n'éprouve pas de tentation ou qu'elle a renoncé sincèrement, pour des raisons d'un intérêt bien entendu, à tout acte gravement illicite, il lui devient facile de repousser avec une égale sincérité, comme déplaisant au Dieu souverainement bon, ces mêmes actes mauvais, et ainsi l'attrition peut amener à la contrition, l'amour de concupiscence ou la reconnaissance à la charité [1]. Mais ceci n'est pas très fréquent chez ceux qui en sont encore à la vie purgative, parce qu'ils ne sont pas très portés à faire ces sortes de considérations ; leurs pensées ne se tournent pas assez souvent du côté des choses surnaturelles pour que cet acte de vraie charité soit fréquemment renouvelé. En outre, il n'est guère intense, et bien souvent il ne s'étend pas à la détestation de toutes les fautes vénielles. Quant aux imperfections, en général ils n'en ont aucun souci.

304. Les chrétiens pieux produisent, au milieu d'autres actes d'amour moins parfaits, beaucoup d'actes de vraie charité. Le souvenir même des bienfaits de Dieu, bien qu'il engendre directement des actes de reconnaissance, peut les

[1] Cf. *Sum. Théol.*, 2. 2. q. 26 a. 3.

amener à l'exercice de la pure charité, puisque, en leur représentant sa bonté infinie, elle les rend de plus en plus attentifs à sa perfection. Comme par ailleurs ils ont une vive horreur du péché mortel, et que ceux mêmes qui y succombent quelquefois par entraînement et comme par surprise le regrettent aussitôt profondément, l'acte justifiant de charité ou de contrition parfaite sort assez spontanément de leur cœur, pourvu toutefois qu'ils se gardent du découragement où le démon cherche toujours à les jeter. Mais ces actes de charité ne sont pas très intenses ; assez fermes, en effet, quant à l'exclusion du péché mortel, ils le sont beaucoup moins pour ce qui concerne le renoncement aux péchés véniels, et surtout aux imperfections ; car des imperfections les chrétiens simplement pieux ne se préoccupent guère.

305. Chez les chrétiens fervents, les actes de pure charité sont devenus très fréquents, et ils sont bien plus parfaits sous tous les rapports. Leur foi étant plus vive, leur intelligence plus éclairée, ils saisissent mieux la beauté, la grandeur et la sainteté de Dieu et s'y complaisent davantage : *amor complacentiæ*. Par ailleurs, leur abnégation étant plus complète, il ne leur

coûte point de renoncer au péché mortel, et même ils vont bien plus loin : quand ils protestent de leur amour envers Dieu, ce qu'ils font souvent d'une façon plus on moins explicite, ce n'est pas seulement les fautes graves qu'ils repoussent, mais aussi les fautes vénielles et les imperfections. Enfin, ce qui accroît encore la valeur de leur charité, c'est que chez eux le désir de plaire à Dieu et de voir Dieu glorifié, *amor benevolentiæ*, est plus vif, la haine des fautes graves plus puissante et plus forte que chez les chrétiens moins parfaits, et de plus leur résolution d'éviter les fautes légères et les imperfections est, sinon très ferme, du moins sincère. Ainsi leur mérite est supérieur à celui des âmes pieuses au triple point de vue du motif, de l'étendue et de l'intensité de leurs actes d'amour.

Nous disons qu'il est aussi plus grand en raison de la fréquence de ces actes d'amour divin. En effet, les chrétiens dont nous parlons ont d'une manière habituelle le cœur élevé vers Dieu : ou ce sont des actes affectifs qu'ils lancent vers ce Dieu, objet de leur tendresse ; ou bien encore les œuvres mêmes qu'ils accomplissent, les travaux dont ils s'acquittent, offerts à Dieu et faits par soumission affectueuse à sa volonté, les senti-

ments de patience avec lesquels ils endurent les épreuves d'ici-bas et les victoires qu'ils remportent en luttant contre les tentations sont de véritables actes de charité. L'amour de Dieu n'est pas un incident dans leur vie, il en fait le fond, car ils sont animés d'un désir continu de tout rapporter à Dieu. « Nuit et jour, dit Suzo des habitants du quatrième rocher, ils s'appliquent avec une grande sollicitude à dompter leur nature et à se vaincre eux-mêmes. »

Sans doute tout cela ne procède pas de la seule charité : les sentiments de reconnaissance envers Dieu, la préoccupation de ne pas négliger les intérêts de leur âme et d'accroître leurs mérites éternels ont une très grande part dans la direction sainte qu'ils impriment à toute leur vie ; ce sont, du reste, des motifs très légitimes, inspirés par la foi et par conséquent surnaturels et méritoires. Il n'en est pas moins vrai que les actes de charité désintéressée, complaisance ou bienveillance, ne sont pas rares chez eux et que leur amour est vraiment fervent.

§ 3. *Autres vertus des âmes ferventes*

306. De cette ferveur d'amour découlent naturellement d'autres vertus, que les commençants

et même les âmes pieuses ne possèdent pas au même degré. Et d'abord une grande confiance en Dieu Sentant qu'elle aime Dieu et comprenant qu'elle en est aimée, comment l'âme fervente ne serait-elle pas pleine de confiance? Aussi, « moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, elle y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer la crainte des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile, mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu et sent en elle une grande confiance de Le posséder un jour. » (Sainte Thérèse, 4e demeure, ch. III.)

Sa confiance va plus loin ; comptant sur le secours de Dieu, elle se croit capable, avec l'aide de sa grâce, des œuvres les plus difficiles qu'Il demandera d'elle. Sainte Thérèse, qui écrivait surtout pour des Carmélites appelées par vocation à la pratique des austérités, signale ici l'ardeur de l'âme pour la pénitence. La Sainte avait montré, dans la demeure précédente, l'âme pusillanime n'osant se mortifier de crainte de nuire à sa santé ; elle avait aimablement plaisanté cette discrétion extrême qu'apportent dans la pratique de la pénitence les personnes peu courageuses et peu aimantes. Désormais « libre de l'appréhension qu'elle avait de perdre la santé par les péni-

tences, l'âme croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes ». (*Ibid.*)

307. Une des marques les plus manifestes pour distinguer l'âme fervente de l'âme simplement pieuse, c'est la patience qui, chez la première, est de beaucoup plus affermie. « Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que, si elle les embrasse pour plaire à Dieu, Il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience ; quelquefois même elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de Lui. » (Sainte Thérèse, *loco citato*) Les âmes pieuses comprennent pourtant la nécessité d'endurer avec résignation les contrariétés de la vie et s'efforcent de le faire, mais que de défaillances ! Elles ne sont jamais contentes des croix que Dieu leur envoie ; il leur semble et elles affirment qu'elles seraient disposées à souffrir toute autre chose, mais non ce qui leur arrive. Les âmes ferventes laissent Dieu choisir, dans sa sagesse, les épreuves qu'Il juge les plus utiles à leur avancement, elles ne s'ingèrent pas à faire des remontrances à ce Dieu si bon, et, semblables aux enfants sages qui acceptent

aussi bien de leur mère les remèdes pleins d'amertume et les gâteaux succulents, elles sont soumises à la volonté divine, qu'elle leur apporte des consolations ou des épreuves.

« Ce qu'il y a de mieux en tout cela, c'est que les peines, les humiliations et tous les autres maux spirituels qui, autrefois, tendaient de tout leur poids à éloigner l'âme de Dieu, à la replier sur elle-même et à la tenir dans une espèce d'incapacité et d'inaptitude de s'appliquer à Dieu et aux choses de Dieu, font maintenant un effet contraire. Plus ces peines et tribulations sont violentes, plus l'âme est intimement unie à Dieu, et plus aussi elle s'applique vigoureusement aux œuvres divines qu'elle a entre les mains; en sorte que l'effet direct de ces peines est d'unir l'âme à Dieu. » (Libermann, *Lettre à un Directeur de Séminaire du 28 avril 1839.*)

308. Il va sans dire que les autres vertus ont suivi chez l'âme fervente la même progression : son humilité est plus profonde. « Comme elle connaît plus parfaitement la grandeur de son Dieu, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère. » (Sainte Thérèse, *loco citato.*)

Son détachement du monde est plus complet. « Elle voit que tous ses plaisirs ne sont qu'un pur

néant; ainsi, peu à peu, elle s'en détache sans peine parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'était auparavant. » (Sainte Thérèse, *loco citato*.)

Si elle s'applique à procurer le bien du prochain, c'est plutôt par un sentiment de charité chrétienne que par un mouvement naturel de sympathie ou de compassion; aussi désire-t-elle beaucoup plus le bien spirituel de ceux qu'elle aime que leur satisfaction temporelle.

Si donc on la voit condescendante, affectueuse, maternelle, prodigue d'elle-même près de ceux qui souffrent, que l'on se garde bien d'attribuer ce dévouement à la sympathie naturelle, ou encore à la commisération que fait naître dans un cœur bien né le spectacle des souffrances humaines. L'âme fervente a des vues plus élevées; elle sait pour quelle fin Dieu permet la douleur et elle veut, tout en la soulageant, aider son prochain à en tirer profit. Elle souffre, il est vrai, quand elle voit souffrir ceux qu'elle aime; mais cette compassion naturelle et fort légitime est dominée par les pensées de foi qui la dirigent dans toute sa conduite.

309. Tous ces actes de foi, de soumission à la volonté de Dieu, de détachement, de charité, etc., sont, en général, bien plus rapides que chez les

âmes pieuses; ce n'est plus à force de raisonnements qu'on accepte les peines de la vie, ou qu'on en accomplit les devoirs; du premier coup d'œil l'âme pleine de foi voit la volonté divine et comprend l'obligation d'y adhérer. Par ailleurs, sa volonté est établie en Dieu. Débarrassée, en grande partie du moins, de cette multitude d'affections naturelles, de recherches de soi-même qui entravent la liberté de l'âme pieuse, elle va directement à Dieu et fait les choses sans hésitation, avec droiture et pureté[1].

310. Ainsi disposées, ces âmes font relativement peu de péchés. Il ne faut pas, sur ce point, s'en rapporter aveuglément à l'accusation des pénitents : les uns accusent tout ce qu'ils sentent mauvais en eux; d'autres, qui ne sont pourtant pas plus parfaits, mais qui sont intimement persuadés de ce principe qu'il n'y a de coupable que ce qui est volontaire, ne parlent point de ces nombreuses tendances mauvaises qu'ils constatent en eux, mais sans y céder; ou bien le consentement est si léger que leur propre culpabilité leur échappe. « Ne vous troublez point, écrivait saint

[1] Cf. Libermann. *Lettre à un Directeur du Séminaire, du 28 avril 1839.*

François de Sales à Mme de la Valbonne, de quoi vous ne remarquez point toutes vos menues chutes pour vous en confesser; non, ma fille, car, comme vous tombez souvent sans vous en apercevoir, aussi vous vous relevez sans vous en apercevoir. » (*Lettre* du 15 mai 1627.)

Quand une âme, par ailleurs peu avancée, ne trouve que peu ou point de péchés à confesser, il faut en conclure qu'elle n'est guère clairvoyante et qu'elle a d'elle-même une connaisance bien imparfaite; cette âme a-t-elle au contraire toutes les marques de la ferveur, il ne faut pas la troubler en lui reprochant son aveuglement, puisque, on le voit clairement, elle n'a pas pour cela une trop haute idée d'elle-même.

311. Notons encore à l'avantage des chrétiens fervents qu'étant plus détachés d'eux-mêmes, ils ont acquis, toutes choses égales d'ailleurs, un jugement bien plus droit et bien plus sûr. Ainsi, à égalité d'intelligence, un chrétien imparfait trop épris de ses idées, surtout trop attaché à ses volontés, ne souffrant pas d'être contredit ou contrarié est souvent, sans s'en rendre compte, injuste envers ceux dont les actes contrecarrent ses projets; le chrétien fervent, plus renoncé, plus dégagé de ce qui lui est personnel, est, par là

même, plus impartial dans ses jugements et moins sujet à l'erreur.

§ 4. *Imperfections des âmes ferventes*

312. Après ce portrait, peut-être sera-t-on tenté de dire comme le Bienheureux Suzo, quand Dieu lui eut montré les habitants du quatrième rocher et lui eut décrit leurs dispositions intimes : « Seigneur, ils doivent vous être chers, car ils sont parfaits. » Et, en effet, les gens du monde, quand ils sont bien disposés à leur égard — car il faut toujours compter avec la malice humaine — admirent avec raison des sentiments et une conduite aussi exemplaires, dont eux-mêmes sont si éloignés ; ils s'en étonnent et sont bien vite portés à canoniser ces âmes ferventes.

Telle n'est pas, pourtant, l'opinion des Saints. « Ils me sont chers, répond le Seigneur à Suzo, mais ils ne sont pas encore parfaits... le démon les trompe par ses ruses... Ils tombent dans ses pièges en faisant leurs actions avec complaisance et volonté propre... Quoiqu'ils soient bien avant dans ma grâce et mon amitié, le défaut de détachement de leur volonté les prive de ces faveurs particulières et secrètes que j'accorde à mes bien-aimés ; et à cause de cette imperfection qui est en

eux, il faudra qu'ils soient purifiés dans les flammes du purgatoire, et ils auront dans le ciel une place moins haute que mes amis intimes. »

Sainte Thérèse recommande aux personnes qui se trouveront dans cet état, « d'éviter avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces, ressemble encore au petit enfant que sustente le lait de sa mère et qui ne peut s'éloigner de son sein sans s'exposer à périr ». (*IVe demeure*, ch. III.)

313. Ainsi, quoique les excellentes dispositions que nous venons de décrire soient devenues les dispositions ordinaires de ces personnes, il se rencontre encore chez elles bien des défaillances : elles sont plus ardentes que fermes. Elles ont bien le désir sincère de se renoncer en tout et toujours, et elles accomplissent, en réalité, des actes d'abnégation fréquents et généreux ; toutefois, elles sont encore loin du renoncement absolu ; elles ont de grandes vues de perfection plutôt qu'une perfection réellement acquise.

Éprouvant en elles-mêmes des sentiments vifs d'amour de Dieu, des désirs ardents de Lui consacrer toute leur vie, elles sont portées à s'abuser et à croire qu'il n'y a plus de place en elles pour l'amour-propre. « Vous me dites, écrivait saint

François de Sales à une dame, qu'en quelle sauce que Dieu vous mette, ce vous est tout un. Or, sus, vous savez bien en quelle sauce il vous a mise, en quel état et condition, et dites-moi, vous est-il tout un? Vous n'ignorez pas non plus qu'il veut que vous payiez cette dette journalière de laquelle vous m'écrivez, et néanmoins ce ne vous est pas tout un... La Mère Thérèse, que vous aimez tant, dont je me réjouis, dit en quelque endroit que, bien souvent, nous disons de telles paroles par habitude et certaine légère appréhension, et nous est avis que nous le disons du fond de l'âme, bien qu'il n'en soit rien, comme nous découvrons par après en la pratique. » (Édition Briday, t. VI, p. 382.)

314. On voit encore que leur renoncement est loin d'avoir atteint le degré auquel elles aspirent, à ce qu'il leur reste certaines préoccupations toutes naturelles dont elles voudraient se défaire, et qui les poursuivent et les harcèlent; on le voit également à ce qu'elles prêtent encore trop d'attention aux vains bruits du siècle, aux nouvelles mondaines, politiques ou autres. Comme elles n'ont pas encore eu ces fortes épreuves qui tranchent toutes les attaches et communiquent à l'âme la véritable abnégation, il reste bien des choses

qu'elles affectionnent trop vivement sur la terre; on les voit encore se complaire dans les satisfactions et jouissances d'ici-bas, mais d'une manière modérée et d'ordinaire sans offense de Dieu.

Elles voudraient bien, avons-nous dit, se mortifier en tout, mais souvent, quand la nature trouve, sans l'avoir cherchée, quelque satisfaction, on s'y repose, on accepte la jouissance, tout en se disant qu'il vaudrait mieux y renoncer; le courage n'est pas aussi ferme que la foi est éclairée. Si la satisfaction qu'elle goûtait vient à lui être enlevée, l'âme fervente se soumettra volontiers et rapidement, car elle connaît le prix des croix, et elle est heureuse d'avoir ce sacrifice à offrir à son Dieu; qu'elle ne se flatte pas pour cela d'avoir atteint la parfaite abnégation; bientôt hélas ! d'autres occasions se présenteront où elle aura de nouveau la preuve de sa faiblesse. Combien de fois pourra-t-elle dire encore : *Video meliora proboque, deteriora sequor* : je vois le bien, je l'approuve, et c'est le mal que j'accomplis. Ainsi, pour donner des exemples assez fréquents, ces personnes auront formé le propos de commencer la journée par un petit sacrifice qui, tout léger qu'il paraisse, coûte à la nature, en sortant du lit, à leur réveil,

sans retardement, puis, le moment venu, elles resteront inertes; d'autres auront résolu de faire de leur repas une occasion de mortification, et elles cèderont à la sensualité, etc. ; les résolutions sont sincères, mais il y a défaillance au moment de l'exécution.

Sans avoir la raideur et l'obstination de beaucoup d'âmes pieuses, il y a encore bien des circonstances dans lesquelles, plus ou moins consciemment, elles tiennent à leurs volontés; et quand les petits événements de la vie ne tournent pas à leur gré, elles ne se résignent qu'à demi et gardent au fond du cœur un secret mécontentement. Il y a plus qu'elles ne pensent d'ardeur naturelle même dans leurs bons désirs, et de sentiments humains dans leurs joies comme dans leurs ennuis, dans leurs espérances comme dans leurs anxiétés.

315. Dans les actes de renoncement qu'elles font souvent et avec sincérité, il demeure en elles quelque désir de grandeur, quelque envie d'élévation, mais uniquement sur le terrain spirituel. Elles sont trop éclairées pour ne pas dédaigner les honneurs mondains, pour rechercher avec empressement ces petits succès humains où se complaît la vanité des imparfaits; mais elles n'ont

pas un égal dépouillement des avantages spirituels. Ainsi, même des croix que la Providence leur envoie elles tirent occasion de s'estimer elles-mêmes[1]. Souvent, d'ailleurs, elles s'exagèrent leurs peines et volontiers se persuadent que bien peu d'âmes ont des épreuves égales aux leurs.

De là vient encore qu'on ne les voit pas toujours se réjouir du bien que font les autres, comme on aurait le droit de s'y attendre. « C'est pour cela (parce que l'amour-propre n'est pas mort) que nous n'avons pas la consolation que nous devrions avoir, quand nous voyons les autres bien faire; car, ce que nous ne voyons pas en nous ne nous est pas si agréable, et ce que nous voyons en nous nous est fort doux, parce que nous nous aimons tendrement et amoureusement. » (Saint François de Sales. *Lettre à une religieuse*, écrite en 1615.) Ne trouve-t-on pas des personnes très bonnes, jugeant favorablement leurs propres œuvres et sévèrement celles des autres?

316. Nous avons dit que les âmes ferventes ont, en général, une grande confiance en Dieu. Chez beaucoup, il se joint à ce sentiment une

[1] Cf. Libermann. *Lettre* 113, du 8 juillet 1838, et *Lettre* 191.

assurance d'elles-mêmes qui n'est pas exempte de témérité ; chez d'autres, au contraire, la confiance laisse à désirer, soit qu'elles fassent trop fond sur les moyens humains, soit qu'elles ne comptent pas assez sur la bonté sans bornes, sur la providence toute paternelle de Dieu : c'est un reste d'esprit humain, de prudence mondaine, qu'on ne rencontre pas chez les vrais amis de Dieu.

317. Le lecteur se souvient de la description faite plus haut (n° 241) de l'empressement. Or, parmi les personnes dont nous parlons, lesquelles, avancées dans la piété, n'ont pas atteint la perfection, un grand nombre y sont fort sujettes[1]. D'autres, au contraire, ont encore, mal-

[1] « La troisième sorte de précipitation se rencontre en ceux qui sont entièrement bons, vraiment mortifiés en la malignité de leur nature, quoiqu'ils ne le soient pas du tout en leur activité ; ils agissent par vertu et ne paraissent point défectueux ; mais, à cause de cette activité, ils agissent souvent par nature en beaucoup de choses et préviennent le mouvement de la grâce, empêchant la perfection de la vie intérieure de Jésus-Christ en eux, et souvent même de la vie divine, laquelle trouve opposition en ce que, par cette même activité, quoique nullement maligne, ils agissent par eux-mêmes, lorsqu'ils devraient donner lieu au Saint-Esprit, qui ferait beaucoup plus et incomparablement mieux qu'ils ne sauraient faire. Mais parce que le Saint-Esprit ne s'introduit que dans une nature morte, pour y établir sa douce

gré leur désir sincère de perfection absolue, un grand fond de mollesse et de lâcheté. Chez les unes et les autres, on remarque des alternatives assez sensibles de hausse et de baisse, des temps de ferveur et de demi relâchement. Quand une âme, sortie de la période des grâces sensibles, se maintient sans aucune fluctuation dans des dispositions ardentes et généreuses, c'est qu'elle a atteint l'état de perfection.

318. En résumé, les âmes ferventes sont supérieures aux âmes pieuses qui « bien résolues d'aimer Dieu, sont néanmoins encore novices, apprenties, tendres et faibles ; si qu'elles aiment voirement la divine suavité, mais avec mélange de tant d'autres différentes affections, que, leur amour sacré étant encore comme en son enfance, elles aiment avec Notre-Seigneur quantités de choses superflues, vaines et dangereuses ». Les âmes ferventes « ont retranché tout l'amour

et sainte vie, et que, d'ailleurs. Il est grave et plein de douceur, Il se retire, voyant la nature qui s'introduit d'elle-même, et Il ne peut faire les grandes choses qu'Il fait en ceux qu'Il possède entièrement ; et cela arrive quelquefois par le seul obstacle de cette activité, qui est toujours fondée en quelque amour-propre. » (Surin. *Catéch.*, t. II, 1re partie, ch. v.)

qu'elles avaient aux choses dangereuses et, néanmoins, ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec excès et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles aiment..... Ces âmes donc aiment voirement trop ardemment et avec superfluité, mais elles n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aimer. » (*Amour de Dieu,* l. X, ch. IV.)

CHAPITRE II

Les Progrès de l'âme fervente

§ 1. *Comment l'âme a pu s'élever jusqu'à la ferveur*

319. Les âmes ferventes sont donc *celles qui ont un désir sincère de se renoncer en toutes choses et qui travaillent sérieusement à s'élever jusqu'à cette parfaite abnégation*, *mais sans y avoir encore atteint.*

Les âmes qui ont conçu le plus vite ce désir si louable et si excellent sont celles qui ont été favorisées de grâces sensibles fort abondantes, qui

dans des oraisons affectives très douces et très fortes, auxquelles se mêlent ensuite les premières faveurs contemplatives, ont reçu beaucoup de lumières. Dieu, qui veut les amener à la perfection, leur en a fait comprendre et l'étendue et les avantages.

Les impressions de la grâce, nous l'avons déjà remarqué, sont plus fortes et plus abondantes chez les âmes qui mènent une vie recueillie et mortifiée. Cependant, même chez elles, ce ne sera pas du premier coup que les faveurs sensibles produiront tout leur effet; elles n'envisageront pas d'abord comme le but de leurs efforts ce renoncement de tous les instants. La lumière se fait en elles peu à peu. Ainsi telle personne commencera par concevoir un vif regret de ses péchés, elle se sentira brisée de douleur d'avoir offensé son Dieu; si, sous l'impression de ce sentiment, elle se montre de plus en plus fidèle au recueillement et à la mortification, l'impression ne fera que s'accroître, la poursuivant au milieu de ses travaux, lui inspirant un amour pour son Dieu de plus en plus ardent et, par la pénitence, la conduisant insensiblement au désir du total renoncement.

320. D'autres y arrivent par la considération de la croix et des souffrances de Notre-Seigneur.

Si l'âme qui se sent touchée par la pensée de ce mystère en entretient en elle-même le souvenir, si elle sait éloigner les distractions et les préoccupations qui en affaibliraient l'impression, si elle s'applique à rendre à Jésus crucifié dévouement pour dévouement, sacrifice pour sacrifice, elle se sentira bientôt embrasée de l'amour de la croix, du désir de souffrir pour Notre-Seigneur et de s'immoler entièrement pour Lui.

Cette dernière voie est la plus courte et la plus efficace, elle mène plus vite à la contemplation[1] et à la ferveur. Plusieurs arrivent au même but par d'autres considérations; pour le plus grand nombre ce ne sera pas une considération unique, mais l'ensemble des lumières reçues dans leurs oraisons et dans leurs moments de recueillement, qui les éclairera peu à peu sur la nécessité de mourir à eux-mêmes et leur inspirera un désir sincère de ne vivre plus que pour Dieu.

321. Ceux qui donnent moins à l'oraison reçoivent évidemment moins de secours de ce saint exercice. Ils peuvent toutefois parvenir à des dispositions équivalentes à celles que nous venons de dire, par un chemin moins direct et

[1] Cf. Vén. Libermann, *Écrits*, p. 165.

moins facile, à savoir par une fidélité constante aux devoirs de leur état et par l'acceptation généreuse des sacrifices que ces devoirs leur imposent. Si de cette façon ils se forment à ne jamais agir par amour-propre, mais purement par obéissance à Dieu, même quand ils sont privés de ces suavités spirituelles qui soutiennent si puisamment les âmes pieuses, s'ils s'oublient constamment eux-mêmes pour mieux se dévouer au service de Dieu et du prochain, ils s'affermissent dans la pratique du renoncement et deviennent fort méritants.

Il en est d'autres, dans le monde surtout, qui s'adonnent encore moins à l'oraison proprement dite, mais que la Providence fait passer par de dures et continuelles épreuves; leur vie n'est qu'une suite d'amertumes, de déceptions, de contradictions et d'ennuis. Tout profite aux cœurs généreux; ceux-ci par leur soumission, leur confiance en Dieu, que ces coups n'ébranlent pas, par leurs prières qui deviennent plus fréquentes à mesure que les épreuves se multiplient — leur recours à Dieu étant alors pour ainsi dire continuel — s'élèvent à un haut degré d'amour et sont véritablement fervents.

322. Enfin Dieu conduit encore à cette disposition de ferveur des âmes pieuses mais impar-

faites, en les laissant assaillir par de rudes tentations, qu'elles combattent vaillamment, et qui les forcent à se dépouiller d'elles-mêmes.

« J'ai vu, dit le Vén. Libermann, beaucoup de jeunes gens dans ces crises plus ou moins fortes : c'est un état d'épreuve par lequel Dieu fait passer bien des âmes qu'Il veut employer à son service, pour les consolider et se les attacher invariablement. Eh ! bien, pas un seul de ceux chez lesquels l'épreuve s'est portée sur plusieurs points, sans se concentrer sur une passion entre les plus dangereuses, pas un seul n'a abandonné le service de Dieu ; tous ont tiré un profit considérable de la tentation. Parmi ceux que j'ai vus, en moindre nombre, chez lesquels l'épreuve a pris une tournure de concentration, et s'est portée comme centre et point de départ sur une passion importante, je ne vois en ce moment qu'un seul qui ait échappé à la grâce du bon Dieu et manqué sa vocation. Tant il est vrai que ces épreuves sont, généralement et presque universellement, faites pour la sanctification des âmes. » (Lettre du 16 juin 1850, citée par le card. Pitra. *Vie du V. Libermann.*) — Il est vrai que les conseils et les prières d'un tel directeur devaient fortement aider ces âmes à rester dans la bonne voie.

« Une fois, dit encore le Vénérable Père, j'ai vu un caractère d'orgueil dans cette épreuve. J'avoue que j'eus des inquiétudes extrêmes, parce que je n'avais pas alors assez d'expérience des choses de Dieu : il y a de cela quinze à dix-huit ans. Celui qui fut ainsi éprouvé est devenu un excellent prêtre, qui persévère dans la piété et la ferveur, parvenu même à une grande humilité, quoiqu'il se soit toujours trouvé dans des circonstances qui favorisaient l'orgueil ». (Lettre du 4 mai 1851, citée par le cardinal Pitra. *Vie du V. Libermann.*)

323. En résumé, telles sont les voies par lesquelles Dieu amène une âme au désir de se donner toute à Lui et, après l'avoir conduite jusque-là, l'affermit dans cette excellente disposition : oraisons affectives ardentes, pratique généreuse de devoirs pénibles, tribulations, tentations. Le plus souvent ces divers moyens se combinent et se prêtent un mutuel appui, ou encore ils alternent et, agissant successivement dans le même sens, ils procurent aux âmes fidèles un grand progrès, comme il nous reste à le montrer.

§ 2. *Comment les âmes s'affermissent dans le renoncement. Les deux phases de la ferveur : ferveur sensible, ferveur acquise. La nuit des sens. La pure foi.*

324. Que le lecteur nous permette de revenir un instant sur nos pas et de rappeler quelques principes qui trouvent encore ici leur application. Quand l'âme, avons-nous dit, s'adonne sérieusement au service de Dieu et qu'elle y apporte une réelle bonne volonté, elle est bientôt fortement encouragée à l'amour des vertus chrétiennes par les grâces qu'elle reçoit, grâces qui, agissant sur ses sens et son imagination, touchent puissamment et suavement son cœur, ou qui présentent à son esprit des motifs si clairs, des raisonnements si convaincants, qu'elle ne peut pas, pour ainsi dire, s'y montrer rebelle.

Après une période dont la longueur varie, il s'opère une transformation dans les opérations de la grâce : la sensibilité s'émousse, les émotions sont moins douces et moins fréquentes ; les motifs de s'appliquer au service de Dieu, qui jadis saisissaient vivement, ne causent plus une aussi forte impression.

Si l'âme, en ce moment, n'est pas encore parvenue à la ferveur, si elle n'a pas conçu la résolution généreuse de se renoncer en tout, de mourir

entièrement à elle-même, elle reste comme fixée dans l'état de simple piété, tel que nous l'avons dépeint ; privée, en partie du moins, des grâces sensibles qui la soutenaient, ses progrès sont sinon complètement arrêtés, du moins ralentis[1].

325. Mais il arrive souvent que l'âme, au moment où se produit cette transformation, est déjà entrée dans la ferveur et le désir du parfait renoncement; cette crise alors sert à l'affermir. Aux sentiments affectifs violents succède une disposition plus calme, mais aussi plus solide et non moins énergique, la ferveur de volonté remplace la ferveur sensible et la contemplation, qui avait pu, jusque-là, se montrer par intervalles, peut devenir plus fréquente.

Chez certaines personnes cette transformation salutaire se remarque à peine; elles acceptent avec tant de résignation la soustraction des douceurs sensibles, elles sont si soumises à la volonté

[1] Il lui reste un moyen de s'élever plus haut : qu'elle vive dans le recueillement et qu'elle s'applique de tout cœur à se mortifier (V. supra nos 196 et 204) ; la mortification, attirant sur elle de nouvelles grâces, lui fera enfin comprendre tout le prix de la parfaite abnégation ; elle s'efforcera sérieusement d'y atteindre. Il peut se faire aussi que la Providence lui ménage de dures tribulations qui, courageusement supportées, lui donnent un nouvel élan vers la vie parfaite.

divine qu'elles ne songent pas à s'en plaindre. Du reste, Dieu peut leur épargner ce qu'il y a de plus pénible dans cette épreuve. Mais le plus souvent la crise est douloureuse. « Quand le Seigneur, dit saint Jean de la Croix, sèvre ces âmes des tendresses sensibles, Il les jette dans des aridités et des ténèbres intérieures afin de les délivrer de toutes leurs imperfections et de leurs goûts enfantins, et de leur faire acquérir les vertus par un moyen tout différent.

« Il les environne de ténèbres si épaisses qu'ils ne savent plus de quel côté s'orienter, malgré les efforts de leur imagination et de leurs raisonnements. Incapable de méditer comme autrefois, leur sens intérieur est abîmé dans cette nuit et abandonné à la sécheresse. Non seulement ils ne trouvent plus ni jouissance ni saveur dans les exercices et les œuvres de piété, où ils avaient coutume de tant se délecter, mais en outre ils sont plongés dans des torrents d'amertume. C'est que Dieu, les voyant un peu grandis, les sèvre du lait de ses douceurs, à dessein de les fortifier et de les faire sortir de leurs langes ; Il les descend dans ses bras et les met sur leurs pieds pour leur apprendre à marcher, ce qui paraît bien

étrange à ceux qui se complaisaient dans le système contraire. » (*Nuit obscure*, I, 8.)

326. Ce qui rend souvent cette crise, cette *nuit des sens*, comme l'appelle Saint Jean de la Croix, plus douloureuse encore, c'est que non seulement l'âme doit s'y détacher des douceurs sensibles qui lui tiennent tant à cœur, mais en outre acquérir une plus juste connaissance d'elle-même, et il faut pour cela qu'elle subisse des humiliations intérieures fort pénibles.

« Le grand secret de la conduite de Dieu sur une âme qu'Il veut sanctifier, dit le P. Grou, c'est de lui ôter toute espèce de confiance en elle-même et, pour cela, de la livrer à toute sa misère. Il n'a qu'à retirer sa grâce sensible, qu'à laisser l'âme à elle-même, qu'à l'exposer à la plus légère tentation. Bientôt elle sent du dégoût, de la répugnance; elle voit partout des obstacles et des difficultés, elle succombe dans les plus petites occasions; un regard, un geste, une parole la déconcertent, elle qui se croyait supérieure aux plus grands dangers. Elle passe à l'extrémité opposée : elle craint tout, elle désespère de tout, elle pense qu'elle ne pourra jamais se vaincre en rien; elle est tentée de tout abandonner. Et, en

effet, elle renoncerait à tout si Dieu ne venait bien vite à son secours.

« Dieu continue cette conduite à l'égard de l'âme jusqu'à ce que, par des expériences réitérées, il l'ait bien convaincue de son néant, de son incapacité à tout bien et de la nécessité où elle est de ne s'appuyer que sur Lui seul. A cela servent les tentations où elle se voit cent fois prête à succomber, et où Dieu la soutient lorsqu'elle ne voit plus de ressource ; la révolte des passions qu'on croyait éteintes, et qui se soulèvent avec une violence extrême, jusqu'à obscurcir la raison et mettre l'âme à deux doigts de sa perte ; des fautes de fragilité de toute espèce, dans lesquelles Dieu laisse exprès tomber l'âme pour l'humilier ; des dégoûts, des difficultés étranges dans la pratique de la vertu, de fortes répugnances pour l'oraison et pour les autres exercices de piété, en un mot le sentiment vif et profond de la malignité de la nature et de son aversion pour le bien. Dieu emploie tous ces moyens pour anéantir l'âme à ses propres yeux, pour lui inspirer de la haine et de l'horreur pour elle-même, pour la convaincre qu'il n'est pas de crime si horrible dont elle ne soit capable, pas la moindre bonne action, pas le moindre effort, pas le moindre désir ni la moindre

bonne pensée qu'elle puisse produire d'elle-même. » (*Manuel des âmes intérieures,* p. 39.)

Il arrive même quelquefois que l'âme « est assaillie par l'esprit blasphémateur; toutes ses pensées sont traversées par d'affreux blasphèmes suggérés à l'imagination avec tant de violence que parfois même sa bouche semble les proférer, ce qui est pour elle un indicible tourment ». (*Nuit obscure,* I, 14.)

327. Ceux qui subissent ces tentations si vives s'en étonnent et en sont parfois tout déconcertés; ils seraient moins surpris s'ils comprennaient que très souvent la tentation est un châtiment autant qu'une épreuve. *Per quæ quis peccat, per hæc et torquetur* (Sagesse, xi-17) : on est puni par où l'on a péché. Vous gémissez des assauts que vous livre le démon de la colère, de la jalousie, de la haine, mais ne vous êtes-vous point exposé à ses coups en négligeant la pratique de l'humilité, de la douceur, de la charité fraternelle? N'avez-vous pas, plus d'une fois, en cédant aux suggestions du tentateur, augmenté son pouvoir? *Chaque victoire que vous remportez accroît vos forces,* car elle attire sur vous des grâces plus puissantes, elle affaiblit vos mauvaises tendances et affermit votre volonté; mais *chacune de vos*

défaites donne à votre ennemi un avantage contre vous. L'armée qui assiège une place forte devient plus redoutable à chaque redoute qu'elle emporte, à chaque fort dont elle s'empare, et les assiégés ont plus de peine à repousser l'ennemi, tant qu'ils n'ont pas reconquis, au prix de durs sacrifices, tout le terrain perdu.

Les tentations doivent être pour les âmes fidèles une leçon qui leur rappelle avec quel soin elles doivent veiller sur elles-mêmes et éviter les occasions de péché. Elles sont aussi un moyen d'expiation, une facilité offerte aux âmes par la miséricorde de Dieu de payer leur dette à son infinie justice ; c'est par là même un moyen très efficace de purification, Dieu punit en père, et quiconque veut profiter du châtiment devient meilleur et plus saint.

Les tentations, les révoltes de la nature, les peines et tribulations ne constituent pas cependant la purification des sens ; ce sont des circonstances accessoires qui l'accompagnent assez ordinairement et la rendent plus complète.

328. Considérée en elle-même, la purification, la *nuit des sens* consiste dans *une suite d'aridités qui prive l'âme, sans faute de sa part, des consolations qu'elle éprouvait auparavant, lui rend*

très difficile et comme impossible l'exercice de la méditation, et lui fait même ressentir un profond dégoût des choses de ce monde. Nous disons : sans faute de sa part, parce que la sécheresse peut être causée par des actes coupables, par le relâchement dans le service de Dieu, par des attaches déréglées entretenues volontairement et qui arrêtent tout élan vers le bien. Si tel en était le principe, on ferait cesser l'aridité en revenant généreusement à la pratique des vertus chrétiennes, et spécialement au recueillement et à la mortification. Mais si la sécheresse *ne tient à aucune cause semblable, si elle n'enlève pas la pensée fréquente de Dieu et le désir sincère et constant de Lui demeurer fidèle en toutes choses, si elle est accompagnée d'une vive anxiété provenant de ce qu'on ne peut servir Dieu et l'aimer comme on voudrait,* il ne faut voir en cette aridité et cette impuissance qu'une épreuve toute providentielle.

C'est en effet Dieu qui agit. Il veut affermir l'âme, la dégager des facultés sensibles et la forcer à entrer dans ce qu'on a appelé la vie *de pure foi* ou *de foi nue.* La grâce alors prend une nouvelle forme; elle affecte directement non plus la partie inférieure de l'âme où se trouvent les facultés

sensibles, ni même la partie supérieure où s'exercent les raisonnements, mais la partie suprême où s'opèrent ces intuitions de l'intelligence, qui voit la vérité d'un simple coup d'œil sans raisonnements longuement déduits. Alors les *consolations sensibles faisant défaut*, les *longs raisonnements étant devenus pénibles, la foi seule opère; seul le simple souvenir des vérités qu'elle enseigne soutient l'âme, l'éclaire et dirige sa conduite*. L'âme croit à la bonté, à l'amour de son Dieu, non plus parce qu'elle en touche du doigt les preuves, parce que les consolations intimes, les opérations douces et fortes de la grâce lui révèlent cette bonté et cet amour, mais uniquement parce que Dieu l'a dit. L'oraison lui devient pénible, mais elle y persévère pour rester fidèle à Dieu. Son état ne change pas en dehors de l'oraison : dans tout ce qu'elle fait, elle s'appuie sur la pure foi et agit par la seule volonté, *sans raisonnement* et *sans goût*, dès que le devoir se manifeste, et cela même dans les actes imprévus qui ne sont pas facilités par des habitudes précédemment contractées[1].

[1] On rencontre bien, il est vrai, chez les chrétiens moins avancés (3e degré), de ces actes rapides de renoncement, victoires remportées sans combat sur la nature, même pour

Dès qu'une âme a commencé sérieusement à mener cette vie de pure foi, si elle n'a pas encore atteint les sommets de la vertu, elle est du moins entrée dans ce que nous avons nommé la ferveur de volonté, qui succède à la ferveur sensible.

329. De là il ne faudrait pas conclure que ces chrétiens, quand ils auront acquis cette ferveur spirituelle, seront complètement sortis de la voie sensible. Ils ne seront pas sans éprouver, de temps à autre, ces émotions suaves et fortes que nous avons décrites au début du troisième livre; ainsi il se présentera à leur esprit des considérations qui les frapperont, certaines lectures les toucheront vivement, ou encore des cérémonies, dont ils seront témoins, leur causeront de salutaires impressions; leurs exercices de piété, l'oraison, la sainte communion, seront parfois pour eux la source de douces consolations; Dieu se servira par intervalles de ces grâces sensibles pour ranimer leurs bonnes dispositions. Mais ces consolations ne sont pas, à beaucoup près, aussi continues qu'au début, et c'est en partie ce qui explique les alter-

des œuvres auxquelles on pourrait manquer sans péché; mais alors cette promptitude dans le renoncement s'explique, ou par le secours des grâces sensibles, ou par les *habitudes* prises.

natives de hausse et de baisse qu'on remarque dans leur piété : ainsi une retraite de plusieurs jours réchauffera leur ardeur; au contraire, l'absence de secours spirituels leur sera fort nuisible.

Cependant, ce que nous avons dit reste vrai : ces âmes, en dehors de ces ferveurs sensibles, gardent en elles comme une ferveur acquise, qui est dans la volonté et qui leur permet de pratiquer bien des actes d'abnégation sans goût et sans attrait.

§ 3. *Comment et pourquoi bien des âmes ne s'élèvent pas plus haut dans la vie spirituelle*

330. Cet état est-il donc la perfection ? Non, car auprès de ces actes généreux d'abnégation qui, selon nous, dépassent le niveau de la simple piété, il reste encore de ces attaches imparfaites dont nous avons parlé plus haut. (Ch. I, § 4.)

La purification des sens bien supportée devrait, à la vérité, briser tous ces liens et conduire l'âme jusqu'à la vie unitive. Ceux que Dieu veut y amener et qui sont tout à fait fidèles à la grâce y parviennent en effet, mais beaucoup ne se dégagent qu'en partie de leurs attaches; ils restent au-dessus de la piété commune sans parvenir à l'état des parfaits.

Écoutons saint Jean de la Croix :

« Quant à la limite du temps fixé à cette pénitence et à ce jeûne spirituel (*la purification des sens*), elle est incertaine; tous ne sont pas soumis aux mêmes épreuves et ne subissent pas les mêmes tentations. Ceci dépend entièrement de la volonté du Tout-Puissant, du plus ou moins d'imperfections à déraciner, et aussi du degré d'amour auquel Dieu veut faire parvenir les âmes. Donc, l'intensité des humiliations et leur durée seront proportionnées à ses adorables desseins.

« Les âmes fortes dans la souffrance sont purifiées d'une manière plus intense et plus rapide.

« *Les faibles sont retenues très longtemps dans cette nuit,* où elles sont soumises à de légères tentations, entremêlées de quelques douceurs sensibles, afin qu'elles ne perdent point courage et ne retournent point en arrière. *Aussi ne parviennent-elles que tardivement, en cette vie, à la pureté parfaite, et quelques-unes mêmes ne l'atteignent jamais. Elles ne sont ni tout à fait établies dans cette nuit, ni complètement hors d'elle. Bien qu'elles ne dépassent pas cet état intermédiaire*, Dieu, pour les maintenir dans l'humilité et dans la connaissance d'elles-mêmes, les exerce à certains jours par des sécheresses et

des tentations, tout en les encourageant de temps à autre par des consolations, de peur de les voir recourir de nouveau aux joies du monde.

« Avec d'autres âmes plus languissantes encore, Dieu semble s'absenter, paraître et disparaître tour à tour, pour les exciter à son amour, parce que, sans ces alternatives, elles n'apprendraient jamais à Le chercher. Quant aux âmes généreuses qui arriveront un jour à cet heureux et sublime état de l'union d'amour, si rapidement que Dieu les conduise, elles n'en demeurent pas moins un temps assez long au milieu des sécheresses, comme l'expérience peut nous en convaincre. » (*Nuit obscure*, l. I, ch. xiv.)

331. Les âmes peuvent donc être déjà en partie dégagées des ferveurs sensibles et goûter de temps en temps à la contemplation, sans avoir passé par des crises bien douloureuses ; la purification des sens est alors commencée, mais il s'en faut qu'elle soit complète. Elles sont et elles peuvent demeurer des années entières, et même toute leur vie, dans un état mitoyen[1] où les deux voies se mélangent, où l'on commence à sortir de la vie illuminative, sans être tout à fait entré dans la vie unitive.

[1] Cf. *Montée du Carmel*, l. II, ch. xv.

D'après le saint auteur, ce sont surtout les âmes faibles et languissantes qui demeurent dans cet état intermédiaire ; elles ne s'élèvent pas jusqu'à la vie d'union constante et intime avec Dieu, faute de pousser assez loin l'esprit d'abnégation et l'oubli d'elles-mêmes.

332. Il est de ces âmes trop peu généreuses qui prêtent volontiers l'oreille aux objections que la nature oppose aux inspirations de la grâce, aux conseils du directeur. Pour justifier leurs résistances elles allèguent le grand nombre de sacrifices qu'elles ont faits déjà, les victoires qu'elles ont remportées, les actes de vertu qu'elles ont accomplis ; elles continuent de désirer la perfection et elles ne veulent pas comprendre jusqu'où, pour l'obtenir, elles doivent aller dans la voie de l'immolation. « Les autres, ajoutent-elles, n'en font point autant ; on est pour eux moins exigeant, ou bien ils ont plus de facilité, plus de secours ; devant moi au contraire se dressent des obstacles beaucoup plus difficiles, impossibles même à surmonter. » Ce travers de jugement, qui fait exagérer ses propres difficultés et toujours diminuer le mérite des autres, indique une âme trop repliée sur elle-même et remplie d'un amour-propre d'autant plus funeste qu'elle ne s'en rend pas

compte et néglige de le combattre. Avec cette disposition les âmes non seulement n'avancent plus, mais bientôt elles reculent et ne se maintiennent pas dans l'état de ferveur.

Une autre disposition d'esprit qui arrête parfois l'essor des âmes ferventes, c'est la tendance à juger défavorablement et à prendre en mauvaise part ce qui vient du prochain; la charité fraternelle en est blessée et les grâces diminuées. Ces personnes critiquent surtout ce qui les gêne; ceux qui leur demandent des services, elles les trouvent indélicats, immortifiés; ceux qui les contredisent manquent, à leurs yeux, de jugement, et ceux qui les contrarient, de vertu. Ces esprits chagrins peuvent avoir, malgré cela, de très grandes qualités, de très solides vertus, ils savent même faire preuve dans certaines circonstances d'un dévouement très sincère, mais ils font souffrir leurs frères et se mettent eux-mêmes dans des dispositions d'amertume et d'impatience qui nuisent à leurs actes d'amour et arrêtent leurs progrès. Si, eux aussi, poussaient plus loin l'abnégation et l'oubli d'eux-mêmes, ils ne resteraient pas fixés dans ce degré et s'élèveraient plus haut dans l'échelle de la sainteté.

Très souvent encore, les âmes ferventes ne

deviennent pas plus parfaites, parce qu'elles dépensent presque toute leur activité dans les œuvres extérieures aux dépens de la vie intérieure ; elles restreignent plus que de raison le temps donné aux exercices de piété et se laissent dominer par les soucis et les préoccupations matérielles, au lieu de s'appliquer à nourrir leur foi et leur amour ; ou encore, elles s'attachent d'une façon trop naturelle à leurs travaux et occupations. Alors les saintes pensées et les ardents désirs se faisant plus rares, elles ne peuvent plus déployer assez de force et de constance dans la lutte contre elles-mêmes. Si les vertus, qui demeurent acquises, et qu'elles continuent de pratiquer[1] les empêchent de décheoir, la nature insuffisamment refoulée conserve encore trop d'empire pour ne pas s'opposer à de nouveaux progrès.

Ainsi en est-il encore, et pour les mêmes raisons, toutes les fois qu'obéissant à de vains prétextes, on est trop peu généreux à pratiquer les vertus fondamentales, comme la mortification et l'humilité.

En résumé, l'âme fervente, tout en conservant

[1] Il est superflu de dire que si elles se relâchent dans la pratique de ces vertus, il n'y aura pas seulement arrêt, il y aura déchéance.

les bonnes habitudes qu'elle a contractées, cesse de progresser quand, se laissant aveugler par de mauvaises raisons, elle se relâche de ses efforts et manque de courage pour pousser assez loin ses sacrifices.

333. Sainte Thérèse constate, en gémissant, la même vérité : « Lorsque Dieu donne à une âme ces gages précieux de son amour (l'oraison de quiétude), c'est une marque qu'il la destine à de grandes choses, et, si elle est fidèle, elle fera d'admirables progrès dans la perfection. Mais s'Il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, Dieu ne lui fera point connaître les secrets et les merveilles de ce royaume ; Il ne lui accordera même que rarement une si précieuse faveur, et quand Il daignera l'en gratifier, ce ne sera que pour peu de temps... C'est à mon avis pour cette raison que, parmi les âmes arrivées à ce degré, il ne s'en trouve pas beaucoup qui aillent plus loin dans les voies spirituelles. Comme elles ne répondent pas par leur fidélité à une si grande grâce, et que, au lieu de se préparer à la recevoir de nouveau, elles retirent au contraire leur volonté d'entre les

mains de Dieu, qui la regardait déjà comme sienne, pour l'attacher à des choses basses, Dieu va chercher ailleurs d'autres âmes qui l'aiment véritablement, afin de les enrichir de plus grands trésors, *sans toutefois enlever entièrement aux premières ce qu'il leur avait donné*, pourvu qu'elles vivent avec pureté de conscience. » (*Chemin de la Perfection*, ch. XXXII. Traduction Bouix.)

Dans le chapitre XV de sa *Vie*, la Sainte dit encore : « Il y a un très grand nombre d'âmes qui parviennent à cet état, mais celles qui passent plus avant sont rares... très certainement la faute n'en est pas du côté de Dieu... Je le répète, grande est ma douleur, quand parmi tant d'âmes qui, à ma connaissance, arrivent jusque-là, et qui devraient passer outre, j'en vois un si petit nombre qui le fassent que j'ai honte de le dire. »

Il en était ainsi au temps de sainte Thérèse ; les choses n'ont pas changé depuis.

CHAPITRE III

Oraison des âmes ferventes

334. De tout ce qui précède, il résulte que ce qui sied le mieux aux chrétiens fervents, c'est l'oraison affective [1]. Une âme chrétienne, nous l'avons dit, n'en arrive guère à cette disposition sincère de se donner entièrement à Dieu et de se renoncer en toutes choses par amour pour Lui, sans avoir reçu de grandes lumières ; ce ne sera pas la simple méditation qui les lui aura fournies ; les considérations les plus frappantes qu'elle aura faites ou qu'on lui aura suggérées n'agiront pas assez puissamment sur son esprit, si la grâce, touchant en même temps son cœur, ne la détache des créatures en lui faisant goûter les suavités divines. Ce sera donc l'oraison affective et l'oraison affective intense qui, régulièrement parlant, l'amènera à la ferveur.

[1] L'âme pieuse peut connaître, elle aussi, l'oraison d'affection ; mais quand cette oraison atteint les degrés d'intensité dont nous avons emprunté la description au P. Libermann, c'est un signe certain que l'âme est dans la ferveur.

Par ailleurs, une fois ce degré atteint et la foi ainsi éclairée, l'oraison de méditation ne lui apprendra plus grand'chose : à ces convictions déjà si profondes que pourraient ajouter tous les plus beaux raisonnements du monde ?

Elle parlera donc à Notre-Seigneur, elle Le considèrera dans ses mystères, elle Lui témoignera une grande confiance et un grand amour, sollicitant ses grâces et Lui demandant, par-dessus tout, de l'aimer davantage.

Au milieu de tout cela, si elle se maintient dans une grande pureté de vie, elle recevra de Dieu de nouvelles grâces et, de temps à autre, elle sera admise à la faveur de la contemplation.

335. Mais ces jours heureux ne seront pas sans interruption. On trouve en effet un bon nombre d'âmes vraiment ferventes dont les oraisons sont pénibles et laborieuses, qui ne goûtent plus ces douceurs d'un entretien affectueux avec Jésus, et qui luttent souvent sans succès contre toutes sortes de distractions et d'aridités.

Ces sécheresses peuvent venir de différentes causes.

1° Ces âmes, tout en gardant au fond de leur cœur une grande estime de l'abnégation chrétienne et un certain désir de la pratiquer dans

toute son étendue, *se sont en partie relâchées et n'ont plus leur ancienne ardeur pour la mortification.* Aussi certains soucis profanes, certaines préoccupations, qui dénotent un cœur *insuffisamment détaché* ou *incomplètement confiant*, absorbent leur attention et les empêchent de prier comme elles l'ont fait autrefois et comme elles voudraient le faire encore [1].

2° Il en est d'autres qui ne donnent pas à l'oraison tout ce qu'elles devraient donner de temps et d'attention [2]. Celles-là aussi ne comptent pas assez sur Dieu, elles se reposent trop sur elles-mêmes et oublient que moins d'empressement humain et plus de prières avanceraient davantage leur œuvre et rendraient leur travail plus fécond. Ne pourraient-elles pas le plus souvent, sans négliger aucun de leurs devoirs essentiels, mais en évitant avec un soin scrupuleux toute perte de temps, toute occupation moins utile, consa-

[1] Dans ce cas, il faut leur appliquer ce que nous avons dit plus haut. (*De l'oraison affective*, ch. IV.)

[2] Il nous semble bien difficile que l'on arrive à la contemplation quand on se fait comme une loi de ne pas consacrer plus d'une demi-heure par jour au saint exercice de l'oraison. (V. supra n° 146.)

crer de plus longs moments au saint exercice de l'oraison [1] ?

3° Une troisième cause sur laquelle nous aurons à revenir, c'est que bien des âmes ne sont pas entrées, comme elles y étaient conviées, dans la voie contemplative et demandent en vain des moyens de ferveur à des méthodes qui ne sont plus faites pour elles.

4° Enfin, s'il n'y a rien de tout cela, si ces âmes n'ont rien perdu de leur première ferveur, si elles donnent à l'oraison un temps suffisant, et qu'elles y éprouvent cependant une grande difficulté, si par ailleurs cette difficulté n'est pas transitoire, mais se prolonge malgré leurs efforts persévérants, on doit présumer qu'elles sont dans la nuit des sens.

[1] « Que ceux qui, dévorés d'activité, se figurent, par leurs prédications et leurs autres œuvres extérieures, devoir remuer le monde, réfléchissent ici un instant, et ils comprendront sans peine qu'ils seraient beaucoup plus utiles à l'Église et qu'ils plairaient infiniment plus au Seigneur, sans parler du bon exemple qu'ils donneraient autour d'eux, s'ils passaient la moitié de leur temps à s'entretenir avec Dieu dans l'oraison, alors même qu'ils ne seraient pas aussi avancés que l'âme dont il s'agit ici, etc. » (S. Jean de la Croix, *Cantiq. spir.*, str. 29).

336. Voici, d'après saint Jean de la Croix, ce qui se passe alors en elles. Mûres pour une voie plus élevée, qui est celle de la contemplation, elles ne reçoivent cependant tout d'abord que de loin en loin les grâces contemplatives dans ce degré intense qui saisit l'âme puissamment, et qui constitue, comme nous le verrons plus tard, la quiétude sensible. Ceci leur arrive de temps à autre au milieu de leurs oraisons, mais ce ne peut être déjà leur état habituel[1]. Dans les intervalles, la grâce contemplative est beaucoup plus faible, si faible que l'âme, pour qui ce genre d'opération est nouveau, n'en a guère conscience et cherche à s'unir à Dieu par le moyen du raisonnement et des représentations imaginaires.

Cette contemplation obscure, comme l'appelle saint Jean de la Croix, a bien assez de puissance pour orienter l'âme vers Dieu, la faire par conséquent aspirer à une oraison fervente, à une

[1] « Dans les commencements, dit sainte Thérèse (6e dem., ch. VII), il pourra se faire qu'il s'écoule une année ou même plusieurs sans que le divin Maître accorde de nouveau cette faveur. » (Il s'agit de la quiétude où la volonté est embrasée d'amour, et où l'âme a le sentiment de la présence divine.) Voir encore le passage de saint François de Sales que nous citons plus loin (n° 347).

union affective intense ; mais elle n'est pas assez forte pour procurer les vives douceurs de la quiétude sensible; or, c'est justement parce qu'étant ainsi inclinée vers Dieu, elle ne parvient pas à Le goûter sensiblement que l'âme veut recourir à toutes sortes de considérations et de représentations. Si elle s'obstine indéfiniment dans cette voie, elle se dépensera en efforts inutiles et ne trouvera point les satisfactions et les douceurs spirituelles auxquelles elle prétend.

337. Qu'a-t-elle donc à faire en pareil cas? En même temps qu'elle se trouve impuissante à méditer et incapable d'aller à Dieu par l'imagination, elle ressent, si elle veut bien y prendre garde, une joie douce et intime à demeurer dans le repos de l'esprit, et à se tenir avec attention en la présence et dans la contemplation amoureuse de Dieu, sans demander à l'imagination le moindre aliment et sans avoir recours à son activité. Quand on peut constater cette disposition, il n'y a plus de doute, on a la marque la plus sûre de l'appel à la voie contemplative, et l'âme doit alors garder le calme, ne plus se préoccuper que d'une seule chose : se livrer au Seigneur, s'abandonner à sa conduite, l'écouter dans l'intime de son

cœur avec une amoureuse attention et recevoir ses divines leçons[1].

Il est fort utile d'apprendre à l'âme à goûter le repos amoureux dès qu'il se manifeste[2]; il faut bien lui persuader que son oraison aura été excellente quand elle se sera maintenue en présence de Dieu, sans même avoir eu de pensées bien distinctes, ni d'affections bien ardentes[3].

Certains auteurs veulent même que, avant d'avoir constaté par ces marques l'appel à la contemplation, et pour préparer l'âme, on lui apprenne à faire, au milieu de son oraison, des *pauses* silencieuses : « Il est important, dit le P. Rigoleuc, de se tenir en silence, par *intervalles*, durant l'oraison[4]. » Bossuet, cité par le P. de Caussade,

[1] *Nuit obscure*, I, 9. — *Montée du Carmel*, II, 12. — *Vive Flamme*, strophe III, § 7 et 8, etc.

[2] *Utile erit assuefieri paulatim ad persistendum in hoc amore* (*contemplativo*) *cum aliqua quiete et tranquillitate animi, quantum unicuique donatum fuerit desuper.* Suarez. *De oratione mentali. XI-10.*

[3] Aux âmes qui ont besoin de cet avis, le livre du R. P. Ludovic de Besse, la *Science de la prière* (Paris, Amat), serait utilement conseillé.

[4] *L'homme d'oraison*, chap. II : « Par ce moyen, dit ailleurs le même auteur, on s'établit dans le recueillement intérieur : on s'accoutume à fixer son esprit en Dieu, et on se dispose peu à peu à la contemplation, qui n'est autre

qui insiste longuement sur ce point, conseille « d'interrompre le discours, par *intervalles*, pour la présence de Dieu » et le P. Balthazar Alvarez, sans être aussi formel, semble également de cet avis.

Ce système paraît avoir contre lui l'autorité de sainte Thérèse (*4e Demeure*, ch. III, *et passim*); elle trouve mauvais que l'on s'engage dans la contemplation sans un appel formel de Dieu ; elle craint, entre autres dangers, la présomption et une véritable perte de temps. Mais il faut dire que, dans son siècle et dans le milieu où elle vivait, il était autant question de contemplation et de quiétude qu'il en est peu question aujourd'hui, et il n'était pas rare — cela ressort de plusieurs passages de ses livres — de trouver des âmes qui prétendaient se livrer à la contemplation avant d'y avoir été appelées de Dieu. C'est contre cet abus que la Sainte s'élève.

Mais ces inconvénients, signalés par sainte Thérèse, se peuvent éviter, nous semble-t-il, avec cette méthode des pauses. Par elle on éprouve l'âme ; si on la trouve mûre pour la contempla-

chose qu'une simple vue de Dieu avec respect et amour. » *Ibid.*, chap. 1er.

tion, on l'habituera peu à peu à ne pas faire trop fond sur son activité et à écouter Dieu en silence. Mais, que ces pauses soient courtes au début et qu'elles se fassent dans la paix, sans violence et sans effort !

338. Enfin, il importe que le directeur ne flatte pas l'amour-propre, qu'il introduise l'âme dans des voies nouvelles sans lui laisser entendre qu'elle est mûre pour un degré plus élevé d'oraison. « Quel besoin, pourra-t-il dire, Dieu a-t-il de vos belles paroles et de vos belles pensées ; tenez-vous donc parfois devant Lui, selon le mot original d'un saint personnage, comme un petit chien devant son maître, vous contentant de Le regarder et de vous savoir près de Lui ou, comme la bûche près du foyer, attendant que la flamme l'atteigne et la consume. Faites-vous vis-à-vis de Dieu tout petit enfant : *Nisi efficiamini sicut parvuli.* Le petit enfant ne cherche pas ce qu'il dira à sa mère ; il ne se préoccupe pas des mots qu'il emploiera, des pensées qu'il exprimera. Il la contemple, il lui sourit, il lui fait des caresses, ou simplement il repose sa tête sur le sein maternel et, dans cet abandon, il y a une confiance et un amour qui charment le cœur de la mère. De même, si vous aimez votre Dieu, vous sentirez

parfois sa douce présence; alors abandonnez-vous, reposez-vous entre ses bras sans autre désir que d'y demeurer, sans autre souci que de l'aimer. »

Le directeur pourrait encore citer l'exemple du publicain. Si celui-ci ne disait qu'un mot : *Deus propitius esto mihi peccatori,* c'est sans doute qu'il demeurait comme abîmé dans la vue de sa misère et de la sainteté du Dieu par lui offensé. Or, cette prière si simple mérita les éloges de Notre-Seigneur. En agissant de la sorte, avec prudence et discrétion, le directeur n'exposera pas les âmes à tomber dans la présomption, et il saura bientôt si elles sont appelées à l'oraison de silence et de contemplation.

339. Quand on a découvert que l'âme goûte parfois à la quiétude, alors il n'y a plus de doute; il est bon de lui conseiller ces pauses, de lui montrer l'utilité qu'on trouve, suivant le mot de sainte Chantal, « à modérer l'activité trop grande de ses facultés » et à écouter Dieu. « Hé, qu'il est bon, dit la Sainte, d'écouter plus souvent Dieu en notre intérieur que de Lui parler... Une seule de ses paroles vaut mieux que dix mille que nous Lui saurions dire. »

Nous avons fortement besoin d'être encouragés

à accepter ce repos silencieux, tant nous sommes portés, naturellement, à produire des actes. « A nous voir agir dans l'oraison, dit le P. de Caussade, il semblerait souvent que nous sommes persuadés que tout serait perdu, si nous laissions plus à faire à Dieu que nous ne faisons nous-mêmes. C'est ce que Notre-Seigneur fit entendre à sainte Catherine de Sienne qui le rapporte ainsi : « Lui ayant dit un jour : Mais, Seigneur, d'où vient qu'au temps des prophètes et des apôtres vous faisiez tant de grandes choses, vous communiquant si abondamment aux hommes et qu'à présent on ne voit rien de pareil ? — Ma Fille, répond Jésus-Christ, c'est qu'autrefois les hommes étaient d'une grande simplicité, fort défiants d'eux-mêmes, attendant tout de moi ; mais à présent ils sont si remplis d'eux-mêmes, si occupés de ce qu'ils font, de *tout ce qu'ils me disent et répètent sans cesse, comme si je l'oubliais, qu'ils ne me laissent presque jamais le temps d'opérer ce que je veux*, parce qu'ils veulent tout dire, tout faire à leur manière. » (*Instructions spirituelles sur les divers états d'oraison.* 2e partie, 6e dialogue.)

340. Cependant, ce serait aller trop vite que

de vouloir aussitôt tirer de l'oraison affective celui qui ne fait que débuter dans la contemplation. Que, dans les moments où le repos amoureux se fait sentir, on se taise, rien de mieux ; mais, en dehors de cela, on doit suivre les règles de l'oraison affective et en observer les divisions : préparation, présence de Dieu, considération de quelque mystère ou vérité religieuse, ardent colloque avec Jésus, résolution.

C'est ce qu'enseigne expressément saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, II, 15.). C'est ce qu'écrivait à un séminariste le Vénérable Libermann : Dans les moments de sécheresse « ne vous contentez pas du simple repos; voici ma raison : vous n'êtes pas encore parvenu à un assez grand degré de renoncement... Si le bon Dieu vous avait exercé depuis longtemps à cette oraison et que vous en eussiez contracté l'habitude, je vous dirais de continuer de la sorte par une simple vue de foi ; mais pour vous il faut attendre. » (*Lettres*, t. III, p. 353.) Le mode d'oraison affective qui, dans ce cas, sera le plus salutaire, si quelque attrait contraire ne s'y oppose pas, c'est cette oraison de recueillement dont nous avons emprunté la description à sainte Thérèse (*Supra* n. 272.) Mieux

que toute autre, elle disposera l'âme à recevoir les opérations contemplatives et contribuera efficacement à ses progrès.

341. Terminons par les paroles suivantes de saint François de Sales, qui confirment et résument ce que nous avons dit : « Vous voudriez savoir si une âme, encore bien imparfaite, pourrait demeurer utilement devant Dieu, avec cette simple attention à sa sainte présence en l'oraison ; et je vous dis que si Dieu vous y met, vous y pouvez bien demeurer, car il arrive assez souvent que Notre-Seigneur donne ces quiétudes et tranquillités à des âmes qui ne sont pas bien purgées. Mais, tandis qu'elles ont encore besoin de se purger, elles doivent, hors l'oraison, faire des remarques et des considérations nécessaires à leur amendement ; car, quand bien même Dieu les tiendrait toujours fort recueillies, il leur reste encore assez de liberté pour discourir avec l'entendement sur plusieurs choses indifférentes : pourquoi donc ne pourront-elles pas considérer et faire des résolutions pour leur amendement et pour la pratique des vertus. » (2e *Entretien. De la confiance.*)

CHAPITRE IV

Direction des âmes ferventes

§ 1. *Pratique du recueillement, de l'humilité et des autres vertus*

342. Il va sans dire que ces âmes doivent se maintenir dans le recueillement et l'esprit de prière. Puisqu' « elles ressemblent à l'enfant que sustente encore le lait de sa mère » (Sainte Thérèse. *IVe Demeure*, ch. III), elles ne doivent pas négliger les précautions qu'exige leur faiblesse; autrement la dissipation les entraînerait facilement dans l'immortification, le laisser-aller; elles perdraient leur ferveur loin d'avancer vers la perfection.

Nous pouvons en dire autant de l'humilité, dont la pratique leur devient de plus en plus nécessaire, et aussi des autres vertus dont nous avons parlé au Livre précédent; ce que nous disions des âmes pieuses peut s'appliquer aux fervents, et la méthode que nous indiquions pour les former à l'exercice de ces vertus, assez généralement,

encore, convient aux âmes dont nous parlons ici[1].

343. Certaines âmes, malgré leurs sincères désirs de progrès, manquent de courage ou de persévérance; elles doivent être stimulées et soutenues. D'autres ont plus d'ardeur dans l'imagination que de solidité dans la volonté; elles s'enthousiasment, elles s'exaltent, volontiers elles demanderont une vie de souffrances, elles rêveront des sacrifices héroïques, alors qu'elles ont encore de réels progrès à faire dans la pratique des vertus journalières. S'imaginant être acceptées par Dieu comme victimes pour le salut des âmes, elles ne savent plus que gémir, elles prennent pour de grands maux les moindres épreuves, souvent même des peines ou des persécutions qui n'existent que dans leur imagination, ou qu'elles se grossissent outre mesure; elles ne reconnaissent pas toute la peine qu'elles causent elles-mêmes au prochain, par leurs plaintes, par leur air de tristesse, par leur humeur sombre et parfois maussade.

[1] On ne saurait trop recommander aux âmes ferventes le *Manuel des âmes intérieures,* du P. Grou. Mieux peut-être que tout autre, ce petit volume leur apprendra à répondre aux desseins de Dieu sur elles. (Paris, Lecoffre. 1 fr.)

Ces personnes se sont crues fort avancées parce qu'elles goûtaient en théorie les doctrines les plus élevées, et qu'elles se sentaient pleines d'admiration et d'enthousiasme pour tout ce qui est sublime et héroïque. Mais comme elles se sont bornées à se remplir l'esprit de belles idées et le cœur de désirs stériles, sans s'attacher assez aux vertus solides, les lumières dont elles sont fières leur vaudront plus de châtiments que de récompenses.

Pour peu que l'âme fervente tombe dans ce travers, il faut lui en montrer le danger, lui faire comprendre que le défaut d'humilité a déjà arrêté ses progrès et lui fera perdre bien vite, si elle ne réagit pas, ses dispositions de ferveur.

344. Le désir des souffrances est certes fort louable, *pourvu qu'il soit joint à une humilité sincère*. Les âmes vraiment vertueuses, comprenant le prix de la croix, désirent sincèrement n'être pas un jour sans souffrir quelque chose pour leur Dieu; elles le remercient à chacune des épreuves qui leur arrive, elles s'imposent une vie de sacrifices, ajoutant toujours des immolations volontaires à celles que la Providence leur ménage; elles acceptent à l'avance et offrent pour le bien de l'Église et des âmes ce qu'il plaira à Dieu de

leur envoyer. Mais elles ne perdent pas de vue leur misère; en se résignant aux épreuves à venir, elles savent que Dieu mesure ses coups aux forces de ses enfants et ne désirent que des souffrances proportionnées à leur faiblesse, elles ne demandent pas à être traitées par Lui en âmes fortes et héroïques. Aussi elles ne se grossissent pas leurs peines, elles ne sont pas sans cesse à chercher près des créatures appui et consolation. Elles s'appliquent à penser aux souffrances de Jésus plus qu'à leurs propres souffrances et elles se disent que tout ce qu'elles endurent pour Lui est fort peu de chose auprès de ce qu'Il a souffert pour elles.

§ 2. *Nécessité du parfait renoncement*

345. *Pauci inveniuntur contemplativi*, dit l'auteur de l'*Imitation*, *quia pauci sciunt se a perituris creaturis ad plenum sequestrare.* — On trouve peu de contemplatifs parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des choses périssables (L. III, ch. XXXI.). — Le grand obstacle à la contemplation, est-il dit dans le même chapitre, c'est qu'on s'arrête à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible et *que l'on s'occupe peu de se mortifier véritablement : magnum impedi-*

mentum quia.... parum de perfecta mortificatione habetur.

Aussi ce détachement parfait est-il l'un des principes sur lesquels insiste le plus souvent l'auteur de cet admirable livre; et non seulement ce pieux auteur, mais tous les docteurs ascétiques déclarent qu'il n'y a qu'un moyen d'amener une âme à la contemplation, c'est de lui faire pratiquer le renoncement véritable.

346. Écoutons sur ce point saint Jean de la Croix, expliquant admirablement comment ce renoncement universel est nécessaire et en quoi il consiste :

« L'état d'union divine consiste dans la transformation tout entière de l'âme en la volonté de Dieu, de telle sorte qu'au lieu de deux volontés il n'y en a plus qu'une seule, qui est celle de Dieu en nous et de nous en Dieu. Or, s'il se glissait dans la volonté quelque désir *délibéré* auquel Dieu n'eût pas de part, l'union cesserait aussitôt. D'où il est clair qu'*un état aussi parfait exige de l'âme un entier renoncement à toute volonté propre et à tout désir particulier, pour si insignifiant qu'on le suppose.* Il faut qu'une imperfection, dès qu'elle est aperçue, soit aussitôt rejetée, et que l'âme en vienne à cet état de

liberté et de possession d'elle-même, qui lui permette de réprimer les premiers mouvements dès qu'ils se présentent...

« Cependant il arrivera bien souvent à l'âme de tomber en des imperfections, en des fautes vénielles et dans des actes purement naturels, sans y faire attention, ou sans avoir assez de présence d'esprit pour les éviter. Ce sont de semblables fautes où la volonté a si peu de part qu'il est écrit que le juste tombe sept fois et se relève. Mais toute affection *délibérée*, tout désir pleinement reconnu et consenti, quelque minime qu'en soit l'objet, tant qu'il n'est pas réprimé, est un obstacle à l'union.

« J'entends parler ici de l'habitude et non des actes passagers d'un tel appétit qui n'offrent pas un si grand obstacle, bien qu'il faille s'appliquer à les prévenir. Mais certaines habitudes d'imperfections volontaires qu'on ne cherche pas à détruire empêchent non seulement l'union divine mais toute espèce de progrès, par exemple, la coutume de parler beaucoup, quelque petit attachement que l'on ne veut pas surmonter tout à fait pour un objet quelconque, une personne, un vêtement, un livre, tel genre de nourriture, le désir d'apprendre des nouvelles, de voir, de se

distraire dans les conversations humaines[1]. Une seule de ces imperfections, si elle est habituelle, cause à l'âme un grand dommage, bien plus que certains désordres passagers, plus graves en apparence, mais moins volontaires. Qu'importe qu'un oiseau soit attaché par un simple fil ou par une corde; quelque faible que soit le lien, s'il n'est rompu, l'oiseau ne pourra prendre son vol. Ainsi l'âme, retenue par quelque attache, quelles que soient d'ailleurs les vertus qu'elle possède, ne peut arriver à la sainte liberté de l'état d'union. » (*Montée du Carmel*, l. I, ch. xi.)

347. Sans doute cette abnégation universelle n'est pas nécessaire pour que Dieu, de temps à autre, accorde la faveur de quelque oraison contemplative. Saint François de Sales, nous l'avons vu au chapitre précédent, le déclare formellement. Dans un autre passage que nous avons également cité (*Amour de Dieu*, l. X, ch. iv) parlant de ces âmes qui « aiment voirement trop ardemment et avec superfluité, mais qui n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aimer », il ajoute : « Et pour cela *elles jouissent du lit*

[1] « La simple attache à une pensée inutile, a dit saint François de Sales, empêche l'âme d'arriver à la perfection. »

nuptial du Salomon céleste, c'est-à-dire des unions, des recueillements et des repos amoureux dont il a éte parlé aux livres V et VI, mais elles n'en jouissent pas en qualité d'épouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes *fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions* de l'Époux, étant occupées et diverties pour aimer hors de Lui et sans Lui ce qu'elles ne doivent aimer qu'en Lui et pour Lui. »

Quand l'âme sera parfaitement renoncée, elle sera dans la vraie vie unitive, et la contemplation lui deviendra bien plus habituelle; élevée au rang d'épouse du divin Maître, elle recevra bien plus fréquemment les marques de sa tendresse.

Le renoncement universel, tel est donc le but à atteindre; or, deux choses y amènent : 1° le travail de l'âme; 2° l'action divine purificatrice qui consiste dans les aridités et les épreuves ménagées par la Providence.

§ 3. *Travail de l'âme pour acquérir le renoncement*

348. C'est ce que saint Jean de la Croix appelle *nuit active des puissances de l'âme.*

Ce travail consiste à « examiner sans cesse les quatre principales passions du cœur humain, voir

où elles tendent et ce qu'elles recherchent, et faire une continuelle étude de les transférer en Dieu ». (Surin, *Amour de Dieu*, l. I, ch. VII). Ces quatre passions principales que, d'après saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, l. I, ch. XIII,) on doit s'appliquer sans cesse à mortifier, sont « la joie, l'espérance, la crainte, la douleur ». Et, en effet, ces passions de l'âme, ces mouvements du cœur humain sont causés ou par des *biens présents* dont on jouit, c'est la *joie;* ou par des *biens absents* auxquels on aspire, c'est le *désir ou l'espérance;* ou par des *maux présents* qui engendrent *la douleur;* ou par des *maux absents* que l'on redoute, c'est *la crainte*. Or il faut s'établir dans la disposition de renoncer à tous les biens qui ne sont pas surnaturels et d'accepter tous les maux qui ne nuisent pas à l'âme.

Il faut donc s'étudier : 1° à ne point chercher de joie, de satisfaction volontaire et délibérée en dehors de Dieu; 2° à ne s'arrèter à aucune espérance, aucun désir d'un bien purement sensible et naturel. « Sitôt qu'une âme qui s'est délaissée au bon plaisir de Dieu aperçoit en soi quelque volonté, dit saint François de Sales, elle la fait incontinent mourir en la volonté de Dieu » (*Entretien de la confiance*); 3° à rejeter loin de

soi toute crainte qui ne serait pas inspirée par une considération de foi; 4° enfin à ne jamais se laisser aller à la peine et au chagrin, si ce n'est pour des motifs concernant la gloire de Dieu ou des intérêts surnaturels.

Ainsi donc, quand une âme paraît bien avancée dans la vie illuminative, remplie d'amour pour Jésus souffrant, ou de zèle pour la gloire de Dieu, adonnée déjà à la pratique de la mortification, il faut lui proposer ce renoncement universel; ce sera le plus sûr moyen de lui faire faire de grands progrès [1].

§ 4. *Renoncement passif. Action divine purificatrice*

349. Quel que soit le travail de l'âme pour arriver à cette abnégation parfaite, elle ne pourrait y parvenir par ses seuls efforts. « Pour tant que le commençant s'exerce, dit saint Jean de la Croix, à mortifier en lui ses attraits, il ne peut ni

[1] Pour mettre cette doctrine à la portée des âmes ferventes, nous avons, dans une petite brochure, réuni les textes des saints auteurs qui démontrent cette nécessité du parfait renoncement, et expliqué, d'après saint Jean de la Croix, comment il doit être pratiqué.

Le secret de l'amour divin ou le parfait renoncement. — Angers, librairie Germain et G. Grassin; Paris, Amat. — 1 franc les quinze exemplaires, 6 francs le cent.

totalement ni même notablement y réussir, si Dieu n'y met Lui-même la main par la purification de la nuit obscure. » (*Nuit obscure*, I, 7.)

Pour amener l'âme à se purifier plus complètement, à se dépouiller d'elle-même et de toutes ses affections naturelles, Dieu permettra qu'elle passe par des peines, des tentations, des aridités, par des épreuves de tout genre.

La conduite à tenir alors se résume en ces deux mots : soumission amoureuse à la volonté de Dieu et fidélité absolue dans son service.

350. D'abord, *il est très important que les âmes ne regardent pas cet état purifiant comme mauvais.* Souvent elles se tourmentent et s'inquiètent, elles se figurent que c'est une punition de Dieu, surtout quand elles sont en proie aux tentations et aux sécheresses ; dans ce cas elles se laissent aller à la tristesse, à la terreur, et de là au découragement il n'y a qu'un pas.

« Saint Pierre, dit l'Écriture, voyant l'orage qui était très impétueux, eut peur ; et tout aussitôt qu'il eut peur, il commença à s'enfoncer et noyer, dont il cria : O Seigneur, sauvez-moi. Et Notre-Seigneur le prit à la main et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Voyez ce saint Apôtre, il marche pied sec sur les

eaux ; les vagues et les vents ne sauraient le faire enfoncer ; mais la peur du vent et des vagues le fait perdre, si son Maître ne l'échappe. La peur est un plus grand mal que le mal », etc. (*Lettre* de saint François de Sales à sainte Chantal, du 6 août 1606.)

351. Il faut donc recommander à ces âmes de ne rien craindre et de s'abandonner entièrement entre les mains de Dieu sans se demander par quelle voie Il les mène et pourquoi Il les éprouve.

« Souvenez-vous de deux choses : l'une que les enfants d'Israël furent quarante ans parmi les déserts, avant que d'arriver dans la terre du séjour qui leur était promis ; et néanmoins six semaines pouvaient suffire pour tout ce voyage et à l'aise ; et il ne fut pas loisible de s'enquérir pourquoi Dieu leur faisait prendre tant de détours et les conduisait par des chemins si âpres, et tous ceux qui en murmurèrent moururent avant l'arrivée; l'autre, que Moïse, le plus grand ami de Dieu de toute la troupe, mourut sur les frontières de la terre de repos, la voyant de ses yeux et ne pouvant en avoir la jouissance.

« Plût à Dieu que nous regardassions peu à la conduite du chemin que nous frayons, et que nous eussions les yeux fichés sur Celui qui nous

conduit, et sur le bienheureux pays auquel il nous mène! Que nous doit-il chaloir si c'est par les déserts ou par les champs que nous allons, pourvu que Dieu soit avec nous et que nous allions en paradis. » (Saint François de Sales à sainte Chantal, 18 février 1605.)

« Que nous sommes injustes et dépourvus de bon sens, mon cher Monsieur, écrit de son côté le Vén. Libermann. Un aveugle se confie dans un petit chien qui le conduit partout où il veut, et l'homme le suit sans savoir où il va; et nous, misérables que nous sommes, plus aveugles que les aveugles-nés, nous avons un conducteur si grand, si clairvoyant et si plein de tendresse pour nous, et nous ne voulons pas lui laisser la conduite de nos âmes. » (*Lettre* du 30 juin 1838.)

352. Comme l'amour-propre a d'ordinaire une grande part dans ces anxiétés (V. supra, n° 241), et comme, par ailleurs, c'est la destruction de ce défaut que Dieu veut obtenir, le directeur recommandera à l'âme éprouvée *de s'oublier elle-même et de penser davantage à Jésus*. « Mon Dieu, devra-t-elle dire souvent dans ses oraisons, trouvez des cœurs qui puissent vous aimer, ce sera pour moi une consolation dans mon impuissance, si d'autres vous rendent l'amour qui vous

est dû. Oui, mon Dieu, ce que je vous demande par-dessus tout, c'est que votre nom soit glorifié, c'est que vous régniez sur tous les cœurs, c'est que votre volonté s'accomplisse en tout et toujours. »

353. Pour mieux encourager les âmes, il est bon de leur rappeler que les desseins de Dieu dans ces épreuves sont des desseins de bonté et de miséricorde, et leur faire envisager, non comme un châtiment, mais plutôt comme une faveur, sans laquelle on n'arriverait pas à la vraie sainteté, cet état de délaissement, de privations et de nudité.

Ainsi avait fait saint François de Sales annonçant à sainte Chantal, au début de sa direction (24 juin 1604), les épreuves qu'elle allait subir. « Vous aurez des contradictions et amertumes : les tranchées et convulsions de l'enfantement spirituel ne sont pas moindres que celles du corporel ; vous avez essuyé les unes et les autres. Je me suis souventes fois animé parmi mes petites difficultés, par les paroles de notre doux Sauveur qui dit : La femme quand elle enfante a une grande détresse ; mais après l'enfantement elle oublie le mal passé, parce qu'un enfant lui est né (*Joan.*, XVI, 21). Je pense qu'elles vous conso-

leront aussi, si vous les considérez et répétez souvent. Nos âmes doivent enfanter, non pas hors d'elles-mêmes, mais en elles-mêmes, un enfant mâle, le plus doux, gracieux et beau qui se peut désirer; c'est le bon Jésus qu'il nous faut enfanter et produire en nous-mêmes. . . Il faut bien souffrir, pour l'enfanter. L'enfant aussi mérite bien qu'on endure pour l'avoir et être sa mère. »

Les prévisions du saint évêque se réalisèrent; après une première ferveur sensible, vinrent différentes peines d'esprit, embarras, tentations[1], qui affermirent sa pénitente et la firent passer dans un état plus solide, dans une ferveur toute spirituelle. Aussi le bon Saint se dit tout rassuré sur son compte. « Non, de par Dieu, ma très chère fille, non je ne serai point en peine, je ne craindrai point... pour vos impuissances, ni pour le mal qui est dans votre tête..., les douleurs de l'enfantement sont passées; qu'est-ce que je puis craindre de vous à cette heure? » (Lettre du 29 juin 1606.)

Oh! quel service on rendrait à ces personnes, si on leur inspirait une invincible confiance; c'est là ce que Dieu attend d'elles : les grâces qu'Il leur

[1] Voir les lettres du 30 août 1605, 7 mars et 16 mars 1606, etc.

a départies avec tant de libéralité Lui donnent bien le droit d'exiger un entier abandon. Il se plaît à mettre leur confiance à l'épreuve, se réservant, si elles sont fidèles, de leur accorder, à l'avenir, des grâces beaucoup plus fortes et plus abondantes que toutes celles qu'elles ont déjà reçues. Qu'elles restent inébranlables dans les plus dures épreuves, qu'elles disent à Dieu comme le saint homme Job : « Même si vous me donnez la mort je continuerai d'espérer en vous. » *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo*, (Job VIII-15). Quand leur cœur sera dilaté par cette confiance sans bornes, elles ne marcheront pas, elles voleront dans la voie de la perfection. *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* (Ps. 118.)

354. Pour les épreuves qui viennent du dehors, il faut se comporter comme dans les épreuves intérieures, c'est-à-dire se résigner et s'abandonner à la volonté de Dieu. « Tenez-vous, mon très cher, devant le divin Maître comme une enclume se tient devant le forgeron, ou plutôt comme le fer rouge qu'il tient dans ses tenailles : il frappe dessus à coups redoublés, et le fer prend toutes les formes qu'il veut lui donner. Vous êtes encore comme un fer brut et grossier, âpre, dur

et impliable; il faut que Notre-Seigneur vous brise et vous rende souple par les contradictions et les croix. » (Libermann. *Lettre* du 21 août 1842)

Cette comparaison rappelle celle que rapporte le B. Suzo. « On lit dans la *Vie des Saints Pères* qu'un disciple demandant à son maître ce qu'il fallait faire pour devenir parfait, le maître répondit : Allez dans le cimetière et adressez des compliments et des louanges aux morts et à leurs cendres ; vous les maudirez ensuite et vous les accablerez d'injures, et vous verrez si les morts vous répondent et si leurs cendres en sont troublées. Le disciple obéit et revint dire à son maître que les morts n'avaient rien répondu, et que leurs cendres n'avaient pas été plus émues des éloges que des injures. Le maître ajouta : « C'est là la perfection ; allez et faites de même. » (*Discours spirituels*, p. 366. Traduction Cartier.)

Les âmes ferventes peuvent comprendre ce langage, la vivacité de leur amour leur rend plus facile cette complète abnégation. On doit même les mener plus loin, en leur insinuant de se réjouir et de bénir Dieu au milieu de leurs peines. Ne manquez jamais, leur dira-t-on, quand vous recevez une humiliation, ou quand vous êtes frappé de quelque épreuve, de dire aussitôt du

fond du cœur : merci, mon Dieu ! Si l'épreuve est plus pénible, récitez de toute votre âme un *Laudate* ou un *Magnificat*, ou même, dans les grandes circonstances, un *Te Deum :* puisque la croix est une grâce, ne convient-il pas de mesurer sa reconnaissance à l'importance du bienfait reçu ? « Vous ne savez pas de quoi les anges nous portent envie ; certes de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Notre-Seigneur et ils n'ont jamais rien souffert pour Lui ». (Saint François de Sales à M[me] l'Abbesse du Puits d'Orbe, septembre 1604.) C'est là le langage de l'amour ; qui aime Dieu véritablement est heureux de souffrir pour Lui.

355. Les souffrances que Dieu envoie à ses enfants sont toujours mesurées à leurs forces, malheureusement la plupart en aggravent le fardeau : ils y pensent constamment, ils se remettent sans cesse devant les yeux les peines qu'on leur a faites, les injustices dont ils sont victimes, les privations qu'ils doivent s'imposer, les échecs subis, les entraves apportées à leur activité, ainsi ils accroissent leurs peines et se rendent incapables de les supporter. Tout autre est la conduite des âmes prudentes et saintes ; si elles se réjouissent de souffrir pour Dieu, elles ne s'ar-

rêtent pas à considérer ce qui les afflige. « Il me semble, écrivait la Vén. Marie de l'Incarnation, que le retranchement des réflexions sur les choses qui sont capables de donner de la peine est absolument nécessaire, d'autant que l'imagination étant frappée, l'esprit, si l'on n'y prend garde, est aussitôt ému, après quoi il n'y a plus de paix ni de tranquillité. Pour vous dire vrai, *depuis trente ans que Dieu m'a fait la grâce de m'attirer à une vie plus intérieure, je n'ai point trouvé de moyen plus puissant pour y faire de grands progrès que ce retranchement universel de réflexions sur les difficultés qui se rencontrent, et sur tout ce qui ne tend point à Dieu ou à la pratique des vertus.* » (*Lettre* à son Fils du 22 octobre 1649).

356 Mais, pour ces âmes aimantes, l'épreuve d'ordinaire la plus rude vient des tentations qu'elles subissent : la crainte de déplaire à leur Dieu leur cause des angoisses et des peines très profondes. Il faut alors les réconforter et, comme nous l'avons dit déjà, leur apprendre à mépriser ces attaques de l'ennemi.

« Saint François de Sales, écrivait à Bossuet Mme de la Maisonfort, dit que ce n'est point en disputant contre la tentation qu'on s'en délivre

le mieux. » — Et Bossuet répondait : « Cette expression de ne point disputer avec la tentation est aussi précise que belle ; il n'y a ordinairement qu'à la tenir pour vaincue, sans même la combattre directement, et se retourner tout court à Dieu comme dans une chose résolue, où il n'y a pas à hésiter. »

« Lors même qu'il s'agirait, dit le Bienheureux Albert le Grand, de tentations contre Dieu les plus impies, les plus dégoûtantes, les plus horribles, n'y faites pas seulement attention. Tenez cela pour rien et méprisez-le. Ne vous l'imputez point à vous-même et ne songez même pas à vous former la conscience à ce sujet. L'ennemi ne manquera pas de prendre la fuite, si vous le méprisez ainsi, lui et ses vains fantômes. Car il est orgueilleux au plus haut point, et ne supporte pas de se voir méprisé et dédaigné. Ainsi c'est une chose très certaine que le souverain remède contre ces sortes de tentations, c'est de ne pas le moins du monde s'en préoccuper, pas plus que des mouches qui viennent malgré nous voler devant nos yeux ». (*De l'intime union avec Dieu,* ch. xi. Traduction du P. Rousset.)

L'heure de l'oraison est souvent celle que choisit l'ennemi pour livrer ses assauts, mais à ce

moment-là même on ne doit le repousser que par le mépris.

C'est le conseil que donne saint Pierre d'Alcantara : « Quant aux pensées importunes qui poursuivent ordinairement celui qui fait oraison, il n'y a qu'à les combattre avec un grand courage et avec persévérance, pourvu qu'on le fasse sans une grande fatigue et sans contention d'esprit, car ce n'est pas *ici l'ouvrage de la force, mais de la grâce et de l'humilité*. C'est pourquoi, dès qu'on se trouvera dans cet état, il faudra se tourner vers Dieu sans scrupule et sans inquiétude, vu qu'*il n'y a pas de notre faute ou qu'il y en a peu*, et lui dire en toute dévotion et humilité : Seigneur, vous voyez ici ce que je suis ; que pourrait-on trouver sur une terre que vous avez maudite, que des ronces et des épines? Tel est le fruit qu'elle peut produire, si vous ne la relevez de la malédiction. On reprend ensuite le fil de son sujet, on attend avec patience la visite du Seigneur qui ne la refuse jamais aux humbles. Que si les pensées inquiétantes vous reviennent, et que vous y résistiez avec persévérance en faisant tous vos efforts, vous devez vous tenir pour assurés que vous faites plus de progrès par cette résistance que vous n'en feriez par la jouissance

de toutes les douceurs de Dieu ». (Saint Pierre d'Alcantara, *Traité de l'oraison*, 2e partie, ch. IV, 2e avis.)

---

357. Nous avons suivi les âmes chrétiennes pas à pas depuis leurs débuts dans la vie spirituelle jusqu'au seuil de la vie unitive. Les progrès ne sont pas uniformes chez toutes. Dieu, qui est libre de ses dons, les répartit dans des mesures différentes : des obstacles, qu'il ne juge pas à propos de lever, s'opposent parfois à ses desseins de miséricorde ; du côté de l'âme elle-même, la coopération peut être plus ou moins généreuse.

La fidélité à la grâce, c'est là surtout ce qui doit être l'objet de nos examens et de nos réflexions : la part laissée à la créature, dans l'affaire de sa sanctification, est assez grande pour qu'elle ne doive s'en prendre qu'à elle-même si elle demeure dans la médiocrité. Qui pourrait dire où s'arrêteraient les libéralités de Dieu, si l'on répondait toujours à ses avances ? Aurais-je reçu moins de grâces que cette âme sainte dont la vertu m'étonne et me ravit, si je n'avais pas abusé des secours que Dieu m'avait offerts ?

Tout profite, dit saint Paul, à ceux qui aiment Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*, et saint Augustin n'a pas craint d'ajouter: *etiam peccata*. Oui, les fautes mêmes qui leur échappent leur sont une occasion de multiplier les actes d'humilité, de contrition et d'amour; les assauts du démon rendent leurs prières plus ardentes, leur confiance plus méritoire, leurs efforts plus sanctifiants; les peines et les épreuves les détachent des créatures et les unissent plus intimement à leur Dieu; les lumières dont Il les gratifie accroissent leur charité.

Trop souvent l'âme manque à la grâce, mais la grâce ne fait jamais défaut à l'âme. Nous le verrons clairement au jour où nous sera révélée l'histoire des bontés de Dieu à notre égard, et celle de nos propres infidélités; nous constaterons comment, pour nous, se sera vérifiée à la lettre la parole du Saint-Esprit : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*, c'était la volonté de Dieu que vous fussiez saints.

APPENDICE

Excelsius !

358. Cher lecteur, qui jusqu'à ce moment nous avez fidèlement suivi, vous arrêterez-vous ici ? Quelques-uns, nous dit-on, se contentent d'étudier les degrés inférieurs de la vie spirituelle, et tout en jetant un regard d'admiration sur les âmes qui gravissent les sommets de la vertu, ils renoncent à les suivre. La doctrine qu'il nous reste à exposer leur paraît trop élevée, les vertus que nous allons décrire, les conseils que nous donnerons leur semblent au-dessus de leur portée; ils ne se croient pas appelés à vivre sur les hauteurs, ils n'aspirent pas à la perfection.

Oh ! si vous compreniez combien Dieu la désire pour vous, cette perfection qui vous effraie, vous seriez moins pusillanime; votre courage s'enflammerait et vous vous appliqueriez avec une sainte ardeur à connaître les moyens de l'atteindre.

Dieu a faim de votre amour : l'amour est son aliment, l'amour est sa vie; Il n'a créé des êtres intelligents que pour cueillir en eux une riche

moisson d'amour. Ce Dieu infini, Il semble s'abaisser pour quêter notre amour : ton cœur, mon enfant, donne-le moi, nous dit-Il : *præbe, fili, cor tuum mihi.* (Prov. XXIII, 26.) Pour mieux nous attendrir, Il proteste Lui-même de son amour inlassable : « Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas pitié de celui qu'elle a engendré; quand même elle l'oublierait, moi, je ne vous oublierai pas. » (Isaïe, XLIV, 15.) Il nous fait un commandement rigoureux de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces. Et que de preuves d'amour Il nous a données : « Il nous a tant aimés qu'Il nous a donné son Fils unique. » (Jean, III, 16.) Et Lui ce divin Fils n'a-t'Il pas porté l'amour jusqu'à la dernière extrémité ? *In finem dilexit eos.*

Or, la perfection c'est l'amour dans son développement normal, c'est l'amour vraiment digne de ce nom. Elle vous semble trop haute, Jésus ne la trouve pas trop haute, Lui qui a dit : *Perfecti estote* : Soyez parfaits. Il ne la trouve pas trop haute pour des âmes qu'Il nourrit de sa chair et de son sang. Que pense-t'Il quand Il vous voit approcher de la Table sainte, contents de votre médiocrité, résignés à ne jamais l'aimer ici-bas

d'un amour parfait ? Et si le don de l'Eucharistie n'excite pas votre générosité, s'il ne suffit pas à vous faire aspirer aux degrés les plus élevés de la vertu, regardez le Calvaire et vous comprendrez que ce n'était pas pour que vous restiez une âme imparfaite que Jésus a tant souffert.

359. Lecteur pusillanime, laissez-nous vous parler des souffrances de Jésus, et vous nous direz si vous persistez à vouloir vous contenter d'une vertu commune, si vous ne rougissez pas de récompenser si mal de son amour le doux Sauveur.

Quand vous ne pouvez vous dérober à la souffrance vous cherchez du moins à la diminuer; Jésus, qui aurait pu prier son Père céleste et obtenir de Lui des légions d'anges, Jésus, qui d'un mot renversait ses ennemis au jardin des Olives, non seulement n'a pas repoussé la douleur, mais Il s'est comme appliqué à en subir toutes les aggravations; Il lui a ouvert toutes grandes les portes de son cœur, afin qu'elle y pénétrât dans toute sa plénitude, et qu'elle y accomplît sans obstacle son œuvre d'expiation. Son âme humaine avait été faite plus intelligente que toutes les autres âmes et tous les esprits angéliques: Il mit toute la puissance de son regard intellectuel à considérer tous les péchés des hommes, présents, passés et à

venir, et à en sonder toute la malice. Chrétiens, qui repoussez trop souvent le souvenir humiliant de vos fautes, souvenez-vous que Jésus n'a pas voulu en détourner les yeux à Gethsémani.

Son cœur avait une puissance d'affection supérieure à celle de toutes les créatures; Jésus réveilla tout cet amour ou plutôt Il se livra à toutes les ardeurs de sa tendresse et pour son Père céleste et pour les hommes, ses frères; alors fixant son regard et sur les offenses faites à son Père et sur les maux causés aux âmes par le péché, Il excita dans son cœur une douleur sans borne. La peine qu'Il ressentit en considérant son Père méconnu, insolemment outragé par tant de créatures qui Lui doivent tout, ne sera jamais comprise par aucune âme humaine. Quant aux maux causés par le péché, peines temporelles, privations de grâces, souffrances, hélas, éternelles pour un grand nombre, comme chacun des membres de la famille humaine Lui était immensément cher, le Cœur de Jésus éprouva autant de tortures différentes qu'il s'était rencontré déjà, et que dans toute la suite des âges, il devait se rencontrer de pécheurs sur la terre. Pour recourir à la comparaison que donna Jésus Lui-même à la bienheureuse Varani, supposez, cher lecteur, que vous eussiez mille pieds,

mille mains et ainsi de tous les organes de votre corps, et que tous fussent torturés à la fois par des tourments aussi atroces que variés, ce supplice ne vous paraîtrait-il pas intolérable ? Eh bien, disait Jésus à la Bienheureuse : « Je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel » et parmi eux combien arrachés pour toujours !

360. Et dans toutes ces douleurs le doux Jésus n'a pas de consolateur. Il est seul, abandonné de tous. Il n'a pas permis à sa sainte Mère de le suivre à Gethsémani ; Il a fait appel à ses disciples préférés, mais ils dorment, ils ne peuvent veiller une heure avec Lui. Et son délaissement sera plus dur encore dans quelques heures, quand ses apôtres auront fui, quand Pierre l'aura renié, quand, vers la fin de cette horrible nuit, les valets, fatigués de blasphémer, de l'insulter, de Le frapper, Le laisseront quelque temps à Lui-même, en attendant le retour de Caïphe et des Sanhédrites ; Il sera seul, sans ami, sans soutien ; ceux qui, quatre jours auparavant, lui chantaient l'*Hosanna* ne sont plus là pour Le consoler, et Il sait que bientôt ils viendront, mais pour crier le *crucifigatur*.

Être abandonné des hommes ne serait rien, s'Il sentait Dieu avec Lui, mais ce suprême délaissement, le sentiment de l'abandon de Dieu, Il veut l'endurer aussi, et Il l'endurera jusqu'au dernier soupir, puisque c'est au moment d'expirer qu'Il pousse sa plainte déchirante : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Douleurs de l'âme, douleurs du corps, aucune ne Lui a manqué; son corps est en lambeaux. Ce que le prophète a dit de l'état moral du peuple de Dieu : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas :* depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il ne reste rien qui soit sans blessure, est vrai à la lettre de la victime qui a pris sur elle les péchés du peuple. Des échappés de l'enfer assouvissent sur Lui leur fureur; à la flagellation, les coups succèdent aux coups, et les bourreaux se relèvent fatigués de frapper avant que Jésus soit fatigué de souffrir. Puis, ils enfoncent dans sa tête cette affreuse couronne d'épines à laquelle on ne peut songer sans frémir.

361. Voilà comment Il est traité le Fils de Dieu, Celui dont la majesté remplit le ciel d'admiration, Celui dont la puissance a d'un mot tiré l'univers du néant, l'éternel, la sagesse sans borne, l'amour infini!

Oh oui, l'amour! Si ses autres attributs sont voilés dans la passion, celui-là éclate à tous les yeux. Son amour, Jésus le prouve par sa patience; Il le prouve en laissant vivre ses bourreaux, en priant son Père de leur pardonner, en touchant le cœur du larron. Il enveloppe donc tous les hommes dans son amour : ne se laisse-t-Il pas baiser par Judas, ne l'appelle-t-Il pas son ami? Il veut couvrir de sa bonté l'ingratitude du traître; Il veut submerger dans l'océan de son amour, de ses mérites, de ses expiations les péchés des plus grands criminels. Ceux qui ne Lui résisteront pas obstinément, Il les purifiera dans ses larmes et dans son sang, Il les transfigurera par sa grâce, et dans les siècles sans fin ils seront avec Lui inondés de gloire, de sainteté, de bonheur.

Voilà les pensées qui Le soutiennent, ce doux Sauveur. Et vous croyez, cher lecteur, qu'à ce moment, considérant votre âme, Il n'a pas ambitionné pour elle une grande perfection ici-bas, et là-haut, pour les siècles des siècles, une gloire éclatante, un bonheur immense!

Non, si vous n'atteignez pas un haut degré de vertu, vous qu'Il a déjà appelé à une vie de piété, vous qui connaissez si bien son amour, qui comprenez combien seront enivrantes les joies du ciel

pour les cœurs vaillants, si vous restez dans le terre-à-terre, la faute n'en est qu'à vous. Nous ne supposons pas que vous soyez du nombre de ces âmes qu'Il a choisies pour ses épouses, moins encore du nombre de ceux qu'Il a faits ses continuateurs, ses ministres sur la terre, car si honoré de telles dignités vous n'aspiriez pas à la perfection, vous seriez inexcusable.

362. Pourquoi donc reculez-vous? Les sacrifices qu'exige la perfection vous semblent trop durs. Eh bien, VENEZ SOUVENT PRÈS DE JÉSUS CRUCIFIÉ; vous puiserez-là un courage indomptable. Quiconque fréquente assidûment le Calvaire voit grandir sa générosité; aucun obstacle ne peut l'arrêter.

Vous aimez trop vos aises peut-être; vous ne pouvez vous résoudre à traiter sans ménagements votre chair de péché : en voyant ce que Jésus a fait de son corps, vous triompherez de votre sensualité et vous ne redouterez plus la pénitence. Vous ne pouvez accepter les humiliations, les reproches, les mépris, l'oubli, les paroles dures, les railleries, les calomnies; vous désirez être estimé, aimé, loué, honoré, consulté, approuvé. Voyez Jésus souffrant : est-Il estimé, recherché, approuvé, honoré? Judas, les bourreaux, le

peuple, les lettrés, les riches, les prêtres, Hérode, Le méprisent, Le raillent, L'outragent, Le blasphèment. Vous ne pouvez vaincre vos antipathies, pardonner à cette personne qui vous fait souffrir : suivez Jésus à Gethsémani, au prétoire, au Golgotha et rappelez-vous que le souvenir de cette personne, *dont les défauts pourtant Le blessent plus que vous*, ne l'a pas quitté, et qu'Il s'est réjoui de souffrir pour elle.

Devenez donc, cher lecteur, un habitué du Calvaire et bientôt vous brûlerez du désir de rendre au Cœur de Jésus amour pour amour ; loin de redouter les hauteurs de la perfection, vous y aspirerez de toute l'ardeur de votre âme et Jésus bénira vos efforts. Une âme parfaite de plus, une âme embrasée de l'amour divin, ce sera pour Dieu une grande gloire, pour le Cœur de Jésus une vive joie, pour l'Église une force et un appu et pour vous-même le plus enviable de tous les biens !

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

Deuxième degré. Les bonnes âmes

VIE ILLUMINATIVE

LIVRE III

Troisième degré. Les âmes pieuses

Première partie. — Les phases de la piété

Deuxième partie. — Direction des ames pieuses

Troisième partie. — ORAISON AFFECTIVE

LIVRE IV

Quatrième degré. — La ferveur

APPENDICE

Angers, imprimerie Germain et G. Grassin. — 2-5

